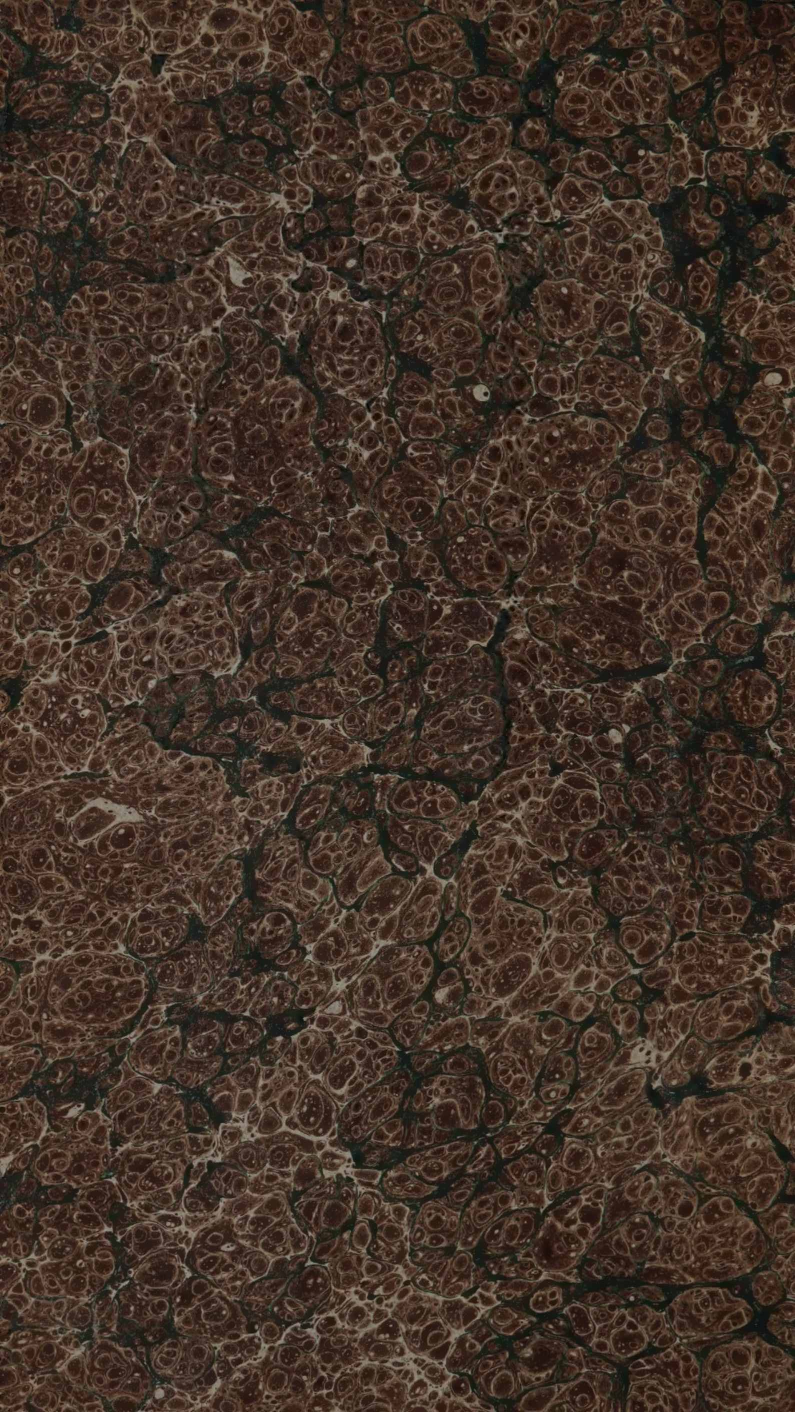
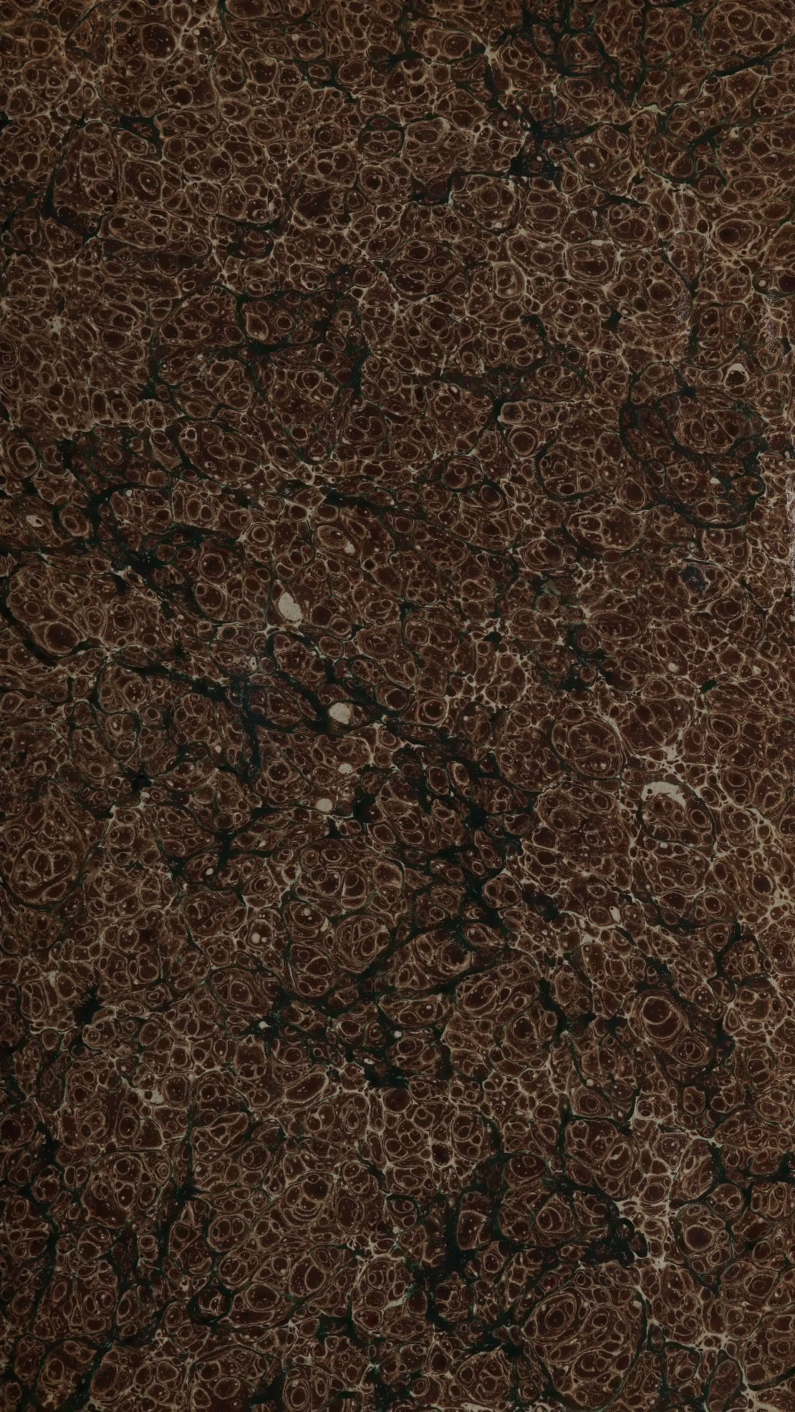






NOSOGRAPHIE
PHILOSOPHIQUE

NOUVELLE DOCTRINE

DE BROWN.

NOUVELLE DOCTRINE
DE BROWN.

CONTENANT SES ÉLÉMENS;

RÉFUTATION DU SYSTÈME DU SPASME;

PAR BROWN, MÉDECIN,

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN,

PAR J. J. LAFONT-GOUZI, MÉDECIN.

Membre de plusieurs Sociétés savantes et Auteur de plusieurs ouvrages sur le système de Brown.

PREMIERE PARTIE.

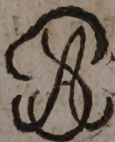
A PARIS,

Chez GROCHARD et ALLUT, Libraires, rue de l'Ecole-de-Médecine, N° 36

(1805).

AVIS DE L'ÉDITEUR.

On a déposé, conformément à la loi, deux exemplaires à la *Bibliothèque Nationale*.



A

SON EXCELLENCE.

MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL

PERIGNON,

MEMBRE DU SÉNAT CONSERVATEUR.

MONSEIGNEUR,

LA gloire que vous avez acquise par votre valeur et votre habileté à la tête des armées, par votre sagesse dans les conseils, et par vos talens diplomatiques, n'est égalée que par l'importance des services que vous avez rendus à la patrie. Mais il ne suffit point à votre grande ame de s'être distinguée dans ces occasions d'éclat où vous avez captivé l'admiration de vos concitoyens, et acquis tant de titres à leur reconnaissance. Rendu au calme et à la paix, qui ont heureusement succédé à

nos orages, vous êtes sans cesse occupé du bonheur public, auquel le héros qui nous gouverne vous emploie avec tant de succès. C'est, Monseigneur, cette insatiable avidité du bien de l'humanité qui vous a porté à m'accorder, avec tant de bonté, l'honneur de faire paraître mon Ouvrage sous votre illustre nom. D'ailleurs vous n'avez pu voir avec indifférence le progrès de l'art bienfesant qui a fermé les honorables blessures que vous avez reçues dans les combats, et qui peut se glorifier d'avoir conservé à la patrie un de ses plus chers et de ses plus illustres défenseurs. Témoin de vos exploits dans plusieurs campagnes, ayant l'honneur d'être votre compatriote, il me semble que c'est ma propre gloire que je célèbre, quand je rappelle, en ce peu de mots, les titres que vous aviez à votre illustration.

Votre protection, Monseigneur, était sans contredit l'un des plus puissans aiguillons qui pût exciter mon zèle et encourager mes efforts. Puissé-je, sous votre égide, con-

tribuer à venger les droits de la vérité méconnue, et à faire goûter les seuls principes que puisse avoir la bonne Médecine. Je dois m'attendre sans doute à rencontrer des adversaires ; tel est l'empire des préjugés et de l'habitude, que l'erreur accréditée étouffe presque toujours les premiers cris de la vérité. Tel a été le sort de presque toutes les découvertes utiles, qu'elles ont été d'abord combattues (au nom du bien public) par des ennemis sans nombre, et que, trouvant peu de bonne foi parmi les hommes, leur sanction a toujours été l'ouvrage du temps. Mais leurs auteurs ont eu rarement un appui comme celui que vous daignez m'accorder, ou plutôt au maître immortel dont je publie le dernier ouvrage. S'il essuya pendant sa vie tous les revers qui sont d'ordinaire le triste apanage des grands hommes, toujours maltraités par ceux à qui ils font du bien, il trouvera, Monseigneur, à la faveur de votre nom, des hommes éclairés et des cœurs sensibles

qui honoreront sa mémoire, rendront justice à son génie, et embrasseront sa lumineuse et bienfesante doctrine; et j'aurai à mon tour l'heureuse occasion de vous exprimer publiquement les sentimens d'admiration, de respect et de reconnaissance, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur,

G. G. LAFONT-GOUZI.
D. M. M.

INTRODUCTION

DU

TRADUCTEUR FRANÇAIS

RIEN ne serait plus capable d'élever l'ame et de faire aimer le travail que l'étude de la Médecine, si cette science si intéressante n'était livrée tous les jours à la fougue de l'imagination et à la manie des hypothèses. Dans tous les temps la plupart de ceux qui la cultivèrent, parurent dédaigner la simplicité de la nature, en lui préférant quelque brillante conception, dont on ne retira en général d'autre fruit que de confondre les effets avec les causes; de se forger des fantômes pour les combattre, en laissant l'ennemi réel exercer librement ses ravages; enfin de s'attacher à poursuivre les ramifications du mal au lieu de le couper dans sa racine. Heureux encore, s'ils n'avaient pas souvent aggravé les maladies au lieu de les guérir! L'art est long, dit le père de la Médecine : rien n'est plus vrai sans doute, mais dans l'état actuel de cette profession, ce sont plutôt les argumens et les subtilités par lesquelles on a voulu tout expliquer, que les difficultés inséparables de l'art en lui-même, qui vérifient, hélas! beaucoup trop la sentence d'Hyppocrate. Tout a été dénaturé jusqu'aux descriptions des maladies. Quand je lis une maladie dans Hyppocrate, dit Zimmermann, j'en vois quelquefois l'histoire en trois lignes. Si je la lis dans un moderne, je rencontre deux ou trois pages de détails, dans lesquels je puis voir souvent toute autre maladie. Or si l'abus de l'esprit a fait un chaos de cette précieuse partie de la physique, si les bons médecins sont tous les jours obligés de mettre de côté ce qu'ils ont appris soit dans l'école ou dans les auteurs, et de se guider par eux-mêmes, si parmi les plus habiles hommes de l'art il s'en est

trouvé qui, découragés par l'obscurité et l'incohérence des principes régnans, ont été souvent tentés de renoncer à leur profession, ne sont-ce pas autant de motifs pour le jeune médecin de ne pas s'engager dans le dédale où ceux qui en furent les auteurs se perdirent les premiers. Au lieu de se passionner pour d'ingénieuses hypothèses, n'est-il pas de la sagesse de tout homme qui s'occupe de l'art de guérir, de n'admettre que des principes sûrs et constans dans l'exercice d'une profession où les erreurs et les fautes ne vont pas à moins qu'à faire perdre la vie ou la santé à ceux qui se jettent dans nos bras pour y sauver l'une et l'autre. Il faut que la Médecine soit une science claire, positive et exacte, ou bien qu'elle soit plus nuisible qu'utile, et qu'elle fasse de ceux qui réclament son secours des jouets du hasard et de l'ignorance. Or il n'est pas nécessaire d'être médecin pour voir que l'art de guérir, tel qu'on le pratique en général, ne peut se passer d'une réforme, je ne dis pas pour devenir bienfesant, mais pour cesser d'être funeste ; cette réforme importe autant au progrès de la science qu'au bien de l'humanité. On n'a cessé, depuis Hyppocrate jusqu'à nos jours, d'en sentir les avantages et la nécessité. Le traducteur de la Médecine pratique de Selle s'exprime ainsi à ce sujet : « Un médecin qui » réussirait à nous soustraire au joug humiliant d'une routine nuisible aux progrès de l'art et funeste à ceux qui nous » confient leur vie, mériterait les hommages de tout le » genre humain, et la postérité ne toucherait ses ouvrages » qu'avec les sentimens dont on est pénétré à l'aspect de » tout ce qui retrace l'idée d'une divinité bienfesante. »

Il était réservé à la fin du 18e siècle de produire un génie capable de remplir de si beaux vœux. Il fallait un homme extraordinaire qui eût le courage et le talent de débrouiller le chaos où la Médecine était plongée et de la délivrer de ce jargon scientifique et inintelligible qui entravait sa marche et en faisait un art plus pernicieux que secourable. Brown parut, et remplit toutes ces conditions. Il déclara une guerre implacable aux préjugés et aux hypothèses, et voyant que la marche que lui avaient fait suivre ses maîtres, ne l'avait conduit qu'à des incertitudes ou à des erreurs, il en suivit

une tout opposée : c'est-à-dire qu'au lieu de plier les faits au raisonnement, il se fit une loi de faire parler les faits eux-mêmes, et, sans se charger de les expliquer, il se borna à s'assurer de leur existence, et à les recueillir très-fidèlement, pour en tirer un principe général qui fût incontestablement la voix de la nature. Combien sommes-nous redevables à cet heureux génie, qui a renversé l'idole de la routine, à ce bienfaiteur de l'humanité qui a sacrifié au bien public sa fortune et sa tranquillité. Si l'on peut lui reprocher d'avoir poussé jusqu'à l'aigreur son zèle pour la vérité ; s'il s'est quelquefois répandu en invectives et en sarcasmes contre ses adversaires, ce sont des expressions de sensibilité qu'on doit pardonner à un homme qui fut en butte aux plus cruelles vexations. Il est seulement blâmable, comme auteur, d'avoir trop souvent répété ses diatribes contre Cullen dans un ouvrage qui ne doit parler que science, et où des paragraphes de personnalités sont ridicules. Quoi qu'il en soit de ses digressions, le lecteur doit s'empresser d'aller au but de l'ouvrage qui est aussi solide qu'utile. En effet, ce n'est pas un système que Brown nous présente. C'est pour ainsi dire une révélation de la nature dont il nous fait part. Dans les livres ordinaires de l'art, nul principe fixe qui guide le médecin, et d'où il puisse partir avec assurance pour le traitement des maladies. Tout s'y réduit à des hypothèses et à des observations particulières, qui n'amènent jamais une règle générale, applicable à tous les cas morbifiques. . . . Il est probable que la cause était telle, . . . je me suis bien trouvé de l'usage de cette substance. . . . mais il fallait la joindre à telle autre pour en obtenir un succès complet. . . . Les toniques nuisaient au commencement de la maladie, et ils devinrent mon unique ressource dans la suite, etc. etc. . . Tels sont les raisonnemens et les vues qu'on lit dans les ouvrages de Médecine. Mais tout cela ne tient point à un principe général par le moyen duquel on puisse expliquer tous les phénomènes de la maladie, et tous les effets des remèdes. Les hypothèses sont ce qu'il y a de pire dans les livres, parcequ'elles sont en défaut à chaque instant. Dans la doctrine de Brovvn tout s'explique de lui-même ; et

le médecin y trouve un flambeau fidèle qui l'éclaire à-la-fois dans ce qu'il fait et dans ce que font les autres. Ses principes aussi lumineux que féconds, le praticien peut les retenir sans peine, et il en trouve toujours l'application la plus naturelle. S'il consulte les auteurs, pour profiter de leurs observations, il ne le fait jamais avec cet embarras et cette servitude où se trouve le médecin qui n'a d'autre boussole que ce qui a été dit par un autre, qu'il ne peut rapporter à aucune loi générale et qu'il est obligé de retenir comme une anecdote isolée. S'il veut se rendre raison des choses par les principes régnans, il ne rencontre que des réflexions de pure imagination, qui se réduisent à des probabilités et à des suppositions. D'où il arrive que, placé pour l'ordinaire entre plusieurs avis opposés ou tout au moins très-différens, le praticien est obligé de se décider au hasard entre deux méthodes également fondées, avec la seule consolation d'agir d'après une autorité. La matière médicale n'a pas un autre sort que la pathologie. L'empirisme en a fait son principal domaine. Cette précieuse partie de la médecine n'est qu'un catalogue indigeste de remèdes sans nombre où l'on ne peut se reconnaître. Si l'on en croit les traités de ce genre, chaque substance a toutes sortes de propriétés, et peut au besoin devenir antispasmodique, stimulante, astringente, apéritive, etc. etc.; ensorte qu'on a lieu de s'étonner que l'homme se défende si mal contre les maladies et la mort, en pouvant les vaincre si facilement avec les armes que lui offre cet immense arsenal. Mais la vérité est qu'il y a infiniment peu de spécifiques, et que ceux-là même sont soumis, ainsi que toutes les autres substances animales, végétales et minérales, à la loi universelle du stimulus. Tout ce qui agit sur le système vivant tant dans le moral que dans le physique, opère sur nous en stimulant plus ou moins. Voilà le principe que j'ai développé dans un Essai sur la Matière médicale, dans lequel, après avoir fait des considérations critiques sur la classification reçue, je propose un nouveau plan de division des médicamens, qui est de la dernière simplicité, et qui a pour base cette loi générale et incontestable du stimulus. Je n'y admets des classes de remèdes qu'autant qu'il y a de dia-

thèses primitives. Ainsi, comme il n'y a dans la nature que deux formes générales de maladies qui comprennent toutes les affections morbifiques, savoir, les sthéniques ou par excès de vigueur, et les asthéniques ou par débilité, je divise pareillement les médicamens en deux classes, savoir, les stimulans énergiques, destinés par leur nature à combattre la diathèse asthénique, et les stimulans faibles ou débilitans que la raison indique contre la diathèse sthénique. Voilà sans doute la plus exacte application du principe, qui veut qu'on guérisse les contraires par les contraires. Je dois rendre hommage de ces idées philosophiques à notre auteur; car, quoique je me sois approprié ses principes en les approfondissant, et que je ne partage pas même toutes les conséquences qu'il en tire, je ne lui en dois pas moins toutes les bonnes vues que je puis avoir en Médecine. C'est dans sa doctrine seulement que l'art de guérir m'a paru devenir une science positive. Tous les autres livres m'avaient à la vérité appris bien des choses, mais ils m'avaient laissé ignorer la manière d'en tirer parti, et en dernier résultat il ne me restait de cette étude que des doutes et des conjectures, au lieu d'une règle sûre de conduite que j'en devais attendre. Ainsi l'état des choses me fesait haïr une profession dont le but, les fonctions et les objets avaient tant de charmes pour moi. Mais, dès que le flambeau Brovvnien eut éclairé ma carrière, mon découragement cessa, mes pas s'affermirent et je me sentis animé d'une nouvelle ardeur, en voyant pour la première fois la Médecine d'intelligence avec la philosophie. Je reconnus dans la nouvelle doctrine le vrai tableau physiologique et pathologique de l'homme, tracé par le génie sous les yeux de la nature. Si l'auteur de cette belle découverte pousse quelquefois trop loin les conséquences de ses excellens principes, le fond de ses vues n'en est pas moins bon et solide. Il veut par exemple que les maladies de force excessive soient aux maladies de faiblesse comme 3 est à 97. Cela est sans doute exagéré, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il y a beaucoup plus de maladies de faiblesse que de celles de vigueur. En effet, si l'on considère qu'en général les affections chroniques sont asthéniques, que la fai-

blesse est ordinairement l'apanage des enfans, des vieillards et des femmes; que les maladies inflammatoires, selon la judicieuse remarque de Galien, ne peuvent s'établir, ou du moins se soutenir long-temps dans un corps débile; et qu'enfin les maladies sthéniques passent d'autant plus rapidement à l'état asthénique par faiblesse indirecte, qu'elles sont plus violentes; si l'on fait, dis-je, ces réflexions et d'autres pareilles, on sera moins étonné de l'extrême disproportion que Brovvn assigne entre le nombre des affections sthéniques et celui des asthéniques.

C'est dans cette doctrine qu'on a des idées saines sur tout ce qui est du ressort de la Médecine. Bien plus, c'est en étudiant cet auteur qu'on apprend à mettre à profit ce qu'il y a de bon dans les autres, et à le démêler de tout ce que l'esprit de système y repand avec profusion, à fuir les piéges cachés qu'une imagination séduisante ne cesse d'y tendre au lecteur, à discerner une brillante et spécieuse hypothèse d'avec une bonne observation où les faits seuls sont autorisés.

Pour faciliter aux lecteurs l'intelligence de l'ouvrage de Brown, je vais tracer un précis de toute sa doctrine, et en tirer quelques conséquences qui découlent naturellement de ces principes.

L'erreur fondamentale de tous les systèmes de Médecine depuis Hyppocrate jusqu'à Brown, est l'ignorance où paraissent être leurs auteurs de ce qui produit la vie, la santé, la maladie, la mort. C'est mal à-propos que l'on a considéré ces états comme des effets de forces opposées et destructives l'une de l'autre; car les mêmes agens qui donnent l'essor à la vie et qui la soutiennent, sont ceux-là même qui causent la santé, la maladie et la mort. Toute la différence qui est entre ces puissances consiste dans le degré d'énergie avec lequel elles opèrent sur le système vivant. Dès que cette action commence, la vie commence avec elle, dès qu'elle cesse la vie cesse en même temps. Lorsqu'elle est dans une juste proportion avec le besoin du système, elle donne lieu à la santé: au-dessus et au-dessous de ce degré d'action moyen qui est convenable au bien-être de l'homme, il y a maladie ou du moins prédisposition à cet état. Voilà un principe aussi lumineux que fécond; il est si naturel et si simple, que l'art

n'a qu'à rougir de l'avoir si long-temps ignoré. S'il a été quelquefois entrevu, on ne s'y est jamais arrêté, ou bien on ne l'a jamais envisagé que superficiellement et sous un faux point de vue ; ainsi on a laissé cette voie facile et droite que la nature ouvrait elle-même au médecin philosophe, pour marcher dans un chemin tortueux semé d'épines et de précipices. Les raisonnemens spécieux, mais qui n'avaient que les plus trompeuses apparences de la vérité, furent suivis comme des principes évidens par eux-mêmes, et on s'éloigna de plus en plus de la nature. L'immortel Hyppocrate mit en avant une force médicatrice à laquelle les faux principes régnans le forcèrent souvent d'avoir recours. Les apparences trompeuses que présentent les maladies lui ayant aussi fait admettre une matière peccante comme cause de maladie, il se fit un devoir de préparer cette matière et de la chasser ensuite hors du corps, fesant consister dans cette expulsion toute l'utilité de la cure. Son opinion écarta du véritable objet de l'art les médecins qui vinrent après lui. Galien parut, et tout en disant qu'il fallait prendre dans chaque secte de Médecine ce qu'elle aurait de meilleur, il embrassa entièrement les principes d'Hyppocrate, il attribua aux humeurs tous les dérangemens qui arrivent dans l'économie animale, et il fut bien moins réservé que le père de la Médecine sur l'administration des moyens propres à les évacuer ; les idées Galéniques furent bientôt les seules reçues dans les écoles, et l'erreur ayant été comme consacrée par l'autorité de ces deux grands hommes, s'est propagée sans contradiction sous cette double égide et tient encore aujourd'hui le sceptre de l'art. Presque toute notre pratique n'en est qu'une funeste application (1). C'est toujours à la poursuite de quelques humeurs

---

(1) N'est-il pas clair que d'attribuer, comme a fait Hyppocrate et après lui Galien, la maladie et la santé à l'état des humeurs, c'est prendre l'effet pour la cause ; car ce n'est pas parceque les humeurs se dérangent qu'on est malade, mais c'est parcequ'on est malade qu'elles se dérangent ; ce qui a fait dire à Huxham : « Les fibres de notre corps ont reçu de » la nature une constitution et une force dont elles ne peu-

que les médecins réduisent les procédés de l'art, pratique qui remonte à la plus haute antiquité. Qu'on examine toutes les pathologies qui existent, et l'on verra si elles ne roulent pas toujours sur les évacuans dans la vue unique d'expulser les humeurs et la matière peccante, d'où l'on fait dépendre tous nos maux. Tel étoit l'état de la Médecine lorsque Brown s'est mis sur les rangs pour professer cette science et pour y devenir auteur; et tel est-il encore aujourd'hui partout où sa lumineuse et bienfaisante doctrine n'a pas pénétré. On n'y parle que d'humeurs, quoique l'on éprouve tous les jours que tout le système humoral ne peut pas fournir au médecin un seul point fixe d'où il puisse partir soit pour agir avec l'assurance qu'inspire une loi générale, soit pour se rendre raison des faits d'une manière qui contente un esprit solide.

Les médecins qui ignorent ou dédaignent les principes Browniens nous font moins l'histoire que la relation d'une maladie; par où l'on comprend aisément qu'ils l'ont aussi peu connue à la fin qu'au commencement; ce qui doit être imputé, non à leur génie ni à leur savoir, mais aux faux principes qui les guident. Ils diront par exemple d'une affection catharrale, que les potions, animées de préparations scil-

---

» vent s'écarter sans qu'il en résulte une maladie. » Monsieur Dumas, l'une des grandes lumières de l'Ecole de Montpellier, se prononce contre la division ancienne des tempéramens, en disant qu'elle exprime plutôt leur effet que leur essence et qu'il est bien plus sage de remonter à la cause organique et sensible qui fait surabonder le sang et les humeurs, comme à un effet beaucoup plus général encore que cette surabondance. En parlant de la terre calcaire, le même auteur dit: La cause qui fait surabonder la terre calcaire mérite seule notre attention, *puisque c'est elle et non la terre actuellement surabondante que le médecin doit attaquer.* Eh bien! ce que cet illustre médecin dit des tempéramens et de la terre calcaire, je le dis avec Brovvn, non-seulement des humeurs, mais de tous les phénomènes secondaires des maladies: Il faut s'attacher à détruire la cause, et non pas perdre son temps à la poursuite de l'effet, comme c'est la pratique ordinaire.

litiques ou des kermès, donnés dans l'intention de faciliter les crachats, augmentaient l'irritation et rendaient la toux plus fréquente et plus opiniâtre *lorsqu'il n'y avait pas de symptômes non équivoques de relâchement* : *chez les vieillards*, ajouteront-ils, et chez les personnes d'*un tempérament flegmatique*, les béchiques ne réussissaient pas, et l'on reconnût la nécessité de les allier avec les toniques. Après quoi ils s'abstiennent de faire remarquer dans ces phénomènes l'application de leurs principes, se bornant tout au plus à des explications hypothétiques qu'ils sont obligés d'abandonner au libre arbitre de leurs lecteurs. Un Brovvnien ne trouve dans tout cela que l'application naturelle des principes de son maître. Les premiers malades à qui les kermès et les préparations scillitiques étaient contraires, étaient dans la diathèse sthénique, que ces excitans ne pouvaient qu'aggraver ; les seconds étant dans la diathèse asthénique avaient besoin de l'usage des toniques. Voilà une considération qui jette le plus grand jour sur les effets différens des mêmes remèdes dans une même affection morbifique. C'est ce discernement des diathèses qui aurait, dans ce cas comme dans tous les autres, décidé un Brownien à tel ou tel traitement. Ce n'est pas l'épidémie qui fixe le genre de cure : malheur au médecin qui traite de la même manière tous ceux qui sont atteints de la même contagion (1) ! C'est la diathèse qu'elle suscite qui doit fournir toutes les indications. Si elle est sthénique, il faut corriger l'excès de vigueur par le moyen des débilitans : si elle est asthénique il faut relever les forces par les stimulans énergiques, en observant la progression respective dans chacune.

Les êtres vivans possèdent une propriété qui les distingue d'eux-mêmes en état de mort. Elle n'est autre chose que l'aptitude du système à être excité par les agens de toutes sortes qui l'environnent et qui influent sur son existence.

---

(1) C'est la remarque d'Huxham que, dans une même contagion qu'il cite, il fallait traiter certains tempéramens fort différemment que d'autres.

Ce sera si l'on veut le principe vital : Brovvn le désigne par le terme d'*excitabilité*. Mais quel nom qu'on lui donne, cette propriété ne produit pas la vie par elle-même. C'est un titre passif qui a besoin d'être mu pour concourir aux phénomènes de la vie. Sans l'opération des excitans sur cette propriéte organique, ce ne serait qu'un être inutile.

Les stimulans ou stimulus, les excitans, les puissances ou forces stimulantes ou excitantes sont des expressions synonymes qui désignent tout ce qui agit dans le moral comme dans le physique, sur le système vivant, les alimens et les boissons, les poisons et les remèdes, l'air, la chaleur, la lumière, les passions, les facultés intellectuelles, etc., à quoi Brown joint encore le sang et les humeurs qui s'en séparent; voilà les causes d'où dépendent tous les phénomènes de la vie; ils consument toujours cette propriété que nous venons d'appeler excitabilité. C'est un flambeau qui se consume à mesure qu'il éclaire. Si l'action des forces excitantes est dans une juste mesure, la santé en est le résultat; si elle est excessive ou défectueuse, elle produira la maladie qui sera sthénique dans le premier cas, et asthénique dans le second. On voit par-là que, d'après l'axiome, *contraria contrariis curantur*, le traitement de toute maladie universelle, ou qui affecte tout le système, consiste à opposer la force à la faiblesse, et la faiblesse à la force. C'est dans ce sens qu'Hyppocrate dit : *nec permutatur alio frigidum quàm calido*, *nec calidum quàm frigido*. Le résultat de l'action des forces excitantes sur l'excitabilité et de la réaction de l'excitabilité sur ces mêmes forces, est ce que Brovvn appelle *excitement*. C'est là l'objet principal que le médecin ne doit jamais perdre de vue, afin de le diminuer s'il est trop fort, et l'augmenter s'il est trop faible.

Que notre vie dépende de cette action dont nous venons de parler, c'est ce que tout homme éprouve depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et ce que nous remarquons tous les jours sur nos semblables. Privés en tout ou en partie de quelqu'une de ces puissances, nous sommes plus ou moins morbifiquement affectés, selon l'intensité de cette privation, selon que celle qui nous manque nous est plus ou moins né-

nessaire, selon qu'elles nous sont soustraites en plus ou moins grand nombre. Ce n'est donc pas assez pour vivre, d'avoir ce *principe vital*, dont on a fait une espèce d'amulette en Médecine, et cette propriété a besoin pour contribuer aux phénomènes de la vie, d'être mue par les forces dont je viens de parler.

Un degré convenable d'*excitement* constituant l'état de santé, il s'ensuit qu'en-deçà ou en-delà de ce point, il y a prédisposition à la maladie, ensorte que ces deux états, savoir, la prédisposition et la maladie qui la suit, sont identiques dans leur nature, et que toute leur différence est dans le degré : c'est-à-dire, que dans la prédisposition l'affection morbifique est moins intense que dans la maladie. Par où l'on voit combien les idées répandues sur la prédisposition, sont éloignées de la nature des choses, puisqu'on fait de la prédisposition un état toujours essentiellement différent de la maladie immédiatement subséquente, et qui lui est souvent opposé. Or, comment concevoir que, si la prédisposition est de force excessive, la maladie qui en découle comme d'une source, soit de faiblesse, et, *vice versâ*, que si la première soit de faiblesse la seconde soit de vigueur.

C'est encore à Brovvn que nous devons la distinction de deux sortes de faiblesse. La première qu'il appelle directe, est l'effet de la soustraction des stimulus, et la seconde qu'il nomme indirecte, vient d'un usage excessif de ces mêmes stimulus. Un exemple de l'une et de l'autre rendra leur différence sensible. Soient donnés deux hommes du même âge et du même tempérament, qui passent un ou deux jours, l'un en prison, sans nourriture, privé de la lumière, respirant l'air infect de son cachot, et plongé dans une crainte mortelle sur son sort; l'autre au cabaret à boire et à manger jusqu'à l'ivresse et à la crapule, ou dans d'autres lieux de débauche, devorant le plaisir, si je puis m'exprimer ainsi, jusqu'à la lie. Eh bien! ces deux hommes sont faibles chacun à sa manière : c'est à dire, le premier d'une faiblesse directe, et le second d'une faiblesse indirecte. Dans l'une et l'autre de ces deux faiblesses il faut sans doute

relever les forces; mais dans le premier cas Brovvn veut qu'on administre le stimulus à petite dose et toujours en croissant jusqu'au point convenable à la santé, et dans le second, au contraire, que les stimulans soient employés à haute dose pour les diminuer ensuite progressivement jusqu'au point de retablissement parfait.

D'après les principes exposés jusqu'ici, il s'ensuit que les subtilités et les imaginations de cabinet ont seules créé cette infinité de diathèses que la doctrine humorale a introduites en Médecine; et elles y ont obtenu un tel crédit, que plusieurs savans médecins se sont envain élevés contre ceux qui ne voient partout que des humeurs, et qui ne font pas attention à autre chose; les diathèses humorales ont toujours été également nombreuses. Cependant il est certain que tous les états de la vie étant le résultat de l'action des forces excitantes sur le système, et celles-ci ne pouvant agir que de l'une des trois manières déjà assignées, c'est-à-dire, ou convenablement, ou trop, ou trop peu, il ne peut y avoir que trois états dans lesquels l'homme parcourt tous les périodes de la vie; et je vois d'un coup-d'œil qu'il n'y a qu'une seule cause de santé, et qu'il y en a deux de maladie. Il n'y a donc que deux diathèses morbifiques. Toutes les autres qui sont si multipliées dans les livres de l'art, n'existent que dans le cerveau de ceux qui les ont inventées, ou ne sont du moins d'aucune utilité dans la pratique, puisqu'en dernière analyse le traitement se réduit à fortifier ou à débiliter. N'est-ce pas à quoi revient ce que dit Hyppocrate, que la Médecine consiste à ajouter ce qui manque, et à retrancher ce qu'il y a de trop? Cependant ce grand homme se laissa préoccuper comme les autres par la considération des humeurs comme causes de maladie; en quoi je ne puis assez m'étonner qu'un si bon esprit n'ait pas mieux profité de cette importante découverte. et qu'il ne se soit pas mieux approprié un principe si fécond et si lumineux, qu'il avait touché directement, et qui en de si habiles mains serait devenu une sorte de talisman irrésistible contre tous les maux du genre humain. Le docteur Coray a pareillement apperçu cette vérité si utile, mais il ne l'a guère plus approfondie que le père

de

de la Médecine. « Si aux causes humorales, dit-il, nous ajou-
» tons les dispositions de nos solides, qui ne peuvent pé-
» cher que par excès ou par défaut de ton, nous aurons un
» système complet de maladies primitives. » Le même médecin dit encore : « Ne devrait-on pas d'après ces considé-
» rations, fondées sur l'expérience de plusieurs siècles,
» tourner toutes ces recherches vers ces diathèses primi-
» tives qui font l'essence des maladies ; fixer, s'il était pos-
» sible, les limites qui les séparent les unes des autres, ainsi
» que le traitement qui convient à chacune, et leur subor-
» donner ensuite, comme sous autant de points de réunion,
» toutes les maladies quelconques. Ce serait le vrai moyen
» d'abréger l'art et de nous délivrer d'une infinité de remèdes
» qui n'ont que la même vertu, ou à peu près la même ».
Voilà un langage où l'on trouve de la philosophie : cet habile médecin sent la nécessité d'une réforme dans la théorie et la pratique médicale ; il fait même quelques pas vers la vérité, et s'aperçoit qu'elle n'est pas où on la suppose. Mais combien est-il encore éloigné du point où le génie de Brown est parvenu ! Les diathèses infinies reçues en Médecine, pourraient encore être nombreuses selon les vues du docteur Coray. Il ne peut pas se décider à secouer entièrement le joug de la doctrine humorale : ne devrait-on pas, dit-il, fixer, *s'il était possible*, les limites des diathèses primitives, etc. Il ne voit pas clairement si ce qu'il propose est faisable ; et il l'abandonne sans doute à ceux qui voudront et pourront l'éclaircir. Brown voit la vérité sans nuages ; il l'approfondit avec toute la pénétration de son génie, et en embrasse tous les rapports : son regard perçant y découvre le vrai principe de la science médicale ; il le saisit dans toutes ses conséquences, et nouvel Archimède, il s'écrie : Je l'ai trouvé ! A lui seul appartient la gloire de cette belle découverte, et particulièrement celle d'en avoir su tirer un corps de doctrine marqué au coin de cette solidité et de cette simplicité qui décèlent les ouvrages de la nature. Dans cette doctrine lumineuse la cure est toujours raisonnée, toujours semblable à elle-même. Le médecin qui en suit les principes a une marche également sûre et régulière ; il n'est point suivi de ce cortége d'humeurs qui

embarrasse tous les autres. Pour lui, il ne se met en peine que de bien fixer à quelle des deux diathèses primitives appartient celle du malade. Pour cela il examine attentivement son âge, sa profession, ses habitudes, sa manière de vivre, le climat et les lieux qu'il habite son état précédent, son état actuel, etc.(1) ; et après s'être assuré par tous ces préliminaires, du degré où est porté l'excitement, il bâtit son plan de cure, qu'il varie plus ou moins selon les effets qu'il obtient des remèdes, mais sans jamais quitter celle des deux classes de médicamens que lui a indiqué son diagnostique: c'est-à-dire, que si le sujet pèche par défaut de force, le Brownien administrera toujours les fortifians, jusqu'à ce que le système ait été ramené à une vigueur moyenne, et que si c'est par excès de force il s'attachera aux débilitans, jusqu'à ce que cet excès soit ôté. Ne sont-ce pas à des choses claires, et la raison peut-elle parler un autre langage? Il n'en est pas ainsi des raisonnemens hypothétiques, sur lesquels est fondée la Médecine qu'on fait ordinairement. Ils sont toujours enveloppés d'obscurité, et ne satisfont jamais pleinement l'esprit. On y admire le talent et la facilité de leurs auteurs, mais on n'y reconnaît pas la voix de la nature. D'où vient que dans une consultation de plusieurs *médecins assemblés, il y en a tant d'avis différens, si ce n'est* parceque la doctrine qu'on suit communément, ressemble au Caméléon, que chacun juge d'une couleur différente, selon le point de vue d'où il le contemple? En effet, chaque médecin, faute de trouver dans l'école et dans les auteurs des principes clairs et constans, se fait un système de traitement à sa guise, ou bien, choisissant l'auteur qu'il trouve le plus raisonnable, il lui donne la préférence sur tout autre, et le suit empiriquement; d'où il arrive nécessairement que c'est pour ainsi dire un effet du hasard que plusieurs médecins appelés en consultation, s'accordent sur un point quelconque tant soit peu difficile; bien plus, il n'est pas rare qu'aucun d'eux ne rencontre point la vraie cause de la maladie, quoiqu'ils soient tous d'avis différens. La doctrine de Brown

(1) Les autres médecins, dira-t-on, font aussi cet examen mais qu'importe qu'ils le fassent, si le traitement est toujours le même, comme cela se voit.

écarte tous les embarras qui entravent l'exercice ordinaire de l'art médical : aussi plusieurs Brovvniens assemblés tomberont bien plus aisément d'accord, sur quoi que ce soit que leurs antagonistes, et auront par la simplicité de leur méthode, un coup-d'œil bien plus sûr pour découvrir la cause de la maladie, ainsi que le traitement qui lui convient.

Puisqu'il n'y a que deux diathèses primitives, il ne peut de même y avoir que deux espèces de prédisposition ; savoir, la prédisposition sthénique, et la prédisposition asthénique : chacune précédant immédiatement la maladie de son genre. On sent bien qu'il est impossible que la prédisposition soit d'une nature opposée à celle de la maladie qui la suit ; cependant, une vérité si palpable a été méconnue jusqu'à Brovvn, et, par une conséquence naturelle, on a ignoré pareillement que les remèdes qui guérissaient la maladie, guérissaient aussi la prédisposition, qui ne peut-être autre chose que la maladie elle-même, mais dans un moindre degré d'intensité. Voilà un principe qui vaut lui seul un traité des préservatifs, et qui pourrait être bien plus utile au peuple, s'il lui était présenté et expliqué par un bon esprit, que les écrits de Tissot et de Buchan.

Les complications dans les maladies sont, si je puis l'exprimer, des écueils célèbres en naufrages. Elles ont toujours été l'opprobre de l'art ; elles rendent inutiles tous les efforts du médecin, et la seule consolation qu'elles lui laissent, c'est d'y trouver un asyle contre les traits que la médisance leur décoche quand un malade *compliqué* meurt entre leurs mains ; et en effet, quelles excuses plus recevables que les leurs : il fallait attaquer deux maladies opposées, et les remèdes qui guérissaient l'une, fortifiaient l'autre, et lui livraient le malade : voilà où conduisent des idées hypothétiques, d'ingénieuses erreurs, des systèmes de cabinet, enfin l'oubli de la nature. Voilà comme l'on rend à-la-fois nuisible et dérisoire l'art le plus utile et le plus estimable qui fût jamais. « Qui croira dit l'illustre Franck, que bien des médecins admettent des fièvres qui soient à-la-fois inflammatoires, nerveuses, gastriques, rhumatismales ? » Est-il possible en effet, que deux états opposés existent en même temps

dans le même sujet, et qu'il y ait si peu d'harmonie dans le corps de l'homme qu'il puisse être fort et faible tout à-la-fois? c'est ce que la raison rejettera toujours sans le moindre tempérament; car dans la maladie l'excitement est trop faible ou il est trop fort; il ne peut y avoir aucun état morbifique, qui ne se rapporte à l'un de ces deux, mais aussi ne peut-il y en avoir aucun qui les réunisse tous deux en même temps; cela implique même contradiction dans les affections universelles. Si la majeure partie des maladies manifestent plus leur violence sur une partie que sur une autre, en est-il moins vrai que l'excitement morbifique est général et que ce sont les remèdes universels qui les guérissent? Il faut donc en revenir toujours sans s'arrêter aux prétendues complications, à l'unique boussole du médecin, la connaissance de la diathèse; c'est cet état qui doit décider le traitement, qu'il y ait plusieurs maux, ou qu'il n'y en ait qu'un seul à guérir. Si, tout étant considéré, il y a un trop grand excitement, j'affaiblirai, s'il y en a trop peu je fortifierai. Dans les affections phlogistiques, par exemple, qui sont souvent compliquées de saburre et de bile, je ne ferai attention qu'à l'excitement trop énergique qui a dérangé les fonctions et causé par-là une surabondante sécrétion d'humeurs; ainsi Stoll et autres qui ont traité beaucoup de maladies phlagobilieuses par les évacuans, ont eu tort de les ordonner dans la seule vue d'expulser la bile et la saburre, qu'ils regardaient mal-à-propos comme les causes de la maladie. Les évacuans y étaient sans doute indiqués, mais seulement comme débilitans, comme diminuant la phlogose et l'abondance du stimulus de la bile; en un mot, comme ramenant à son juste point l'excitement trop énergique, seule cause de l'état inflammatoire. Et qu'on ne dise pas que le traitement Brownien ne différant point de celui des humoristes, peu importe dans quelles vues on agisse lorsqu'on emploie les mêmes moyens et qu'on arrive aux mêmes résultats: comme s'il pouvait jamais être indifférent de raisonner bien ou mal, de marcher à la lumière de la vérité, ou à la lueur trouble de l'erreur la mieux déguisée. Jetons-nous donc, s'il en est ainsi, dans la pratique de

Philinus et de Sérapion. Mais qui ne voit que la médecine évacuante n'est d'accord avec la pratique Brovvnienne que dans un petit nombre de cas, ceux d'un excitement excessif; que c'est par une sorte de hasard que la méthode ordinaire guérit, puisque dans l'intention du médecin elle n'est pas dirigée contre la véritable cause ; que l'usage des débilitans étant étendu à toutes les maladies, doit nécessairement réunir dans quelqu'une, sans que cela prouve rien, quant aux plus grands qui réclament un traitement opposé, c'est-à-dire l'emploi des corroborans Qui ne voit enfin que, loin de pouvoir se glorifier de leurs succès, on peut même les tourner contre eux, puisqu'il n'a pas tenu à eux que leur méthode n'ait emporté le malade, les moyens par lesquels ils guérissent leur étant cachés, et ceux auxquels ils mettent leur confiance (les évacuations) étant pernicieux dans la plupart des cas ; ensorte que si les remèdes qu'ils emploient n'avaient, par une sorte de providence, d'autres vertus que celles pour lesquelles ils y ont recours, ils ne s'approcheroient guères des malades que pour ajouter à leurs maux. A quoi se réduit après cela l'objection précédente dont les médecins voudraient se faire un rempart contre les attaques de Brovvn, et la gloire qui leur revient de la guérison des maladies inflammatoires contre lesquelles la méthode évacuante, c'est-à-dire les saignées, les émétiques, les purgatifs, est vraiment indiquée comme diminuant l'excitement? Dans ces cas seulement la pratique ordinaire se trouve bonne, quoique la théorie qui dirige la cure soit purement imaginaire. Après cette digression sur les évacuans que nous allons examiner plus bas avec quelque étendue, revenons encore un peu aux complications. Le grand Sydenham lui-même éprouva les embarras que traîne après soi cette doctrine, sans songer à en secouer le joug. Dans le Traité sur la Goutte, il établit deux causes de cette maladie, savoir, l'antécédente, qu'il fit consister dans un défaut de chaleur des humeurs, et la cause conjointe, qui est au contraire la chaleur et l'inflammation des humeurs; d'où il arrivait qu'on ne pouvait détruire l'une qu'en eggravant l'autre ; voilà comment l'Hippocrate anglais était entraîné

par les principes régnans dans des difficultés qui mettaient son génie à sec. Exemple frappant de l'influence des préjugés ! On ne saurait assez déplorer ni s'étonner qu'un si bon esprit n'ait pas aperçu une contradiction si palpable. En effet, lorsque nous voyons que tout dans le monde physique tend à cette loi suprême d'harmonie et d'unité que le Créateur à imprimée à tous ses ouvrages, n'y aura t'il donc que le corps de l'homme, c'est-à-dire son chef-d'œuvre, qui déroge à cette loi sublime et universelle ? Disons donc que lorsque plusieurs maux viennent nous assaillir, ils peuvent bien différer par leur extérieur, mais que leur caractère intime et naturel est le même, et qu'en dernière analyse, qu'il paraisse plusieurs maux à-la-fois ou qu'il n'en paraisse qu'un, l'état morbifique est toujours compris dans l'une des deux diathèses primitives établies plus haut. Si les bornes d'un discours me le permettaient, que ne pourrais-je pas ajouter sur les funestes effets du préjugé des complications, et sur la bizarrerie d'un traitement, où le médecin ressemble à un maçon qui bâtirait d'une main et détruirait de l'autre ; car que fait il autre chose lorsqu'il fait marcher de front des moyens opposés et destructifs l'un de l'autre ?

La Doctrine des Constitutions du célèbre Holl, mise au creuset Brovvnien, ne soutient guère mieux cette épreuve que les autres. Il est vrai sans doute que la constitution de l'air peut modifier les maladies, non-seulement dans ses différentes saisons, mais encore dans les différentes températures de la même saison. Mais peut-on si bien ranger toutes les maladies dans les quatre divisions de la doctrine Hollienne, qu'aucune ne déserte ses drapeaux ? Car ce sont-là les expressions figurées dont le savant auteur de ce système a revêtu agréablement l'exposition de la théorie et de la pratique. La Doctrine des Constitutions, je le demande au médecin observateur et philosophe, peut-elle toute seule guider sûrement dans la cure des maladies ? est-elle applicable à tous les cas morbifiques, à tous les temps, à tous les lieux, à tous les individus ? La constitution du printemps n'aura-t-elle jamais rien de celle de l'autmone, et

celle de l'hiver n'empiétera-t-elle point sur celle de l'été. Ne peut-il pas y avoir en même temps et dans toutes les saisons des maladies inflammatoires, des maladies pituiteuses, des maladies bilieuses, des maladies nerveuses, etc. Mais quel est le praticien qui n'ait pas vu régner ensemble toutes ces affections sans distinction de saison (1)? La prédominance de quelque humeur chez les malades, est-elle la seule indication curative à suivre ; cette observation suffit-elle pour faire la Médecine, et peut-elle être regardée comme une règle sûre et inviolable? dispense-t-elle du devoir sacré de faire attention à l'excès ou au défaut d'excitement dans le malade? Dans les cas où la présence d'une humeur surabondante est indubitable, ne faut-il pas plutôt combattre sa cause que d'attaquer cette humeur elle-même qui n'est qu'un effet du dérangement de l'excitement? N'en est il pas de cette humeur en ce cas, comme de la surabondance de la terre calcaire dont parle M. Dumas? de plus, serai-je autorisé à faire des saignées à une accouchée atteinte de la fièvre puerpérale, parceque ce sera dans la saison du printemps, ou parceque j'aurai vu les saignées faire du bien à un grand nombre ; il faudra donc traiter de la même manière la péripneumonie, le typhus, le rhumatisme aigu, une fièvre intermittente, si toutes ces maladies, comme cela arrive, se présentent dans la même constitution Holienne. Je ne crains pas de le dire, malheur à l'homme de l'art qui adopterait une pratique si peu raisonnée! Ne perdons jamais de vue cette observation de Baglivi,

---

(1) Freind a fait la même observation, en lisant les ouvrages d'Hippocrate. Il remarqua que les maladies décrites par le père de la Médecine dans la première et troisième Constitution, étaient les mêmes, quoique l'état sensible de l'athmosphère fût très-différent. Sarconne rapporte l'exemple d'une fièvre péripneumonique, qui était inflammatoire chez certains sujets, et asthénique dans d'autres ; ensorte que dans le premier cas il employait avec succès les débilitans, et dans d'autres les vésicatoires, le musc, le kina, le vin, et autres toniques à haute dose. D'ailleurs, il est aisé de sentir que la constitution de l'air, et la révolution des saisons ne peuvent agir sur nous que comme tous les autres stimulus, c'est-à-dire en excitant convenablement, trop, ou trop peu.

qu'en médecine l'analogie est aussi facile que dangereuse puisque les faits prouvent que les maladies, au mépris des lois constitutionnaires, paraissent dans une saison comme dans une autre, et n'observent ni limites, ni époques fixes dans leur invasion non plus que dans leurs ravages; et que la surabondance des humeurs est l'effet et non la cause de l'état morbifique; la doctrine Hollienne ne saurait être indiquée au médecin comme un guide sûr et fidèle, qui ne puisse point l'égarer. Celui que Brown lui présente dans la sienne ne saurait le tromper. La force et la faiblesse des malades sont des indications bien plus générales, et tout autrement sûres que la prédominance des humeurs. Or les maladies sthéniques, comme les maladies asthéniques, régnent plus ou moins dans toutes les saisons. Comment donc prendre pour règle une théorie qui n'est point fondée sur la vraie nature des maladies, et que l'expérience réprouve en tant de circonstances? « On doit avoir pour Holl, dit le célèbre » Pinel, toute la déférence qu'il mérite; mais la mobilité » qu'il prête à son humeur biliforme, les directions actives » qu'il lui suppose comme cause primitive de la fièvre, la » rapidité avec laquelle il la fait circuler d'un lieu dans » un autre, ne contrarient-elles point les lois de l'éco- » nomie animale, et ne sont-elles pas le fruit d'une ima- » gination prévenue? Faudra-t-il se borner à répéter sans » cesse comme des échos les noms de saburre et de bile » épanchée, et ne s'avisera-t-on jamais de remonter à l'état » antérieur d'irritation que doit avoir éprouvé le système » gastrique pour avoir donné lieu à ce vice ou à cette sur- » abondance de sécrétion. » Ce passage d'un des plus savans médecins de notre temps ne porte-t-il pas la condamnation de la Doctrine des Constitutions, et ne rentre-t-il pas entièrement dans la doctrine Brownienne? Les humeurs dépravées ou surabondantes sont évidemment effet et non par cause: et vouloir guérir la maladie en se mettant à leur poursuite, c'est prétendre tarir un ruisseau en saignant son lit au milieu de son cours. S'il ne faut considérer que l'humeur qui prédomine dans chaque saison, à quoi servent donc les sages avis que nous donne le père de la Médecine sur l'attention que nous devons faire aux alimens, à l'air, au

climat, etc. chez ceux que nous avons à traiter? A quoi sert l'excellent livre qu'il a fait à ce sujet, et dont on fait un si grand cas. L'air, les lieux, etc. font-ils seulement que les hommes aient de la bile ou de la pituite, et qu'il s'agisse uniquement d'évacuer l'une ou l'autre. N'influent-ils pas plutôt à ce qu'ils soient robustes ou faibles, courageux ou timides, actifs ou paresseux, et n'indiquent-ils pas qu'il faut remédier aux contraires par les contraires.

Quand on considère l'espèce de révolution que la Doctrine des Constitutions a faite en Médecine, et qu'on remet en mémoire les innombrables systèmes auxquels elle a succédé, on ne peut s'empêcher d'admirer que la méthode évacuante ait toujours résisté à toutes les réformes, et qu'elle soit toujours restée en faveur, quels que fussent les principes qu'un nouveau système venait introduire. Or le vice de cette méthode consiste dans le défaut de discernement des cas où ils sont indiqués, d'avec ceux où la raison et l'expérience en repoussent l'usage.

Ils sont affaiblissans, donc ils conviennent dans le traitement des affections sthéniques, et ne feraient qu'aggraver les asthéniques, en diminuant l'excitement déjà défectueux. Sydenham l'avait bien senti, lui qui s'était fait une sorte de règle de relever les forces de ses malades par le laudanum, quand il les avait affaiblis par la purgation. Ce grand-homme subjugué par les idées galéniques sur les humeurs et sur la matière peccante, s'approchait tant qu'il pouvait de la nature, et rectifiait de son mieux la pratique reçue. S'il n'avait été dominé par ce préjugé, il aurait certainement opéré en Médecine la révolution heureuse que nous devons à Brovvn; et il était digne de cette gloire. Ecoutons-le parler lui-même de l'effet véritable des purgatifs. Il blâme la coutume de purger pendant l'usage des eaux minérales ferrugineuses et pendant celui du mars en substance. Il s'exprime ainsi « : Comme mon but principal est de fortifier les » esprits, le plus léger purgatif que je donnerais alors rui- » nerait en un jour ce que j'aurais fait en huit : ainsi je » perdrais mon temps et ma peine, et ce serait toujours » à recommencer. Je sais, ajoute-t-il, que des malades que

» l'on purgeait pendant l'usage des martiaux, n'ont pas laissé
» de guérir; mais cet heureux succès est moins une preuve
» de la sagesse du médecin que de la grande vertu du mars;
» lequel opère bien plus promptement quand on ne purge
» point. » Voilà un passage bien digne de remarque; on y voit en peu de mots, et par un seul exemple l'inconséquence de la vieille Médecine. Cette espèce de jugement sur les purgatifs est si bien dans les principes Brovvniens, que si on n'était sûr de son ancienneté, et de la fidélité de l'extrait, on croirait qu'il a été inventé après coup. Dans l'antiquité la plus reculée, la méthode évacuante inspira de la défiance à des génies observateurs qui s'élevèrent contre elle. Plutarque dit dans son livre de la Conservation de la santé, que les remèdes évacuans attiraient plus d'humeurs superflues qu'ils n'en expulsaient. Chrysippe, Erasistrate, Asclépiade, Thessalus, Soranus, et tant d'autres médecins soit dogmatiques ou méthodistes, qui fesaient rouler leur traitement sur les frictions, la gestation, etc., avaient surtout proscrit les saignées et les purgatifs. « Asclépiade, dit Celse,
» a rejeté l'émétique et la purgation, mais il a poussé trop
» loin les choses à cet égard. Il est faux de dire qu'il faille
» les bannir absolument de la Médecine. Il y a des circons-
» tances où ils peuvent convenir, mais il ne faut les em-
» ployer qu'avec la plus grande précaution, et un médecin
» a besoin de beaucoup de sagesse et de discernement pour
» les administrer à propos ». Lib. I. Que dirait donc aujourd'hui cet illustre médecin, s'il voyait combien les évacuans nous sont familiers! Le même auteur s'élève aussi contre l'abus de la saignée : il fait là-dessus cette remarque judicieuse : « Les anciens, dit-il, pensaient que l'enfance et
» la vieillesse étaient également incapables de supporter la
» saignée; mais c'est surtout aux forces qu'il faut avoir
» égard, et c'est mal-à-propos qu'on tirera du sang à un
» jeune homme s'il est faible, au lieu qu'on saignera sans
» aucun danger un enfant et un vieillard s'ils sont dans un
» état de vigueur ». Il ne se peut rien dire de plus sage sur l'administration de la saignée; mais qui ne croirait que c'est un Brovvnien qui parle dans ce passage? Hippocrate et

Galien disent à-peu-près la même chose : ils réduisent l'une et l'autre l'indication de la saignée à la violence de la maladie, à la vigueur de l'âge et à celle de la constitution, c'est-à-dire du tempérament. Je me permettrai d'ajouter, quant à la circonspection avec laquelle on doit ordonner ce remède, que dans le cas où il ne faudra que légérement affaiblir, j'emploîrai plus volontiers un autre évacuant, comme un émétique modéré ou un purgatif, et que je réserverai la saignée pour les cas de vigueur excessive bien marquée, alors c'est le remède le plus prompt et le plus efficace qu'on puisse employer. Toutefois il est bon d'alterner avec les purgatifs pour attaquer cet excès de forces de plusieurs manières, et dans une plus grande étendue du système : d'ailleurs il est constant qu'on obtient une cure plus complette en variant les remèdes (de la même classe), que si l'on s'en tenait à un seul, quelque bon qu'il soit. Voilà le légitime usage des évacuans, c'est la diathèse qui doit les commander ou les rejeter. J'ai vu dans les hôpitaux la méthode évacuante produire les plus funestes effets, au grand étonnement des médecins qui en suivaient les principes. Mais pouvait-il donc en être autrement? ils purgeaient des malheureux qui n'étaient malades que d'inanition. Un des exemples les plus frappans que j'ai vu des pernicieux effets des évacuans, est ce qui se passa à l'hôpital de Spire où j'étais en activité de service : une centaine de Français qui sortaient des prisons de la Hongrie, arrivent tout exténués dans cet hospice : leurs maladies étaient des fièvres nerveuses, des intermittentes, des dyssenteries et autres affections asthéniques. Il n'y en eut pas un seul qui fût mis à la diète corroborante ; la plupart furent évacués par haut ou par bas à plusieurs reprises. Quel fut l'effet de cette pratique ? une mortalité effrayante dont le médecin qui avait une ame honnête et sensible, ne pouvait se consoler, ne sachant à quoi l'attribuer. Reconnaissons donc que la méthode évacuante doit être restreinte aux cas de maladie sthénique, et que la méthode corroborante est l'unique moyen de guérison dans la diathèse asthénique, sous quelque forme qu'elle se présente. Molitor dans la description qu'il a faite d'une fièvre des

camps qui était bilieuse, dit que l'eau-de-vie dans laquelle on fesait infuser de l'absinthe, était un excellent préservatif; ensorte que les régimens qui en fesaient usage n'avaient tous les jours que 8 ou 10 malades, au lieu de 80 et 100 qu'ils en avaient avant d'user de cette composition corroborante. L'observation a fait connaître la même vertu dans le Kina. Par l'usage de l'essence de cette écorce, le comte de Bonneval se préserva lui et toute sa suite pendant plusieurs années, des fièvres putrides et malignes si communes dans les contrées marécageuses de la Hongrie qu'il habitait: au rapport de Pringle, le docteur Bradi guérissait pareillement ces fièvres au moyen de la même substance. Or comment agissait ce puissant remède, sinon en s'opposant à l'affaiblissement du système, effet naturel de l'insalubrité de ces contrées. C'était la faiblesse ou le défaut d'excitement convenable qui causait les dégénérescences humorales.

Mais, diront les partisans opiniâtres de la vieille Médecine; l'expérience de tant de siècles n'est-elle d'aucun poids? Hippocrate répondra pour moi, *experientia fallax*. En effet, examinons un peu cette expérience dont la routine et les préjugés se font une sorte de boulevard. Hales qui possédait si bien l'art de faire des expériences, avoue, au rapport de Zimmerman, que les théories l'ont souvent abusé dans des cas où les yeux et les mains auraient été ses meilleurs guides. Si donc l'on peut s'en imposer à soi-même dans sa propre expérience, comment ne pas se défier de l'expérience d'autrui? d'ailleurs cette expérience même fait naître un grand embarras, parceque les partis les plus opposés la citent en leur faveur. Il n'y a pas de méthode absurde qui ne se soit appuyée sur elle, point de secte, point de médecin même qui n'atteste ses propres succès. Les dogmatiques et les méthodistes, les sydenhamiens et les alexipharmaques revendiquent également la gloire de l'expérience. Il faut bien cependant que si la vérité est d'un côté, l'erreur se trouve de l'autre. Le moyen de discerner dans ce conflit d'opinions la vraie expérience de la fausse? Mais je me trompe, les traitemens les plus opposés peuvent avoir l'expérience pour garant, chacun dans son cas: je m'explique; il y a un bon nombre

de maladies qui peuvent appartenir indifféremment à l'une ou l'autre des deux diathèses primitives; c'est-à-dire qui peuvent avoir pour cause productrice un trop grand ou un trop petit excitement. Deux médecins donc qui auront à traiter quelqu'une de ces maladies, pourront fort bien avoir du succès avec des méthodes opposées, si l'état morbifique se présente à l'un sous une forme, et à l'autre sous la forme antagoniste à celle-là. Voilà de quelle manière je crois raisonnable de concilier les expériences contraires faites dans les mêmes maladies. Ainsi, par exemple, bien que Zimmerman ait guéri la dyssenterie par les evacuans, et en général par les débilitans, et que Jacobs se loue du succès de l'opium dans la même maladie, il ne s'ensuit pas que l'expérience de l'un détruise celle de l'autre. Zimmerman peut avoir bien agi dans son cas, comme Jacobs dans le sien; il faut seulement conclure que dans le premier la dyssenterie était sthénique et que dans le second elle était asthénique. Jusque-là nous sommes aussi d'accord avec la bonne Médecine qu'avec la plus exacte logique; mais celui qui voudrait étendre à toutes les dyssenteries l'expérience de l'un de ces deux médecins, se montrerait aussi peu au fait de la logique que de la médecine. Eh bien! ce que je dis ici de la dyssenterie peut s'étendre à toutes les maladies qu'on a guéries par des méthodes opposées. Chacune de ces méthodes a pu être indiquée, mais seulement dans son cas, c'est-à-dire dans la diathèse qu'elle est naturellement destinée à combattre, sans qu'on puisse conclure de son heureuse expérience qu'elle soit applicable à tous les cas de la même maladie: au reste, il y a bien peu d'esprits qui sachent justement apprécier l'expérience, je ne dis pas des autres, mais celle qu'ils font eux-mêmes! C'est là surtout que la critique et l'analyse doivent guider le jugement. Zimmerman lui-même, cet homme d'un si rare savoir, d'un sens si exquis, d'un discernement si sûr, ne s'en est-il pas laissé visiblement imposer par les préjugés reçus, *lorsqu'ayant fait* prendre à une dame auprès de qui il fut appelé, le petit-lait accompagné d'une bonne dose de kina, de musc, de racines de valériane administrés trois fois par jour; il

attribue tout l'honneur de la cure au petit-lait, remède presqu'insignifiant au prix des autres qui avaient été employés de même. C'est à-peu-près comme si un général, en rendant compte du succès d'une affaire, louait et décorait du titre de vainqueurs les goujats de son armée, et qu'il passât sous silence l'habileté des capitaines et la valeur des soldats à qui appartiendrait tout l'honneur de la victoire. Comment s'appuyer après cela de l'expérience, pour décider sa conduite en Médecine. Celle de Zimmerman, dans l'exemple cité, ou du moins le jugement qu'il en porte n'induit-elle pas dans plusieurs erreurs au lieu d'une? est-il vrai que le petit-lait ait tiré la malade d'affaire, et peut-on prendre pour règle à pareil cas en cette expérience ainsi énoncée. Etrange influence des préjugés établis et accrédités, qui ont entraîné dans une telle méprise, le meilleur critique dont se puisse glorifier la Médecine! Nos médecins font tous les jours la même faute; ils ne distinguent point entre guérir pendant l'usage d'une substance qui n'a que peu de vertu, et guérir par la vertu même d'un autre remède qu'on prescrit en même temps. Ils guérissent quelquefois, il est vrai, mais c'est par des moyens dont ils ne tiennent aucun compte; voilà sur quelle sorte d'expérience on se fonde dans notre Médecine, sans se soucier de l'analyse. Pour faire donc de bonnes expériences, et pour bien juger de celles des autres, prenons pour règle le sentiment de Zimmerman, qui veut que le médecin raisonne ce qu'il a expérimenté, avant de pouvoir donner à son procédé le nom sacré d'expérience : heureux s'il ne l'eût pas enfreinte lui-même dans le cas rapporté plus haut! il n'aurait pas porté un jugement qui fait vraiment tort à son génie. Mais c'est dans la doctrine Brovvnienne surtout, que l'expérience peut tenir à des résultats clairs et précis, et qu'elle est appréciée à sa juste valeur. Un Brovvnien n'adopte point une méthode précisément parcequ'elle est vantée dans l'ouvrage de quelque habile médecin, mais parcequ'elle est en rapport avec la diathèse. Voilà la principale recommandation aux yeux d'un disciple de Brovvn; ainsi l'expérience d'autrui n'influe que d'une manière accessoire sur sa décision. Dans la Médecine ordi-

naire on trouve comme étiquetées à la manière de recettes; les cures des maladies, sous la protection de l'expérience : dans celle de Brovvn le traitement est toujours nouveau, la raison et l'analyse président dans chaque cas au choix des remèdes et dictent au médecin, non des espèces de copies de traitement, mais des procédés aussi variés que raisonnés en conséquence d'une loi physique. Là, le meilleur esprit, comme cela ne se voit que trop souvent, peut s'en laisser imposer par les imaginations spécieuses des auteurs, ou par une pratique sans harmonie, c'est-à-dire dans laquelle on emploie le pour et le contre en même temps. Ici, un esprit ordinaire, pourvu qu'il ait un sens droit, saisira aisément la simplicité de la théorie, et agira dans la pratique avec cette unité de conduite et le concert de moyens seuls avoués de la bonne Médecine.

J'ai fait voir ailleurs (1), que l'expérience dont les antagonistes de la nouvelle doctrine voudraient se faire un rempart, dépose contre l'ancienne Médecine, autant qu'elle est favorable à la nouvelle. Mais pour lever toute incertitude à cet égard, et montrer les avantages inappréciables de la Théorie de l'Incitation, je vais rapporter le résultat des observations multipliées faites par plusieurs célèbres médecins dans différens pays, sur les maladies les plus graves et les plus meurtrières, et où la Médecine ordinaire sauve si peu de malades, pour n'en pas dire davantage.

Le célèbre Franck rapporte dix histoires de typhus contagieux, dont furent attaqués des médecins de l'hôpital de Vienne : huit furent guéris promptement, et des deux autres qui moururent, l'un fut apporté presque éteint à la Clinique ; et il observe que sous une méthode curative ordinaire, le rapport des malades rétablis aurait été à ceux qui seraient morts, sinon en raison inverse, du moins dans une proportion bien différente de celle qu'il obtint du traitement Brovvnien.

---

(1) Journal de l'Incitation, 3 volumes. Lettre critique adressée au D. Sedillot.

Dans l'hôpital général de Vienne où la nouvelle doctrine fut embrassée par les médecins, en janvier 1797, sur 289 malades attaqués de typhus, il n'en mourut que 15, dont cinq y furent apportés moribonds, et les autres avaient été purgés énormément auparavant. Depuis l'automne de l'année 1797 jusqu'au printemps de 1798, où la véhémence de la maladie était considérable, on traita dans le même hopital 256 malades attaqués de typhus, dont 19 moururent et tous les autres furent parfaitement rétablis. Il faut remarquer que toutes ces guérisons surprenantes ont été faites avec le régime d'un hôpital, dans l'air d'un hôpital, et parmi d'autres circonstances qui sont loin de favoriser la guérison. Ces cures ont été faites d'une manière prompte : les convalescences ont toujours été courtes et faciles ; enfin les malades, dont on épargnait tant les forces, avaient bien meilleure mine, et recouvraient beaucoup plutôt l'appétit que ceux qui avaient été traités par la méthode d'usage (1).

Le docteur Campbell, un des plus habiles disciples de Brovvn, fit la plus belle cure dont les Annales de la Médecine fassent mention. Ce médecin était sur un vaisseau très-mal-sain, appelé *la Dutton*, qui allait aux Indes Orientales, à la latitude de Rio-Janeiro : une fièvre très-grave qui se manifesta, fesait périr tous les jours un grand nombre de personnes du convoi. Les registres du vaisseau *la Dutton* font foi qu'il arrêta cette épidémie, et que dans un espace de cinq semaines il ne perdit pas un seul malade (1).

En l'an 8, il régnait à Vienne différentes maladies, et surtout des affections de poitrine, auxquelles succombèrent le plus grand nombre des malades qu'on saigna : en suivant la nouvelle méthode, sur 86 malades attaqués des plus violentes inflammations de poitrine, on ne perdit qu'une seule femme qui mourut 48 heures après son entrée à l'hôpital, et il faut observer qu'on l'avait purgée auparavant (1).

---

(1) Relaziom della febre nervosa Chè regno fra i gioran medici, etc.

La

Le célèbre conseiller Marcus, rapporte que de 56 péri. pleumoniques qu'il a traité, il n'en a perdu qu'un seul; de 473 fiévreux, dont 281 avaient des fièvres continues, fièvres putrides et typhus, il n'en mourut que 16 parmi les malades attaqués soit de fièvres putrides, soit de fièvre nerveuses, le rapport de ceux qui ont succombé à ceux qui se sont rétablis a été en général comme 1 à 25. C'est au traitement institué d'après la nouvelle doctrine que nous sommes redevables, dit M. Marcus, de si grands avantages (1).

Le célèbre professeur Boschl-üb, dit dans les observations pratiques qu'il a publiées sur les différentes fièvres, qu'il croit appercevoir quelque chose d'énigmatique dans les célèbres histoires et observations de fièvres quartes, continues, chroniques, et rebelles; qu'on n'a pas encore rencontré une t'elle obstination en employant le traitement Brovvnien contre ces maladies; que toutes les fois qu'il a observé l'inutilité de la méthode curative usitée, il a vu constamment qu'on devait l'attribuer, non à la véhémence et à l'obstination de la fièvre, mais au traitement bizarre, inconséquent et inopportun qu'on a coutume d'employer; et qu'enfin sa pratique aussi heureuse qu'étendue, la convaincu de l'excellence de la nouvelle doctrine dans toutes les espèces de fièvres (2). Aujourd'hui, dit-il, que de nombreuses expériences m'ont conduit à obtenir des guérisons manifestement surprenantes, je n'ai plus aucun doute sur l'efficacité de la méthode curative de Brovvn, et je regarde comme un crime de traiter les malades contre les principes de la nouvelle Doctrine.

Le docteur Kramer médecin dans le Margraviat de Bade, a publié des observations médico-pratiques sur la fièvre putride qui sont rapportées dans le Journal de Médecine, redigé par le célèbre Weikard. Il assure avoir traité plus de 200 personnes attaquées de fièvres putrides, soit sparadiques, soit épidémiques, et d'avoir été aussi heureux que les

(1) Élem. dé med. trad. D. Solengi, tom. 2, p. 291.
(2) Guide de santé, p. 26 et 27.

médecins anti Browniens l'étaient peu. Dans une maladie si grave et si dangereuse, il eut le bonheur de ne perdre que la dix-neuvième partie de ses malades, quoique d'ailleurs les circonstances où ils étaient fussent défavorables à leur guérison.

Le docteur Thomann professeur de Médecine-pratique à Wurtzbourg, vit régner en 1797, une fièvre nerveuse compliquée, tantôt de catharre, tantôt de gastricité prétendue, etc., qui fesait des ravages à Wurtzbourg, mais principalement dans les villages circonvoisins. Il eût occasions de traiter un grand nombre de ces malades qu'il guérit dans très-peu de temps, par les moyens indiqués dans la doctrine Brownienne. (1)

Les exemples que je viens de rapporter prouvent incontestablement les grands avantages de la nouvelle doctrine, dans le traitement des maladies les plus graves, et où la vieille Médecine n'offre, le plus souvent, que des secours meurtriers. En effet, parmi les personnes attaquées de ces terribles maladies, et qu'on traite selon les principes de la vieille Médecine, il en meurt ordinairement un sur 3 ou 4. J'ai vu même que quelquefois la maladie.,.. en emportait la moitié, et toujours les malades qui ont le bonheur d'échapper au danger, sont très-long-temps à se rétablir. J'aurais pu accumuler les observations, et les autorités en faveur de la doctrine Brovvnienne, et nommer messieurs Jones, Beddoes, Stevvart, Campbell, Cagahan, Robertson, Francks, Solenghi, Weikard, Orlandi, Rasori, Federigo,

(1) Journal de l'incitation, p. 108.
(1) Biblioteca, med etc., tom. 1.
(1) Bibliotecca medica. German etc. Tom. 2.

Brera, Moscati, Mayfi Schenck, Erhard, Knebel, de la fontaine, Malfatti, Rath, Schmidt, Capellini, et tant d'autres médecins de mérite, qui presque-tous occupent les postes les plus honorables, dans les universités et les hopitaux, et auprès des têtes couronnées; et qui ont tous embrassé la nouvelle doctrine par une conviction non-suspecte, et qui en ont ensuite pris la défense, et publié les avantages inappréciables, plusieurs médecins d'un grand mérite qui s'étaient d'abord déclarés contre la nouvelle doctrine, après avoir été les plus ardens adversaires, en sont devenus les plus zélés défenseurs. Le professeur Werner, médecin de Vienne, fût de ce nombre, Salalba grand médecin partisan décidé de Stoll, finit aussi par embrasser la doctrine médicale de Brovvn, qu'il ne put s'empécher de regarder, comme la seule vraie; enfin le célèbre Pierre-Franck, ce flambeau de l'école allemande, et le plus grand praticien de l'europe, a rendu hommage aux principes du docteur Ecossais, d'une manière qui fait autant honneur, à sa droite, à sa candeur et à sa bonne-foi, qu'à son profond savoir et à son excellent jugement.

Voilà ce qu'on peut opposer aux détracteurs de Brovvn, et à ceux qui entièrement aveuglés par leurs préjugés, prétendent être juges compétans pour condamner la doctrine médicale, la plus lumineuse et la plus utile qui fût jamais. Voilà assurément de quoi répondre aux objections prises de la prétendue expérience que l'on aime tant à citer en faveur de la médecine évacuante; ajouterais-je qu'on voit tous les jours la pratique ordinaire susciter des maladies, prolonger et aggraver celles qui sont légères, et même causer la mort de bien des malades qu'on aurait pu facilement sauver à l'aide d'un traitement Brovvnien?

il serait superflu de citer à côté des observations que je viens de rapporter celles que j'ai été à portée de faire, et qui ont été assez nombreuses, mais il ne l'est pas pour mon cœur, de manifester les sentimens de vive-reconnaissance dont je suis pénétré envers le fondateur et les défenseurs de la nouvelle doctrine; je bénis la providence de m'avoir fait connaître dans leurs ouvrages immortels les véritables principes de la Médecine, puisse cette sublime et bienfaisante doctrine passer dans les écoles et dans la pratique, puisse-t-elle être approfondie comme l'exige l'importance de son sujet, et l'utilité que l'humanité entière doit en retirer.

INTRODUCTION.

Les diverses et nombreuses branches du savoir humain, eurent dans tous les pays et dans tous les temps un destin malheureux; à leur naissance elles s'éloignèrent beaucoup de la vérité, et dans les progrès qu'elles firent ensuite, elles furent confondues dans une foule d'erreur; ce qui, à mon avis, tient à deux causes: la première est cette grande avidité que l'homme apporte avec lui, de connaître intimement ce qui est exposé à ses regards, soit qu'il s'agisse de lui-même ou des objets qui l'environne; la seconde, est cette impatience qui l'emporte à vouloir toucher promptement et du premier coup, le but auquel il vise. Les maux qui découlent de ces deux sources, se multiplient de toutes lss manières, et ont une influence sans bornes, surtout lorsqu'ils se propagent sous l'egide de quelque nom respectable; l'erreur élève

alors sa chaire dans les écoles, et se couvre du titre pompeux de science profonde et raffinée. Dans ce degré d'élévation, l'intrigue des auteurs, et surtout celle des professeurs, peut corrompre mille adeptes, et un nombre proportionné à ceux-ci, peut renverser enfin la façon de penser de tout le monde. A mesure qu'elle devient ancienne, l'erreur, universellement répandue, reçoit une sorte de sanction; elle s'établit solidement, devient vénérable, et toute tentative pour déchirer le voile qui la couvre, est flétrie dans le public, et taxée de sacrilège ou d'animosité. Enorgueillie de la faveur et de l'appui des grands, elle se présente à nous, chargé de titres et d'honneurs, ou comblée de plus utiles récompenses; cependant la vérité qui était le but des recherches et l'objet prétendu qu'on se proposait, traitée avec mépris, en butte aux traits de l'envie et de l'ignorance, demeure ensevelie plus profondément que jamais; le génie est persécuté, l'esprit de recherches s'éteint, et l'ignorance respectée s'établit avec tout l'appareil de l'éclat et de la magnificence.

Les hommes ont toujours été glorieux de leurs connaissances, orgueil bien excu-

sable lorsque le savoir auquel ils aspirent peut leur être de quelque utilité. Les mathématiques constituent véritablement un corps de science. Le système des planètes, découvert par Izaac Newton, est aussi une branche de savoir, susceptible d'application. La doctrine des forces mécaniques est féconde par ses principes, et estimable par son utilité; mais la chimie, quels que soient les progrès qu'elle pourra faire, n'a été jusqu'à nos jours qu'un amas de conséquences, tirées d'expériences vagues, et de phénomènes dont la connexion mutuelle, ou le rapport général à la cause commune, n'est point encore tracée, et dont l'application n'est ni certaine ni renfermée dans ses bornes (1). La lumière

---

(1) Ceux qui connaissent l'état actuel de la chimie, et celui où elle était il y a quelques années, à la honte de tant d'hommes célèbres de tous les temps, qui y perdirent leurs fatigues, conviendront avec moi que l'assertion de notre auteur est très-juste, si l'on considère l'état de cette partie de la physique à l'époque où cet ouvrage a été écrit. Mais d'après le jugement solide et exquis qu'on ne saurait refuser à Brown dans toutes les matières qu'il traite, on avouera

qu'un grand philosophe a répandue sur l'électricité déposera toujours en sa faveur, et lui assurera l'estime et la gratitude de la postérité. Mais cette branche de savoir est encore dans son enfance, et si l'on n'apporte à son étude plus de jugement et plus de précaution qu'on ne l'a fait dans les nombreux volumes, écrits tout récemment par ceux qui l'ont cultivée, il n'est pas nécessaire d'avoir le don de prophétie, pour présager que ce sera une source d'erreurs et de magnifiques sophismes. Les mêmes réflexions peuvent s'étendre au magnétisme, à l'éthique ou philosophie morale, à la politique, etc. On a fait des tentatives dans ces différentes parties, afin de découvrir des causes avant d'avoir rassemblé un corps de faits suffisant, et l'on a conclu des phénomènes plus connus à d'autres qui ne l'étaient pas du tout. Dans

---

sans peine que s'il eût jugé la chimie dans ces derniers temps, d'après les faits qu'elle a établis et les découvertes lumineuses des illustres chimistes français, il eût été certainement plus favorable à cette branche importante de la physique expérimentale.

le cours de cet ouvrage nous aurons souvent occasion de vérifier ces assertions. On apperçoit de temps en temps quelque idée qui perce à travers les écrits d'un grand philosophe quoiqu'il tache de s'exprimer avec la plus grande reserve. Or, quoiqu'elle soit digne de la plus grande attention, ou elle n'est jamais approfondie, ou souvent même elle est absolument negligée par ses prétendus partisans et ses commentateurs. Newton s'est servi du mot attraction comme d'un terme qu'il ne prétendait jamais expliquer, et il n'était pas plus dans ses vues que d'autres l'expliquassent après lui. Il avait bien raison de penser de la sorte. Personne ne connaissait autant que lui le penchant des hommes à renverser l'ordre de la nature dans leur manière de philosopher. Il savait qu'au lieu d'étudier les phénomènes et de recueillir les faits avec beaucoup de soin et de patience, jusqu'à ce qu'on parvînt à un seul qui, les unissant ensemble, leur servît de cause commune et générale, la pratique fut toujours de commencer par forger une cause imaginaire, et de forcer ensuite les faits et les explications à s'accorder avec la cause assignée. Le vrai philosophe commence par rassembler les faits

avec ordre. Par ce moyen, et à force de répétitions et de soins, il se familiarise avec eux. Il est en garde contre les apparences trompeuses; il envisage et médite son sujet dans toutes ses formes et ses modifications; il en remarque bien tous les rapports, toutes les différences, jusqu'à ce qu'enfin sa pénétration le fait remonter et le conduit à un fait qui rassemble auprès de lui tous les autres, dont chacun répand sur lui l'éclat de la vérité. Il est incontestable que lorsqu'un philosophe parvient à découvrir quelque fait dans la nature, celui-ci le conduit à la découverte d'un autre qui l'avoisine, et avec lequel il a les plus grandes connexions. Du second, il passe à la considération d'un troisième, et il procède ainsi d'anneau à anneau dans cette chaîne, jusqu'à ce qu'il arrive au plus éloigné; ou bien il tourne autour d'une circonférence de chaque point de laquelle il aperçoit dans le lointain les rayons lumineux qui vont aboutir à un point commun et constituent le centre. Enfin le dernier fait auquel il s'arrête est pour lui la cause commune, la proposition fondamentale d'où partent et où reviennent tous ces raisonnemens, et qui devient la base de sa doctrine.

Cette cause, le philosophe la regarde comme un fait simple et universel, relativement à son sujet; mais cependant comme subordonné à d'autres faits, dans la chaîne desquels il n'est qu'un anneau, et elle agit toujours selon que ces faits lui sont supérieurs ou inférieurs dans leur série : c'est-à-dire, selon que ce dernier est cause ou effet relativement aux uns ou aux autres. Ayant vu que ce fait lie tous les autres, et qu'il en explique tous les phénomènes, il l'admet comme la seule cause sur laquelle il puisse se fonder; et loin de se perdre en spéculations vaines et infructueuses sur la nature de cette cause commune, considérée par abstraction dans sa manière d'agir, comme si elle existait par elle-même, et en d'autres inepties semblables, son attention unique et son soin principal est de s'assurer de l'existence de cette cause et d'acquérir une pleine et exacte connaissance des rapports mutuels et constans qui existent entr'elle et ses effets. Ainsi il s'avance d'un pas assuré, marchant sur un terrein ferme et bien connu. Mais arrivé au dernier pas il s'arrête pour se mettre en garde contre les erreurs d'une explication fantastique,

Il est une classe de philosophes qui sondent bien différemment la nature. Observant superficiellement les choses et négligeant l'examen des faits particuliers, ils commencent directement leurs recherches par celle de la cause première et de sa nature, et après d'inutiles et ennuyeux détours pour définir, décrire et expliquer aux autres une théorie delaquelleils n'ont pas eux-mêmes une idée exacte, ils finissent par tenter dela concilier avec les faits qu'ils ont recueillis. Mais ils perdent également leur temps et leur peine, puisqu'il se trouve une opposition perpetuelle entre les phénomènes de la nature et la cause qu'ils ont imaginée, et lorsqu'avec beaucoup d'adresse et après beaucoup d'efforts ils parviennent à trouver une connexion forcée entre quelques phénomènes et la proposition fondamentale, il est toujours facile de s'appercevoir que la plus grande partie n'y a point de rapport. Voilà pourquoi l'une de leurs entreprises, qu'ils poursuivent avec le plus d'ardeur et de travail est de cacher ces inconvenances au discernement du monde littéraire. Il leur arrive de falsifier quelques faits, et d'en omettre d'autres à dessein. Ils promettent

des explications qu'ils ne seront jamais en état de donner, et s'il se présente quelque difficulté, ou ils en remettent l'examen à une circonstance plus favorable, ou bien ils la présupposent comme une dépendance des principes fondamentaux, comme un point accordé, et antérieurement prouvé. Pour ajuster leur cause imaginaire aux divers points de leurs explications, rien n'est moins rare chez ces philosophes que de varier dans le plan primitif de leur système; pratique où entraîne nécessairement la fausseté du système, même dans les applications erronées qu'on en fait. Lorsqu'ils s'apperçoivent que l'art qu'ils mettent à gazer et à cacher. l'absurdité de leurs raisonnemens est trop clair et trop manifeste pour échapper même au commun des hommes, leur dernier moyen est de se couvrir du voile d'une candeur empruntée. Ils reconnaissent que leur ouvrage est imparfait, mais en même temps ils usent de toute leur adresse pour sortir de ce mauvais pas avec le moins de désavantage que leur situation peut leur permettre et s'assurer d'une retraite honorable. Ils font tous leurs efforts pour affaiblir leurs erreurs, et exagèrent celles d'autrui. C'est

ainsi qu'en avilissant les autres doctrines; ils parviennent à s'établir, si non dans une prééminence absolue, du moins dans une supériorité rélative. Dans ce parallèle qui est peu digne d'une ame noble et délicate, ils prouvent au public que leur objet unique est de faire remarquer ce qu'ils ont de mieux, et de mettre à nud ce qu'il y a de défectueux dans les autres. Lorsque la vérité n'est pas encore connue, ces moyens, maniés avec art et accommodés avec finesse aux temps et aux circonstances, ont souvent un succès surprenant; mais dès que la vérité se fait jour, et qu'elle se montre sous des couleurs qui n'appartiennent qu'à elle, rien n'est plus facile que de dévoiler l'artifice de ces philosophes, et rien n'est plus humiliant pour eux que cette découverte. Au reste, leurs aveux sont moins rares que sincères; mais comme ce n'est pas l'amour de la vérité, qui leur fait faire ce pas, pour soutenir une réputation chancelante, il ne paraîtra pas surprenant que ces confessions ne soient plus fréquentes que l'impulsion de la nécessité qui les produit. Ne pouvant se dissimuler la honte qui leur revient du blâme des connaisseurs, ils imputent le plus souvent

leurs fausses conceptions et leurs mauvais raisonnemens à l'état d'imperfection des sciences en général, et à l'obscurité de leur sujet en particulier. Cela est assez naturel à un esprit égaré, et qui est plongé dans l'ignorance totale de la vérité. L'étude de la nature est toujours claire, simple et satisfaisante; mais s'écarter du seul sentier qui y conduit, c'est se jetter dans une confusion vraiment Babylonienne. La lumière qui se montre toujours dans le premier cas, et les ténèbres qui accompagnent toujours le second, sont dans une proportion exacte de leurs progrès respectifs. Mais en s'éloignant de la vraie route, on s'enfonce dans un labyrinthe d'où il est impossible de sortir. Le vrai observateur s'avance comme un voyageur qui se mét en route dès l'aube du jour. Il marche d'abord lentement et avec circonspection, mais sa confiance et son courage croissent à mesure que l'astre bienfaisant du jour répand son éclat sur toute la nature. Au contraire les hommes peu logiciens, et les fabricateurs de systèmes chimériques s'avancent en tremblant dans leur carrière. Leurs pas sont incertains comme ceux d'un voyageur impru-

dent qui entreprend, lorsque le jour fuit, une route périlleuse dans un pays inconnu. Les premiers pas, dictés par la hardiesse, paraissent heureux, mais bientôt l'erreur, la crainte, et la défiance, rendent ses pieds chancelans, abattent son courage, et forment son seul cortége jusqu'à la fin. Le premier, étant dans un sentier droit, facile et sûr, arrive heureusement à sa destination, tandis que le second s'éloigne d'autant plus du terme de sa route, qu'il s'enfonce davantage dans son chemin obscur, tortueux et difficile. Or, de même que les faux erreurs de celui qui marche dans un chemin ténébreux, ne manquent pas d'imprimer à son ame le juste sentiment de son état, ainsi quelque soit le talent d'un philosophe qui veut faire une découverte, s'il ne se fait précéder du flambeau de la raison, il ne mettra au jour que des systèmes purement imaginaires, et mal conçus, quelque ingénieux qu'ils puissent être, il ne pourra jamais éprouver cette satisfaction pure et naturelle dont l'esprit se repaît dans la découverte de la vérité. Les écarts d'une imagination sans frein, et qui refuse de se soumettre aux faits, peuvent bien procurer quelque

plaisir,

plaisir, mais ce n'est qu'un plaisir passager. Il n'y a que la découverte des vérités utiles et importantes qui puissent remplir l'esprit d'une satisfaction à la-fois vive, vraie et permanente, tandis que les jouissances de l'imagination ne sont qu'une ivresse du moment, une illusion qui passe comme une ombre. Le système du mouvement des planètes, fondé sur le principe hypothétique des tourbillons, orné de toute la pompe des démonstrations mathématiques, et accommodé au détail ainsi qu'à l'explication des faits particuliers; la composition chimérique des masses solides des corps animaux par la texture très-fine des vaisseaux; l'équilibre supposé entre le système veineux et le système artériel avec les subdivisions, les rapports et les distinctions, par le moyen desquelles la doctrine de la pléthore nous fut expliquée, procurèrent d'abord une sorte de jouissance à Descartes, à Boerhaave, à Clifton Virtringem; mais ce fut une ombre fugitive, une illusion momentanée, un rayon de joie, qui devaient faire place au déplaisir et à la confusion, dès qu'on découvrirait leur cause trompeuse. Le plaisir que goûta Pythagore lorsqu'il parvint

à trouver la 47e proposition du 1er livre d'Euclide, celui du lord Naper à la découverte des logarithmes, ou celui enfin de Newton, lorsqu'il démontra son principe fondamental, applicable à tous les phénomènes de son vaste sujet, produisant ainsi un corps de connaissances qu'il pouvait appeler la science de tous les mouvemens du système solaire, et probablement de tous les systèmes de l'univers, fut sans doute bien différent de celui qu'éprouvèrent les savans que nous avons cités plus haut.

On allègue ordinairement pour excuser les fabricateurs de systèmes, que la difficulté du sujet produit celle d'appliquer leurs principes à la pratique, et présente des embarras et des obstacles insurmontables; nous verrons par quelques exemples tirés des systèmes les plus accrédités de pathologie, combien cette assertion est peu fondée, si l'on pose en principe, par exemple, que l'épaississement du sang est la cause des maladies, l'application de ce principe ne pourra sans doute se faire toutes les fois que l'état contraire du sang constituera précisément son vice morbifique; si l'on admet pareillement comme

cause prochaine des maladies l'acrimonie des fluides, ce fondement sera en défaut aussi souvent qu'il n'existera point d'acrimonie, ou que l'on démontrera un état contraire : si l'acrimonie est supposéee acide, la fausseté de l'hypothèse deviendra manifeste par l'inutilité des substances alkalines données seules pour la cure de cette maladie. La même conséquence se présentera si l'on admet que les fluides soient alkalescens lorsqu'il sera impossibles de les guérir par les acides seuls. Les suppositions employées par les médecins comme principes fondamentaux, sont infinies. Une des dernières fut que le sang avait la faculté de diriger son propre cours dans les vaisseaux, et de couler dans certaines parties du système artériel en plus grande quantité que dans d'autres; si cette imagination est admise comme cause principale de maladie, comment sera-t-il possible d'en faire l'application sans se trouver embarrassé à chaque pas ? ou avons-nous des remèdes capables de changer ces directions morbifiques du sang, le pouvons-nous toujours, le pouvons-nous même en certains cas ?

Le spasme est la dernière des hypothèses

erronées et fondamentales, sur la cause de la maladie : mais combien de maladies n'y a-t-il pas, où l'on n'aperçoit aucune sorte de spasme, et dans lesquelles tout au contraire l'on pourrait démontrer son absence. Dans quelques cas, il est vrai, par exemple dans les fièvres, on observe quelques apparences qui semblent favoriser l'idée du spasme, mais ces apparences ne cessent-elles pas avant que la maladie touche à sa fin ? et ne leur succéde-t-il pas une série de phénomènes qui démontrent l'opposé d'un tel état ? Or, puisque l'effet qui est la maladie reste, sa cause, quelle qu'elle soit, doit rester aussi; mais cette cause ne saurait être le spasme. Admettons cependant que le spasme existe, et qu'il soit cause de la maladie ; lorsque le médecin voudra établir un plan de cure, où trouvera-t-il les anti-spasmodiques, c'est-à-dire des remèdes qui aient la vertu d'éloigner l'état morbifique en enlevant le spasme? il n'y en a pas un seul. Nous avons des forces capables de relâcher le système; mais lors même qu'elles produisent cet effet dans les fiévres, loin d'écarter la cause morbifique, elles l'accroissent au contraire sensiblement.

Quelle est donc la conséquence qu'on

doit tirer de la revue que nous venons de faire des auteurs systématiques soit en médecine, soit dans les autres branches du savoir humain? n'est-elle pas analogue à ce que nous avons dit plus haut, que ce n'est point la difficulté du sujet, mais le renversement qu'ils en font qui cause leurs erreurs, et donne naissance aux systèmes qui, loin d'être véritablement l'explication des phénomènes de la nature, ne sont que des monstres, dont l'existence prouvera toujours le désordre de l'imagination qui les a produits. J'observerai de plus, qu'après avoir usé les subterfuges étudiés, et le faux coloris avec lesquels ils tâchent d'en imposer, les auteurs dont nous venons de parler, confus et perdus dans leurs captieux raisonnemens, se trouvent contraints de négliger la majeure partie des faits, parcequ'ils ne peuvent être expliqués d'après leurs hypothèses fondamentales. Arrivés à ce point critique, ils ont recours à d'autres causes étrangères, mais également fausses, comme à autant de pièces de remplissage pour couvrir ces défauts, comme à autant d'anneaux pour lier ensemble des parties incohérentes, et donner quelque apparence d'union et d'uniformité à un

tas de choses hétérogènes et absolument incompatibles : tel est le travail des fabricateurs de systèmes.

Il est encore une classe d'hommes ingénieux, qui emploient tout leur esprit à raffiner sur toutes les connaissances. Ce sont d'autres prétendans à la gloire et à la renommée, comme récompenses de leurs fatigues philosophiques : leur emploi est de corrompre et de défigurer les écrits et les doctrines qui viennent des sources les plus pures, ce qu'ils savent faire de plusieurs manières. Celle qu'ils mettent le plus généralement en usage, consiste à commencer au point où l'auteur, pourvu d'un meilleur jugement, estime bien de finir. La plus grande occupation du vrai philosophe est celle d'accroître le nombre des connaissances utiles, de les rectifier, et d'en rendre l'application à la pratique, plus propre à contribuer au bien-être de l'homme; mais les premiers, ou dédaignent un tel soin, comme indigne d'occuper leur attention ; ou ne se sentant pas le courage de prendre tant de peine, et craignant de lasser leur patience, ou peut-être encore, ignorant la seule methode propre à bien dirigier dans les recherches philosophiques, vont tout

d'un trait, et sans s'arrêter, au but le plus éloigné, peu soigneux de choisir de meilleurs moyens pour y arriver sûrement. Au lieu de recueillir des observations et des expériences pour accroître la masse des faits constans et utiles, qui par le moyen d'une induction exacte peuvent seuls nous apprendre les lois de la nature, ils tournent toutes leurs vues vers la nature abstraite et son mode d'agir : ils creusent leur cerveau pour trouver la cause cachée du fait que l'auteur, par respect pour les limites posées à l'esprit humain, avait établie comme une cause qui liait ensemble tous les autres faits comme un dernier fait, ou comme une loi de la nature, dont on ne pouvait assigner une cause plus générale. Le vrai philosophe s'arrête à ces derniers faits qu'il considère comme le premier anneau de la chaîne, parcequ'il reconnaît là les bornes que l'esprit humain ne peut franchir ; mais ces perfectionneurs en parcourant la grande chaîne des causes et des effets, ne trouvant rien qui soit plus général, et poussés par la soif naturelle à l'homme de connaître ce qui échappe à sa pénétration, se noient dans un océan de conjectures et d'hypothèses. C'est ainsi qu'ils

altèrent ces mêmes principes sur lesquels ils prétendaient établir une science dont ils se vantaient de reculer les bornes.

Les diverses explications que nous avons de la cause de l'attraction, depuis que Newton publia son admirable système, sont autant d'exemples de cette fausse manière de perfectionner, qui est tout justement celle de corrompre une saine doctrine. Cette pratique qui ne va pas à moins qu'à empoisonner la vérité dans sa source, est trop manifeste pour qu'on puisse la révoquer en doute, et trop nuisible pour qu'il n'y ait pas une seule voix qui s'élève contr'elle : aujourd'hui même elle est si universellement suivie, que nous ne connaissons pas un seul système de quelque considération, qui ait pu éviter un si mauvais destin. Nous avons rappelé plus haut au souvenir de nos lecteurs les abus auxquels le système du mouvement des planètes donna lieu, et quoique son immortel auteur dût prévoir que son ouvrage n'éviterait pas le sort commun, nous voyons avec peine que ce grand homme ne fut ni assez adroit ni assez prudent ; car, malgré toute sa modestie et toute sa défiance, il posa une question fatale, par où il ouvrit

la porte à tous les abus qui ont déshonoré une si grande branche du savoir humain : ses recherches sur un éther délié élastique, qui pénètre tout l'univers, et donne le mouvement et l'action à l'autre partie de la nature supposée inerte, constituant ainsi la cause de l'attraction, de la gravitation et de tous les autres phénomènes actifs de la nature, furent de suite regardés par ceux qui marchèrent sur ses traces, comme des faits assez prouvés, puisqu'ils semblaient avoir reçu la sanction d'une autorité si respectable. L'éther fut donc estimé propre à servir de principe fondamental, et susceptible de cette infinité d'applications auxquelles on l'a diversement plié en le dénaturant.

La coutume antiphilosophique de négliger la recherche des simples phénomènes de la nature, et de s'enfoncer dans la méditation des causes abstraites, en parcourant de vastes régions, a trop prévalu dans toutes les sciences, comme le prouvent assez les abus du système de morale d'Epicure, dans les explications que nous ont laissées ses sectateurs, par leur conduite déréglée, et par les principes pervers qu'ils ont embrassés ; le renversement de la doc-

trine de Socrate dans le mystérieux enthousiasme de l'immortel Platon, les faux systèmes de physiologie et de pathologie, qui tirèrent leur origine de la précieuse découverte de la circulation du sang ; l'extension de la méthode antiphlogistique à toutes les maladies en conséquence de l'épreuve de son utilité, faite dans quelques cas par l'illustre Sydenham ; les applications fades et erronées qui ont été faites dans toutes les parties de la nature, mais spécialement en médecine, de la manière de raisonner par induction, substituée par Bacon, à celle de raisonner par syllogismes d'après les règles de la logique d'Aristote ; tous ces traits et beaucoup d'autres que je pourrais alléguer, ne prouvent que trop les mauvais effets qui ont résulté pour toutes les sciences, de la coutume de raisonner par abstraction.

Loin d'avoir une plus saine philosophie, ainsi que nous étions en droit de l'attendre des plus sublimes règles que l'on trouve dans le *Novum organum*, comme aussi de leur exécution selon les principes de ce grand homme, la question sur l'éther n'eut pas plutôt paru qu'elle fut accueillie comme

un fait constant, et l'enthousiasme pour cette espèce de raisonnement devint une vraie manie: on voulait tout expliquer par le moyen de l'éther. Non content d'employer ces hypothèses pour expliquer l'attraction qui lie le système des planètes, et conserve l'harmonie de leurs mouvemens, les chimistes s'emparèrent de l'éther pour expliquer la tendance mutuelle des plus petites parties qui constituent la masse des corps; ils le déclarèrent cause de leur cohésion mutuelle, et de toutes les autres propriétés qu'on leur reconnaît. Ce nouveau principe pris sous ce point de vue, et ainsi étendu dans ses applications, fut transporté jusqu'aux confins les plus reculés, et établi comme la cause de la répulsion aussi bien que de l'attraction. Ainsi l'attraction n'est plus aujourd'hui ce principe conçu par le philosophe anglais, comme indépendant de toute explication, et simplement comme quelque chose capable de constituer cette force à laquelle le système planétaire doit ses mouvemens uniformes et réguliers. Loin d'être considérée comme elle doit l'être, l'attraction a été supposée dépendre d'une cause et d'une manière d'opération imaginaire, attribuée à cette éther universel,

qui a été regardé non-seulement comme la cause des propriétés de la matière morte, mais encore comme celle des fonctions de la matière vivante, et comme universellement introduit dans toute la nature. On a attribué à l'attraction cette tendance de la matière à l'équilibre, laquelle caractérise la fluidité de l'eau et des autres fluides inélastiques; l'expansibilité des fluides élastiques et qui s'évaporent; la cause de la simple diffusion d'une substance dans une autre comme dans le mélange incohérent; qui a lieu entre l'eau et l'huile, et celle de la vraie dissolution, de l'union étroite qui s'opère entre l'eau et le sel, par l'homogénéité de leurs parties, etc. C'est à l'attraction qu'on a rapporté cette espèce de mélange, par lequel les ingrédiens qui le composent perdent leurs caractères distinctifs, et produisent un corps doué de propriétés entièrement différentes de celles que ces ingrédiens avaient auparavant, comme dans l'union d'un acide avec un alkali. On y réfère encore la cause de la fermentation, c'est-à-dire de ce progrès d'action de quelques corps l'un sur l'autre, par lequel une petite partie de matière que nos sens ne peuvent apercevoir, assimile à sa propre

nature, une quantité considérable d'un fluide donné, ou se multiplie pour ainsi dire elle-même à l'infini. L'éther universel règle et modifie l'attraction dans toutes ses actions et dans toutes ses formes qui varient à l'infini; il produit une fermentation qui est, tantôt acide, tantôt vineuse, ou saccharine ou putride; la même force universelle fut supposée produire la fermentation particulière à la matière de la petite vérole, et celle aussi qui accompagne la rougeole. Une de ses modifications ultérieures distingue la peste d'avec les ulcères, les bubons, les charbons et le typhus putride, que les ékimoses et les pétéchies accompagnent; la même cause produit les symptômes morbifiques soit dans l'état de maladie, soit dans la tendance de celle-ci à la convalescence; elle est le principe des fonctions saines des animaux par rapport aux sensations, au mouvement, aux opérations intellectuelles, et aux troubles de l'ame. La manie de raisonner d'après cette hypothèse vague et ridicule, fut telle que la dernière résolution des questions de philosophie naturelle qu'on avait expliquée d'après quelqu'autre supposition, fut reférée à celle-ci, et qu'on la regarda

dès-lors comme expliquée heureusement. Que l'on fasse aux prosélytes de cette doctrine telle question qu'on voudra; qu'on leur demande, par exemple, pour quelle raison les brebis ont quelquefois des cornes? parceque l'éther est modifié de telle sorte que dans sa manière d'agir il doit produire cet effet. Pourquoi tant d'autres brebis n'ont pas également des cornes? par une différente modification de l'éther. Une semblable réponse rend raison de ce que le corbeau est ordinairement noir, et le cygne blanc avec les pieds noirs, et pourquoi les poissons sont couverts d'écailles, les oiseaux pourvus d'ailes, quelques animaux de deux pieds, d'autres de quatre ou davantage; et pourquoi enfin il y en a qui n'en ont point du tout. Par l'application de cette parfaite et accommodante doctrine on explique aussi d'une manière plaisante l'action musculaire. Pour rendre raison de ces contractions qui se succèdent dans cette sorte de matière vivante, les sectateurs de cette matière universelle ont imaginé que l'éther accumulé sur la superficie externe des derniers élemens qui composent la substance musculaire, existait de telle manière qu'il les fesait

approcher d'avantage les unes des autres ; le rapprochement des dernières particelles ou atomes d'Epicure étant admis comme la plus ingénieuse explication d'un phénomène de la matière vivante, que personne de bon sens ne devait jamais prétendre expliquer, l'autre point de la question était de rechercher le mécanisme du relâchement des fibres musculaires : il n'était pas difficile de le trouver d'après la règle de la première explication, parceque la contraction étant attribuée à l'énergie de l'éther, qui obligeait les particelles à un contact plus étroit, il leur coûtait peu d'ajouter que le même fluide subtil changeant de lieu et passant par les pores entre les interstices des atomes qu'il forçait à prendre une direction latérale, accroissait les petits espaces des pores mêmes, lesquels étaient supposés auparavant en état de contraction, et occupés par l'atonie (1). De cette manière le fluide subtil appor-

---

(1) Les hypothèses les moins raisonnables, inventées pour l'explication de cet important phénomène de l'économie animale, tombent ordinairement par une pétition de principe ; ensorte qu'après que leurs auteurs ont épuisé tous les

terait à chaque fibre un accroissement dans ses dimensions respectives, dans la direction longitudinale ou circulaire.

---

efforts de l'imagination pour l'établir, on pourrait finalement leur demander s'ils sont entrés en matière? Mais s'il y a en ce genre des vues qui méritent de faire exception, ce sont certainement celles du docteur Blanc, dans sa récente et belle Dissertation sur le Mouvement musculaire, imprimée à Londres en 1790. Je crois faire plaisir à mes lecteurs d'en insérer ici un extrait succinct de ce qui regarde plus particulièrement notre sujet, et que j'emprunte de l'original anglais.

L'auteur commence par démontrer, 1°. que toute la matière est dans un état de mouvement continuel, qui lui a été originairement imprimé par la nature; de manière qu'il n'y a rien dont on puisse nier l'existence avec autant de fondement que celle du repos absolu. Le mouvement de notre globe, celui des planètes autour du soleil, celui des autres immenses systèmes solaires, et l'action continuelle de ces corps les uns sur les autres, etc.; nous prouvent assez qu'il n'y a pas une seule particelle qui ait été ou qui puisse jamais être deux momens de suite à la même place; 2°. que l'attraction et la répulsion sont nécessaires à la matière, au point qu'en examinant ses propriétés, on pourrait ne faire attention qu'à celles-là, et négliger par abstraction toutes les autres, et par son seul moyen expliquer facilement tout ce que

Les fonctions du système nerveux de l'homme et des autres animaux, par rapport au sentiment, au mouvement, aux

---

nous en savons. 3°. Que ces deux forces sont enfin la cause dernière de tous les mouvemens quelconques, qui peuvent avoir lieu dans l'univers, puisque l'impulsion méchanique n'est autre chose qu'une action purement secondaire; pour en être persuadé qu'on examine dans leur origine les grands mouvemens qui arrivent dans notre globe, comme le flux de la mer, les agitations de l'atmosphère etc; que l'on observe tous ceux qui sont le produit des arts, et qui dans leur origine sont dus au mouvement musculaire, que le sens commun se refuse à faire dépendre d'une simple impulsion méchanique, et ainsi des autres. Cela posé, l'auteur attribue le mouvement musculaire à une loi de la matière animée, par le moyen de laquelle les atomes sont doués d'une force attractive, dont on ne peut pas plus assigner la raison que de la gravité générale, de la cohésion et de l'affinité chimique. L'état de contraction dépend d'une augmentation d'attraction entre les parties qui composent le muscle, et cette augmentation est parfaitement confirmée par l'expérience de l'auteur, de laquelle il résulte qu'un muscle quelconque en état de contraction, résiste à un poids qui le romprait en état de relâchement; et c'est pour cela qu'à l'occasion de graves efforts d'un animal vivant, le tendons se rompent plutôt que les muscles, tan-

opérations intellectuelles et aux passions ; ont été souvent dans les annales de la médecine, le sujet de diverses explications. ...

---

dis que l'opposé a lieu dans le cadavre. C'est encore pour cette raison que par l'action forte des muscles, les os mêmes ont été rompus, comme on peut le voir dans les transactions philosophiques, vol. 43. C'est peut-être aussi par la violence des contractions musculaires, qu'il arrive certaines fractures dont on ne pourrait trouver qu'une très-légère cause extérieure. Cette augmentation de cohésion dans les muscles contractés étant établie, quelques-uns pourraient croire légèrement que dans ce cas la totalité du muscle doit diminuer de volume ; opinion plus commune chez les physiologistes, que celle qui en établissait l'augmentation. L'expérience, seul guide fidèle qui puisse nous conduire à la vérité, a démenti décisivement l'un et l'autre de ces changemens. Une portion d'anguille vivante, introduite dans un récipient plein d'eau, terminé par un tube très-grêlé, à-peu près comme ceux des thermomètres, n'occupa jamais un plus grand ni un plus petit espace durant les contractions fortes que les muscles éprouvèrent ; et la colonne d'eau, quoique rendue très-petite dans le tube, resta toujours immobile. Dans les mêmes vues, l'auteur prit une exellente balance hydrostatique, par le moyen de laquelle il fit des expériences sur diffé-

La majeure partie de celle-ci, de même que celle qui est de notre sujet, sont purement hypothétiques et destituées de toute preuve

---

rens muscles de poissons, contractés et relâchés; et il s'assura, à n'en pouvoir douter, que leur gravité spécifique était permanente dans les deux circonstances. Que les muscles contractés jouissent d'une plus forte cohésion entre leurs parties intégrantes, et que d'un autre côté, malgré leur gonflement latéral, leur gravité spécifique et leur volume restent exactement les mêmes qu'auparavant, ce sont deux faits que l'auteur à établis par son expérience, et qu'il ne faut pas confondre avec les hypothèses qu'il avance pour en donner la raison. Au reste, sans calculer les degrés de probalité de ces dernières, on peut assurer que ce sont peut-être les plus ingénieuses qu'on put imaginer; les voici: Qu'on suppose les fibres qui composent les parties intégrantes d'un muscle, d'une figure sphéroïdale, dans laquelle il y aura conséquemment un axe plus long et un axe plus court. On obtiendra le relâchement du muscle: c'est-à-dire, cet état où il jouit d'une moindre cohésion; lorsque les particelles seront disposées selon la longueur des fibres dans la direction de leur axe le plus long; en se touchant de cette manière, en moins de points au contraire, le muscle sera en contraction; quand les particelles supposées sphéroïdales retournant viendront à être disposées avec leur axe le plus court, en direction de la

de fait ou de raison. Dans l'hypothèse précédente, dont nous allons parler, on admettait un fluide fabriqué dans le cerveau, et delà propagé dans tout le système, pourvu d'organes, de sens ou de mouvement. Les nerfs furent crus caves, à l'instar des parties du système vasculaire; cependant le fluide qu'ils contenaient fut supposé non élastique, ainsi que tous les autres fluides plus crasses, dont on le croyait la dernière et la plus subtile sécrétion. Cette théorie exposée avec tous les ornemens de la science et du génie de Boerrhaave, dans son système sur la texture des vaisseaux, si admiré pendant quelque temps, conserva

---

longueur même de la fibre; alors ils se toucheront en beaucoup plus de points, l'axe deviendra transversal; et voilà la cohésion augmentée, la dimension latérale accrue, et la gravité spécifique restée intacte, puisque dans ce changement il n'y a pas eu réellement un rapprochement des parties dans la totalité du muscle, mais le stimulus, qui est la seule cause efficiente de ce changement dans le muscle. Comment Aperclit, l'auteur philosophe, confessant sa propre ignorance, s'arrête à ce pas, sentant bien qu'il est arrivé à un de ces derniers faits que la nature couvre d'un voile impénétrable aux regards de l'esprit humain.

son crédit dans les écoles de médecine jusqu'à la mort, et par l'influence de ce célèbre professeur, ou plutôt tant qu'on ajouta foi aux observations de Lievenhoeck qui prétendait avoir observé ces cavités des nerfs, par le moyen d'un microscope; mais quand les observations de Lievenhoeck répétés par d'autres et par lui-même, ne s'accordèrent plus avec cette structure supposée des nerfs; quand on s'avisa d'examiner de sang-froid, ses fallacieuses observations microscopiques, et qu'après la mort de Boerrhaave, les jeunes étudians en médecine commencèrent à adopter la doctrine d'Hoffman, sur le spasme, celle de Boerrhaave perdit son crédit, et son système ecclectique fut insensiblement abandonné. Ce fut alors qu'on fit des changemens qu'on peut appeler inutiles et frivoles dans la physiologie comme dans la pathologie; car on abandonna la structure vasculaire des nerfs, et au lieu d'un fluide inélastique, on admit un fluide qui était doué d'élasticité.

La doctrine du spasme, mise pour la première fois au jour, par un esprit digne d'elle, le fanatique, le visionnaire Vanhelmont devint ensuite un sys-

tème confus et indigeste, par l'industrie d'Hoffman, et son jargon vraiment teutonique, après avoir été bannie de sa terre natale, par le nom et l'autorité de Boerrhaave; enfin, à l'occasion d'une persécution qui lui fut suscitée par les disciples de Boerrhaave, qui occupaient alors la chaire médicale à Edimbourg, la doctrine du spasme trouva un ami et un protecteur dans la personne du docteur Cullen, qui venait d'être reçu professeur dans la même université. Cette méchante production d'un cerveau phrénétique, ce misérable travail de la plus épaisse ignorance systématique devait-elle aujourd'hui nous être présentée de nouveau, et avec tous les matériaux qui servirent jadis à la construction des premiers systèmes erronnés? A quoi bon la présenter sous des nouvelles formes, qui lui étaient étrangères, et avec les ornemens empruntés dont on l'a parée? C'était un monstre rebutant, et propre seulement à exciter la risée du genre humain. Comment a-t-on osé le produire avec tant d'ostentation, comme un objet respectable et presque nouveau, et l'opposer comme un rival formidable à un système éclatant et ingénieux? L'éther a été également de

toutes ces parties et amalgamé avec chacune d'entr'elles. Dans une dissertation sur l'éther, qui fut lue à la société littéraire et médicale de Glascow, traduite et publiée ensuite à Edimbourg (1), on fit une application systématique de l'éther à la théorie de la médecine. On y refutait la structure vasculaire des nerfs et leur fluide inélastique, et on y admettait au contraire leur structure solide et un fluide subtil et élastique qui se meut dans leurs particelles et autour d'elles. On y expliquait pareillement les phénomènes des sens et du mouvement, l'exercice des fonctions intellectuelles, etc. Un exemple servira à donner une idée de cette théorie. Qu'on suppose qu'il soit fait une impression sur la superficie externe du corps, n'importe le lieu,

(1) Cette dissertation parut il y a environ 15 ans, et fut refutée avec beaucoup d'art et de philosophie, par un auteur que nous n'avons pas la permission de nommer. Elle forme l'article éther de la première édition de l'Encyclopédie Britannique; mais le crédit et la cabale du professeur qui l'avait présentée au public, empêcha qu'il ne fut fait mention de la réfutation et des critiques qui souvent furent faites dans la suite, et insérées même dans la deuxième section de l'Encyclopédie.

soit par le froid ou par le chaud, ou enfin par quelque choc méchanique, l'éther à l'extrémité des nerfs, qui sont les organes du sentiment, est mis sur le champ en mouvement. Par l'énergie même de l'éther, ce mouvement est communiqué le long des nerfs jusqu'au cerveau, sur la substance duquel l'éther agira de telle sorte qu'il se fera un changement de mouvement, d'où résultera la conscience de l'impression primitive, et dans l'ame un rapport au lieu qu'elle a été faite. De plus, si l'impression est violente, comme dans le cas de l'application du feu, d'un froid excessif, d'un instrument aigu ou tranchant, la commotion que produit l'éther se propage alors instantanement le long des nerfs qui terminent les fibres des muscles, appelés pour cela nerfs moteurs, et le membre en entier est d'autant plus ému que l'impression s'est faite avec plus de violence. Mais pour en donner un apperçu plus étendu, j'insererai ici un extrait de la dissertation dans les propres termes de l'auteur.

Par le nom d'éther on entend une substance imaginaire, supposée par divers auteurs anciens et modernes, comme la cause de la gravité, de la chaleur, de la

lumière, du mouvement musculaire des sensations, et enfin de tous les phénomènes de la nature. Anaxagore vouloit que l'éther fut d'une nature homogéne avec le feu. Perrault le croit 7200 fois plus rare que l'air, et Hoock prétend qu'il est plus dense que l'or même. Ceux qui seraient curieux de connaître les différentes hypothèses qui ont été bâties sur le sujet de l'éther, peuvent consulter Schebbere, Perrault, et les ouvrages posthumes de Hoock (1). Avant que la méthode de raisonner fut connue, les hypothèses des philosophes furent fades, chimériques, et ridicules. Pour expliquer les divers phénomènes de la nature, ils avaient sans cesse recours à l'éther, aux qualités occultes et à d'autres semblables rêves. Mais lorsque l'immortel Bacon parut, cet homme extraordinaire, que nous pouvons appeler avec justice le père de la vrai philosophie, il s'ouvrit heureusement une route nouvelle. Il enseigna que toute connaissance doit dériver de l'observation et de l'expérience, et que, sans ces moyens,

(1) Acta erudit. Lips, 1716. Bernoul, cogitationes de gravitate ætheris.

toutes les recherches tendantes à découvrir la cause des phénomènes, seraient inutiles. Après cette époque les meilleurs philophes marchèrent sur les traces de ce grand homme. Boyle, Locke, Newton, Haller, et quelques autres savans ont perfectionné, dans l'espace d'un siécle, les connaissances humaines, et en ont bien plus reculés le limites que ne l'avaient pu faire tous les philosophes ensemble, depuis la création du monde jusqu'à eux. Preuve frappante du génie vaste de Bacon, et de la solidité du plan sur laquel il a dirigé ses recherches (1).

Quoiqu'il en soit de la réputation de Newton, les vrais philosophes ont généralement regardé ses vues, par rapport à l'éther comme le côté faible de son génie, et comme la partie la plus inutile de ses ouvrages. Ils l'ont plutôt considérés comme un songe ou comme un roman, que comme un corps d'idées, ayant quelque connexion avec la vraie et solide science. Nous avons cependant le déplaisir de voir que dans ces temps il a été fait quelques tentatives pour

---

(1) Notre critique montre-là un peu trop de partialité pour la science moderne.

ressusciter cette doctrine de l'éther, particulièrement dans une dissertation, publiée depuis peu, qui a pour titre : *De ortu animalium caloris.*

Comme les vieilles idées qu'on reproduit prennent en quelque sorte une nouvelle apparence, il n'est pas nécessaire de justifier la liberté que nous prenons d'insérer ici quelques fragmens de cette dissertation, afin de connaître la manière de raisonner qui règne dans cette ouvrage. Le dilemme est l'argument favori de l'auteur. Dans la première partie de sa dissertation, après s'être efforcé de prouver que la chaleur animale ne peut reconnaître pour cause la fermentation, le mouvement des fluides et d'autres choses semblables, il conclut que, si aucune de ces causes n'est capable de produire cet effet, il devra donc dépendre de la nature et de l'action des nerfs : ce qui est vraiment un nouveau genre de conséquence. Si l'auteur avait prouvé d'abord que la cause de la chaleur animale ne pouvait être absolument que la fermentation, le mouvement des fluides, etc. d'un côté, ou bien la force de nerfs de l'autre, après avoir, dis-je, prouvé l'impossibilité d'une autre origine de la

chaleur, sa conséquence relativement aux nerfs eût été juste; mais comme il ne prouve rien de tout cela, sa conclusion est aussi fausse que ridicule. Quoiqu'il en soit, continuant à bâser ses raisonnemens sur son dilemme, l'auteur expose avant tout un abregé, c'est ainsi qu'il l'appele, de nouvelle doctrine sur les nerfs. Il poursuit après cela ses recherches sur la manière dont la chaleur animale est produite. Il enseigne » que la pensée (*cogitatio*) et la sensation dépendent de l'impulsion faite, ou dans les extrémités nerveuses, ou dans le *sensorium commune*, et des mouvemens consécutifs, *qui y sont produits* par cette impulsion; que ces mouvemens se font rapidement et d'une manière presqu'instantanée; que tous ces mouvemens sont absolument mécaniques, et conséquemment, que la pensée, le sentiment, et le mouvement musculaire doivent pareillement être mécaniques; que ces mouvemens très-rapides ne pouvaient être produits sans l'intervention de quelque force extrémement élastique. Or, comme Newton a démontré que les impulsions qui donnent lieu aux sensations doivent être l'effet d'une force élastique, les mouvemens musculaires doivent pareillement être produits par les oscillations d'une

substance de cette nature. Mais, dit-il, cette force élastique ne pouvant exister dans les fibres solides, nerveux, ni dans aucun fluide inélastique, elle devra se trouver dans un fluide, doué de l'élasticité; et en vertu de la première conséquence, ce fluide doit être placé ou dans les nerfs ou dans la substance médullaire. Ici l'auteur se couvre de nouveau du nom de Newton (1). Ce qui confirme cette opinion, poursuit-il, c'est l'éther Newtonien, dispersé dans toute la nature, et que Newton a démontré être, par quelques changemens dans les modifications, la cause de la cohérence, de l'élasticité, de la gravité, de l'électricité, du magnétisme, etc.; et de cette manière : 1°. Comme les rayons de la lumière, lorsqu'ils sont réfléchis, ne touchent point les parties solides des corps, c'est-à-dire ne se réflechissent qu'à une petite distance du lieu de contact, il paraît clair, non-seulement que l'éther remplit les pores des corps, mais qu'il tourne aussi sur leur superficie, et que de cette

(1) P. Toutes les fois que Newton est mentionné par l'auteur de la Dissertation ou par notre critique, il faut entendre les disciples de Newton.

manière il doit devenir la cause de l'attraction et de la répulsion. 2°. Tous les métaux et tous les fluides inélastiques sont inélectriques; d'un autre côté tous les corps solides, excepté les métaux, sont électriques, et l'on peut dire aussi, capables d'accumuler l'éther en eux-mêmes. Mais l'éther, accumulé de cette sorte dans toute cette variété des corps, peut produire divers mouvemens dans les parties mêmes de ces corps, sans qu'on doive admettre aucun changement dans ces derniers. L'éther modifié diversement suffira donc pour expliquer tous les phénomènes de l'électricité. 3°. Le fer accumulant l'éther autour de sa propre superficie, et présentant tous les phénomènes du magnétisme, cet éther magnétique doit être nécessairement le plus analogue à l'éther nerveux des animaux, puisque l'éther magnétique passe le long du fer, sans produire aucun changement dans ses parties, et que l'éther nerveux coule pareillement le long de la substance médullaire des nerfs, et excite le mouvement dans toutes les parties qui leur sont contiguës sans leur apporter aucun changement, 4°. L'irritabilité et la vie des plantes, qui ressemble beau-

coup à celle des animaux, ne pouvant être expliquée par l'action d'une substance inélastique doivent être, parconséquent, attribués à l'éther. Enfin, de la même manière que l'éther commun se trouve avec différentes modifications dans les substances que nous avons nommés, et produit en elles divers mouvemens et effets qui sont particuliers à chacune : de même il a des variétés, et possède des qualités particulières dans les corps des animaux où il réside. Ainsi l'éther nerveux ou animal n'est pas exactement le même que ces espèces d'éther, d'où dépend la cohésion, la gravité, l'électricité, le magnétisme, etc. »

La nature et les qualités de l'éther étant ainsi développées, l'auteur fait une question bien importante quand il dit : « Cet éther d'où vient-il ? abandonne-t-il un corps après l'avoir occupé et pénétré ?

Pour y répondre, il observe : « qu'il existe certains corps qui ont la vertu de recueillir la matiére électrique de tous les corps qui les environnent, en l'accumulant, dans leurs propres pores et autour de leur superficie, sans lui permettre de passer ailleurs : qu'il y a d'autres substances d'une nature tout-à-fait opposée qui n'accumulent point

en elles-mêmes la matière électrique, mais qui la laissent passer momentanément à d'autres, à moins qu'un corps électrique ne les en empêche. » Il dit ensuite : » Quant aux substances de la première espèce, il ne faut que se trouver dans certaines circonstances pour être dans le cas de recueillir la matière électrique. » L'auteur poursuit : « L'éther nerveux, étendu dans toutes les parties de la nature, parcourt en grande partie la substance médullaire des nerfs, quand rien ne s'oppose à son passage. Mais dès qu'une fois il s'est emparé, de ce poste, il s'y établit si solidement qu'il ne le quitte plus. De même, ajoute-t-il, une quantité donnée d'éther forme probablement une des parties élémentaires des corps animaux, et croit en proportion de leur stature ; car il serait ridicule de supposer que ce que l'on appele fluide nerveux, fut consumé par l'exercice, par les fatigues journalières, et que sa perte fut réparée ensuite par une nouvelle sécrétion du cerveau. Il suffit de dire, pour refuter cette opinion vulgaire, qu'elle est une des théories de Boerrhaave, et qu'elle *doit être fausse* comme le sont *toutes les autres du même auteur*. L'éther est d'une nature plus permanente

manente et plus fixe ; toutes les fois qu'il s'empare d'une substance, il ne l'abandonne plus à moins qu'on n'altère la texture et la constitution de ce corps. Aussi, dit l'auteur, l'éther d'un corps acide reste dans cette substance, tant qu'elle continue d'être acide. La même chose arrive à un corps alkalin. Mais si ces deux substances viennent à être réunis ensemble, il se forme un sel neûtre, et l'éther devient neûtre en même temps. Ainsi, dans la formation de la partie médullaire ou primitive de l'animal, l'éther, qui appartenait à une autre substance, ou qui en avait la propriété, se change à l'instant en éther animal, et reste tel jusqu'à la dissolution de l'animal auquel il appartient.

L'auteur observe de plus, que les corps doivent être dans un état ou condition déterminée pour la formation de l'éther qui leur est propre. Cette condition des corps s'appelle excitement. Ainsi comme le souffre en état de fluidité ne reçoit point la matière électrique, et devient capable de la recevoir en se consolidant, les nerfs pareillement, quoique bien formés, n'admettent point dans leur structure cet éther propre à leur nature, s'ils ne

sont pas dans un état d'excitation. Voilà pourquoi, dit-il, l'éther d'un animal vivant différe essentiellement de celui du même animal quand il est privé de la vie, quoique la texture et la figure des nerfs soient égales en apparence. Cet état nécessaire pour constituer l'éther d'un animal vivant, semble dépendre de la chaleur et de l'humidité, puisque ces deux agens sont essentiels à la vie. Voilà pourquoi, conclut le même auteur, l'état excité par les nerfs dépend précisement de la chaleur et de l'humidité. Il y a encore d'autres circonstances qui contribuent à rendre les nerfs plus ou moins aptes à l'accumulation de l'éther. La fièvre spasmodique, par exemple, rend les nerfs de tout le corps moins susceptibles de cette accumulation, et l'éther ne pouvant circuler librement, il en résulte dans des cas semblables que la santé et les fonctions vitales en souffrent. Voilà, observe l'auteur, une nouvelle doctrine sur la nature et les fonctions des nerfs et sur ce fondement; il s'avance jusqu'à présenter sa nouvelle théorie sur la chaleur animale.

„Par tout ce qui a été dit jusqu'ici, continue-t-il, il semble que la chaleur et tou-

tés les autres fonctions des animaux soient produites par les oscillations de l'éther nerveux entre les extrémités des nerfs et le cerveau, ou pour parler plus exactement, entre le cerveau et les muscles. Mais l'éther électrique, comme nous l'avons observé précédemment, varie autant que l'éther commun. Tous les fluides privés de l'élasticité comme il a été pareillement observé plus haut, sont non électriques, et tous les corps solides au contraire, excepté les métaux, sont doués de l'électricité. Ces circonstances, dit l'auteur, paraissent être dues aux oscillations de la matière èlectrique dans les corps. De même, la nature des animaux peut être telle, et leurs nerfs constitués de telle sorte qu'ils forment un éther adapté à leur substance et propre à exciter ces oscillations productives de la chaleur. Les effets merveilleux du chaud et du froid sur les nerfs, dit-il, confirment sa théorie. Toute action et la vie même a besoin d'un certain degré de chaleur. Mais puisque la chaleur de l'air atmosphérique est si variable, il fallait que les corps des animaux fussent doués d'une faculté capable de produire un degré de chaleur convenable à leur nature particu-

lière, et indépendante des circonstances extérieures. Par là, on découvre pourquoi le degré de chaleur varie si rarement dans la même espèce d'animaux. Mais quoique l'éther nerveux soit toujours prompt à exciter la chaleur par le moyen de ses oscillations, les stimulus externes étaient cependant nécessaires pour faciliter le succès de cette fonction. Sans cela l'éther aurait couru le risque de rester dans l'inertie par l'effet de son accumulation, d'où il devait s'ensuivre le sommeil, la paralysie, et la mort même. Entre ces stimulus le plus permanent est la pulsation des artères. Voilà pourquoi la chaleur a tant de connexion avec la circulation du sang, ce qui a fait errer tant d'auteurs qui l'ont prise pour la vraie cause de la chaleur animale. Enfin l'auteur conclut, que les variations de la chaleur dans les différentes parties de notre corps, la rougeur de la face, effet de la pudeur, et tous les autres phénomènes de la chaleur dans tous les corps animaux, sont susceptibles d'une explication plus satisfesante dans sa théorie que par aucune de celles qui ont été inventées jusqu'à lui. »

Maintenant que nous avons donné une

idée complette de ce système, en rapportant les propres paroles de son auteur, et des tentatives qu'il a fait pour expliquer les opérations les plus cachées de la nature, nous ne pouvons nous dispenser de faire sur ce sujet quelques courtes réflexions.

Nous n'avons pas dessein de refuter en forme les raisonnemens de cet écrivain. Ce serait peut-être lui trop accorder que de dire qu'il ait raisonné, puisque toute la partie hypothétique de son ouvrage n'est qu'un pur assemblage d'assertions vagues, de faits supposés, de conclusions contraires aux règles de la bonne logique, fruits du délire et d'une imagination sans frein. Son éther est une substance ou un être qui peut être modifié de mille étranges manières. Toutes les fois que les qualités d'un corps diffèrent de celles d'un autre, l'éther modifié diversement explique sur le champ le phénomène. Assurément l'éther du fer ne saurait être le même que celui des nerfs; sans cela nous pourrions croire qu'il est capable de produire des sensations, au lieu des effets du magnétisme. C'aurait été une erreur impardonnable de donner aux végétaux un éther, exactement le même, et doué des mêmes qualités que

celui des animaux ; sans quoi les hommes auraient couru le risque de jetter des racines sur le sol où ils auraient marché, et les arbres ainsi que tous les végétaux eussent pu se déraciner et se promener dans la campagne. Il n'y a rien de si ridicule que de voir un auteur traiter un pur *ens rationis* avec la même familiarité que si c'était un objet de nos sens. L'idée de composer un éther neûtre par le moyen d'un éther acide et d'un éther alkalin est vraiment plaisante. Si les hommes se permettent ainsi de substituer à des faits et à l'expérience des hypothèses vagues et des paroles qui ne concluent rien, il sera dès lors très-facile de rendre raison de toute sorte de phénomènes. Avec cette manière de philosopher on bannit pour toujours l'obscurité des ouvrages de la nature, et il sera impossible d'embarasser cette engeance de philosophes étherés. Faites-leur telle question qu'il vous plaira, leur réponse est toujour prête : comme l'on ne peut découvrir sous un autre rapport, diront-ils, la cause que l'on cherche, elle est donc due à l'éther. Demandez à ces sages qu'elle est la cause de la gravité : l'éther, repondront-ils aussitôt. Demandez leur ensuite,

ce que c'est que la pensée ? Ils vous répondront gravement ; « La solution de cette question fut jugée autrefois passer les limites de l'entendement humain ; mais d'après les grandes découvertes que nous avons faites dans ces derniers temps, ce phenomène est plus clair que la lumière du jour. La pensée est quelque chose de méchanique et rien de plus. Elle est un effet de quelques mouvemens du cerveau, produits par les oscillations d'une fluide subtil et élastique appelé éther. » Explication merveilleuse et capable de satisfaire pleinement l'esprit de ceux qui la sentiront. Mais le vrai philosophe sait trouver une bonne leçon dans ce jargon quoiqu'inintelligible pour lui Il y apprend à quelles folies et à quelles extravagances les hommes peuvent être entrainés toutes les fois que dans l'étude de la nature ils s'éloignent de l'expérience et de l'observation. On n'a pas plutôt abandonné ces guides fidèles, qui seuls mènent à la vérité, qu'on se trouve aussitôt engagé dans un labyrinthe de contradictions et d'obscurités, juste punition de la folle hardiesse et de la présomption. En considérant cette inclination de l'esprit de l'homme, qui le porte à tacher de péné-

trer les choses les plus cachées, et dont la découverte surpasse les forces humaines, il trouve dans l'ouvrage de Swift un passage qui convient parfaitement à ce sujet. « Examinons un peu, dit Swift, ces innovateurs de matières philosophiques, et voyons s'il est possible de découvrir de quelle faculté de l'ame peut naître en eux la confiance de mettre au jour système sur système, et sur des choses qu'il a toujours été cru impossible d'expliquer et de développer, quelle est donc la base qui porte cette disposition de leur esprit; et à quelle propriété de la nature humaine ces grands innovateurs doivent-ils le nombre de leurs adhérens? On sait que plusieurs de ces faux philosophes, tant anciens que modernes, furent regardés comme des extravagans et des forcenés, non-seulement par leurs adversaires, mais généralement par tout le monde, leurs sectateurs exceptés: en effet, ils agissaient et pensaient bien différemment de ceux qui se tenaient dans les justes bornes de la raison, et dont les copies ne se trouvent mieux nulle part que dans l'hôpital des fous. Tels furent Epicure, Diogène, Appollonius, Lucrece, Paracelse, Descartes, et autres. Si ces hommes

étaient aujourd'hui au monde separés des autres hommes et sans prosélites, ils courraient le danger dans ce siècle, incapable d'apprécier leur mérite, d'être chargés de chaînes, battus de verges ou tout au moins phlébotomisés. Comment imaginer que la nature si variée de la pensée, et sa manière d'être, soit telle qu'on puisse réduire toutes les notions des hommes à des dimensions exactement égales à celles de l'esprit. Voilà cependant la modeste et noble prétention de tous les innovateurs dans l'empire de la raison. Je ne sais en vérité, comment rendre compte des extravagances de cette secte d'hommes, à moins que je n'aie recours à quelque sorte de vapeurs (éther), qui s'élevant de plus basses régions des corps, offusquent le cerveau, d'où elles se distillent ensuite en conceptions, pour lesquelles la pauvreté de notre langue n'a d'autres noms que ceux de manie et de phrénosie. Mais si nous voulions examiner d'où vient que ce grands innovateurs ne manquent jamais d'un certain nombre d'obscurs sectateurs de leurs reveries, il ne serait peut-être pas mal-aisé d'en découvrir la cause, en supposant qu'il existe une corde par-

ticulière dans l'harmonie de l'entendement humain, laquelle peut se trouver exactement sur le même ton chez plusieurs individus. Si vous accordez parfaitement cette corde sur sa vraie clef, et qu'ensuite vous la fassiez ràisonner agréablement : toutes les fois que vous aurez le bonheur de vous rencontrer entre ceux qui sont à l'unisson ou dans une autre proportion harmonique avec votre ton, ceux-ci par l'effet nécessaire d'une sympathie sécrete raisonneront en même temps. C'est de cette seule circonstance que dépend la convénance et le succès de vos idées. Mais si par malheur votre son n'est pas d'accord avec ceux des personnes qui vous environnent, qui se trouveront ou plus haut ou plus bas que vous, alors au lieu de faire écho à votre doctrine, ils vous traiteront de fou et de maniaque. Toute fois c'est un point essentiel de conduite, de savoir adopter le beau talent à la diversité des temps et des personnes. Car, à dire vrai, c'est une erreur funeste que de se retenir de manière à passer pour sot dans une compagnie, tandis que vous seriez estimé philosophe dans une autre; ce que je voudrais graver dans le cœur d'un grand nombre comme l'aver-

tissement le plus conforme à leur situation. »

Nous ne nous serions pas tant étendus sur cet article si nous n'eussions cru utile de faire voir à ceux que nos avis peuvent concerner et qui ne sont pas encore au fait des vrais principes de la philosophie, qu'il faut user de prudence et de circonspection si l'on ne veut se perdre dans un tourbillon de recherches aussi fausses qu'inutiles.

L'intime persuasion où je suis que dans toute recherche philosophique il faut s'arrêter au point où sont posées les bornes de notre pénétration, et bien connaître les phénomènes particuliers avant de s'engager à généraliser les choses et à tout réduire à un point de vue commun : d'un autre côté le sentiment profond que j'ai des pernicieuses conséquences qui résultent de la méthode des philosophes, contraire à celle que je propose, c'est-à-dire de négliger les faits particuliers, et de se jetter dans un abyme de spéculations infructueuses sur les causes abstraites, ces deux motifs donnèrent lieu au § XVIII que j'ajoutai à la seconde édition de mes élémens de médecine, et que je n'avais pas cru nécessaire lors de la première.

Par l'examen attentif que j'ai fait de ce qui est arrivé à d'autres branches du savoir humain, et par l'importunité de mes élèves, qui n'étaient pas encore assez prudens ni assez en garde contre le péril qu'ils auraient couru en voulant s'occuper à rechercher la cause de l'excitabilité, je me suis cru obligé de borner leurs recherches par l'explication suivante, qui a été ajoutée, comme je viens de le dire, à la seconde édition de mes élémens.

« Nous ne savons point ce que c'est que l'excitabilité, ou de quelle manière les stimulus agissent sur elle. Mais quelle que soit sa nature, une quantité donnée ou une énergie déterminée de cette propriété échoit au premier moment de son existence à chaque individu qui doit vivre. La mesure ou la quantité d'une telle force diffère chez les divers animaux, et diffère encore dans le même animal en divers temps et en diverses circonstances. »

On trouvera ensuite dans une note l'explication de ces termes, quantité, énergie, mesure, excès, défaut, etc., que j'ai été obligé d'adopter, pour me faire entendre, quoiqu'il ne rendent pas exactement mes

idées (1). Dans l'explication, dont j'ai parlé plus haut, je continue ainsi : « A cause de la nature incertaine de la chose, de la pauvreté du langage qu'on emploie communément, enfin de la nouveauté de la Doctrine elle-même, on trouvera souvent dans le cours de cet ouvrage les expressions de surabondante, excessive, accumulée, appliquées à l'excitabilité, lorsqu'il s'agira d'un système vivant, qui n'a pas été excité par une quantité suffisante de stimulus ; et celles d'excitabilité, défaillante, épuisée ou consumée, lorsqu'une trop grande quantité de stimulus a agi sur elle. Mais qu'on ne perde jamais de vue que dans cette matière, comme dans toute autre recherche philosophique, il faut s'attacher aux faits. Il faut éviter la question

---

(1) Les expressions anglaises dont l'auteur se sert pour marquer les deux déviations opposées des stimulus ou forces excitantes, et de l'excitabilité (ce qui forme la bâse de sa doctrine) ; c'est-à-dire du degré convenable d'action et de vigueur, sont *over proportion*, *under proportion*, paroles composées, et qui ne se trouvent pas à proprement parler dans la langue anglaise. Elles sont traduites à la lettre par celles-ci, prises de l'Italien, *sopra proporzione*, *otto proporzione*

dangereuse des causes, serpent vénimeux de la mauvaise philosophie, puisqu'elles sont ordinairement au-dessus de notre portée et de notre entendement. Au reste, que personne ne regarde les expressions annoncées ci dessus comme faisant con-

---

auxquelles j'ai cru à propos de substituer les mots simples *eccesio* et *d ffelto*, parce qu'il me paraît que si on les pèse bien, ils rendent exactemeut les expressions anglaises, et que l'auteur dans son Ouvrage latin employe des termes équivalens. J'ai voulu toutefois faire observer les deux mots ang'ais, parce que l'auteur montre pour eux une sorte de prédilection. Car les deux termes *excess* et *defect*, qui sont aussi auglais, il ne les met presque jamais en usage. Il craint peut-être qu'on ne fasse correspondre à ces paroles une quantité de matière quelconque, susceptible d'être augmentée et accumulée, ou diminuée et enlevée; d'autant plus que c'est le sens de ces dénominations dans la théorie électrique. Il est donc extrêmement important de ne pas perdre de vue les avertissemens qu'il donne ici sur la convenance, ou l'inconvenance du langage dont il est forcé de se servir, crainte qu'un mal entendu sur les mots qu'on supposerait mal-à-propos exprimer la nature de la chose, ne donnât lieu dans le cours de cette lecture à des obscurités, à des objections frivoles, à des disputes de mots.

naître la nature de l'excitabilité, ou comme telle qu'on en puisse inférer que cette cause est matérielle et par là susceptible d'augmentation et de diminution par l'addition ou la soustraction de sa quantité, ni qu'elle soit seulement une qualité inhérente à la matière, laquelle se manifeste tantôt dans un état de vigueur, tantôt dans un état de défaillance. Mais que le lecteur soit assuré que ces questions abstraites sur la nature de cette cause ne sont point le but qu'on se propose dans la nouvelle Doctrine, quoiqu'au grand détriment des sciences, cette pratique n'ait été que trop commune, et qu'elle ait presque toujours regné dans tous les autres systèmes.

Mon intention n'est pas de donner dans cette partie de mon ouvrage un apperçu plus étendu de mon objet, et de tracer minutieusement les diverses manières d'altérer des systèmes et des doctrines qui ont leur prix. Les exemples de ces moyens perfides sont très-nombreux. Quelques uns de ceux-ci semblent mériter d'être exposés, et je me réserve d'en faire le sujet de la dernière partie de mon ouvrage, où je les traiterai avec l'ordre qu'on ma déjà vu suivre. Les raisonnemens, qui ont été faits

sur l'éther, nous donnent une idée suffisante des mauvais effets de cette pratique dont il est aisé d'appercevoir les conséquences homicides et funestes aux progrès des sciences. Depuis long-temps on savait que les corps plus pesans que le milieu où ils sont plongés, descendent avec une velocité également accelerée; mais l'on ne connaissait pas la cause première, découverte par Galilée. Ce physicien trouva qu'un corps quelconque, mis une fois en mouvement, que la célérité soit continue et toujours dans la direction du lieu, où elle a commencée, se meut toujours jusqu'à ce qu'il soit retardé ou conduit à l'état de repos, ou que la direction soit alterée par une nouvelle force qu'on lui imprimerait dans sa course. Il trouva encore que la gravité, en opérant également et constamment sur les corps qui descendent, ajoute des degrés de vitesse inégaux dans des temps égaux. Les meilleurs philosophes, depuis cette époque jusqu'à nous, ont considerés ces faits comme autant des causes vraies et exactes des effets qu'on leur attribue. D'autres n'ont pas voulu les regarder comme des faits derniers, ni y reconnaître des limites, posées à l'intelligence humaine,

humaine. Ceux-ci ont épuisé leur esprit pour en découvrir la cause. Mais le succés de leurs efforts a été tel, que l'on a démontré qu'il devait être, et la cause de la gravité est resté ensevelie dans les ténébres, et y restera sans doute jusqu'à ce qu'on veuille admettre les conjectures à l'égal des faits, et les hypothèses comme des démonstrations.

La seconde partie de cet ouvrage étant consacrée à l'exposition et à la réfutation de plusieurs systèmes erronés, qui ont fait l'un après l'autre leur apparition en médecine, on ne trouvera pas mauvais que la première contienne l'exposition générale d'une doctrine que nous croyons saine et que nous espérons qui sera jugée telle par nos lecteurs Elle servira comme de pierre de comparaison avec ces systèmes qui seront séparement examinés et refutés.

Mais pour donner quelque idée des différences les plus importantes, qui existent entre l'ancienne et la nouvelle Doctrine, je fais précéder l'exposé de celle-ci de quelques notices sur la première, particulièrement pour ce qui a rapport à la pratique ; mais je me propose de le faire succinctement.

APPERCU

DE L'ANCIENNE MÉTHODE DE CURE.

Si les systèmes erronés de médecine qui ont paru jusqu'à présent, pouvaient s'accorder sous quelque rapport général, nous trouverions peut-être cette harmonie parmi les sectes multipliées des médecins, en ce qu'elles se concilient communément sur le point de la cure, quoique leurs théories soient si différentes. Rien n'est même plus uniforme que cette partie chez ces docteurs. Ils font tous consister leur pratique dans les saignées, dans les moyens propres à procurer des évacuations, dans le régime réfrigérant, et la diète rigoureuse. C'est-là ce fameux plan de cure, appellé antiphlogistique, qui a été la méthode universellement employée depuis la première origine de l'art médical jusqu'à nous, excepté peut-être par les médecins alexipharmaques, qui s'opposèrent à la pratique de Sydenham. Quelque peu d'accord qu'aient été les professeurs de l'art sur l'anatomie, la physiologie, la pathologie, en quoi con-

siste la partie théorique de la médecine; et quoique plusieurs aient voulu se singulariser, en déclamant contre toutes les théories, il n'y en a pas un seul, si l'on consulte les annales de la médecine, ôtez-en ceux que nous avons déjà exceptés, parcequ'ils diffèrent un peu des autres, il n'y en a pas un seul, disons-nous, qui n'ait prescrit saignées, émétiques, purgatifs, sudorifiques, vésicatoires, cautères, fontanelles, clystères continuels, et qui n'ait conseillé l'abstinence de tout aliment nourrissant, de toute boisson corroborante et de tout assaisonnement. Ils ont substitué à ces derniers moyens, panades légères, matières végétales sous forme fluide, comme les décoctions d'orge, et autres semblables boissons acidulées ou non. Ils défendaient avec obstination l'usage des substances animales, même sous forme fluide, excepté depuis quelque temps qu'on a permis parfois l'usage d'un léger bouillon (1). Pour m'expliquer plus briévement, il n'y a pas une seule manière d'évacuer les fluides respectifs des différentes parties du sys-

(1) L'auteur l'appelle *Beefthea*, qui veut dire proprement thé de chair de bœuf.

tème vasculaire qui n'ait été inventée et mise en usage. Mais outre les évacuations sanguines, provoquées sur les gros vaisseaux immédiatement, et celles auxquelles on a eu recours, pour diminuer les fluides blancs, separés du sang, on a encore employé mille moyens d'affaiblir tous les autres. Les sang-sues, les setons, les scarifications, les expectorans, les sternutatoires, les ventouses, les frictions, n'avaient pour but que ce résultat.

Par cette routine et cette uniformité que nous remarquons dans la pratique des médecins pour la cure des maladies universelles, et sans faire même attention au grand nombre des causes prochaines qu'ils allèguent, non plus qu'aux indications encore plus multipliées qu'ils en tirent, nous pouvons juger avec justesse des notions qu'ils ont en général sur les maladies, et conclure de-là, sans leur faire le moindre tort, qu'ils n'ont bien connu aucun état morbifique, si ce n'est l'état inflammatoire. Ainsi ils ne connurent de même d'autre méthode curative que celle appellée anti-phlogistique, c'est-à-dire débilitante, ce qui répugne à l'éxpérience de tous les hommes; car celle-ci nous enseigne sans

crainte d'erreur, que nous tendons sans cesse à la maladie et à la mort, puisque la santé et la vie sont le produit de l'action des forces étrangères à nôtre nature (1). Nos alimens même, nos boissons, et tous les autres soutiens de la vie, après avoir produit cet effet pendant un certain période de nôtre existence, opérent graduellement avec moins de force, et enfin leur action ne se fesant plus sentir, la mort vient mettre un terme à cette décadence de l'individu (2). Mais s'il y

---

(1) Elem. méd. LXXII, de ce qui a été dit jusqu'ici, l'on voit que la vie est un état forcé; que les animaux tendent sans cesse à la mort, et qu'ils n'éloignent ce fatal moment qu'avec difficulté, et seulement pour quelque temps, en s'appliquant le plus convenablement qu'il est possible l'action des forces étrangères; mais ils succombent enfin à la mort par la nécessité même de leur destin.

(2) Quel est dans le premier période de la vie, (jusqu'à l'âge moyen) l'effet des alimens, des boissons et des autres choses qui la soutiennent? c'est de donner de la vigueur; quel est leur effet après cette époque? de fortifier toujours moins. Quel est-il enfin, lorsque la machine approche de sa destruction? c'est évidemment d'affaiblir, loin

a quelque fondement à croire que les soutiens de la vie excèdent quelquefois dans leur action, c'est-à-dire qu'ils produisent une manifeste surabondance de vigueur, cela ne doit arriver que quand l'accroissement de la machine est terminé. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir un grand discernement pour voir que vers le

---

de donner de la force et de la vigueur ; au contraire, si ces agens qui soutiennent la vie ne sont point modérés, et appliqués, ou reçus dans certaines bornes, la vie, comme cela se voit communément, arrive bientôt à sa fin. El. méd. Præf. p 2.

La note qui précède et celle-ci, sont extraites des Elémens de médecine de Brown ; les principes qu'elles renferment ont autant de vérité que de simplicité. Le lecteur sera plus facilement de mon avis si j'ajoute : « que les forces excitantes telles » que la chaleur, le froid, l'air plus ou moins » pur, etc. sont le plus souvent la cause des in» firmités qu'on attribue aux vicissitudes du » temps et des saisons ; et qu'il est physique» quement impossible de nous garantir absolu» ment de leurs atteintes utiles ou pernicieuses ; *voyez* § XXIII et XXVIII, où il est fait mention de la faiblesse dépendant de l'excès, et aux § XXXVII et LXVII d'une matière étendue, de l'origine ou du defaut de stimulus, l'un et l'autre relativement à leur principe.

déclin de l'âge, les stimulus portés à l'excès produiront un effet opposé, c'est-à-dire, la faiblesse dans de pareilles circonstances ne devront avoir pour cause que la débilité. C'est un fait hors de doute qu'il y a deux sources opposées de faiblesse, dont l'une a lieu en conséquence du défaut, et l'autre de l'excès des stimulus. C'est dans ce dernier cas que le stimulus outre-passant le degré convenable, constitue les maladies par faiblesse indirecte. Il est pareillement incontestable que les maladies qui découlent de cette dernière source, dépendent de la faiblesse, ainsi que celles qui viennent de la première.

Nous avons lieu d'être surpris que dans l'espace de plus de deux mille ans on n'ait ni décrit ni observé ces deux espèces de faiblesse comme constituant une série de maladies non-dépendante d'un excès des force. Il était aussi ridicule que nuisible de traiter ces deux affections par les moyens antiphlogistiques, comme si elles venaient de la vigueur.

Mais tel a été l'aveuglement des médecins que, quoique les maladies, produites par l'une ou l'autre faiblesse, soient à la somme totale des affections morbifiques

comme quatre vingt dix-sept est à cent; ils n'ont presque jamais employé que le régime antiphlogistique, et qu'ils ne se sont pas même douté que les maladies de faiblesse existassent dans la nature. La méthode opposée à l'antiphlogistique, c'est-à-dire celle appellée corroborante n'a jamais été mise en usage toute seule : et l'on eut toujours la même vénération pour les saignées, les évacuans, et la nombreuse cohorte des débilitans. La naturelle et belle conséquence qu'on pourrait tirer de cette conduite des médecins, si l'on peut porter un jugement exact sur la pratique qu'ils professent, ce serait : que la tendance de l'espèce humaine n'est pas vers la mort mais vers l'immortabilité, et que l'unique but de la médecine est de s'opposer à cette tendance, de rendre plus certaine notre condition mortelle, et d'accomplir ainsi à chaque instant la malédiction prononcée contre les pères du genre humain et toute leur postérité. On ne doutera donc plus des effets meurtriers de la pratique ordinaire dans le plus grand nombre de maladies, comme ont cessé d'en douter ceux qui ont fait de mures réflexions sur l'ancienne méthode de cure, en la com

parant avec celle qui heureusement pour l'espèce humaine, s'introduit aujourd'hui, et en prend la place tous les jours.

Mais si l'on disait en faveur de ces systèmes, dont on a également montré la fausseté, que, puis qu'il présentent des théories si différentes, il y en peut avoir quelqu'un parmi eux qui se rapprochera plus que les autres de la vérité, par rapport à la pratique, en proportion de son opposition à celles qui en sont le plus éloignées; l'on pourra répondre en deux mots, que les différentes théories sont purement de nom, mais que l'identité de la pratique est de fait et commune à toutes. Nous avons montré en quoi consiste cette pratique : donc pour prouver que tous les médecins l'ont exactement suivie, il ne nous resterait plus qu'à faire cette question ; y a-t-il aucun système ? on n'en demande qu'un seul qui se distingue des autres par les raisonnemens sages et la solidité dans la pratique.

On dit qu'Hérophyle et Erasistrate perfectionnèrent la doctrine d'Hyppocrate leur maître, en étendant les limites, l'un de l'anatomie, l'autre de la matière médicale. Mais qui pourra attester et établir solidement l'assertion vague de ces pro-

grès ? Comme la réputation du vieillard de Cos ne fut point du tout obscurcie par ces avancemens si célébrés de ces deux disciples immédiats, il semble plutôt que ceux-ci ne firent aucun changement dans la pratique, et qu'ils la laissèrent absolument comme elle était avant eux. De plus dans les ouvrages que nous avons de Galien, l'un des premiers flambeaux de la médecine, on trouve des changemens notables dans la théorie médicale ; mais voit-on, en lisant son système, qu'il ait porté le moindre changement dans la pratique ? Ce système avec tous les changemens faits à la théorie, n'a-t-il pas été toujours le même, et tel absolument qu'il sortit des mains d'Hippocrate ? A-t-il reçu la moindre altération en passant entre les mains des Sarrazins et des Européens, soit dans la langue originelle, soit dans les traductions arabes et latines, pendant le cours de tant de siècles obscurs ? Bien plus : décriée avec tant de chaleur et d'acharnement dans des temps plus voisins des nôtres par les prosélytes du système chimique de la médecine, elle fut encore suivie sans aucune innovation essentielle dans l'espèce des remèdes. Lorsque la violence de l'esprit de parti fut calmée, et que

l'animosité mutuelle eut fait place à une manière de disputer, plus posée et plus raisonnable, non-seulement les médecins chimiques les plus modérés, mais leur fanatique maître Paracelse, commencèrent à sentir la nécessité de limiter le nouveau système à la seule partie théorique de l'art. Ils firent quelques changemens de nom, il est vrai, et dans la pratique ils changèrent pareillement la forme de quelques remèdes évacuans; mais les qualités intrinsèques de ces derniers restèrent toujours les mêmes. Ils se persuadèrent de bon gré de la nécessité de borner leurs système à la seule théorie, et ils convinrent qu'il était absurde de vouloir éloigner par le moyen des acides, la cause des maladies supposées alkalines, *et vice versâ.* On ne peut pas comprendre comment une secte de praticiens, les médecins *corpusculaires*, dont les vues se rapprochaient tant de celles des précédens, et qui sentaient la nécessité d'étendre la base sur laquelle ils fondaient leur plan de cure, comment, dis-je, cette secte hésita d'en venir avec les galénistes, aux mêmes limites que les chimiques. Mais quoique leur pathologie enseignât que

l'état morbifique dépend de la forme angulaire et aigue des dernières particelles du sang, cequi les conduisait à l'indication de les rétabir dans cet état de rotondité nécessaire à la santé, et quoique la pratique des évacuations dût être supposée capable seulement d'entraîner une petite portion de matière, sans avoir la moindre faculté de repétrir dans la première forme sphérique le reste de la matière morbifique, ce qui était selon eux une condition essentielle au rétablissement de la santé, sans autre contestation avec les Galénistes. Il se laissèreut également entrainés dans la méthode vitieuse de guérison qui domine en médecine depuis tant de siècles.

Un homme de génie qui vivait du temps que la circulation du sang fut mise au jour, prédit qu'à l'avenir les progrès et le développement de la science médicale devaient se fonder sur cette précieuse découverte. Mais comme le vrai ou le faux de cette prédiction ne pourrait être déterminé qu'en sachant quel usage il prétendait en faire, en la combinant avec les connaissances qu'on avait auparavant, je ne veux pas prendre sur moi

de la louer ou de la censurer. Au reste, je suis bien certain que si Harvée revoyait la lumière, et qu'il observat les métamorphoses que la médecine à subi depuis la découverte dont il est l'auteur, jus-qu'a nos jours, il serait plus irritée de l'abus qu'on en a fait, que des persécutions qu'elle lui fit éprouver. Les nombreux volumes qui ont été écrits sur la force absolue du cœur et des vaisseaux; les effets attribués au sang comme cause de maladie, tandis que les propriétés de ce fluide sont toujours les effets d'une cause vraie à laquelle personne n'a songé; l'absurdité manifeste d'attribuer au sang une force projectile, qui est pour ainsi dire la faculté de diriger par lui-même ses propres mouvemens, et indépendamment de l'influence des vaisseaux, quoique ceux-ci en réglent tous les mouvemens, et à leur tour, soient dirigés et gouvernés par une force qui est la même dans toute la machine, et en est le principe régulateur (1). Toutes ces doctrines erronés avec les con-

(1) On fait allusion à l'excitement du système animal produit par les stimulus, qui opèrent sur l'excitabilité.

séquences qu'on en a tirées, et tant d'autres qu'on pourrait leur ajouter, quoique décorées de grands noms et aveuglément reçues par un grand nombre de personnes qui n'en ont sûrement point fait l'examen, ne donneraient pas lieu au grand Charvée de s'enorgueillir des effets bienfaisans que le genre humain a retirés de sa découverte ; il ne pourrait au contraire qu'être profondément humilié de l'abus qu'en ont fait l'ignorance et la perversité des hommes. Quelles que puissent être les causes du mouvement du sang, il est certain que les bons effets de la découverte de la circulation dans la pratique médicale, n'ont point compensé les maux que ses abus ont introduits dans la théorie.

Sydenham lui-même, dans la réforme qu'il fit sur la méthode curative de quelques maladies inflammatoires, ne connut cependant que les seuls évacuans (1). Boerrhaave compila un système ecclectique, c'est-à-dire un recueil de divers écrits, tant anciens que modernes, et particulièrement de ceux de Sydenham ; et

(1) Il me semble entendre les protecteurs de la médecine moderne qui veulent faire accroire que

comme il trouva que la pratique de tous les auteurs étant la même, il n'y fit aucun changement. La différence de la méthode

---

depuis Hyppocrate jusqu'à nous, la théorie et la pratique médicale ont fait des progrés surprénans ; il me semble, dis-je, les entendre se courroucer contre notre auteur. Ils ne voudraient point que le tableau fût aussi décourageant, ni qu'il eût réduit à sa juste valeur, c'est-à-dire presqu'à rien, l'influence de toutes les théories pour le perfectionnement de la pratique de nos jours. Je voudrais bien que leurs plaintes fussent fondées, et que l'histoire de la médecine, examinée sans prévention, déposât en leur faveur. Comme notre auteur reproche à Sydenham, de n'avoir bien connu et traité que les maladies inflammatoires, ce qui pourrait paraître hardi et insultant à la mémoire et à la réputation si étendue de ce grand homme, sans prétendre me rendre absolument garant de ce jugement sévère, je vais me permettre quelques réflexions sur le but qu'il eut toujours en vue dans sa méthode curative. Je laisserai ensuite aux autres à décider si le point essentiel de cette méthode devait ou ne devait pas consister nécessairement dans les évacuations.

Nous trouvons d'abord la base de la doctrine et le mode de cure qu'il suit dans la définition qu'il donne de la maladie. Il enseigne : *morbum... nihil aliud esse quàm naturæ conamen materiæ*

curative, proposée dans les principes de la doctrine du spasme, fut si imperceptible, qu'en lisant ou entendant lire

---

morbificæ exterminationem in ægri salutem omni ope molientes. Il prend d'Hyppocrate l'idée de l'existence de cette matière morbifique, productrice des maladies, et qu'il faut évacuer pour guérir ou seconder les efforts que fait la nature pour l'évacuer. On rencontre à chaque pas dans ses ouvrages le parallèle qu'il fait du cours d'une maladie avec un progrès de fermentation qui se termine par une dépuration successive des humeurs nuisibles, qui doivent être nécessairement expulsées pour que le corps affecté de maladie puisse recouvrir la santé. Il applique cette théorie à toutes les fièvres à toutes les maladies aigues et chroniques, et toujours la principale indication est celle d'évacuer. C'est toujours la même indication qui se présente dans les fièvres intermittentes, lesquelles cependant ne viennent pas d'un excès de vigueur. Quant aux fièvres tierces et aux fièvres vernales, il a coutume de les attaquer avec l'émétique administré à temps; ou bien avec les sudorifiques, se proposant toujours d'évacuer la matière morbifique par l'une où l'autre de ces voies. Dans les fièvres d'automne, qui sont plus opiniâtres, il fait consister la cure dans les sudorifiques les plus forts. Il se loue beaucoup d'une décoction faite avec les racines de gentiane, les

quelque

quelque prescription d'Hoffman, si l'on n'observe la forme et le titre du livre, il est impossible de la distinguer d'une

---

sommités de petite centaurée, etc. A quoi il ajoute un peu de séné et d'agaric, médicament qu'il confesse être purgatif et sudorifique en même temps. Dans les intermittentes quartes, il reconnaît bien l'inutilité des remèdes qui sont ordinairement si efficaces dans les autres fièvres intermittentes. Il est donc forcé d'avoir recours au kina; mais ce n'est qu'en bien recommandant de ne l'administrer qu'après avoir fait précéder les évacuans. Ainsi, toujours attaché à cette idée de matière morbifique et au projet de l'évacuer, il est tout émerveillé qu'en donnant l'émétique dans le principe de certaines fièvres au moment où il lui paraissait le plus opportun, le vomissement n'entraînât qu'une très-petite quantité de matière innocente, et que le malade, sans le secours d'aucun autre évacuant, allât de mieux en mieux d'une manière surprenante. *Sæpè miratus sum dùm fortè materiam vomitu rejectam aliquandò curiosè contemplabar, eamque nec mole valdè spectabilem, nec pravis qualitatibus insignem, qui factum fuerit ut ægri tantùm levaminis indè senserint.* Et cependant il y a dans le corps une matière morbifique qu'il est nécessaire d'évacuer.

L'usage même des corroborans est subordonné pareillement à la théorie des évacuations, puisqu'ils doivent fortifier la nature, et la mettre à même

autre quelconque, faite dans le style de Boearhaave. Le système de Staal qui attribue la cure des maladies à la seule

---

d'évacuer ce qui lui est nuisible, ou tout au plus à la ranimer lorsqu'elle est privée de vigueur. Il avertit enfin que la cure de la majeure partie des maladies chroniques doit commencer par les saignées et les purgatifs réitérés. *In aliis chronicis plerisque et venæ sectio quoties opus fuerit repetita, et purgatio quitè sunt imperanda quàm remediis corroborantibus et digestivis hîc à me laudatis opera danda est.*

Peut-être me dira-t-on que ces idées de matière morbifique, de fermentation, de despumation, etc. sont de pure théorie, et que dans la pratique Sydenham ne se sera point réglé en conséquence. Je réponds que cette espèce de théorie, qui fut celle d'Hyppocrate, de tous ceux qui marchèrent sur ses traces, de tous les dogmatiques les plus raisonnables, de tous ceux qui ont cru en suivant la théorie d'Hyppocrate, suivre la plus conforme à la nature, de tous ceux qui regardèrent comme un fait l'existence de cette matière morbifique et la nécessité de l'expulser au dehors; cette espèce de théorie, disons-nous, a eu toute l'influence possible dans la pratique. Il ne faut pour en être convaincu, qu'examiner sans esprit de parti la conduite de tous ces médecins. L'expérience avait assez persuadé aux dogmatiques l'inutilité ou plutôt les mauvais effets de leur méthode, et s'ils

force et à la seule sagesse de la nature ; toutes les fois qu'il s'agit de la pratique (1), n'indique d'autres remèdes

n'eussent souvent resté spectateurs oisifs de la maladie, ou de la nature, comme ils disent, ou qu'ils n'eussent emprunté des empiriques quelques moyens de guérison, consacrés par l'expérience, et proscrits par leur théorie, qui sait ce que serait devenue la partie civilisée du genre humain !

Mais pour mieux juger combien cette idée régulatrice de tous les pas de Sydenham l'entraîne et le gouverne dans sa conduite pratique, jetons un coup-d'œil sur son Traité de la Podagre, dont il nous a laissé une excellente description, et qu'il a dû beaucoup étudier pendant les nombreuses années qu'il en a été la victime. Dans cette maladie, bien qu'il y reconnaisse sa prétendue *Ataxia spirituum*, il n'en admet pas moins pour cause principale *l'ingens humorum colluvies* dont le sang est surchargé. Si la goutte, dit-il, dépendait seulement de la faiblesse, pourquoi n'attaquerait-elle pas également les enfans, les femmes et ceux qui sont épuisés par de longues maladies, etc., comme si la conséquence d'une maladie quelconque de faiblesse, dans quel degré et dans quel

(1) Cette force de la nature est ce qu'on entend par *vis medicatrix naturæ* ; force de la constitution elle-même, laquelle est supposée capable de repousser la tendance morbifique des symptômes.

que les évacuans accoutumés, quoique sa doctrine de la pléthore montre la nécessité de la saignée plus qu'aucune

---

tempérament que ce soit, devait être indispensablement la podagre. De cette quantité d'humeurs qui oppriment le sang, naît infailliblement, selon ses principes, l'indication de les évacuer. La difficulté consiste à trouver les moyens convenables, et c'est pour atteindre ce but qu'il parcourt inutilement les différentes sortes d'évacuations. Ce n'est point la saignée : elle est contr'indiquée par *l'ataxia spirituum*, quoique d'ailleurs *magna polliceatur tùm in humoribus qui in procinctu stant, et quasi descensum medicantes, tùm in istis qui jam articulos obsederunt evacuandis.* Ce n'est point les purgatifs, ni forts, ni légers, non plus que les émétiques, parceque quoiqu'ils évacuent parfaitement, il n'est pas prudent d'évacuer par ce moyen l'humeur peccante où elle est déposée; car ce ne serait pas sans danger qu'elle rentrerait dans la masse du sang, puisque de là elle pourrait se porter sur quelque viscère. Or c'est une loi invariable de la nature que l'humeur morbifique dans cette maladie doit se déposer sur les articulations. Ce qui ne signifie autre chose, à la honte de l'art, sinon que cette maladie est ce qu'elle doit être, et ni plus ni moins que cela. Les évacuations par les sueurs ne conviennent pas mieux, soit hors du paroxisme, parcequ'alors les humeurs sont *crues*,

autre. Bien qu'Hyppocrate, auteur de cette doctrine, s'en soit abstenu dans quelques cas embarrassans, comme des fiè-

---

terme dont je ne doute pas que les médecins n'aient une idée très-claire, soit pendant le paroxisme, crainte que la matière morbifique excitée par ce moyen, n'allât heurter le membre malade avec trop d'impetuosité. Bien plus, si le corps contenait une grande quantité de cette humeur séreuse qui engendre la podagre, il serait encore à craindre que les sudorifiques ne produisissent l'apoplexie après avoir établi pour cause de la goutte, une grande quantité d'humeur peccante; il faut convenir cependant que cette maladie fait une règle à part, et qu'elle ne peut admettre l'indication générale d'évacuer. Sydenham assigne deux autres causes de cette terrible maladie; la première est l'indigestion des humeurs par défaut de chaleur et d'esprits animaux, et la seconde, qui est la chaleur elle-même, est la fermentation, *exæstuatio*, que les humeurs non cuites ont subie étant trop retenues dans le corps. Or, comme ces deux causes sont si différentes pour des yeux clairvoyans, que l'indication qui convient à l'une est en opposition avec l'autre, il ne doit point paraître surprenant que la cure de la goutte soit si difficile, je dirais même, presque impossible. Malgré tout cela il a recours aux légers échauffans et aux amers, et il administre, matin et soir, quelques grains de kina. Il est vrai qu'il

vres de mauvais caractère, en se confiant aux salutaires efforts de la nature; toutefois il y avait souvent recours comme il

---

recommande d'être bien circonspect dans l'administration de ces remèdes, de crainte d'accroître par leur moyen la chaleur, et d'augmenter par-là une des causes de la maladie. Il me semble cependant que la chaleur étant une des causes supposées, l'augmenter peu ou beaucoup, ou ne pas chercher même à la diminuer, n'est pas en vérité la meilleure route pour aller contre le mal.

Qui reconnaîtrait à ces traits l'esprit d'observation, et le jugement sain qu'a montré Sydenham dans l'exacte méthode curative qu'il nous a laissée contre les vraies maladies de vigueur? A force de dévier, il s'aperçoit qu'il prend une fausse direction, et pour tâcher d'en sortir, il finit par s'égarer dans un labyrinthe d'erreurs et de contradictions : mais tel est le sort de quiconque veut deviner la nature, lorsqu'après avoir mis et fixé dans sa tête quelques principes abstraits, il force les faits et l'expérience qui leur sont évidemment opposés, de s'y adapter et d'en dépendre.

Les vues de Brown sur cette maladie qui l'a également fort maltraité, sont bien différentes de celles de l'Hyppocrate anglais. Il a reconnu que la goutte est une des maladies qui sont un effet de la faiblesse, de cette faiblesse qu'il appelle indirecte, en conséquence de l'excès d'action

est aisé de s'en convaincre dans ses ouvrages. Ainsi leur pratique agissante se réduisait toujours aux seuls remèdes évacuans. D'où l'on voit très bien qu'Hyppocrate lui-même, dont les écrits ont enfanté dans l'art de guérir cette erreur et pres-

---

des stimulus sur l'excitabilité. Nous voyons en effet qu'elle attaque principalement les vieux, et plus encore ceux d'entre ces derniers qui après avoir vécu somptueusement, et fait pendant longtemps bonne chère, ont ensuite adopté un genre de vie plus frugal, en cessant tout-à-coup d'user de certains stimulus auxquels la machine était habituée. Dans le cours de cet ouvrage, l'origine de la faiblesse indirecte est expliquée avec étendue en l'établissant comme une des lois de l'excitabilité. Il suffit pour le moment d'observer que les paroxismes de goutte sont si évidemment produits par la faiblesse, que Brown en a fait voir très-souvent à ses écoliers des accès étouffés par l'usage des excitans les plus généreux, ou par de fortes doses d'opium. Souvent aussi en présence de ses élèves, il a fait disparaître, comme par enchantement, cette maladie cruelle, tandis que la douleur, la crainte, et cette espèce d'inflammation fausse qui attaque les articulations en aurait pu imposer comme contr'indiquant l'usage d'un tel remède, à l'effet duquel tous ces symptômes cédaient à l'instant. (*Le traducteur italien.*)

que toutes les autres, ne connaissait d'autre méthode curative que celle-là, et qu'elle a été la seule universellement suivie, depuis le père de la médecine jusqu'à nous.

Ayant ainsi démontré la parfaite ressemblance de la méthode curative des diverses sectes de médecins, quelque différente que fût la théorie de leurs systèmes, il semble raisonnable et conforme à notre tâche de parler de la pratique des deux fameuses sectes empiriques et des alexypharmaques systématiques.

En considérant au premier coup-d'œil la méthode échauffante des médecins alexypharmaques, on serait tenté de croire qu'ils n'eurent en vue que les maladies qui dépendaient d'un défaut de force et de vigueur ; mais on change bien vîte de sentiment lorsqu'on vient à réfléchir que leurs remèdes, quoique stimulans, étaient aussi évacuans et employés comme tels, ainsi que ceux de la secte opposée. Si l'intention, ou plutôt l'indication de cure avouée des systématiques était de chasser hors du corps certaines humeurs nuisibles, soit par leur qualité, soit par leur quantité, celle du docteur Morthon et de tous les alexy-

pharmaques ses partisans, était pareillement d'évacuer des humeurs nuisibles en tant qu'on les supposait contenir une matière morbifique quelconque. La différence dans ce cas consistait seulement dans la force des moyens employés, qui devait tromper souvent l'attente de ceux qui les mettaient en œuvre ; parcequ'assurément l'action des stimulans combinée avec celle des évacuans, devait souvent produire ou accroître cet état morbifique qu'ils prétendaient enlever avec leurs remèdes donnés conme évacuans. Tous ces remèdes puisaient réellement dans les maladies inflammatoires, et furent comme tels justement réprouvés par l'école de Sydenham : mais administrés dans quelqu'une des maladies dépendantes de la faiblesse, ils furent suivis d'un heureux succès ; bien qu'il soit très probable que contre l'intention qu'avaient ces médecins d'évacuer une matière morbifique, ces médicamens opéraient pour de toutes autres raisons la cure de la maladie : et les bons effets en furent souvent détruits par le but principal qu'ils se proposaient, c'est-à-dire, de provoquer des évacuations. Quoi qu'il en soit, comme en général les maladies dans

lesquelles les stimulans sont utiles, sont par rapport à celles qui réclament les évacuans, dans la proportion de 97 à 3. Il est très-probable que la méthode alexypharmaque, quoique suivie aveuglément et en opposition avec son juste principe, fut universellement plus utile que la méthode antiphlogistique évacuante (1). Toutefois l'intention des alexypharmaques fut la même que celle de la plus grande partie des praticiens qui les avaient précédées et qui les suivirent : c'est-à-dire d'évacuer. Et si les remèdes qu'ils employèrent furent plus actifs et plus stimulans, la seule différence qui en résulta, c'est que cette pratique réussit mal dans quelques maladies, tandis qu'employée à propos, elle pouvait être plus utile dans beaucoup d'autres. Par ce tableau de la médecine pratique on s'apercevra aisément que jusqu'ici cette partie n'a été qu'imitative et qu'il est absolument faux qu'elle soit établie sur des faits ainsi qu'on nous l'a toujours dit et que nous l'avons cru sans savoir pourquoi nous

---

(1) Elem. Med. § CCC. au CCCCVI. On trouve la différence de la pratique sydenhamienne d'avec celle des alexypharmaques.

avions cette croyance: ainsi l'exercice de l'art n'a pas été mieux confié entre les mains des systématiques qu'il ne l'avait été entre celles des empiriques; mais le génie entreprenant des empiriques peut conduire à une méthode curative plus heureuse que celle qui vient de la pratique systématique: et cela d'autant plus facilement que l'ignorance des empiriques ne saurait les abuser plus que les dogmatiques, leurs rivaux, ne le sont par leurs doctrines. Nous pouvons comparer la pratique des diverses sectes dogmatiques à la distance toujours égale du centre aux divers points de la circonférence Il est donc certain que mettant à part la méthode ordinaire de cure de la petite vérole, de la péripneumonie et de deux ou trois autres maladies, pour tout le reste il est probable que les empiriques réussiront mieux que leurs adversaires.

Mais comme l'ignorance et le défaut de principes sûrs ne furent jamais la voie qui conduit à des connaissances solides, il est naturel de conclure qu'il n'en a pas été autrement dans ce cas-ci, comme le prouve assez l'histoire de l'empirisme depuis ses premiers fondateurs jusqu'au docteur

Garrham. Nous voyons que les moyens par lesquels ils prétendaient arriver à la connaissance des maladies et de leurs causes, tels que l'histoire, l'observation, l'analogie, furent équivoques et nuls entre leurs mains. Nons trouvons également que les médecins empiriques se louèrent eux-mêmes sans mesure, et que chacun d'eux décriait toute autre autre pratique que la sienne, sans en excepter même celle de leurs collègues: leurs idées furent étroites et communes, ils méprisèrent la loyauté dans la conduite et toute décence dans le caractère. On ne les vit jamais tenir un compte exact de leurs observations, et jamais leur secte ne put se glorifier d'avoir produit un homme d'une doctrine marquée au coin du bon sens, de la raison, du jugement. Que penser d'un parti qui ne forma jamais un corps pour la défense commune, qui n'eut jamais d'autre plan fixe que de conjurer contre la bourse de leurs malades. C'est ainsi que rejetant ceux qui n'étaient pas dans le cas de payer leurs soins avec largesse, et d'assouvir leur insatiable avidité, ils se bornèrent fort adroitement à ruiner les riches, crédules et ignorans. Quelle perfection la médecine pouvait-elle atten-

dre du caractère particulier de cette secte; et comment ces médecins pouvaient-ils atteindre le noble but de cet art salutaire qui est de prévenir les maladies et de les guérir? Les obstacles que la pratique régulière et systématique apportait pareillement à la perfection de l'art de guérir ont été démontrés en général, et le seront encore plus particulièrement dans la suite. Si cette profession est un commerce lucratif pour les empiriques, elle ne l'est pas moins, quoique d'une manière plus couverte et plus décente pour ceux qui l'exercent régulièrement. La doctrine et l'ingénuité ont été le partage d'un petit nombre de ceux-ci (1), sans qu'ils aient avec ces belles qualités contribué à l'avancement de l'art. La majeure partie des autres dogmatiques, contens de posséder une ombre de savoir, ou bien enfoncés dans quelque genre d'étude plus utile à leur profession; telles sont la botanique et les autres parties de l'histoire naturelle, la multiplicité des articles de matière médicale, et la modification interminable de leurs compositions pharma-

(1) Tels qu'un Pictairn, un Boerrhaave, un Morgagni.

ceutiques, mettent en œuvre l'adresse la plus déliée et toutes sortes d'artifices avec leurs prosélytes, pour trouver un appui et acquérir la réputation d'hommes savans. Ils s'opposent toujours à tout avancement de la science; en s'élevant contre les découvertes utiles, ils montrent une extrême petitesse d'ame sous le masque d'une fausse générosité; ils savent, selon les circonstances, se voiler d'une certaine retenue et affecter un air de candeur dans la seule vue du gain. En les voyant silencieux et graves, on serait tenté de les croire hommes profonds; mais ils ne gardent le silence que parcequ'ils sont incapables de bien parler ou de se faire valoir en parlant. Leur maintien réunit un air grave, majestueux, et une certaine pompe qui avec mille autres formalités composent un tel ensemble d'absurdité que les gens de bon sens ne peuvent s'empêcher d'en rire. Ils conservent un attachement invincible aux erreur de leur éducation; ils sont prompts à s'emporter avec excès contre ceux qui osent s'inscrire en faux (1). On les voit vanter hau-

(1) Seniorum confirmatam ætate et usu pervicaciam, nullâ ratione, nullo veri pondere, vix

tement ces branches de savoir, dans lesquelles ils prétendent être versés, et dédaignent toutes les connaissances dont ils se sentent privés (1), comme un pays à proportion qu'il surpasse tous les autres par les richesses et par la naïveté des manières devient par cela même le rendez-vous et le théâtre favori de toute sorte

---

numinis vi flectendam vinctum præjudicii, animum cave totum medicorum sæculum præter unum erravisse, in errore, obstinatis animis perseveravisse, in alexipharmacorum exemplo recondare, et, an præsentes, qui receptas scholis disciplinas sequuntur, rectiùs videant, et non contrario extremo desipiant reputa.

(1) Cette dissimulation n'a jamais été portée si loin que chez quelques-uns des professeurs de l'art. On en a vu qui ont été jusqu'à s'avouer incapables de lire un certain livre latin, comme si de ne pas l'entendre c'était en eux un signe d'une plus grande habileté dans leur profession. Au reste ils parlaient de l'auteur avec un souverain mépris, comme si d'écrire dans un style au-dessus de leur capacité, c'était une marque d'inaptitude à remplir les devoirs d'un médecin. Je laisse au public à décider de quel côté est l'erreur, et si elle est une preuve honteuse de l'ignorance du professeur ou bien de l'impéritie de l'auteur dans la langue qu'il a employée.

d'hypocrites, de fourbes, de légistes, de médecins et de charlatans dans les deux professions. Il n'est pas étonnant que l'Angleterre ait depuis long-temps et conserve encore la supériorité sur tous les pays circonvoisins, vu qu'elle est pour cette raison le refuge commun où tous ceux qui font métier de vider la bourse d'autrui trouvent à vivre honorablement.

Exilis domus est ubi non et multa supersunt,
et fallunt dominos, et prosunt furibus.

HORAT.

ABRÉGÉ
DE LA NOUVELLE DOCTRINE MÉDICALE.

I. Le fondement de cette nouvelle doctrine est, que les hommes, les autres animaux et les végétaux même ont une certaine propriété qui distingue ces êtres vivans de ce qu'ils sont eux-mêmes après leur passage à l'état de mort, et de toute autre sorte de matière inanimée : ensorte que par l'application de certaines forces externes, et par l'exécution de certaines fonctions à eux particulières, ils sont affectés de manière à produire des phénomènes particulièrement convenables à la vie, tels que sont leurs propres fonctions.

II. Les forces externes qui produisent cet effet, sont la chaleur en différens degrés, tout ce qui regarde les alimens, les boissons, les assaisonnemens et autres matières que le ventricule reçoit, le sang, les fluides qui en sont séparés, et l'air (1). Voilà

(1) Il faudra pareillement y joindre la lumière qui d'après les notions que nous en avons jusqu'ici,

quelles sont les forces externes qui lui sont appliquées. L'effet qui résulte de l'application des poisons et des matières contagieuses sera examiné dans la suite.

III. Les fonctions du système lui-même (I) qui produisent un effet égal à celui de ces forces, sont la contraction musculaire, l'exercice des sens, l'énergie du cerveau dans la production de la pensée, et les passions de l'ame. Ces fonctions qui produisent les mêmes effets que les forces externes (II) considérées dans leur origine, nous font voir qu'elles sont dues en partie à elles-mêmes, et en partie aux forces externes. (1)

---

ne peut être confondue avec la chaleur. D'ailleurs son action sur les animaux et spécialement sur les végétaux a été si bien établie par tant d'expériences modernes qu'il n'y a plus aucun lieu d'en douter. (*Le Traducteur italien.*)

(1) Quelques exemples rendront très-claire cette juste expression de l'auteur. Les impressions faites sur les sens par les objets extérieurs produisent les sensations en opérant comme stimulus sur l'excitabilité. Les idées qui en résultent étant gardées dans la mémoire, et réveillées ensuite selon les circonstances, exciteront de nouveau en nous les premières sensations avec la conscience de les avoir autrefois éprouvées. Si dans ce cas nous décompo-

IV. Lorsque le résultat, ou de la propriété qui caractérise la matière vivante et qui la distingue de la matière morte, ou de l'opération de l'une ou l'autre série des forces est empêchée, la vie cesse (1),

V. Cette propriété (IV) est appelée excitabilité, et les forces dont il est fait mention (II et III) forces excitantes; leurs effets

---

sons dans ses élémens la force excitante ou le stimulus qui nous affecte, nous trouverons qu'il est dû en partie à la réminiscence (faculté particulière des animaux, sans laquelle l'impression reçue pour la première fois, ne se ferait plus sentir sans une nouvelle présence de l'objet), et en partie aux mêmes objets externes; car s'ils n'avaient déjà agi sur nos sens, toute notre capacité de mémoire et de réminiscence se reduirait à rien. Nous dirons pareillement de la faculté de penser, que, combinant diversement les simples idées reçues par les sens avec ces mêmes idées; par cette même manière composée, elle agit sur nous comme stimulus, et ce stimulus produit sur la machine des effets aussi puissans et plus encore que les stimulus, comme le savent bien les personnes douées d'une grande imagination.

---

(1) Le paragraphe XIII de la 2e édition devrait être corrigé ainsi qu'il suit: *earum rerum et actiorum* X, XII, *dempto opere sivè demptâ proprietate vita nulla.*

communs sont le mouvement, les fonctions intellectuelles, et les passions et émotions de l'ame plus ou moins fortes : comme l'effet produit par ces forces est toujours le même, c'est-à-dire que les sensations, le mouvement, les fonctions mentales, et les passions, sont toujours les seuls effets des stimulus qui agissent sur l'excitabilité. Cela posé, soit que ces forces agissent toutes ensemble ou partiellement comme on voudra, il en découle pour conséquence naturelle et incontestable, que l'effet des forces étant le même, leur mode d'opération doit être le même aussi. Dans tout le cours de ces Elémens j'emploierai souvent cette manière de raisonner, c'est-à-dire que l'identité des effets connus prouve toujours l'identité de la cause; quoique inconnue, elle soutiendra victorieusement les efforts de la critique auprès des personnes d'un jugement solide, en dépit de tout ce que l'ignorance et les préjugés d'une fausse logique pourront lui opposer.

VI. Dans le § XXVI je me sers du mot excitement pour exprimer l'effet des forces excitantes sur l'excitabilité, afin de produire les fonctions des systèmes vivans. Dans le § XXVII, observant que quelques-

unes de ces forces agissent par le moyen d'impulsions évidentes, comme sont celles du tact sur les organes des sens, celles du sang et des autres fluides sur leurs vaisseaux respectifs, des substances contenues dans le ventricule et des intestins sur ces mêmes viscères, de l'air sur la superficie externe du corps, et de la contraction des fibres musculaires sur les vaisseaux : observant encore que les effets immatériels des autres forces qui n'opèrent point par impulsion, comme la température dont jouit la superficie externe du corps, les fonctions intellectuelles, les passions et les émotions sur le cerveau, sont exactement les mêmes (V). Selon ma manière de conclure des effets à la cause, il dit que la cause de ceux-ci doit être la même que la cause de ceux-là. Ayant aperçu une certaine activité dans l'effet de leurs opérations, j'adopte pour l'exprimer, le mot de stimulus ou puissances stimulantes.

VII. Dans le § XIX, j'observe que toutes ces forces ou puissances dont j'ai parlé (II, III) lesquelles agissent sur le système vivant, sont tous stimulans. Conséquemment l'ancienne division en stimulans et en sédatifs est fausse. Toutes les fois que

ces puissances produisent la faiblesse, cette débilité n'est point due à une force positive capable de diminuer l'excitement, mais bien à un défaut dans le degré de stimulus. Si ce degré de stimulus est augmenté, l'on obtiendra un accroissement de vigueur ou d'excitement, mais non jamais un effet qui corresponde à l'addition de quelque chose doué d'une capacité positive de diminuer ou de détruire l'excitement, c'est-à-dire, la condition et l'être des systèmes vivans. Je prendrai dans le sang un exemple de mon idée. Une trop grande quantité de ce fluide stimule par excès et donne lieu aux maladies qui dépendent d'un stimulus excessif; mais une quantité moindre que celle qui est nécessaire, quoiqu'elle affaiblisse et amène les maladies dont la faiblesse est la cause, il est certain qu'elle stimule toujours, mais qu'elle le fait trop peu, et dans un degré proportionné à la diminution de la quantité. Ce que j'avance concernant le sang, je le dis pareillement de toutes les autres forces excitantes (II, III), je veux dire de tous les stimulus (VI). Ainsi, qu'une personne mange, boive, s'exerce en actions corporelles ou mentales, ou soit exposée au stimulus de la

chaleur, ou affectée de quelque passion à un degré excessivement fort, ou au contraire trop faible, dans tous ces cas elle sera stimulée ou trop, ou trop peu, et les maladies qui en résulteront seront toujours en raison de l'excès ou du défaut morbifique des puissances excitantes. Mais l'on ne peut nier que dans tous les cas l'action qui a lieu ne soit stimulante. Parmi toutes ces forces il n'y en a pas une seule qu'on puisse dire positivement débilitante et sédative. Un degré excessif de faiblesse est seulement une diminutiou de stimulus, et la mort dans ce cas-là n'est elle-même qu'une soustraction totale du stimulus.

VIII. Je ne puis admettre dans la nature une force sédative (1). Persuadé par les raisons suivantes, que le plus grand nombre des forces connues, et toutes celles qui sont communément appliquées aux systèmes vivans sont manifestement stimulantes : qu'une analogie aussi étendue doit être de quelque poids dans les cas où le fait n'est pas susceptible de démonstration aussi claire. Que si dans quelques cas nous

---

(1) N°s. 20 et 21. Elém. de Médecine. Cet objet est convenablement developpé.

n'avons aucune preuve positive de l'action stimulante, la valeur de l'argument en faveur d'une force opposée, c'est-à-dire sédative, se réduit presque à rien, puisqu'il ne reste qu'une pure possibilité de l'existence d'une telle force dans la nature. Enfin, si dans quelques cas rares et particuliers la possibilité de l'existence réelle d'une semblable action sédative devenait certitude, ce fait admis ne porterait pas le moindre préjudice au principe fondamental de cette doctrine ni à aucune de ses applications; ce ne serait en dernier résultat que joindre une faiblesse positive à la négative déjà connue. En attendant que cette douteuse action sur les corps vivans me soit prouvée avec évidence, je vais continuer d'établir les autres propositions de mon principe (1) fondamental.

---

(1) Cette idée de la non-existence d'une force sédative n'entrera pas aisément dans le cerveau de ceux qui ne sont pas instruits de l'abus qu'on fait en médecine du mot sédatif. On entend communément par remède sédatif tout ce qui fait cesser la vivacité de certaines sensations, ou la facilité de certains mouvemens, et dans ce sens quelques subtances seront sédatives, quoiqu'elles ne le soient point dans la rigueur du terme.

IX. Puisque les puissances excitantes capables de l'action commune mentionnée (V) produisent tous les phénomènes de la

---

On appelle sédatifs l'opium et la ciguë, par exemple, lesquels dans quelques cas produiront l'effet dont nous venons de parler; mais il faut avoir peu d'expérience pour ne point s'apercevoir que ces remèdes n'agissent qu'en excitant soit dans les douleurs ou convulsions, et toutes les fois en général qu'ils sont administrés. Ils seront sédatifs, si l'on veut faire improprement usage de ce mot, lorsquils trouveront la machine inerte, languissante, et dans le besoin d'être aiguillonnée pour agir, mais cet effet ne doit être attribué qu'à leur faculté stimulante. Or l'auteur ne combat pas l'existence d'une force sédative de cette nature; il entend par ce nom une puissance ou force capable de rendre positivement inactive l'excitabilité, en n'exercant sur elle aucune espèce d'action stimulante, cette action qui seule en opérant convenablement sur l'excitabilité, produit tous les phénomènes de la vie. On voit que dans ce sens le froid lui-même, qui d'après l'idée vulgaire devrait être un des plus grands sedatifs, n'est, à proprement parler, qu'un stimulus défectif, puisqu'il est un défaut partiel calorique. La propriété débilitante est donc relative à l'état d'un plus grand excitement, comme sont les saignées et toutes les autres evacuations qui enlèvent une portion du stimulus existant; mais en dernière analyse son action est toujours

vie, et puisque leur unique manière d'agir est celle des stimulus, tous les phénomènes de la vie, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, ne consistent donc que dans le stimulus.

X. L'excitement, c'est-à-dire l'effet des forces excitantes, qui dans certaines limites est la cause de la vie, est toujours proportionné au degré de stimulus. De sa quantité modérée dépend la santé, de son excès viennent les maladies par excès de stimulus, et de sa quantité défective dépendent toutes les maladies par défaut de stimulus, c'est à-dire toutes les maladies de faiblesse.

XI. De plus l'excitement même est la cause du changement de l'état morbifique

---

stimulante. Que ceux qui ont quelque doute fassent l'énumération des divers agens qu'ils connaissent, et qui opèrent sur les êtres vivans ; qu'ils entrent bien dans le sens de notre auteur, en examinant leur effet; qu'ils considèrent attentivement s'ils se correspondent dans leur manière d'opérer, s'ils se réduisent à stimuler plus ou moins, et si enfin ils en trouvent un seul duquel ils puissent dire avec confiance : celui là n'opère absolument pas en stimulant. Qu'ils se vantent alors d'avoir découvert une nouvelle source de faiblesse et de mort. (*Le Traducteur italien*).

en celui de santé, en diminuant l'excès des stimulus dans les maladies phlogistiques et en l'augmentant au contraire dans les maladies de faiblesse (1).

XII. Cette idée est ultérieurement développée dans le (XXIV) dont je vais rapporter les paroles. « Tel est le rapport mutuel de l'excitabilité avec l'excitement, » qu'à mesure que les puissances excitantes » ont agi plus faiblement, c'est-à-dire » moins les stimulus ont été appliqués, plus » l'excitabilité est abondante et languissante, et plus les stimulus opèrent fortement, plus l'excitabilité s'épuise ».

XIII. J'observerai ensuite que la proportion convenable entre le stimulus, ou, si l'on veut, entre l'effet des forces excitantes et l'excitabilité, est telle qu'un stimulus médiocre qui agit sur une excitabilité médiocrement consumée, produit le plus grand degré d'excitement, languit ensuite à mesure que le stimulus augmente, ou que

(1) Elem. med. XXIII. Utque causa relata tam morborum quàm secundæ valetudinis, subest, sic ea quæ illos in hanc restituit est imminuta, adversùs nimii stimuli morbos, aucta contrà debilitate natos, incitatioque, utraque medendi consilium est.

l'excitabilité s'accumule, c'est-à-dire à mesure qu'il est au-dessus ou au-dessous du point fixe de la santé. De là viennent la vigueur dont on jouit dans l'état moyen de la vie, la faiblesse particulière à l'enfance et à la vieillesse, de là vient encore pour citer en exemple, des espaces plus courts, qu'à tous les périodes de la vie la vigueur est toujours l'effet du maintien de l'excitement dans un juste milieu, et que la débilité est toujours la conséquence de son excès ou de son défaut.

XIV. Je fais observer (§ XXVI) de mes Elémens, que chaque âge et chaque tempérament a son degré respectif de vigueur. Lorsque l'excitement est réglé comme il convient dans l'enfance, comme aussi dans cette espèce de faiblesse produite par un excès d'excitabilité, il n'y a qu'un léger degré de stimulus qui opère; si ce stimulus diminue encore, l'excitabilité elle-même en devient plus languissante; et si les forces excitantes opèrent fortement, elle est accablée: en voici la raison évidente.

XV. L'excitabilité sans laquelle aucune fonction vitale ne s'exécute (IV), dans le second cas, n'est pas assez vivifiée pour produire et maintenir les fonctions dans un

juste dégré de vigueur. Voilà pourquoi l'état d'enfance est un période de faiblesse, parceque les puissaces excitantes sans lesquelles l'excitabilité ne peut produire ses effets, n'ont pas encore été appliqués à un degré assez fort pour que l'excitabilité se manifeste dans son énergié (1). De là, plus l'excitabilité est abondante ou languissante (2), plus facilement elle est pour ainsi dire saturée, et moins elle est capable de recevoir une certaine quantité de stimulus. Cette incapacité peut même aller à un tel point que la plus petite quantité de stimulus mette fin à la vie. D'un autre côté, plus l'excitabilité a été consumée (3), moins elle peut supporter de stimulus, ensorte que dans cet autre cas le plus léger peut aussi éteindre la vie.

XVI. D'après tout ce que nous avons dit jusqu'ici, c'est donc un fait certain et éta-

---

(1) L'excitabilité en ce cas est accumulée.

(2) C'est-à-dire plus elle reste inerte pour n'avoir pas suffisamment éprouvé l'action des stimulus.

(3) C'est-à-dire que plus l'excitabilité a éprouvé l'action d'un stimulus énergique, ou pendant longtemps, ou d'une manière excessive, et plus elle languit, s'épuise, et se consume.

bli, que l'excitement est la cause de la vie (V); qu'il est produit par une opérationdes stimulus sur l'excitabilité (IV); que l'effet d'une telle opération est d'épuiser cette propriété même à laquelle le stimulus doit sa propre capacité à produire l'excitement. En conséquence, plus l'excitement est grand, plus l'excitabilité s'épuise. Excitement accru, excitabilité diminuée, sont donc des termes qui peuvent être employés à la place l'un de l'autre, et qui signifient également augmentation de vigueur : idée qui jusqu'ici n'est entrée dans l'esprit de personne. De même, comme l'opération des stimulus sur l'excitabilité tend à la consumer proportionnellement au degré d'excitement qu'elle produit, il s'ensuit que moins les stimulus auront été appliqués, moins l'excitabilité sera épuisée, et moins aussi l'excitement sera augmenté : or, défaut de stimulus, excès d'excitabilité sont encore des expressions synonymes qui peuvent être employés indifféremment pour indiquer un état de faiblesse: idée pareillement qui n'est encore venue à personne.

XVII. L'excitement est donc circonscrit dans deux limites ; l'une est l'excès de stimulus, d'où résulte l'épuisement de

l'excitabilité ; l'autre est le défaut de cette même puissance qui est cause que l'excitabilité s'accumule. La première est due à l'incapacité de la machine, d'être ultérieurement stimulée, parceque l'excitabilité est très-peu abondante, ou, pour mieux m'expliquer, parcequ'elle est défective. L'autre vient du défaut de puissances excitantes qui sont nécessaires pour consumer convenablement l'excitabilité, et de là vient que dans cette circonstance l'excitabilité suit sa tendance naturelle à s'accumuler et à languir (1).

XVIII. La première circonstance, l'excès de stimulus qui consume l'excitabilité peut être limitée à un espace de temps donné, ainsi que nous l'observons dans le

---

(1) Les stimulus qui ont agi pendant la journée sur l'excitabilité, la laissent tellement privée d'énergie et tellement épuisée qu'elle ne répond plus à leur impression : et de là nait le sommeil que l'on appelle avec grande raison l'image de la mort. Mais ce sommeil, quelques heures après cesse, et l'excitabilité de nos sens devient apte à opérer avec les stimulus.

Dans les maladies par excès de vigueur, le stimulus croît antécédemment et par degrés au point de mettre l'excitabilité dans un état d'é-

sommeil et dans les maladies dépendantes de l'excitement accru ; ou bien cette perte d'excitabilité peut encore être irréparable comme nous le voyons tous les jours dans les cas de mort.

XIX. La mort soudaine et imprévue, conséquence de l'excès de stimulus, nous fournit des exemples de ce cas: c'est tantôt une grande intempérance dans le boire et dans le manger, tantôt des passions violentes et impétueuses; enfin un coup de soleil après s'être fatigué à l'action de la chaleur ou tout autre excès de forces excitantes qui est la cause de ces tristes résultats. La mort qui arrive à la suite des maladies est un effet plus lent du défaut des puissances stimulantes, mais il est également certain. La mort sera enfin l'effet inévitable de l'épuisement de l'excitabilité, quoiqu'on

---

nergie excessive, et de là les symptômes propres à ces maladies, qu'une méthode de cure convenable fait disparaître en remettant la machine dans son premier état de santé. Voilà les cas dont l'auteur veut parler, et dans lesquels, par la nature même des stimulus et de l'excitabilité, l'excès du stimulus est circonscrit dans sa durée à un espace de temps déterminé. (*Le Traducteur italien.*)

cherche

cherche scrupuleusement d'éviter tout excès, et qu'on tâche de maintenir l'équilibre le plus exact dans l'excitement ; et cela parcequ'un fort degré de stimulus compense la briéve durée de son application, et *vice versà*. Une plus longue durée du stimulus compense la médiocrité de son énergie. La goutte et l'indigestion, maladies qui proviennent d'une vie luxurieuse, nous offrent un exemple de cette dernière circonstance. On en trouvera d'autres dans le § XXX de mes Élémens de Médecine.

XX. Lorsque l'excitabilité a été épuisée par un stimulus, elle se réveille par l'action d'un autre dont on n'aura pas fait usage. Ainsi, lorsqu'une personne a fait un repas somptueux, ou se trouve fatiguée à la suite d'un exercice continuel de corps ou d'esprit, et qu'elle se sent de la disposition au sommeil, elle pourra renouveler son énergie par une boisson généreuse ; si ce stimulus opère une égale disposition, un stimulus plus diffusible pourra la réveiller et s'il arrive que ce dernier procure enfin, le sommeil, un stimulus encore plus diffusible pourra l'arracher à cet état.

Un homme fatigué par un voyage pé-

nible éprouvera du soulagement en voyant danser et en entendant de la musique ; il sera porté à courir après une belle fugitive par l'espoir de la posséder. Cette espèce de langueur qui naît de la lecture d'un sujet difficile, on la fera disparaître en s'occupant d'un autre moins sérieux et plus agréable (1).

XXI. Mais l'épuisement de l'excitabilité avancé par tous ces moyens de la consumer et de l'exciter de nouveau, ne se peut que

(1) Mille exemples viennent à l'appui du principe de Brown. Un ivrogne est tous les matins un objet digne de compassion. Outre les nausées, les maux de tête, le mal-aise qu'il éprouve, il est triste, paresseux et taciturne, jusqu'à ce qu'ayant ranimé son excitement il reprenne sa gaîté et son enjouement. Veikart rapporte qu'une dame dont le mari s'enivrait tous les soirs, et qui couchait ordinairement dans la chambre de son époux, recevoit souvent la visite d'un officier. Afin de n'avoir rien à craindre pour leurs amours, ils versèrent un jour conjointement du laudanum liquide dans la dernière bouteille qu'on servit à l'époux à la fin du repas. Celui-ci but la liqueur avec avidité. Mais ils furent loin d'obtenir le résultat qu'ils se promettaient de leur ruse; car le mari ne put absolument dormir et fut instruit du rendez-vous. (*Trad. français.*

difficilement réparer ; car le nombre des moyens dont on se sert pour la réveiller diminue en raison de celui des stimulus qui ont déjà été mis en œuvre. Nous en trouvons un exemple dans deux sujets dont l'un ait consumé à moitié son excitabilité par un accès d'ivresse, et dont l'autre l'ait entièrement épuisée.

XXII. L'excitabilité ainsi épuisée constitue cette espèce de faiblesse que j'appelle proprement indirecte, parcequ'elle n'est pas produite par un défaut, mais par un excès de stimulus. Pendant le progrès vers la faiblesse indirecte, la seconde impression d'un stimulus quelconque produit toujours un effet moindre que le premier, et chacun successivement est plus faible proportionnellement à sa durée, jusqu'au dernier qui ne produit aucun excitement, quoique chaque impression ajoute toujours quelque chose à la somme totale.

XXIII. On peut retarder ce progrès vers la faiblesse indirecte, en accroissant de temps en temps l'excitabilité (1), ce qui rend

---

(1). Si l'on a bien retenu les principes qui ont été exposés jusqu'ici, on comprendra facilement qu'il ne s'agit que d'une augmentation relative

ensuite plus active et plus salutaire l'action des excitans. Nous en avons un exemple dans le bain froid et dans la vie sobre, chez les personnes qui ont fait un usage excessif des alimens succulens et des boissons généreuses, ainsi que dans toute diminution semblable que l'on peut faire dans toute la série des stimulus. Mais si le froid semble quelquefois doué d'une action stimulante (1), il n'opère pas cet effet comme froid et par une énergie qui lui soit propre; il agit seulement en diminuant l'excès de la chaleur, en la réduisant à un degré convenable de température stimulante, ou en rendant le corps plus accessible à l'air, ou en facilitant l'accumula-

---

d'excitabilité, ce qu'on peut faire par la soustraction d'une partie du stimulus, ainsi que l'auteur le propose. Au reste nous ne connaissons aucun moyen pour fournir à un système une quantité absolue de cette force. Tout ce qui agit sur nous est stimulus, et tout ce qui stimule épuise l'excitabilité (*Le Traducteur italien.*)

(1) On n'appellera pas sans doute le froid un stimulant positif dans le sens ordinaire, puisqu'il n'est autre chose qu'un défaut relatif de calorique et qu'il n'agit sur les corps que négativement (*Le Traducteur italien*).

tion de l'excitabilité, qu'une force excitante trop énergique diminuait, en rendant de cette manière le corps plus sensible à l'action du stimulus, qui auparavant agissait faiblement. On explique de la même manière l'opération des autres forces qui produisent le même effet. Pour se rendre facile l'intelligence de cette opération du froid, qu'on réfléchisse sur l'usage des réfrigérans dans les fièvres dont sont atteintes les personnes qui habitent sous la zone torride, où l'on peut à peine supposer un froid actuel, et à la corrugation produite par le froid sur le scrotum relâché par la chaleur. Cet effet expliqué si clairement dans cette théorie, et sur lequel toutes les autres qui ont paru se sont méprises, peut avoir lieu de manière à produire les maladies sthéniques, et plus positivement encore si le froid est alterné avec la chaleur, soit que celle-ci vienne auparavant ou quelle succède au froid, que par l'effet de la chaleur toute seule (1).

---

(1) Personne n'ignore, dit l'illustre Franck, que le calorique ne soit nécessaire à la conservation de la vie animale et végétale; un degré modéré de chaleur excite de la manière la plus avantageuse tous

XXIV. L'autre limite de l'excitement est un degré de stimulus trop léger, et à cause de cela moins apte à exciter convena-

---

les corps organiques et les maintient dans un état de force et de santé : s'il diminue, il cause la faiblesse directe ; si au contraire il est en excès, il amène la faiblesse indirecte. Un degré modéré de chaleur, tel que celui qui règne dans les climats tempérés est très-convenable à l'économie animale et végétale; il ne faut pour s'en convaincre que considérer la vigueur, la vivacité du coloris, la sagacité, le courage et toutes les autres qualités qui caractérisent l'habitant des climats tempérés; le règne végétal nous en fournit un exemple bien frappant. En effet quelle fécondité dans ces climats! tout favorise la végétation dans ces heureuses contrées. D'ailleurs, comme il a été dit, le froid n'est rien en lui-même ; il n'existe pas positivement dans la nature, ce n'est pas une matière, mais l'absence du calorique. De là, puisque le froid est l'absence d'un fluide si nécessaire à la vie animale et végétale, comment peut-il opérer sur les corps vivans et les corroborer ? ce serait en vain qu'on citerait en preuve de la propriété fortifiante du froid le tempérament des habitans du nord, qui sont plus robustes que les peuples méridionaux. Car ces peuples ne sont pas entièrement privés du calorique, et par le moyen des alimens succulens, des liqueurs spiritueuses, des bonnes fourrures et des chambres bien chauffées, ils se mettent à l'abri, jusqu'à un

blement. Cette circonstance qui provient également d'un défaut de stimulus, et d'une excitabilité abondante, mais deve-

---

certain point des funestes effets que le froid ne manquerait pas de leur causer. Il en est tout autrement des climats voisins du pôle. Pour se convaincre combien les hommes y sont peu vigoureux, qu'on lise l'histoire des voyages faits dans ces horribles contrées, on y verra que ces hommes épars sont d'une constitution très-débile. Les Lapons, dit Voltaire, sont petits et pâles; ils ont le teint olivâtre, les cheveux courts et durs, leurs facultés intellectuelles sont proportionnées à celles de leurs corps. Maupertuis les appelait le rebut de l'espèce humaine. Si quelques peuples qui sont les plus septentrionaux des climats tempérés, sont plus vigoureux que ceux de la partie la plus méridionale, que peut-on en conclure en faveur de la propriété tonique du froid? Nous avons déjà dit ce qu'il en faut penser. Mais qui peut ignorer que les sciences, les beaux-arts et le luxe qui vient à leur suite, aient pris naissance dans les pays méridionaux tempérés, et que c'est dans ces climats qu'ils continuent de fleurir. Si donc les habitans des pays où le froid n'est pas trop violent, pour parler selon l'usage, sont plus robustes que ceux qui vivent dans les climats chauds, on doit indubitablement en attribuer la cause à leur manière de vivre, aux boissons dont ils font usage, et aux exercices auxquels ils se livrent, plutôt qu'à la prétendue pro-

nue inerte et languissante pour n'avoir pas été suffisamment mise en action (1), doit être soigneusement distinguée de l'autre qui est unie à un excès de stimulus et à un défaut d'excitabilité. Tous les stimulus peuvent être tellement défectifs en quantité ou en énergie, qu'ils produisent cet effet, et si on l'examine attentivement, on verra se confirmer et devenir lumineuse cette proposition.

XXV. Dans ce cas-ci l'excitabilité est abondante (2), puisque les stimulus ayant

---

priété tonique du froid. Les autres au contraire ne peuvent se dérober au stimulus continuel de la chaleur d'ou naît la faiblesse indirecte. Je voudrais que les bornes d'une note me permîssent de rapporter à l'appui de ces vues philosophiques les raisonnemens d'un grand nombre de médecins d'un mérite distingué, tels que Franck qui nous a fourni cette note, Weikard, Marcard, etc.

(1) Je m'occupe de quelques changemens dans es termes de la proposition fondamentale qui pourrait être énoncée différemment. Mais ne les ayant pas encore conduits à cette exactitude qu'exigent ces diverses applications, je suis obligé de différer ces changemens jusqu'à ce que je puisse les faire avec avantage.

(2) Ou bien languissante, parcequ'elle n'a pas éte assez mise en action par les forces excitantes.

manqué elle n'a pas été assez épuisée (1). Ainsi dans le bain froid, où la chaleur et conséquemment la somme totale des stimulus appliquée au système est en diminution, l'excitement est diminué, et l'excitabilité s'accroît d'autant plus qu'elle est moins consumée par le stimulus. La même chose arrive à ceux qui sont tourmentés de la faim, aux buveurs d'eau, à ceux encore qui, sans faire usage de bains froids, sont exposés au froid de toute autre manière, à ceux encore qui ont souffert de grandes évacuations, enfin aux personnes dont l'esprit et le corps languissent dans l'inaction, ainsi qu'à celles qui ont l'ame abattue. La soustraction de tout stimulus est d'autant plus capable de produire la faiblesse directe, que le sujet était précédemment accoutumé à une action plus forte de ces mêmes stimulus. La goutte et beaucoup d'autres maladies, dont quelques personnes sont affectées plutôt que d'autres (toutes choses égales d'ailleurs), nous serviront d'exemple. Nous trouverons non-seulement dans la goutte, mais aussi dans l'indiges-

---

(1) Par conséquent elle est incapable d'une forte action.

tion et dans l'apoplexie, dont les accès se répètent plus souvent chez ceux qui ont fait une chère splendide et qui l'ont quittée ensuite, ainsi que dans un nombre infini d'affections morbifiques ; nous verrons, dis-je, que ces mêmes attaques se renouvellent en conséquence de la diminution des excitans, laquelle chez des personnes habituées à un degré de stimulus plus faible, n'aurait donné lieu à aucun mauvais effet.

XXVI. Cette diminution d'excitement, ou bien cette accumulation d'excitabilité peut croître au point d'occasionner la mort, comme le prouve assez l'expérience toutes les fois qu'une ou plusieurs puissances excitantes nous sont ôtées.

XXVII. Le défaut de quelque stimulus accompagné de l'abondance respective de l'excitabilité, pourra être quelque temps compensé par l'application de quelqu'autre stimulus, et souvent avec un grand avantage pour le système. Une personne qui est privée d'alimens, et conséquemment en état de langueur, sentira revenir ses forces, en entendant raconter une nouvelle agréable qui l'intéresse. De même, un exercice de corps ou d'esprit, qu'on aurait coutume de faire dans le cours de la journée,

et qui nous aiderait à passer une nuit tranquille, pourrait, lorsque nous en aurions été privés, être remplacé par un bon verre de vin, qui procurerait doucement le sommeil. La faiblesse produite par le défaut d'une semblable boisson, sera guérie par l'usage de l'opium. L'inertie de la machine causée par l'espérance trompée en amour, sera détruite par le bon vin, et au contraire les plaisirs du vin seront compensés par ceux de Vénus. La même conséquence regarde aussi l'usage de ces stimulus dont l'appétit est plutòt fils de l'art que de la nature. Le besoin de prendre du tabac par le nez cessera en mastiquant cette substance; un homme triste et languissant par défaut de ce stimulus se sentira réveillé en s'habituant à la pipe. Mais lorsque les fonctions sont depuis quelque temps déconcertées, comme cela arrive souvent, et que l'on ne peut avoir recours à l'usage de certains stimulus naturels, ou rendus tels par l'habitude, on pourra leur en substituer d'autres moins naturels ou moins d'usage, afin de maintenir la vie pendant un certain temps. Il faut cependant revenir au plutôt aux excitans ordinaires et plus naturels, dès que les fonctions ont recou-

vré leur énergie, parce qu'ils sont plus aptes à conserver la machine dans un état d'équilibre et de force (1).

XXVIII. Comme l'excitabilité abondante (2), pour la raison que j'ai donnée XXIV, c'est-à-dire en proportion du défaut de stimulus, peut du degré le plus bas jusqu'au plus haut, être mise en exer-

---

(1). Ou languissante, il faut se rappeler que ce mot est synonyme d'excitabilité accumulée.

(2). Rien n'est plus conforme à l'expérience journalière que d'admettre des stimulus qui parmi tous ceux dont nous sommes affectés sont plus naturels que les autres, comme l'auteur les appelle, ou plus propres à agir sur l'excitabilité, d'une manière douce et avec cette force modérée qui convient à la santé : telles sont les substances alimentaires répandues avec profusion sur notre globe et pour les hommes et pour les animaux, en comparsison des autres substances appelées médicamens et poisons, qui ne sont propres qu'à produire l'excitement le plus énergique. Nous ne savons pas si cette difference doit être atribuée à la seule force de l'usage, ou précisement à la manière d'agir de ces diverses matières, les unes étant capables d'opérer avec plus d'énergie que les autres, quoique leur action se réduise toujours à la loi générale du stimulant. Les faits ne sont ni assez nombreux ni assez concluans pour qne nous puissions décider, ainsi je ne serai pas aussi facile que

cice par un stimulus plutôt que par un autre. On peut éloigner de cette manière le péril que son accumulation entraîne, en la réduisant au degré d'excitement qui convient à la santé (XIII). Nous pouvons dire donc que l'excitabilité (1) est d'autant plus abondante, qu'on a privé la machine d'un plus grand nombre de stimulus, ou que plus elle a été privée de quelqu'un de ces agens, moins on a lieu d'espérer d'obtenir l'excitement moyen (2) d'où dépend la vigueur de la vie. La faiblesse peut aller à un tel point, et l'excitabilité s'accumuler si fort, que l'excitement rendu proportionnellement moindre soit enfin irréparable. Toutes les forces excitantes appliquées défectivement, nous servent à mettre au jour et à établir plus solidement cette proposi_

M. Gyrtaner à prononcer que l'usage des forts stimulus, tels que l'alkool, le kina, etc. pourrait être substitué à celui des alimens ordinaires, quoique e ne croie pas cette proposition ausi étrange qu'elle le paraîtra à d'autres. L'histoire que nous avons de quelques personnes qui ont vécu assez long-temps presque sans nourriture solide, semble favoriser en quelques sorte, l'opinion de

(1) Fortifiée.

(2) Ou à cet état de vigueur.

tion : tels seront par exemple le froid, la faim, la soif et les phénomènes des fièvres (XXIV).

XXIX. La faiblesse qui procède d'un défaut de stimulus pourra être appelée directe, parcequ'elle ne naît pas d'une force nuisible positive, mais d'une soustraction des soutiens nécessaires à la vie.

XXX. Après avoir posé le principe fondamental de ma théorie, en disant que l'état de vie dans toute son extension est toujours l'effet des puissances stimulantes qui opèrent sur l'excitabilité, et qui par-là entretiennent la vie en tant que l'excitement est dans les circonstances et les limites

---

Gyrtaner. Au reste, je croirai encore moins avec cet auteur, qu'un seul entre les plus forts stimulans puisse servir, à diverses doses, à la cure de toutes les maladies qui nécessitent l'usage des excitans. Notre auteur a établi avec trop d'évidence dans ce paragraphe et ailleurs, ces lois relatives à la variété des stimulus auxquels l'excitabilité répond, tandis qu'en apparence elle reste épuisée par l'application continuelle d'un seul. Pour que nous puissions en croire Gyrtaner et lorsqu'il sera arrivé précisément à l'article de la cure des maladies, il montrera avec quel avantage on peut employer cette variété de stimulus dans les maladies les plus difficiles.

indiquées (IX au XXX), et cela en raison du degré avec lequel ces mêmes forces ont été appliquées toujours dans les mêmes limites. Je vais examiner dans le quatrième chapitre une question qui se présentera naturellement à l'esprit du lecteur, savoir : cette excitabilité, où a-t-elle son siége, et quels en sont les effets ?

SIÉGE, NATURE, EFFETS DE L'EXCITABILITÉ.

XXXI. Le siége de l'excitabilité (2), dans les systèmes vivans est dans la matière nerveuse médullaire ensemble avec

---

(1) Ceux qui en lisant un ouvrage sont toujours persuadés qu'ils ne lisent qu'erreurs ou nouveauté de paroles toutes les fois que les livres ne renferment point ce qui est immuablement fixé dans leur esprit, seront surpris que l'auteur ait prétendu exposer au monde une doctrine toute nouvelle. Cette excitabilité est un mot neuf, diront-ils, mais enfin ce n'est qu'un synonyme d'irrétabilité et de sensibilité, etc. On ne sait et on ne doit rien savoir de son essence et de sa manière d'opérer. Quelle est-elle donc, ne pourrions nous pas dire ?

Sunt verba et voce prætereàque nihil.

Je ne demande aux lecteurs de Brown que sang froid et impartialité. La définition de la vie qui ne consiste exactement que dans l'é-

la matière solide musculaire, ce qui pourrait être appelé uniformément système nerveux. L'excitabilité inhérente à ce système n'est pas différente dans les différentes parties de son siége, et n'est pas composée de parties, mais elle est une propriété indivisible et uniforme répandue partout le système. Ce fait est évidemment

---

puisement d'une force inhérente aux systèmes vivans sans que rien au monde en puisse ajouter un degré positif. La réduction de tout ce qui opère sur les systèmes vivans a la loi générale du stimulant qui agit toujours de la même manière. Les justes idées de la vigueur compètent aux divers systèmes dans les divers périodes de la vie. L'origine opposée des deux espèces de faiblesse, les diverses lois des stimulans et de l'excitabilité qui répond à leur action, l'exclusion de toute force positivement sédative, et les conséquences immédiates et humeurs qui découlent des trente derniers paragraphes tant pour la théorie que pour la pratique médicale, sont-elles des nouveautés ou des choses établies et connues? mais par qui sont-elles connues, leur demanderai-je? si ne pouvant refuser à ces idées un caractére de nouveauté, on voulait leur attribuer celui de l'extravagance, je me flatte qu'on n'avancera pas quelque chose de si décisif et de si hardi sans en apporter des preuves qui soient sans réplique. (*Le Traducteur italien.*

prouvé

prouvé par les fonctions des sens et du mouvement, par les facultés intellectuelles, les passions et autres émotions de l'ame, qui naissent immédiatement, instantanément, et sans aucune succession d'action en conséquence de l'opération des puissances excitantes sur le système. Ces puissances ou stimulus sont appliqués à différentes parties du système nerveux, et jamais aucune ne l'est à toutes les parties en même temps; mais chacune d'elles opère de manière que tout le reste du système en est affecté.

XXXII. Chaque stimulus exerce toujours une plus grande action sur telle ou telle partie donnée que sur une autre égale, et de même, divers stimulus agissent particulièrement sur diverses parties. La partie affectée est ordinairement celle à laquelle est directement appliqué un stimulus donné qui se trouve en contact immédiat avec elle, s'il est matériel, ou qui opère immédiatement sur elle s'il est immatériel; outre cela, plus chacune de ces parties a été pourvue d'excitabilité dans le principe, c'est-à-dire plus cette partie est vive et sensible, plus aussi l'action de chaque stimulus sera énergique, soit qu'il opère con-

venablement ou par excès, ou par défaut; et ainsi de suite dans toutes les gradations intermédiaires de sa force. Le cerveau et le conduit alimentaire sont doués d'une plus grande excitabilité, c'est-à-dire d'une plus grande quantité de vie que toutes les autres parties internes, et les parties recouvertes des ongles le sont plus que le reste de la superficie du corps. Cependant c'est en partie la première impulsion sur un lieu donné, et en partie le degré d'excitabilité dont il jouit, qui produisent cet effet. L'affection à laquelle ces dispositions donnent naissance, s'étend sur tout le système, et surpasse de beaucoup l'affection locale (1).

XXXIII. Pour fixer cet excès, on peut calculer la proportion de l'affection dans le lieu particulièrement affecté, et celle du reste du système, en comparant l'affection de la première avec autant d'affections moindres prises ensemble comme partie du reste du système. Qu'on suppose que la plus grande affection d'une partie donnée soit 6, l'affection moindre de chacune des autres parties 3, le nombre des parties

---

(1) *Cœlo superat.* Elem. *M.* XLIX.

moins affectées 1000. Dans ce cas, la raison de l'affection particulière de la partie affectée principalement, sera à celle de tout le reste du corps 6 : 3000 (1). Ce fait, ou quelque chose d'analogue, nous pouvons l'établir en observant que les forces excitantes n'agissent jamais sur une seule partie, mais sur tout le corps, et que les remèdes qui font disparaître l'affection partielle, ne le

(2) Cette idée qui pourrait paraître à certains une subtilité sans justesse, me semble non seulement toute neuve, mais encore lumineuse et utile. Relativement à la pratique, elle nous apprend que dans les maladies universelles, quelle que soit leur cause, nous devons faire attention à l'affection générale, et ne pas nous arrêter seulement au lieu qui est particulièrement affecté. La maladie de cette partie est si légère relativement à la somme totale de l'affection universelle, qu'elle doit céder à une méthode curative dirigée sur tout le système. Chacun voit au reste que les quantités numériques dont l'auteur se sert, sont absolument supposées; mais comme on ne peut nier qu'il n'existe une différence par rapport à la quantité, entre l'affection d'une seule partie, comme celle du poumon dans la péripneumonie et celle de toutes les autres parties du corps, peu importe pour la vérité de la démonstration, que cette différence soit dans le fait plus grande ou plus petite que celle donnée pour exemple et supposée par l'auteur. *Le Traducteur italien.*

font pas en opérant sur elle exclusivement, mais en agissant sur le système entier. La péripneumonie, par exemple, est une maladie qui dépend d'un excès d'excitation dans toute la machine, combinée avec l'inflammation d'une petite partie de la superficie des poumons. L'idée opposée qu'ont ordinairement les médecins, que cette inflammation est vraiment l'affection primitive, et qu'une fois celle-ci produite, les symptômes qui se manifestent n'en sont que la conséquence; cette idée, dis-je, est entièrement fausse : mais supposons, pour un moment, que cette inflammation soit la cause propre de la maladie, quelles sont, je le demande, ces forces nuisibles, ou, comme on les appelle communément, ces causes éloignées qui l'ont produite. Il n'y a pas un seul médecin au monde qui puisse m'en indiquer une seule. L'on sait d'autre part, que les forces nuisibles capables de produire cette maladie, sont l'excès dans le boire ou le manger, la trop grande quantité de sang, le trop grand exercice du corps, les fatigues éprouvées dans un lieu où l'on est exposé à l'action de la chaleur, ou continuée ou alternée avec le froid : en un mot l'abus d'un stimulus

quelconque. Or qui oserait soutenir que toutes ces forces, ou seulement quelques-unes d'entr'elles, puissent produire cet effet plutôt sur une petite portion de la superficie du poumon, que sur toute autre partie d'un égal volume, pourvue d'une excitabilité égale, et également éloignée des parties du système sur lesquelles l'application de ces puissances nuisibles a été faite immédiatement? De plus, les remèdes reconnus utiles dans ces cas, sont les saignées copieuses, le régime réfrigérant, et toute autre espèce d'évacuans et de puissances debilitantes. Qui osera dire que ces remèdes par une sorte d'enchantement c'est-à-dire sans manifester leur action sur aucune autre partie du système nerveux, se bornent à porter leur énergie, quelle qu'elle soit, immédiatement sur les poumons, et que les tirant de l'état d'inflammation, on enlève par-là même la cause totale de la maladie? Quoi qu'on ait pu dire sur cette matière, il n'y a pas une seule personne raisonnable qui ose soutenir cette opinion, puisque c'est un fait notoire que toutes les forces excitantes (dans le cas sthénique), opèrent en augmentant l'excitement sur tout le corps, et que tous

les remèdes agissent en le diminuant dans la même extension. L'inflammation de l'article est le symptôme formidable dans la goutte. Eh bien! Les puissances productrices de ce symptôme et des autres sont débilitantes, et les remèdes propres à les enlever, sont en général les excitans et les corroborans. Un des plus utiles parmi ceux-ci est un stimulus assez puissant et très-diffusible, qui, d'après la découverte que j'en ai faite, étant introduit dans le ventricule, a fait disparaître, dans l'espace de quelques heures, tous les autres symptômes et jusques à l'inflammation, quoiqu'elle affecte une partie du système très-éloignée de celle sur laquelle le remède agissait directement (1). Il en est de même de l'action excitante des alimens et des boissons, qui n'est pas bornée au ventricule, mais qui s'étend évidemment sur tout le système. La force stimulante de la chaleur ne se borne pas

---

(1) Le kina ou le vin généreux ; puisque c'est précisément avec ces remèdes qu'il se guerissait lui-même des accès de la podagre dont il était affligé, et pour la guérison desquels il avait inutilement tenté une diète légère et non stimulante. (*Le Traducteur italien.*)

seulement à exciter la superficie du corps qui est seule affectée par la température, mais elle s'étend également sur tout le système et en met toutes les parties en excitation. Pour m'expliquer plus brièvement, toutes les puissances qui nous stimulent en état de santé, quelles que soient les forces qui amènent ou détruisent un état morbifique, excepté celles qui causent ou éloignent une affection locale, toutes agissent sur l'excitabilité de tout le système nerveux (XXXI), et produisent un excitement général (1) dans ce rapport à une de ces parties, que nous avons indiqué plus haut.

XXXIV. Ainsi, comme je l'observe dans le paragraphe (LI) de mes Elémens latins, l'estomac et le canal intestinal (2) sont

---

(1) S'il en était autrement, on ne pourrait expliquer l'état de bien-être et de vigueur qui succède immédiatement à la langueur du système, dès que des alimens succulens et corroborans sont introduits dans l'estomac, lorsque rien n'a pu encore passer, non-seulement dans les 2es voies, mais même dans les vaisseaux limphatiques des 1res. (*Traducteur italien.*)

(2) J'ai cru devoir ainsi suppléer le mot température qui se trouve dans l'ouvrage italien, car la température proprement dite n'affecte

affectés par les substances qui y sont introduites. Les vaisseaux par le sang et les autres fluides, les vaisseaux et les fibres musculaires par la fatigue et le repos; le cerveau par les passions et l'exercice des facultés de l'ame, et chacune de ces parties l'est plus qu'une autre partie égale. Les affections suivantes dénotent, chacune dans la même proportion, un plus grand excitement dans une partie que dans toute autre partie égale : ce sont la sueur qui, chez un homme sain et fatigué, commence à paraître sur le front, la transpiration supprimée, l'inflammation, ou quelque chose d'analogue; dans les maladies, la douleur de tête, le délire. Les preuves que telle partie est douée d'un moindre degré d'excitement qu'une autre qui lui est égale, sont l'excessive transpiration, la sueur non occasionnée par la fatigue, surtout si elle est froide et glutineuse, un grand mouvement dans les autres excrétions. Le

---

que la superficie du corps; ainsi je croirais volontiers qu'il y a là une faute d'impression, ou bien il faudrait entendre cette température du degré stimulus de froid et de chaud que les alimens et les boissons font éprouver au ventricule, ce qui me paraît d'un langage peu exact.

spasme (1), les convulsions, la paralysie, la faiblesse et la confusion de l'entendement, le délire. Que s'il est hors de doute, et généralement vrai, que les stimulus universels, soit qu'ils agissent par excès ou par défaut, ou bien dans une juste proportion, exercent toujours sur quelque partie un degré d'action un peu plus fort que sur aucune des autres : toutefois cette même action, quoiqu'exercée plus fortement sur telle partie doit être absolument de la même espèce que celle que les autres parties ont éprouvées ; et jamais il n'y aura une différente manière d'agir, ou un degré contraire d'action. Car, puisque les excitans appliqués sont les mêmes, et que l'excitabilité répandue par tout le système est la même aussi, l'effet qui en résulte doit être pareillement le même, soit que les stimulus agissent convenablement, soit par excès ou par défaut (XXXI). Cependant cette maxime est opposée à celles qui sont communément reçues dans la pratique médi-

(1) Spasme signifie ici cette convulsion tonique, connue sous ce nom par tous les médecins, mais non cette affection indéfinie, ou indéfinissable des Cullenistes.

cale. Car celle-ci suppose que le système peut être dans un état tellement discordant qu'une de ses parties se trouve dans le cas de nécessiter une saignée, tandis que des remèdes contraires à celui-ci sont convenables pour les autres. Dans d'autres cas c'est un mal local qui proscrit la saignée, quoique le reste de la machine ait besoin des secours de la phlébotomie. Ces cas sont ceux qu'on appelle *indication* et *contr'indication*. Mais le fait est que l'excitement d'une partie ne peut être accru tant que l'excitement général est diminué, et au contraire il ne peut diminuer tant que l'excitement général augmente.

XXXV. Cela ne peut pas arriver autrement. Supposons, par exemple, qu'une certaine série de puissances stimulantes produise un degré d'excitement comme un nombre donné 60; que le juste point d'excitement qui convient à la santé soit 40, et que cette augmentation 20 dans la quantité d'excitement produise une attaque de péripneumonie, par la nature même de la chose, il ne sera jamais possible que dans le temps que cette action énergique se fait sentir et s'étend absolument sur tout le système, il puisse y avoir une par-

tie où l'excitement partiel soit 20 degrés plus bas que l'excitement universel, ou, plus encore, cet excitement particulier ne pourra pas être au-dessous du point fixe 40, autant que 60 surpasse 40, et donner lieu dans cette partie à une hydropisie(1); enfin, puisque l'excitabilité est une, égale et indivisible dans tout le système, et puisque l'action des stimulus est telle qu'elle a produit un degré d'excitement 20 au-dessus de 40; cette cause existant toujours, on ne peut pas supposer que quelque partie du système se trouve dans un degré d'excitement diminué comme 20 au-dessous

(1) On prend ici pour la supposition l'hydropisie, maladie de langueur, bien opposée conséquemment à la péripneumonie. L'auteur aura toujours raison contre ceux qui voudraient admettre la moindre diminution au-dessous du point qui constitue la santé, ou qui voudrait supposer une partie exactement dans cet état, tandis que tout le reste du système se trouverait dans une vraie maladie d'excès de vigueur. Si ces vérités ne sont pas évidentes, incontestables et d'une utilité immédiate pour la pratique, je le demande, quel est celui qui en trouvera de plus sensibles dans les théories médicales dont on nous a régalé jusqu'à ce jour? *Le Traducteur italien.*

de 40; tandis que le reste de la machine est au contraire au-dessus de 40 de la même quantité 20. Cela ne peut pas être attribué aux puissances stimulantes dont le seul effet connu dans notre cas, est d'accroître l'excitement; ni à quelque chose de relatif à la nature de l'excitabilité, puisque le degré d'excitement qui résulte de quelque action sur elle est toujours en proportion du degré de stimulus qui lui a été appliqué.

XXXVI. Mais si l'on voulait m'opposer d'après ce que j'ai dit (XXXII), qu'il y a de l'inégalité dans les effets des forces excitantes, et que celles-ci pourraient bien donner lieu dans une partie à l'affection supposée, tandis que le reste du système serait affecté différemment, on trouvera la réponse à cette objection dans le § LIII des Elémens de Médecine, où j'explique exactement dans son vrai principe, le seul exemple d'une apparente incohérence dans l'excitement (1). Là, j'établis

(1) Lorsqu'une partie est individuellement affectée, le reste du système, en vertu de l'unité de l'excitabilité ne tarde pas à subir le même sort. Une nouvelle triste, par exemple, affecte d'abord le cerveau principalement; mais bientot l'effet débilitant se propage dans tout le système.

qu'il n'y a aucune différence quant à l'espèce d'excitement, que toute celle qui existe n'est que dans le degré, et que des effets réellement opposés entr'eux ne peuvent découler de la même cause. J'ajoute de plus, qu'en raison de la sensibilité exquise de certaines parties, comme le ventricule par exemple, et en vertu de l'énergie des forces excitantes qui opèrent dans un plus fort degré, soit en stimulant, soit en débilitant, quoique ces parties puissent passer plus promptement à l'état de faiblesse directe ou indirecte, ou à celui d'un plus grand excitement; cela n'a lieu toutefois que pendant un court espace de temps, et toutes les autres fonctions sont promptement réduites à la même condition. De là viennent les nausées, les vomissemens, la diarrhée et autres semblables effets qui résultent des boissons fortes; de là viennent encore d'autres affections semblables en apparence, mais réellement diverses; telles que la goutte, les douleurs de coliques et autres maladies pareilles qui tirent leur origine d'une vie trop frugale et de l'usage des boissons aqueuses; de là aussi le retour de l'appétit et la cessation de tous ces symptômes morbifiques de

l'estomac et du canal intestinal qui cèdent bientôt à l'usage convenable des alimens succulens, des boissons généreuses, et des stimulus diffusibles qu'on a mis en œuvre dans le principe de la cure, et qui achèvent bientôt le rétablissement de tout le système. Ce tableau nous offre trois états différens qui sont suivis, le premier de faiblesse indirecte, le second de faiblesse directe, et le troisième enfin de l'entier rétablissement de tout le système.

XXXVII. Il résulte de là une vérité de fait exposée dans le § LIV des Elémens, qu'il n'y a point d'affection universelle qui ait son siége dans une seule partie. Ces sortes d'affections occupent tout le système, parceque l'excitabilité, malgré la disparité mentionnée XXXII, est affectée dans toutes les parties de la machine, vérité la plus diamétralement opposée aux idées les plus accréditées chez les médecins.

XXXVIII. On ne peut pas avancer que l'affection de la partie spécialement souffrante ait lieu avant l'affection universelle, comme serait par exemple la supposition que la péripneumonie dépendît de l'inflammation des poumons (XXXIII), et que de là elle se propageât dans tout

le corps, puisque l'excitabilité n'est pas plutôt affectée dans un endroit, que l'affection se propage immédiatement dans tout le système, car elle est une, égale et indivisible.

XXXIX. Ces deux vérités (XXXVII) et (XXXVIII) sont confirmées par cette vérité de fait universelle, que toutes les puissances excitantes exercent leur action sur toute la machine aussi promptement qu'elles le font sur une de ses parties, et par un autre également universelle, c'est-à-dire que les maladies générales s'annoncent avec la même célérité dans tout le système qu'à l'une de ses parties, quelle qu'elle soit, même le plus souvent. C'est sur tout l'individu qu'elles commencent à se manifester. De ce paragraphe et des précédens il découle une conséquence nécessaire relativement à la pratique. La voici : Quelle que soit l'affection d'une partie, et quelque formidable qu'elle puisse paraître, comme celle des poumons dans la péripneumonie, de la tête dans le phrénitis, du cerveau dans le typhus, des extrémités dans la goutte, des poumons dans l'asthme, et ainsi de suite pour les autres maladies universelles, on ne doit les con-

sidérer que comme une partie de l'affection de tout le système, et les remèdes ne doivent pas être dirigés sur la partie qu'on suppose principalement affectée, quand bien même elle serait accessible aux médicamens, mais sur tout le système en général.

XL. Ce serait une énumération infinie que celle des erreurs qui dans notre profession sont nées de suppositions diamétralement opposées aux vérités établies dans ce chapitre des Élémens de Médecine. Toutes les fois que dans une maladie quelconque il se manifestait un symptôme prédominant, on supposait aussitôt concentré en lui tout l'état morbifique et la principale action de la cause. D'après ce faux principe, un bon nombre de maladies que l'inflammation accompagne ordinairement, furent classées comme si l'inflammation était la seule affection primitive, et que toute la série des autres symptômes en dépendît : d'autres furent désignées par la dénomination de spasmodiques; d'autres furent décorées du nom de convulsives; on assigna à quelques-unes le caractère d'hydropisie. La distinction de quelques-autres fut la perte du sang; et celles-ci, d'après une

une fausse supposition sur la nature de leur cause commune furent appelées hémorragies : d'autres enfin furent classées séparément et caractérisées, par la perte des fluides blancs, et nommées pour cette raison flux ou *profluvii* (1). Mais tous ces symp-

---

(1) Tous les caractères systématiques des maladies dont on vient de parler, sont tirés de la Nosologie de Cullen. Les maladies universelles accompagnées d'affections partielles forment l'ordre 2e des phlegmasies de la classe 1re des pyrexies. Leur caractère est le suivant. — *Febris synochæ phlogosis vel dolor topicus, simul læsa partis internæ functione sanguis missus et jam concretus, superficiem coriaceam albam ostendit.*

Les maladies spasmodiques forment l'ordre 3e *musculorum vel fibrarum muscularium motus abnormes* de la classe 2e des nevroses : les convulsions appartiennent au genre 1er compris dans l'ordre 2e *adynamiæ* de la classe 2e ; leur caractère est *musculorum contractio elonica abnormis, citra soporem.*

L'affection hydropique appartient à la 3e classe : *Cachexiæ*, ordre 1er marcores.

Les hémorragies constituent dans la 1re classe de l'ordre 4e *Pirexia cum profusione sanguinis absque vi externâ, sanguis missus ut in phlegmasiis apparet.* Les *profluvia* forment dans la 1re classe l'ordre 5e. *Pirexia cum excretione aucta, naturaliter non sanguinea.*

Je ne sais jusqu'à quel point les idées que l'au-

tômes plus apparens et plus sensibles que les autres, quoique regardés comme indiquant le caractère général de cette réunion particulière de symptômes, ou bien des maladies auxquelles ils appartiennent, sont néanmoins dans la somme totale de l'affection morbifique en raison de 6 : 3000, bien loin que ces symptômes méritent d'être considérés comme s'ils étaient eux-mêmes la maladie en entier, et que leur force constitue la totalité de la matière morbifique ; et loin que les remèdes capables de les subjuguer soient eux seuls les vrais remèdes de la maladie universelle ; au contraire leur cause ne fut et ne sera jamais que celle qui appartient en commun à tous les autres symptômes : et la cure des symptômes dont nous avons parlé n'est point due à l'éloignement de leur cause

---

teur expose ici et ailleurs sur la confusion et l'inutilité des systèmes nosologiques, pourront plaire ; mais je sais qu'il est aussi aisé d'apprendre un langage scientifique quelconque, et de pure convention, et d'en imposer par ce moyen jusqu'à un certain point, qu'il est difficile de voir la nature avec les yeux d'un vrai philosophe et de discerner la violence qu'on fait aux rapports naturels des choses pour les combiner artificieusement. (*Le Traduc.*)

particulière, mais uniquement à celui de la cause commune de la maladie. Il suffit de faire un examen attentif des phénomènes des maladies universelles, pour que ces idées soient réduites au point de la plus rigoureuse demonstration (1).

XLI. Ce chapitre des Élémens de médecine une fois terminé, je continue de faire quelques observations sur les symptômes.

---

(1) Quand est-ce (pour en donner un seul exemple) que dans la péripneumonie les symptômes particuliers de l'affection des poumons cèdent, la respiration devenant plus libre, la toux moins forte, l'expectoration des crachats plus facile, etc.; c'est lorsque la méthode curative débilitante égale du plus au moins dans toutes les maladies sthéniques, quelle que soit la partie affectée, a commencé de diminuer l'excitement excessif de tout le système, ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'amélioration sensible de toutes les fonctions du corps. Or, puisque l'affection cède seulement lorsque la maladie générale cède aussi; si la méthode convenable de guérison est dirigée contre celle-ci; si cette méthode est essentiellement la même, quel que soit le siége de l'affection partielle; si elle est exactement la même pour toute autre maladie sthénique non accompagnée d'affection particulière d'aucune sorte; qui ne montrera comment on peut croire que la partie un peu plus affectée que les autres, soit le

La négligence de l'étude des vrais phénomènes de la nature, et la coutume de tirer avec précipitation des conséquences hardies de ce qui n'était que simples apparences, n'ont pas plus contribué à corrompre les autres branches de la philosophie, que l'étude des symptômes, seul moyen jusqu'ici employé pour arriver à la connaissance des maladies, n'a corrompu la Médecine. Cependant ces symptômes ne nous présentent, ainsi que les autres, que des apparences également trompeuses. Les symptomatologies nous le prouvent assez, de même que les dissertations volumineuses sur les diagnostics (1) et les pro-

---

vrai siége et l'essence principale de la maladie. Telle est cependant l'idée que les médecins ont eue jusqu'ici, et en conséquence la dénomination de la maladie où l'on trouve cette affection partielle a été tirée de la partie affectée? Qui peut calculer la force prodigieuse de l'habitude? (*Le Trad.*)

(1) Les diagnostics sont des symptômes qu'on suppose nous fournir le caractère distinctif d'une maladie d'avec une autre. Les symptômes pronostics indiquent l'événement futur, et les pathognomoniques sont des symptômes tels qu'ils doivent par eux-mêmes caractériser la nature et disposition de la maladie qu'ils accompagnent.

nostics ; les inutiles et ennuyeuses recherches qu'on a faites sur les signes pathognomoniques, et enfin l'invention toute récente des systèmes nosologiques, sont autant de monumens de la dépravation de la doctrine médicale. L'étude des symptômes, au lieu de nous mener à quelque exacte et solide connaissance, nous en éloigne au contraire inévitablement. Loin de nous mettre à même d'établir ces caractères distinctifs dont on suit les traces avec tant d'ardeur, elle remplit d'embarras, de confusion et d'incohérences toutes les branches de l'art médical. La nosologie, qui est la dernière tentative en ce genre, a porté l'absurdité à son comble, et répandu une incertitude, une obscurité sans bornes dans la science.

XLII. Comme il ne serait pas possible de trouver à présent la première édition de mes Élémens de Médecine, il ne sera pas inutile, ni désagréable sans doute, que j'insère ici le tableau et l'opinion que j'y expose sur les nosologies. Je m'expliquais en ces termes : La nosologie qui admet des symptômes pour des maladies, et des maladies pour des symptômes, qui confond les affections locales avec celles qui sont

communes à tout le système, qui unit ensemble les phénomènes naturellement fort éloignés les uns des autres, séparant ensuite ceux qui sont fort unis par leur nature, qui donne des choses certaines pour des incertaines, et *vice versâ*, qui s'éloigne du vrai but de l'art, en se perdant dans des subtilités qui ne sont que des chimères, en frivoles idées, en distinctions de pure imagination, négligeant celles qui sont justes, et causant ainsi un dommage direct à la vraie méthode curative; devrait être étouffée dès le moment qu'elle voit le jour. Si les maladies ont été réduites à deux seules formes (1), leur nombre ne peut certainement pas monter à mille (2).

---

(1) L'auteur veut parler de la division qu'il fait des maladies en deux seules formes opposées : l'une sthénique pour les maladies qui arrivent par excès de vigueur, l'autre asthénique, qui ont un caractère opposé, c'est-à-dire qui proviennent de la faiblesse. Après celles-ci l'auteur ne reconnaît aucune autre sorte de maladie : mais tout cela sera exposé en son lieu (*Le Trad. italien.*)

(2) Les paroles de l'original sont celles-ci : *Quin nosologia morbos prò symptomatis et hæc prillis reco gipiens, communes affectus cum localibus permiscens*

XLIII. L'étude des symptômes conduit si peu à d'heureux résultats, lorsqu'on les juge d'après leurs apparences, et non comme effets des forces qui, d'un côté les produisent, et de l'autre les éloignent, que ceux des symptômes qui semblent aux médecins différer le plus les uns des autres, sont souvent de la même nature; et ceux qui au contraire sont réputés les plus analogues, sont souvent entr'eux réellement et tout-à-fait opposés. Ainsi le frisson, la sensation du froid, la peau sèche, la fréquence du pouls, la pâleur, la douleur de tête et le délire, la soif et le chaud, la voix rauque, la toux et l'expectoration, l'inflammation, tous symptômes universellement regardés par les médecins, dans les livres des diagnostics, des pronostics, comme des symptômes pathognomoniques, ont été supposés dans toutes leurs dissertations être toujours les mêmes et toujours susceptibles d'être guéris par le moyen

---

distantia naturâ conjungens, affinia dissocians, incerta pro certis habens, atque à proprio artis negotio in nugas, errores, discrimina ficta, verorum neglectum, et rectam medendi usus perniciens sine fine modoque seducens in cunis elidenda.

d'une cure débilitante. Il est cependant vrai que ces affections sont aussi opposées qu'il puisse y en avoir dans un système vivant. Ces symptômes sont si loin d'être toujours de nature sthénique, et de pouvoir être vaincus par un régime convenable aux affections de cette espèce, que la plupart dépendent de la forme asthénique ou de la faiblesse, et que la cure consiste à stimuler et à corroborer.

XLIV. D'un autre côté, les symptômes considérés par les médecins comme divers entr'eux quoiqu'ils participent tous à une nature commune, sont multipliés à l'infini. Nous avons des exemples de cette espèce dans les affections catharrales dans les exanthématiques et dans quelques autres affections pareillement sthéniques séparées des inflammations phlegmoneuses, lesquelles sont réputées differentes de celles qui sont accompagnées d'inflammation, quoique dans leur origine elles soient essentiellement les mêmes. Ainsi les combinaisons des symptômes qui constituent la péripneumonie, l'inflammation ordinaire de la gorge, le rhumatisme, forment dans les nosologies un ordre de maladies différentes du catharre et de la fièvre inflamma-

toire ou synoque des nosologistes : et cela, parceque dans les premiers cas l'inflammation accompagne la maladie, et qu'il n'en est pas ainsi dans les seconds. L'érysipèle, quoique accompagné de l'inflammation d'une partie, on a voulu qu'il fût différent des autres cas où l'inflammation est purement un symptôme, par la raison que l'inflammation n'est pas si profondément située dans l'érysipèle que dans les autres cas. Jamais on n'a pris garde que toutes ces maladies doivent être absolument de la même espèce, puisqu'elles naissent de la même série des forces stimulantes (1), et qu'elles sont guéries par les mêmes moyens, c'est-à-dire les débilitans et les évacuans.

XLV. Outre cela, les spasmes, les convulsions soit des organes du mouvement volontaire, ou de l'involontaire, la disposition à la sueur, sont les causes ordinaires qui la produisent comme en état de santé : la perte de l'appétit, l'horreur des alimens, la soif, les nausées, les vomissemens, les douleurs internes, et spécialement celles du ventricule et des intestins, les douleurs externes, les affections fortes et doulou-

---

(1) Qui opèrent par excès.

reuses de la tête, du thorax, du bas-ventre, du ventricule et de tout le canal alimentaire, toutes ces maladies, qui ne dépendent point d'une cause sthénique, et tant d'autres, qui découlent de la même source, ont été regardées comme autant d'affections diverses; et sur cette supposition on a décrit plusieurs divisions de maladies comme procédant de l'influence particulière de chacune de ces affections. De là une série de maladies dans lesquelles le spasme est considéré comme le symptôme principal, et à cause de cela elles ont été appelées spasmodiques : de là encore une autre série où l'état convulsif fournit le caractère distinctif. Celles-ci ont été nommées convulsives, et ont été divisées d'après leur siége, dans les organes du mouvement volontaire ou involontaire. Le caractère de quelques autres a été pris des évacuations des divers fluides, qui sont dites hémorragies, si elles sont de sang, et *flux* ou *profluvia* si c'est des fluides blancs. D'autres maladies ont été classées par des caractères négatifs, c'est-à-dire pour n'être pas accompagnées de pertes humorales, ni d'affections spasmodiques ou convulsives. Nous avons un exemple

de la première espèce dans cet état morbifique du système, lorsque les menstrues ne paraissent point la première fois à l'époque ordinaire de l'âge, et qu'elles viennent à se supprimer, ou à diminuer lorsque leur cours a déjà été établi. Nous trouvons un exemple de la seconde dans la paralysie et dans diverses autres maladies appelées atoniques, caractérisées par une diminution morbifique, ou par une cessation de mouvement. Mais la vérité de fait relativement à toutes ces distinctions tirées des symptômes les plus apparens, est qu'aucune d'elles n'a de portion dans la quantité de l'affection morbifique, que celle que j'ai fait voir plus haut. Ces symptômes non-seulement ne constituent pas eux seuls la maladie, mais ils ne sont autre chose que de simples affections particulières, dont la proportion avec la totalité de l'état morbifique de toute la machine n'est autre que celle démontrée au § XL. Toute classification de maladies, tirée de ces symptômes, est fausse (1).

---

(1) Pour avoir un modèle d'un système convenable, il faut observer les Elémens de Médecine depuis le § CCCCXVII. jusqu'au § CCCCLIII, où

relativement à la Pathologie, et pernicieuse si on la met en pratique. La seule règle pour bien distribuer les maladies, est celle qui est basée sur l'origine de la cause, et sur les divers degrés de force avec lesquels elle opère.

XLVI. En classant les maladies sthéniques ou d'excès de vigueur, comme je le fis dans la première édition de mes Elémens de Médecine, je m'éloignai d'une semblable règle. Je formai de ces maladies un genre que je subdivisais ensuite en quatre espèces; les phlegmasies ou maladies sthéniques, accompagnées de l'inflammation d'une partie ordinairement externe (2); les exanthèmes, ou maladies qui reconnaissent pour cause une matière contagieuse introduite dans le corps, et dont l'apparènce extérieure est distincte

---

sont distribuées les maladies stheniques; et depuis le DV jusqu'au DVIII où sont disposées les maladies asthéniques, avec les raisons des deux distributions.

(1) Il faut noter que Brown range au nombre des parties externes la trachée-artère et le poumon, parceque ces organes, ainsi que toutes les parties de la périphérie du corps, sont exposés à l'action de l'air qui les pénètre sans cesse. (*Le Traduc. francais.*)

d'une éruption à la superficie (1). Les hémorragies ou maladies accompagnées de perte de sang; et enfin les pirexies sthéniques, ou maladies sthéniques sans pirexie, c'est-à-dire sans état fébrile, comme on le dit fort improprement dans ces cas (2). Arrivé à ce point, je conçus le dessein de suivre le même plan pour les maladies asthéniques et de les subdiviser pareillement, de manière qu'une espèce comprît les maladies spasmodiques, une autre les convulsives; une troisième, les atoniques, ou telles autres qui s'approchent de l'état de paralysie; une quatrième, les diverses maladies par pertes sanguines, parceque je trouvais celles-ci, contre les théories récentes, devaient être mises dans ce genre, et non parmi les affections sthéniques du

---

(1) Les matières contagieuses introduites dans le corps et retenues sous l'épiderme, s'y corrompent et déterminent par leur séjour des éruptions qui se manifestent sous la forme de taches ou de pustules, qui sont plus ou moins abondantes suivant le degré de la diathèse inflammatoire.

(2) Brown, afin de distinguer cette affection universelle de la fièvre qui est une maladie asthénique, a donné le nom de *Pyrexie* à un état sthénique qui est caractérisé par un excés de chaleur, et dont les symptômes sont la soif, l'aridité, etc.

système (3) ; une cinquième, de celles dont le principal symptôme est la perte d'un fluide séreux communément appelé *profluvia* : une sixième, des fièvres, et ainsi du reste. Mais je m'aperçus que ce dessein ne servait qu'à jeter de la confusion, et qu'il était impossible de l'exécuter en aucune manière, même en me livrant à cette confusion. Pour parler franchement, je vis que la subdivision, même du premier genre, était erronée ; car, outre l'erreur fondamentale de placer là les hémorragies qui appartiennent aux maladies asthéniques ; en soustraire la petite-vérole et la rougeole, lorsque ces maladies se montrent dans leur plus grande violence,

(3) Franck, médecin, très-éclairé et très-partisan de la nouvelle doctrine, n'est pas tout-à-fait du sentiment de notre auteur concernant les hémorragies. Il pense que celles qui sont fréquentes, sont presque toujours de nature asthénique ; mais il ne croit pas qu'il en soit de même de celles qui paraissent pour la 1re ou la 2e fois dans les sujets robustes et plethongues. Au reste la saignée, à son avis, n'est pas toutefois nécessaire. Il faut abandonner les hémorragies à elles-mêmes, parcequ'elles portent leurs remèdes avec elles. Je laisse à juger au lecteur l'opinion de ces deux grands médecins.

c'était évidemment les éloigner du poste qu'elles doivent naturellement occuper dans l'échelle des maladies : ensorte que ces affections qui doivent être mises dans certains cas au nombre des maladies sthéniques violentes, je les transférai au-dessous des phlegmasies les plus légères, c'est-à-dire de ces maladies dans lesquelles l'inflammation dépend de la cause générale. Aujourd'hui je suis persuadé qu'une semblable distribution des maladies sthéniques, quoique simple en apparence, surtout si on la compare avec les nomenclatures nosologiques étudiées, n'était en moi que le fruit de mes idées passées et de l'étude que j'avais faite une fois des nosologies et des systèmes. N'ayant en vue présentement que l'augmentation ou la diminution morbifiques de l'excitement, et les différentes gradations de ces états comme causes des maladies sthéniques et asthéniques, au lieu d'établir deux genres de maladies et de les subdiviser en espèces ainsi que je l'avais fait d'abord, je suis convaincu qu'il ne peut exister que deux seules formes d'état morbifique, que j'appelle, l'une, sthénique, et l'autre, asthénique, j'ai rangé sous ces deux points de vue les divers degrés d'é-

tat morbifique, présentant une espèce d'é-c elle, non de maladies différentes, mais d'un nombre de cas appartenans à l'une ou à l'autre de ces deux formes de maladies, chacune d'elles étant la même dans l'espèce et variant seulement dans le degré. Les deux parties de cette échelle sont décrites dans mes Elémens de Médecine; et j'y traite dans le même ordre les maladies qui appartiennent à chacune d'elles.

XLVII. J'ai déjà établi ailleurs comme principe universel, que toutes les fonctions des systèmes vivans, les sensations, le mouvement, les opérations intellectuelles, les passions et émotions de l'ame, sont l effet des forces excitantes ou des stimulus qui agissent sur l'excitabilité, et qu'un tel effet est l'excitement. Nous avons pareillement démontré que ces mêmes fonctions qui embrassent en entier tous les phénomènes appartenans aux systèmes vivans les plus parfaits, se manifestent en proportion du degré de leur cause qui est l'excitement X). Pour confirmer aussi exactement qu'il me sera possible, à l'égard de l'excitement, un fait d'une si grande importance, et pour détruire en même temps des erreurs de

longue

longue date généralement reçues, et qui ont une influence aussi étendue que dangereuse sur la pratique, je vais donner l'extrait d'un article que j'insérai dans mon ouvrage latin. Il suffira pour faire entendre mes idées.

DE LA CONTRACTION ET DE SES EFFETS.

XLVIII. La force et la vigueur de contraction dont les fibres musculaires sont douées dépendentièrement de l'excitement, et elle est proportionnée au degré de l'excitement lui-même. Tous les phénomènes de la santé et de la maladie, ainsi que l'opération des forces stimulantes et des remèdes, concourent également à prouver ce que j'avance; et pour réfuter relativement à la contraction morbifique, une erreur qui pourrait naître de ce que l'on observe qu'il y a une plus grande disposition ou facilité au mouvement, alors mêmeque cette force d'où le mouvement tire son origine (1) est diminuée; je remarque à cet égard que force vraiment telle et facilité dans la formation du mouvement ne sont pas la même

(1) L'excitement.

chose (1) ; nous devons nous en tenir à des faits certains, et juger d'après eux et non d'après les apparences. Les tremblemens, les convulsions, et telle autre affection qu'on veuille entendre sous le nom de facilité au mouvement, doivent être référés

---

(1) L'original porte : *That the force and facility in the performance of motion is the same* : ce qui signifie que la facilité dans la formation du mouvement est la même chose. Je crois que le défaut de la partîcule négative est une erreur d'impression, et j'ai traduit précisément l'opposé, autrement il faudrait convenir que les convulsions et le spasme indiquent véritablement un accroissement de force et d'excitement, ce qui serait contre le plan de l'auteur et contre l'observation qui nous prouve évidemment que ces affections reconnaissent originairement pour cause la faiblesse. Ces symptômes ou affections, soit par les causes qui les précèdent, soit par les sujets chez lesquels on les remarque, soit par l'état d'affaiblissement extrême dans lequel ils laissent la machine, soit enfin par la méthode stimulante qui les fait disparaître, nous démontrent que leur cause est la débilité. Le tétanos même, si fatal d'ordinaire à ceux qui en sont attaqués, n'a quelquefois cédé qu'à l'usage des remèdes les plus excitans, tels que le mercure, l'opium; le bain légérement chaud et les frictions avec l'huile tiède. (*Le Traducteur italien.*)

à la faiblesse comme à leur vraie et propre cause. La force excitante dans ce cas morbifique est un stimulus qui opère violemment sur la partie.

XLIX. Le degré de contraction qui produit le spasme n'apporte aucune exception au fait établi, puisque le spasme est une fonction continuée et défaillante plutôt qu'une action forte et dûment proportionnée. Quant à ce qu'elle est grande, cela dépend du stimulus local de tension, comme dans l'affection spasmodique du ventricule et du canal intestinal, ou de quelque chose qui ressemble à la tension, comme serait l'effort de la volonté en mouvant un membre; mais il consiste toujours dans un défaut d'excitement, et on le diminue ou on le détruit par le moyen des remèdes stimulans.

---

(1) Il me semble que les convulsions sont quelquefois produites par la diathèse sthénique. Franck est de cet avis, quoique dans la plupart des cas ces affections viennent de la débilité. Dans les petites-véroles sthéniques, les enfans éprouvent souvent des convulsions que le régime débilitant fait disparaître. Weikard rapporte que le docteur *Ingen-Houze* à Vienne, ayant été appelé auprès d'un enfant attaqué d'une fièvre variolique accom-

L. Mais comme le degré de contraction, en tant qu'elle est une fonction qui appartient à la santé, va de pair avec la force, il en résulte que la densité des fibres contractiles considérées comme simples solides, est en raison du degré de la contraction elle-même. L'excitement doit donc être réputé cause de densité, laquelle croît en raison de l'accroissement de sa cause: fait qu'on démontre aisément en commençant de considérer cette augmentation de force qui a lieu dans un accès furieux de rage, avec une densité proportionnée à cette augmentation, et descendant ensuite jusqu'à ce degré de faiblesse qui accompagne l'agonie et la mort elle-même avec un relâchement proportionné. On verra encore

---

pagnée d'une grande chaleur et de convulsions, prit l'enfant, fit ouvrir la fenêtre et l'exposa à l'air extérieur. A peine fut-il en contact avec l'air frais, que les convulsions cessèrent; elles reparurent lorsque le malade eut été reporté dans son lit, et se dissipèrent avec la même facilité par le même moyen. Il paraît donc qu'elles étaient sthéniques, puisque l'action débilitante de l'air frais les faisait disparaître. Zimmerman rapporte aussi qu'un chirurgien guérit des convulsions opiniâtres par le moyen des saignées.

la même chose arriver dans une juste mesure par toutes les gradations intermédiaires de ces deux états ; et puisque cette différence de l'état de vie où l'on observe cette force, d'avec celui de mort où elle est perdue, ne consiste que dans l'excitement, la cause de ces deux états divers de la fibre vivante et de la fibre morte, ne doit produire la densité (1) qu'en raison

---

(1) Qu'il y ait une augmentation de densité dans l'état de contraction des fibres, ou que l'excitement opère une mutation dans la gravite spécifique des fibres contractiles, c'est ce que nous ne pouvons plus admettre d'après les expériences de Blanc, dont nous avons déjà fait mention. Il faut donc se contenter de dire que l'excitement en produisant le mouvement musculaire, produit seulement dans les fibres une augmentation respective de cohérence. Jusque-là le fait vient à notre appui, mais plus loin ce n'est que conjecture. Toutefois cela ne prouve rien contre la doctrine de Brown. Il faut seulement dans l'explication qu'il nous donne au paragraphe suivant, de la transpiration supprimée dans les maladies sthéniques, qu'au lieu de dire que dans ces affections la densité des vaisseaux accrue par l'augmentation de l'excitement, diminue leur diamètre, et empêche ainsi la transpiration. Sans prétendre rien expliquer, disons simplement que cette altération dépend d'un dé-

du degré où elle se trouve, et jusqu'à ce que la cause cessant par la mort, l'effet cesse de même.

LI. Il résulte de là que la densité des fibres des vaisseaux est augmentée dans toute leur étendue par l'état de vigueur du corps, et qu'elle diminue lorsque c'est la faiblesse qui domine (1) ; et sans avoir recours au spasme ni à la propriété astrin-

---

aut de concert dans l'excitement sans le juste équilibre duquel la mesure convenable à une excrétion aussi grande et aussi étendue ne peut avoir lieu. (*Le Traducteur italien*).

(1) L'original italien porte : *Quindi ne viene que la cavita de vasi per tutta la loro estensione per tutto il corpo é aumentata in uno stato di robustezza del corpo, et diminutta in quello di debolezza.* En comparant ce passage avec ce que l'auteur dit précédemment, et avec la note de Razori, je me suis convaincu de son inexactitude. J'ai consulté pareillement l'ouvrage de Weikard qui traite du même objet et dans le sens de Brown ; il dit : L'excitement augmenté dans les maladies sthéniques peut facilement déterminer la suppression de la transpiration. Les fibres des vaisseaux se contractent alors plus fortement et acquièrent plus de densité et de force. De là le resserrement de l'orifice des vaisseaux cutanés. Sans le léger changement que je me suis permis, l'auteur n'aurait pas été entendu.

gente du froid, nous verrons que c'est là la seule cause de la diminution de la transpiration qui a souvent lieu dans les maladies sthéniques.

FORME DES MALADIES ET PRÉDISPOSITION.

LII. L'excitement produit par un degré convenable des forces excitantes donne la santé ; mais s'il perd son équilibre, c'est-à-dire, s'il est excessif ou défaillant, la disposition aux maladies en est la suite inévitable. Aucune autre chose n'est nécessaire pour posséder la santé parfaite, et il n'existe pas d'autres sources de maladies (1), parceque l'état simple des solides et celui des fluides suivent toujours celui de la santé comme constituée par un degré déterminé d'excitement (2).

---

(1) Dans cette partie de l'ouvrage le lecteur doit toujours entendre qu'il est question des maladies universelles.

(2) Si l'on considère que la vie ne consiste que dans l'excitement, et que pour cette raison l'excitement est la cause des premières fonctions de la vie, nous ne pouvons pas douter que ce soit à sa régularité que nous devons la force nécessaire aux organes qui président à la formation des fluides du

LIII. Les solides et les fluides eux-mêmes sont formés en premier lieu, et ensuite maintenus par l'excitement, suivant les conditions qui leur conviennent. Leur manière d'être dans l'état sain, comme dans l'état morbifique, dépend absolument de l'excitement, et les maladies ne sont jamais occasionnées, comme on l'a cru communément, par des forces ou puissances étrangères à celles qui produisent et dirigent l'état de santé dans les affections locales; les maladies ne consistent point dans la seule lésion des solides, mais plutôt dans un changement d'excitement survenu en conséquence de cette lésion. La cure ne doit donc pas être fondée sur l'idée de re-

---

corps humain. Nous nous persuaderons d'autant plus cette vérité que nous examinerons avec plus d'attention l'altération des sécrétions dans les différentes maladies qui ne sont autre chose qu'une augmentation ou un défaut d'excitement. Tout cela nous deviendra encore plus sensible, par le désordre qui a lieu tout d'un coup dans les sécrétions, lorsque quelque violente secousse trouble l'équilibre de l'excitement à l'occasion de certaines passions de l'ame, d'un coup reçu, et particulièrement si c'est à la tête, etc. Dans ces cas il n'est pas rare de voir des vomissemens de bile qui arrivent tout

mettre le solide en bon état, mais de réduire au degré convenable l'excitement de la partie malade. Nous pouvons dire la même chose relativement aux fluides, et au sang qui est leur source. Les causes morbifiques n'altèrent leurs fonctions qu'en changeant l'état de leur excitement, et les remèdes ne les rendent à leur état primitif de santé, qu'en réduisant l'excitement à un degré convenable. Les affections limitées à une seule partie, ou bien les maladies organiques ne peuvent occuper une place dans cet ouvrage dont l'objet est de considérer seulement l'état général

---

d'un coup, et cette sécrétion altérée en quantité et en qualité, ne survient qu'en vertu de la forte action du stimulus sur l'excitabilité. Si nous fesons une scrupuleuse attention à toutes ces régénérations qui dans tant de circonstances s'opèrent dans les systèmes vivans, nous nous convaincrons aisément de la faculté qu'a l'excitement de modifier les solides, ainsi que le pense notre auteur. La chirurgie nous en offre chaque jour des preuves palpables. Mais que les prérogatives de l'excitement s'étendent plus loin, quant à cette production des solides, c'est ce dont il me paraît que l'auteur ne dit rien de particulier; et l'extrême difficulté du sujet ne me permet pas d'entrer dans aucun examen ultérieur. (*Le Trad. italien.*)

du corps ; je les passerai donc sous silence.

LIV. Nous avons déjà prouvé que l'excitement produit et gouverne ainsi toute la vie par le moyen des forces excitantes dont l'action est toujours de stimuler (VII). Nous dirons de même des remèdes qui font revenir la machine de l'état de maladie à celui de santé en opposant un stimulus déficient à un excessif, et *vice versâ*, un stimulus excessif à un déficient.

LV. L'opinion universellement reçue jusqu'à nos jours, que l'état de maladie est un être d'une nature différente, comme on l'entend, de celui de santé, est donc démontrée fausse, puisque l'opération des forces ou productives ou destructives de ces deux états, est dans tous les cas la même (1).

LVI. Les maladies universelles qui procèdent d'un excitement excessif sont ap-

---

(1) C'est-à-dire que ce sont toujours les mêmes forces, l'air, les alimens, les passions, etc. qui agissent sur le corps tant en santé qu'en maladie. Ces deux états ne viennent donc point de causes opposées par leur nature, mais du degré d'action de la même cause qui produit la santé si elle agit convenablement, et la maladie si elle agit trop ou trop peu sur l'excitabilité du système vivant.

pelées *sthéniques*, et celles qui tirent leur origine d'un excitement défectif se nomment *asthéniques*. Il n'y a donc que deux seules formes de maladies dont chacune est précédée de la prédisposition.

LVII. Que ce soit là l'unique et vraie origine des maladies universelles et de la prédisposition qui nous y conduit, c'est ce que prouvent clairement les forces mêmes qui produisent une maladie quelconque et une prédisposition quelconque, et qui déterminent encore entièrement la forme à laquelle une maladie appartient. Les remèdes démontrent cette vérité ; car dans chacune des deux formes générales d'affections morbifiques (LVI), ceux qui guérissent la maladie guérissent aussi la prédisposition. La santé la plus parfaite n'est autre chose qu'un juste milieu entre les deux extrêmes opposés de maladies et de prédisposition qui ne dévie aucunement ni vers l'excès, ni vers le défaut.

LVIII. Les forces excitantes qui produisent les maladies sthéniques (1), ou qui

(1) Dans mes Elémens de Médecine je m'étais d'abord servi du terme de *phlogisque*, je lui ai substitué celui de sthénique, en étendant ma doctri-

nous y prédisposent, peuvent être appelées *sthéniques*, selon le nom que nous avons donné aux maladies qui résultent de leur effet, ou dans le sens le plus restreint, *stimulantes*. Celles qui nous préparent le chemin aux maladies asthéniques, ou qui les produisent actuellement, seront nommées *puissances* ou *forces asthéniques* ou *débilitantes*. L'état du corps dans le premier cas, ou la prédisposition à cet état, devrait être appelé *diathèse sthénique*; et dans le second *diathèse asthénique*. Chacune de ces diathèses est une condition du corps commune à la prédisposition et à la maladie, la seule différence qu'il y ait consiste dans le degré d'intensité. Les forces qui accroissent ces deux diathèses jusqu'à conduire enfin le système à un état morbifique, pourront être nommées *forces excitantes* ou *stimulus nuisibles*.

---

ne aux végétaux, chap. XII, CCCXV, jusqu'au (§ CCC XXVI.) J'observe que cet ancien mot méthaphorique, emprunté d'une fausse théorie sur le mode d'opération des forces ainsi appelées, ne pouvait sans absurdité leur être appliqué; et que le mot sthénique, comme indiquant justement une manière d'opérer, et formant un contraste avec asthénique pouvait être employé plus à propos

EFFETS DES DEUX DIATHESES, ET DE LA SANTÉ LA PLUS PARFAITE.

LIX. L'effet propre des forces sthéniques nuisibles, et qui est commun à toutes, est qu'en produisant une affection morbifique des fonctions, de les accroître d'abord, ensuite de diminuer quelqu'une d'entre elles, comme si c'était par une opération débilitante, et de mettre les autres dans un état de désordre et d'opposition. L'effet qui appartient en commun à toutes les puissances asthéniques nuisibles, est toujours de diminuer les fonctions elles-mêmes, mais de manière à les faire paraître quelquefois augmentées quoique cette apparence soit trompeuse.

LX. S'il était possible de maintenir toujours l'équilibre de l'excitement, les hommes jouiraient toujours d'une santé parfaite; mais deux circonstances y mettent un obstacle invincible: d'un côté tel est l'effet de la diathèse sthénique (LVI, LVIII) qu'elle consume trop promptement cette somme totale d'excitabilité qui est possédée par tous les systèmes vivans depuis le premier

instant de leur existence, qu'elle abrège souvent la vie par le moyen des maladies, et que plus tôt ou plus tard selon le degré de force avec laquelle son action s'opère elle entraîne la mort. C'est là une des causes de la condition mortelle de tous les systèmes vivans.

LXI. Quant à l'autre partie, qu'on ne pense pas que le meilleur moyen de prévenir cet événement soit d'éviter la diathèse sthénique, en introduisant l'opposée: ce moyen serait toujours nul, parceque la diathèse asthénique devient nuisible en ne fournissant pas ce degré d'excitement qui est nécessaire à l'état de santé (IV), conduisant ainsi la vie plus près de son terme. Cette dernière circonstance est celle qui ouvre au genre humain une nouvelle route qui mène à la mort (1).

LXII. Maintenant que j'ai établi que la maladie et la mort dépendent de l'une ou de l'autre de ces deux causes, il est nécessaire que je fasse observer que ces deux états peuvent encore procéder du changement de ces deux diathèses l'une dans

(1) Cela doit s'entendre de tous les animaux et végétaux. *Elém. de Méd.*

l'autre. Chacune d'elles par accident, par ignorance, ou à dessein, peut être convertie en l'autre par le moyen des forces qui donnent lieu précisément à la diathèse opposée, en les employant comme remède; mais si lorsqu'on a obtenu ce changement, on met de nouveau en usage les remèdes contraires, la machine peut récuperer la première diathèse qui lui avait été ôtée. Les moyens les plus propres à la guérison de la péripneumonie ou de l'asthme, peuvent être portés si loin qu'ils transforment, l'une en l'autre, ces maladies opposées. L'hydrotorax qui succède si souvent à la cure de la péripneumonie, est un exemple non équivoque de la métamorphose de la diathèse sthénique en asthénique; et le changement de la goutte en une toux violente ou en une inflammation de la gorge, ou en une affection catharrale, est un autre exemple également sensible du changement de la diathèse asthénique en sthénique, par l'action excessive des stimulus. La pratique préparatoire pour rendre la petite-vérole moins violente et moins dangereuse, ne tend qu'à éloigner la diathèse sthénique, en introduisant dans les systèmes quelque

degré de la diathèse opposée (1). Mais en portant trop loin cette préparation, on

---

(1) La conversion d'une maladie de langueur en une maladie sthénique, et *vice versâ*, d'une affection sthénique en une maladie de langueur, qui arrive en conséquence de l'excès ou l'on a porté la méthode de cure respective, c'est-à-dire qui convient à chacune de ces deux affections, est une de ces vérités que les praticiens judicieux, et qui savent se suffire à eux-mêmes par leurs observations, auront sans doute reconnu une infinité de fois dans l'exercice de leur profession. Cependant je ne trouve pas que dans les théories de la Médecine cette vérité ait été si clairement et si expressément établie, et avec une étendue aussi générale qu'elle l'est dans cet ouvrage. Elle est néanmoins d'une utilité immédiate dans la pratique, pour nous apprendre à être vigilans dans l'application de la méthode curative, afin de limiter à temps son usage et de ne point donner lieu à la diathèse opposée. Il est si vrai qu'on n'a jamais eu sur ce fait des notions claires et précises comme celles qui découlent des principes de notre auteur, qu'on n'a jamais décidé sans appel la fameuse question de savoir, si l'on doit permettre ou interdire la préparation dans l'inoculation de la petite-vérole. Ceux qui ont porté cette préparation à l'excès, ont erré très-certainement, puisqu'ils occasionnaient dans le système une faiblesse directe par leur préparation, qui consistait uniquement dans la mé-

peut sans contredit donner lieu à une périlleuse maladie asthénique (1).

LXIII. Mais quoique l'excitement dirige tous les phénomènes de la vie (LIV); les symptômes des maladies, soit qu'elles dépendent de l'excès ou du défaut de stimulus, ne sont jamais un guide fidèle et sûr. C'est au contraire pour les avoir considérés comme une règle et un moyen de juger qu'ils ont été la cause d'une infinité d'erreurs. Je ne puis m'empêcher de répéter à cette occasion, ce que j'ai tâché de faire sentir dans l'introduction

---

thode débilitante. L'excitabilité est alors si languissante que l'application d'un fort stimulus, tel que celui de la matière variolique, la rend incapable de soutenir son effet excitant; et il arrive quelquefois qu'elle en est comme surchargée. Mais ceux qui ont exclu toute préparation, ont erré également, quoique leur faute ait éte moins fatale, et qu'ils n'aient cherché que le juste point de santé; puisqu'il est évident que le stimulus de la matière variolique devait produire dans le système une diathèse vigoureuse, et que celle-ci sera plus légère si la machine se trouve auparavant réduite à quelque degré de faiblesse. *Medio tutissimus ibis.*

(1) Voyez-en un exemple (Le *Trad. ital.* dans le § CCXX. des Elém. de Méd.

qui est à la tête de cet ouvrage, et encore ailleurs, que tous, comme les recherches sur les causes abstraites, ont causé la ruine des autres branches de la philosophie; de même aussi l'excessive étude des symptômes, non combinée avec la connaissance des causes qui les produisent, et qui sont capables de les éloigner (XLI), fut de tout temps une source féconde d'erreurs en Médecine. Toutes les fois que nous avons pour but de nos recherches quelque phénomène de la nature, quelque simple qu'il puisse être, s'il est hors de notre portée, c'est-à-dire si nous n'avons une connaissance distincte et exacte des faits qui lui sont relatifs, nous nous éloignerons d'autant plus de la vérité, que nous croirons en approcher davantage (XII). Nous avons une preuve de la mauvaise manière de raisonner d'après l'apparence superficielle des symptômes, dans les accès épileptiques qui arriveraient, je le suppose, à une fille forte et robuste en apparence, ou évidemment faible. Les mouvemens violens auxquels elle est en proie dans cet état, les coups violens qu'elle se donne sur la poitrine avec les mains, frappant rudement la terre de son

pied, feraient d'abord penser qu'elle possède réellement une vigueur supérieure à celle qu'elle peut avoir naturellement. Rien n'est plus à croire pour ceux qui ne sont pas fort experts dans les saines observations philosophiques; rien de plus naturel que la fausse notion qui a été universellement reçue en Médecine, que tous ces symptômes dépendent d'une augmentation de force dans le mouvement volontaire. De-là vient que les médecins qui ne vont pas plus loin que l'impression reçue par leurs sens, ont établi que ces mouvemens convulsifs dépendent de l'influence, de la force nerveuse augmentée dans les fibres musculaires ainsi affectées. Tout cela cependant n'est qu'une pure illusion, comme nous le prouve assez l'induction étendue des faits desquels il résulte que cette maladie et les 97 sur cent qui assiégent le corps humain, sont toutes produites par les puissances débilitantes, et qu'on ne les guérit que par les forces qui augmentent la vigueur. Nous dirons la même chose de l'explication de tout autre symptôme. Nous ne savons rien à leur égard, si nous ne sommes point parvenus à la recherche et à la parfaite con-

naissance de ces faits certains, qui est d'une nécessité indispensable pour le developpement de leur vraie nature.

LXIV. De tout ce que nous avons dit jusqu'ici il résulte pour fait indubitable que la vie est précisément un état forcé.

DE LA PRÉDISPOSITION.

LXV. La prédisposition est un état moyen entre la santé parfaite et la maladie. Les forces qui la produisent sont les mêmes que celles qui causent la maladie, excepté que dans la prédisposition elles agissent avec moins de violence, et pendant un temps plus court. Le période de la prédisposition est plus ou moins long selon que l'action des puissances qui la produisent est plus ou moins forte ; et l'intervalle qui s'écoule entre l'état de santé parfaite et celui de maladie touche plutôt ou plus tard à son terme dans la même proportion.

LXVI. Que la prédisposition doive nécessairement précéder la maladie, ainsi qu'on l'a déjà dit, cela paraît découler évidemment de ce qu'elle tire son origine de la même série des puissances excitantes, qui opèrent sur l'excitabilité, d'où viennent la santé et la maladie (XXXI).

La prédisposition n'est donc qu'un excitement qui tient le milieu entre ces deux états. Comme l'excitement qui constitue la santé est assez éloigné de l'excitement morbifique, on ne peut admettre que de l'un on arrive tout d'un coup à l'autre, sans passer par les degrés intermédiaires et par les limites de la prédisposition. Cette vérité ne souffre aucun doute. Nul individu qui se trouve en état de santé parfaite, ne pourra être atteint tout d'un coup d'une maladie universelle (1).

---

(1) L'auteur a déjà averti dans une note, qu'il exclut les vices organiques de ces considérations. Ainsi, par exemple, la rupture soudaine de quelque vaisseau considérable produit la mort sur-le-champ et sans aucune prédisposition. Mais cette maladie, comme tant d'autres, ne doit être regardée que comme des affections locales. Dans ce cas-ci la mort s'ensuit, parceque le cours du sang, l'un des premiers et des plus nécessaires stimulus du système, est interrompu pendant un certain temps. On peut dire la même chose de la mort qui est l'effet des airs méphitiques, ou de toute autre cause de suffocation, dans lesquelles la respiration, fonction indispensable du système vivant, est forcément interrompue; l'entrée du seul air propre à

LXVII. Les maladies contagieuses ne font aucune exception à ce fait, parceque soit que la matière contagieuse agisse en stimulant excessivement, ou qu'elle agisse par défaut, son opération est toujours la même que celle des autres forces nuisibles, c'est-à-dire que la cause est toujours la même, d'où il suit que l'effet doit être le même aussi (1). Les maladies universelles étant le produit des maladies contagieuses, ainsi que celui des forces ordinaires, elles ne doivent donc pas différer dans leurs conséquences, si ce n'est dans leur degré. L'histoire des maladies contagieuses nous démontre que tant qu'on est en garde contre les effets nuisibles des forces stimulantes ordinaires, toute l'action de la maladie contagieuse se borne tout au plus à produire une légère maladie qui est souvent si faible qu'elle n'offre d'autre

---

la produire est empêchée, ou bien il est remplacé par une autre espèce moins utile à cette fin.

(1) Ce que j'indique dans tout le cours de l'ouvrage latin, par le nom de noxæ excitante, et dans celui-ci par forces excitantes, correspond, dans le langage médical, à ce qu'on appelle causes éloignées; et tout ce que je nomme cause dans le même langage, se rapporte à la cause prochaine.

symptôme qu'une légère éruption sans donner lieu à aucune affection de l'excitement qui puisse être appelée maladie universelle, d'après la notion que j'en ai donnée dans mes Elémens : et quand même la matière contagieuse aurait quelque part à la production des maladies universelles, comme l'effet de son action est le même que celui des autres puissances excitantes, tout ce qu'on peut en inférer pour celles-ci est également en faveur de celles-là. S'il est donc de fait que l'opération des stimulus ordinaires soit de produire premièrement la prédisposition, et en continuant d'agir de même, ou en augmentant de force, de susciter la maladie ; cela doit être également certain relativement à l'action des matières contagieuses. Il est hors de doute que cette matière a la faculté de produire une éruption, outre celle d'altérer l'excitement général ; or l'éruption n'est qu'une simple affection locale (1) qui

(1) La notion la plus courte et la plus exacte que nous puissions avoir des maladies locales pour aborder ce point sans préambule, consiste à établir qu'elles ne sont autre chose qu'une affection d'une partie, qui ne trouble point les fonctions générales. Voyez les Elémens de Méd. § V, VI, et celui qui suit le § XVII.

doit être considérée dans cette catégorie, ainsi que je l'ai fait sentir expressément vers la fin du § LXXVII des Elémens de Médecine, où je dis que s'il arrive que l'application de la matière contagieuse ne soit point suivie d'une maladie universelle, d'une augmentation ou d'un défaut d'excitement ; en ce cas elle sera entièrement locale et étrangère à cette partie de mon ouvrage. Pour en donner un exemple, je citerai ces pustules qui paraissent fréquemment autour des mamelons des nourrices qui ont eu la petite-vérole et qui allaitent des enfans atteints de cette maladie : *Item*, celles qui se manifestent chez des personnes qui ayant éprouvé cette maladie, se trouvent exposées à son infection : dans ces deux cas il n'y a aucune apparence d'affection morbifique universelle. Nous dirons des bubons pestilentiels, lorsque l'éruption n'est point accompagnée de la diminution de l'excitement (1), ce

(1) S'il n'est pas aussi certain ou du moins aussi fréquent que la petite-vérole se montre plusieurs fois chez le même sujet et sous la forme naturelle des maladies universelles, il est au moins bien vrai que les personnes constamment exposées

que nous venons de dire des cas cités relativement au virus variolique, lorsqu'ils n'amènent point une augmentatiou d'excitement.

à l'action de ce miasme après en avoir déjà éprouvé les atteintes régulières, sont cependant sujettes à en contracter quelque légère infection, qui agit seulement sur le corps comme un stimulus local.

Tels sont les cas rapportés par l'auteur. Mais un problême dont la solution a fortement occupé les médecins, c'est la propriété de ce miasme et des autres de n'opérer, généralement parlant, qu'une seule fois sur un système quelconque. La raison la plus plausible qu'on ait apportée d'un tel phénomène a été tirée de la force de l'habitude en vertu de laquelle la machine ne se ressent plus de l'application de certains stimulus, qui l'ont toutefois secouée violemment lorsqu'elle l'a éprouvée pour la première fois. Cette loi des stimulus a été établie par notre auteur, quoiqu'elle ait été connue en d'autres termes même du Père de la Médecine grecque. Le docteur Blanc, pour rendre raison d'un tel phénomène, s'en rapporte à cette même loi, à l'endroit où il parle de la force de la coutume et de l'usage dans la Dissertation sur le Mouvement musculaire dont nous avons déjà parlé. Il s'élève contre cette opinion une difficulté bien naturelle; la voici: comment se peut-il que le stimulus variolique ayant été imprimé une seule fois sur le système, la loi de l'habitude ait lieu à l'avenir?

LXVIII. Pour mieux examiner s'il y a réellement quelqu'exception à la proposition générale que j'ai établie relativement à la nécessité de la prédisposition qui doit précéder les maladies universelles, je vais donner ici la traduction d'un paragraphe

---

cette loi par laquelle il est nécessaire que l'action du stimulus se renouvelle et se continue pendant quelque temps de manière qne l'excitabilité de ce système y devienne enfin insensible ? Il convient d'observer que le stimulus de la matière variolique, lequel produit ordinairement une maladie considérable, n'est pas aussi passager qu'on pourrait se l'imaginer Cette matière dans le période même de la maladie qu'elle produit, développée et multipliée dans tout le système, se trouve dans le cas d'agir d'une manière étendue et sans interruption, puisqu'elle reste toujours inaltérable, ainsi que le prouve sa capacité d'attaquer d'autres personnes, alors même qu'elle cesse de produire ses effets sur celle qui est déjà malade. Il n'est donc pas surprenant que ce stimulus continuel et si étendu, reçu dans le système où il séjourne sans s'altérer, doive perdre à la fin son action sur l'excitabilité. Cette explication peut s'étendre à tous les miasmes contagieux, lesquels de leur nature doivent être inaltérables par les forces du système, sans quoi ils cesseraient d'être contagieux. (*Le Traducteur italien*)

de mes Élémens de Médecine analogue au sujet. Voici le sens littéral de mes propres expressions : « Les poisons, ou ne » produisent point les maladies univer- » selles qui sont le sujet de mes médita- » tions, ou s'ils les produisent, leur effet » étant le même que celui des autres » puissances stimulantes, leur manière » d'opérer doit être la même aussi ; c'est- » à-dire que leur cause doit être la même ». Sans vouloir décider si l'obscure opération de ces corps compris sous le nom de poisons, est ou non productrice des maladies universelles, comme les médecins l'ont généralement supposé (1), ou bien si leur action ne peut aller qu'à produire des maladies locales, la conséquence que je tire ne m'en paraît pas moins juste ; savoir : que si les poisons sont supposés capables de produire une affection générale, leur opération doit être la même que celle des autres puissances, et comme l'action de ces forces ou puissances a été démontrée stimulante, celle des poisons, quelque peu que nous la connaissions, doit donc être

(1) Les poisons, dans les ouvrages de Médecine, sont au nombre des causes éloignées de l'épilepsie.

pareillement excitante. Dans le sujet que je traite présentement, je puis employer avec avantage le dilemme, et conclure en ma faveur avec toute la force de la moderne et de l'ancienne logique, en établissant que si les poisons, ou seuls, ou coopérant avec les forces ordinaires, produisent les maladies universelles, pareillement ou seuls ou accompagnés de ces forces, ils doivent produire la prédisposition aux maladies universelles; mais s'ils sont incapables de produire des maladies de cette sorte, quoiqu'ils conduisent le corps à un état morbifique chez des sujets qui n'y sont pas prédisposés, ce n'est pas une raison de considérer l'affection ainsi produite comme une maladie universelle: en voici encore une autre raison. Puisqu'on ne diminue ni ne guérit par la méthode curative universelle les maladies occasionnées par des poisons, c'est une preuve que la cause et l'effet sont différens, autant que les poisons diffèrent entr'eux. Je ferme l'argument par cette conséquence: que prédisposition et maladie étant intrinséquement la même chose, et ne diffèrant entr'elles que par le degré de force, tout ce qui opérant avec une certaine énergie, pro-

duit la seconde, produit aussi la première si son action est proportionnellement moindre (1). Vers la fin du même paragraphe je m'éloigne un peu de mon sujet pour donner une idée de l'effet certain de quelques poisons qui amènent des affections locales, et pour montrer la différence qu'il y a entre la manière d'opérer qui leur est propre, et celle qui devrait avoir lieu s'ils produisaient une maladie universelle. Ensuite j'observe que la cure de la majeure partie des poisons consiste à les chasser promptement hors du système, et que si ces maladies sont souvent incurables et fatales pour avoir fait une forte lésion à quelqu'organe nécessaire à la vie, cet effet, ainsi que l'autre, donnant lieu à une maladie universelle sans prédisposition, n'ont rien de commun avec le sujet que nous traitons, et doivent être rangés simplement au nombre des maladies locales.

---

(1) *Uno verbo quoniàm opportunitas et morbus idem est* (LII), *magnitudine tantùm differens, quidquid igitur hunc datâ vi facit, illam quoque vi minore faciat necesse est.* L'auteur cite ce passage comme ayant été ajouté à la seconde édition de ses Elemens de Médecine.

LXIX. Dans les forces nuisibles qui produisent ou la prédisposition ou la maladie, on ne doit considérer que le degré de l'une comparé avec celui de l'autre ; ou bien les différens degrés, la valeur de chacun comparés entr'eux, afin de connaître la quantité d'effets nuisibles que chacune d'elles peut avoir produit sur le système, et delà proportionner les moyens qui doivent être employés dans la cure pour détruire l'état morbifique respectif.

LXX. Une parfaite connaissance de la prédisposition est une chose de la plus grande importance : c'est par son moyen que le médecin se règle pour prévenir la maladie et en découvrir les vraies causes, qui sont constamment et infailliblement fondées sur la prédisposition ; et c'est enfin ce qui le dirige pour distinguer les affections universelles de celles qui sont simplement locales,(1) et conséquemment bien différentes des premières.

---

(1) Voilà les bases principales sur lesquelles on doit fonder la vraie connaissance des maladies, et non sur l'apparence trompeuse des symptômes, ainsi qu'on le verra encore mieux lorsque l'auteur parlera du diagnostic. Je ne connais aucune pathologie où la prédisposition ait été considérée sous ce point

LXXI. Puisque la prédisposition aux maladies universelles et ces mêmes maladies sont un état identique du système, nous avons là un caractêre distinctif assez apparent pour ne point confondre les affections générales avec celles qui n'attaquent qu'une seule partie, puisque les universelles sont toujours précédées de la prédisposition, au lieu que les locales ne le sont jamais.

LXXII. Comme l'affection limitée à une seule partie, donne toujours origine à une maladie locale, et puisqueles distinctions faites précédemment sont conformes à la vérité, il s'ensuit que toutes les maladies qui procèdent d'un état quelconque d'une partie affectée par les forces stimulantes ou débilitantes, lorsqu'elles n'agissent point sur l'universalité du système, ou qu'elles n'ont une influence générale qu'en conséquence de la cause locale, comme dans le cas de plaie, de compression, d'obstruc-

---

de vue comme caractère distinctif des affections universelles d'avec les locales : enfin qu'elle ait été définie un moindre degré de maladie, mais qui est précisément, et sans exception, de la même nature que la maladie qui doit se manifester. (*Le Trad. ital.*)

tion, d'affection organique, etc. et non en vertu des puissances nuisibles qui agissent sur tout le système; toutes ces maladies, dis-je, doivent être exclues du nombre des maladies générales, quoiqu'un grand nombre ait une fausse ressemblance avec ces dernières; elles doivent, dis-je, être mises à part, parceque les unes ne s'accordent jamais avec les autres, relativement aux forces nuisibles qui les produisent, ni avec la cause, ni avec la cure, ni en aucune autre circonstance, excepté dans une apparence trompeuse.

LXXIII. Quoique ces maladies soient très-diverses, et souvent même diamétralement opposées entr'elles, il n'a pas été rare que les médecins les aient confondues en prenant les locales pour les universelles. Pour ne pas aller chercher bien loin un exemple de ceci, tel est l'ordre des phlegmasies dans la Nosologie d'Edimbourg : à l'exception de celles qui ont trouvé place dans les Élémens de Médecine, toutes les maladies de cet ordre, cemme gastritis, enteritis, splenitis, nephritis, cystitis, hysteritis, peritonitis, hepatitis, qui sont l'inflammation des divers organes dont chacune d'elles reçoit le nom, toutes sont,

dis-je

dis-je, des maladies locales différentes des maladies universelles par des caractères sûrs et certains que nous avons déjà établis (1). L'hydropisie elle-même, quoi-

---

(1) Je crois faire plaisir au lecteur, en fesant ici l'énumération des maladies que Brown regarde comme universelles. Je commencerai par celles qu'il nomme sthéniques, et dans l'ordre qu'il les a placées lui-même; et je finirai par celles qu'il nomme asthéniques. Les maladies sthéniques accompagnées de pyrexie et d'inflammation externe, sont la péripneumonie, la frénésie, la petite-vérole, la rougeole, l'érysipèle grave, le rhumatisme aigu, et l'inflammation de la gorge. Les maladies sthéniques avec pyrexie, sans inflammation, comprennent le catharre, la synoque simple, la scarlatine, la petite-vérole, la rougeole légère dans lesquelles l'éruption est peu considérable et simplement locale. Celles qui ne sont point accompagnées de pyrexie ni d'inflammation, sont la manie, l'insomnie et l'obésité. Franck reproche au fondateur de la nouvelle doctrine, de n'avoir pas compris dans la classe des maladies sthéniques un grand nombre d'affections morbifiques qui y devraient être placées. Le lecteur peut consulter sur cet objet la note de Franck, dans l'ouvrage de Veikart, p. 131.

Brown place parmi les maladies asthéniques, la maigreur, la mélancolie, la démence, la gale, la scarlatine asthénique, le diabète léger, le rachitis, les différentes hémorragies, telles que celles

qu'on lui attribue d'être produite par tant de causes éloignées, dont l'entière énumération remplirait une page in-folio, n'est souvent dans le vrai qu'une affection qui est loin de mériter le nom de maladie, puisqu'elle est un symptôme de beaucoup d'autres affections, dont la plupart sont locales. Elle est donc bien différente de ces affections universelles auxquelles il convient seulement de donner le nom

du nez, de l'uterus, des vaisseaux hémorroïdaux; la cessation, la rétention et la suppression ou flux menstruel. Il considère aussi comme asthénique, la soif, le vomissement, l'indigestion, la diarrhée, la colique, les maladies des enfans, telles que les affections vermineuses, l'atrophie et la dyssenterie, le choléra-morbus léger, l'esquinancie asthénique, le scorbut, les affections histériques peu violentes, le flux de la vessie, le rhumatisme chronique, la toux asthénique, la goutte des personnes robustes, l'asthénie, le spasme, l'anazarque, les douleurs d'estomac, les afflections hystériques graves, la goutte des personnes faibles, les affections hypocondriaques, l'hydropisie, la toux convulsive, l'épilepsie, la paralysie, le trismus, l'apoplexie séreuse, le tetanos, les fièvres intermittentes; quartes, tierces, quotidiennes, etc. la dyssenterie et le cholera morbus graves, la synoque putride, le typhus simple, l'esquinancie gangréneuse, la petite-vérole con-

d'hydropisie. La même observation a lieu pour cette réunion de symptômes qui ressemble à l'épilepsie, à l'apoplexie, à la paralysie, et à d'autres maladies générales, qu'on a considérées dans les ouvrages sur le diagnostic et dans les nosologies, comme des maladies universelles, quoiqu'elles n'en aient qu'une fausse apparence. Je néglige une infinité d'autres exemples de cette espèce, parceque ce n'est pas le lieu de les rapporter avec quelqu'étendue.

LXXIV. Mais si quelqu'un de mes lecteurs, encore peu fait au langage et aux distinctions médicales, voulait se former une idée de ce à quoi se réduit précisément la distinction que nous avons faite plus haut, il n'a qu'à rappeler à sa

fluente, le typhus pestilentiel, et la peste. Franck pense que ce ne sont pas là les seules maladies asthéniques, et que Brown aurait dû y joindre la péripneumonie nerveuse, les inflammations asthéniques du cerveau et des autres viscères, la pellagre et la fièvre puerpérine. Il est surprenant, dit-il, que Brown ait oublié des maladies aussi communes et aussi terribles, qui sont une confirmation si frappante de la vérité de sa doctrine. Il pense aussi que les dartres sont le plus souvent l'effet de la faiblesse indirecte. (*Le Trad. franç.*)

mémoire tout ce que j'ai exposé sur cette particularité, et qui en peu de paroles se réduit à ceci : que les maladies universelles qui sont le grand objet de la pratique médicale, diffèrent des locales par rapport aux forces nuisibles qui les produisent, et qu'on appelait causes éloignées, même relativement à la méthode curative, et qu'elles n'ont enfin entr'elles aucune ressemblance, si l'on en excepte une ressemblance fallacieuse de symptômes sur lesquels on a fondé jusqu'à ce jour leur caractère distinctif. Or, dans les observations faites sur les symptômes (§ XLII et XLIV), j'ai montré combien ils étaient inutiles et faux en même temps.

LXXV. Le pivot autour duquel roule la distinction sur laquelle j'insiste est celui-ci : que les forces excitantes qui produisent les maladies universelles, sont celles qui agissent sur tout le système en accroissant ou en diminuant l'excitement. Lorsque l'opération des forces qui produisent des affections locales se limite à la partie sur laquelle leur action exerce son pouvoir, la maladie n'est pas universelle ; mais si après leur opération ainsi bornée à la partie, il se manifeste des symptômes plus

généraux, leur cause n'est pas l'augmentation ou la diminution universelle de l'excitement, mais seulement l'affection locale déjà établie. La cause des maladies générales est l'augmentation de l'excitement dans la totalité du système, s'il s'agit d'affections sthéniques, et au contraire dans celles qui sont asthéniques, l'excitement est diminué dans toute la machine. (X, LII, LXV.) Les causes des affections purement locales sont certaines forces qui produisent une division des parties entières, ou en altérant leur texture, comme il arrive en les coupant, en les poignant, les brûlant, les comprimant, et en les assujétissant à une force d'érosion. La cure des maladies universelles consiste à remettre l'excitement dans le degré qui donne la santé, en le diminuant s'il pèche par excès, et en l'augmentant s'il pèche par défaut (1). Il doit donc être très-facile à tout lecteur de comprendre que d'avoir

(1) Dans les maladies locales au contraire, il suffit d'oter les corps qui les produisent, de rapprocher et reunir les parties divisées, et de procurer la régénération des chairs lorsqu'il y a perte de substance : et dans toutes ces maladies on n'a jamais en vue l'excitement universel.

confondu des affections morbifiques d'un caractère si opposé que sont les maladies universelles et les maladies locales ; cela n'a pu qu'être d'une funeste conséquence dans la pratique.

LXXVI. Cette erreur grave et manifeste d'avoir confondu les maladies universelles avec les locales, n'est pas la seule dont la doctrine de la prédisposition nous avertisse. Les distinctions vagues de tant de causes et leur multiplicité erronée qui ont si fort occupé tous les auteurs systématiques, depuis Galien jusqu'à nous, ont été une autre source d'erreurs dans les théories médicales, et de faux principes dans la pratique. De là vient qu'il n'a pas été écrit une seule page sur une seule maladie, où l'on n'ait cru fort essentiel de rechercher ses causes éloignées. Il a été supposé, pour cette raison, qu'il existe une série de forces qui n'ont positivement aucune influence pour produire une maladie, mais dont l'effet est propre seulement à préparer une prédisposition. La prédisposition ainsi produite d'après l'idée commune des médecins, n'est pas un état qui altère par lui-même la santé, et qui diffère seulement de la maladie par le degré de force; c'est

au contraire un état de pleine et entière sûreté ; à moins qu'une autre série de puissances, qui ont été appelées causes occasionnelles procatartiques, ou causes proprement dites, n'agissent en se joignant aux premières, ce qui donne positivement lieu à la maladie. Mais si cette seconde classe de forces vient à être appliquée sans que la prédisposition ait lieu, elles seront parfaitement innocentes. Après cela, les médecins s'apercevant qu'il n'était pas possible d'étendre leurs hypothèses à tous les cas de causes prédisposantes et universelles, furent obligés d'imaginer une autre distinction, et ils établirent que les causes prédisposantes pouvaient croître au point d'occasionner une maladie réelle, et pareillement pour les causes occasionnelles. que leur force et leur nombre pouvaient tellement augmenter qu'elles produisissent le même effet quoiqu'elles ne rencontrassent point de prédisposition. Dans le premier cas ils prenaient les forces comme correlatives, et dans le second ils les considéraient comme absolues, et les appelaient encore principe (1) ou causes sim-

(1) Qu'on lise la Pathologie de Gaubius, l'une des meilleures que nous ayons, et l'on y verra tou-

plement éloignées. En outre, comme quelques-unes de ces forces considérées, ou sous le rapport de leur correlation, ou comme absolues, opéraient dans l'intérieur du système sur lequel elles exerçaient leur puissance, et d'autres sur la superficie externe du corps, on les distingua par la dénomination de causes internes et de causes externes. Les causes prédisposantes et les occasionnelles, qu'on désignait sous le nom générique de causes éloignées, furent appelées, selon leur aspect différent, causes prédisposantes internes ou externes, et causes occasionnelles internes ou externes, ou par une seule dénomination générale,

---

tes ces distinctions métaphysiques de causes. L'auteur les a précisément tirées de là, parceque le texte de la Pathologie de Gaubius était celui que Cullen expliquait à Edimbourg. Si l'on délivrait enfin la Théorie Médicale de ce langage qui est exactement en Médecine ce qu'était autrefois le langage scholastique dans la philosophie, les jeunes gens studieux, mais qui ne sont pas d'un talent supérieur, s'épargneraient la fatigue d'écouter un amas de choses qu'ils n'entendent pas, et les plus judicieux la nécessité dégoûtante de les oublier dans le cours de leur pratique. (*Le Traducteur italien*).

causes éloignées internes ou externes, et dans leur sens absolu, causes éloignées simplement, ou principes internes et externes.

LXXVII. Dès qu'une fois les hommes se sont éloignés de la vérité et de la simplicité de la nature, les erreurs de leur imagination n'ont point de terme, et les distinctions des phénomènes qui n'ont d'existence que dans le renversement et la confusion de leurs idées, vont à l'infini. La source de la fausseté et du désordre de cette théorie, qui tient une si grande place dans tous les grands systèmes de la Médecine, est dans l'ignorance où furent les médecins de l'unité, de la simplicité, de l'égalité de la nature dans la partie la plus importante de son ouvrage, les systèmes vivans. Cette branche de science eût dû avoir un meilleur sort et tomber en de meilleurs mains. Si l'on voulait prêter l'oreille aux discours des médecins et en croire leurs ouvrages, les parties même les plus parfaites des systèmes vivans, telles qu'on les trouve chez l'homme, présentent une extrême complication dans leur structure, dans les connexions de leurs fonctions, et dans l'opération des

forces qui agissent sur ces mêmes parties.
La vérité nous démontre cependant que tout est en eux simplicité, unité, harmonie, et que cette propriété qui distingue l'homme et tout autre système vivant de la matière inerte et sans vie, et sur laquelle agissent toutes les puissances que j'ai assez expliquées, est toujours immuable et la même dans toute l'étendue du système (XXXI). L'action que les forces excitantes opèrent sur cette propriété, est pareillement une, seule, c'est-à-dire toujours stimulante, mais en différens degrés (V, VI, VII.). L'effet qui résulte de toutes ces opérations est encore *un*, c'est-à-dire, la production des phénomènes particuliers aux systèmes vivans qui dans cette espèce plus parfaite sont celle des sens, du mouvement, des opérations intellectuelles, des passions (V). Dans l'espèce des êtres vivans moins parfaite que les autres, comme celle du dernier ordre de la nature animée, et de même dans tout le règne végétal, toutes les fonctions qui leur sont propres dépendent du même principe simple et de la même énergie qui leur appartient à tous. Mais puisque les diathèses sthénique et asthénique, soit qu'elles se bornent à pro-

duire la prédisposition, soit qu'elles parviennent à engendrer la maladie, sont toujours le même état qui varie seulement dans le degré (X, LXXIII), et puisque l'opération des puissances qui donnent lieu à ces diathèses, et celle des remèdes capables de les éloigner, sont pareillement égales ; il s'ensuit que les nombreuses divisions qui ont été faites jusqu'ici des forces ou puissances nuisibles n'ont aucun fondement.

DIAGNOSTIC GÉNÉRAL.

LXXVIII. La violence et le danger qui accompagnent les maladies universelles, est en raison de l'accroissement ou de la diminution du degré respectif d'excitement, soit que cela arrive par des moyens directs, ou par des moyens indirects. La preuve de cette assertion est une conséquence de ce que j'ai exposé jusqu'ici : voilà pourquoi la différence principale des maladies dépend de cette diversité dans le degré d'excitement. Le seul diagnostic d'une importance réelle consiste à distinguer les maladies universelles d'avec les affections locales ou symptômatiques, dont les dernières altèrent quelquefois le sys-

tème total à un tel point que leur ressemblance avec les premières peut facilement en imposer (LXXII). Pour être à même de les distinguer exactement, il faut être bien persuadé que chaque maladie universelle est caractérisée par une diathèse qui la précède, par une autre semblable qui l'accompagne ; et par le mode d'opérer des remèdes opposés à celui des forces nuisibles qui ont produit la maladie (LIV). Les maladies locales au contraire sont caractérisées par l'affection limitée à une seule partie, par une altération du système dont l'origine se trouve dans cette même affection, par le défaut de la diathèse de la maladie à laquelle celle-ci ressemble ; que si cette diathèse l'accompagne quelquefois, ce n'est que d'une manière accidentelle.

LXXIX. Pour se mettre à même de juger ces cas avec un sens droit, il faut faire précéder l'étude des parties essentielles de l'anatomie, mais sans perdre le temps à apprendre les minuties et les superfluités de la science ; il faut avoir lu et avoir bien pesé les ouvrages de l'illustre Morgagni, disséquer les cadavres, et distinguer entre les effets qui restent, les causes qui ne

subsistent plus, examiner avec grand soin les cadavres de ceux qui ont été mis à mort par sentence juridique, ou qui sont morts de blessures ; en un mot, des sujets qui d'ailleurs étaient sains, les comparer attentivement avec ceux des personnes qui sont mortes à la suite de maladies de long cours, ou souvent répétées; rapprocher en particulier les phénomènes des uns et des autres, et ensuite comparer leurs sommes. Mais dans toutes ces analyses, ce qui importe le plus, c'est de ne pas se forger, au moyen des phénomènes observés, des opinions vagues et purement hypothétiques; méthode fatale qui n'a malheureusement que trop prévalu jusqu'à ce jour. Mais surtout il ne faut pas oublier que nous ne devons pas nous attendre à trouver dans les cadavres la cause de la mort, quelle qu'ait été la maladie universelle qui aura précédé. Après quoi le bon sens, accompagné d'un jugement droit, nous dictera le véritable résultat de nos observations.

LXXX. Au reste l'immense quantité des livres de Médecine ne sert qu'à démontrer pour tous également la frivolité des divers systèmes qui y sont consacrés, et l'usage d'abandonner l'un à l'apparition d'un autre

plus séduisant. On a commencé du temps d'Erasistrate, et on a continué depuis, de vouloir faire faire des progrès à la Médecine par le moyen de l'anatomie. Cette branche auxiliaire de notre art fut assez cultivée en Egypte, du temps des Ptolomées, après quoi elle fut expulsée avec ses professeurs, de la métropole de ce pays, par l'effet de l'astuce et de l'hypocrisie de Serapion, qui profita de l'horreur qu'avaient ses compatriotes à toucher les corps morts, pour triompher des rivaux qu'il avait dans la profession anatomique. Cette science reparut de nouveau du temps de Galien, ainsi que les écrits qu'il nous a laissés en font foi ; et dans ces deux derniers siècles on l'a étudiée avec une application si infatigable, que par la découverte de la circulation du sang, le succès a été complet. Non-seulement cette branche de la Médecine a été poussée loin de ses anciennes limites, mais elle a encore rempli les vœux de ceux qui l'ont cultivée avec tant de zèle. De là, Bonnet, Morgagni, Lieutaud, tentèrent de poser les fondemens d'une pathologie dont l'anatomie fût la base, et pour cet effet ils remplirent sept ou huit grands volumes in-folio, d'his-

toires de dissections qui ont dû leur coûter un immense travail, mais dont nous ne tirerons aucun avantage réel que lorsqu'on aura fixé l'utilité des recherches de cette pratique ; c'est-à-dire, quand cette branche de la Médecine sera réputée utile par cela seul qu'elle découvre les effets des maladies universelles, quoiqu'elle ne donne jamais aucune lumières sur leurs causes.

LXXXI. Comme les affections locales internes sont souvent une dégénération ou une conséquence du pervertissement des maladies universelles, notre jugement sur l'absence ou la présence des maladies locales internes doit être guidé par l'examen des maladies universelles qui les ont précédées, et l'on aura plus ou moins raison de soupçonner l'existence des premières, selon que les secondes les auront plus souvent ou plus rarement précédées.

LXXXII. Sans une telle règle de jugement ce serait la plus grande absurdité, comme on ne l'a vu que trop souvent, de rechercher dans le cadavre la cause d'une maladie quelconque soit universelle, soit locale; la première n'étant autre chose qu'un excès ou un défaut d'excitement,

et la seconde ne provenant que de la négligence du traitement convenable et approprié au degré morbifique d'excitement (1).

PRONOSTIC.

LXXXIII. Puisque les forces qui donnent lieu à la diathèse sthénique ou asthénique agissent toujours en produisant un effet plus énergique sur une partie que sur toute autre partie égale (XXXII), le danger de la maladie future pendant l'état de la prédisposition, et celui de mort durant la maladie, sont en proportion avec le degré de la diathèse ou de la partie qui est particulièrement affectée. Mais plus un degré de la diathèse donné s'approchera de l'égalité dans l'universalité du système, moins il y aura de péril : au contraire, s'il se manifeste un degré de diathèse plus énergique sur un organe essentiel à la vie,

(1) Comme la distinction des maladies générales d'avec celles qui sont simplement locales, est de la plus grande importance, et qu'il est souvent difficile de prononcer lorsqu'on est au lit des malades. Voyez la note de Franck, dans l'ouvrage de Veikart. p. 131.

ce n'est jamais sans un danger éminent. De là vient que dans la péripneumonie on craint surtout l'affection des poumons; dans l'apoplexie et le phrénitis celle du cerveau qui est le siége des symptômes urgens; dans l'érysipèle et dans la goutte, lorsque ces maladies attaquent violemment la tête (1). Dans la formation du pronostic les maladies locales et les symptômes devraient être séparés des maladies générales, je m'en rapporte sur cet objet aux notions que j'ai données sur ce point (LXXII). Cette distinction est d'autant plus importante que les remèdes prescrits d'après la nouvelle doctrine sont efficaces dans les

(1) Tout ce que l'auteur a dit jusqu'ici sur la formation convenable des pronostics, en traitant des maladies universelles accompagnées de l'affection de quelque partie, dans lequel cas le péril est d'autant plus grand que l'affection de cette partie est plus forte par rapport aux autres, et que cette partie importe davantage à l'existence de l'individu : tout cela, dis-je, ne change rien au principe déjà établi, qu'on ne peut considérer la partie principalement affectée comme le siége primitif ou comme cause immédiate de la maladie universelle ; et la méthode curative où le médecin doit toujours se proposer de médicamenter tout le système dans les

maladies universelles, tandis que les affections locales, quand on les a laissé empirer, deviennent incurables à quelle méthode que ce soit. Mais quoique la très-grande partie de celles-ci ne soit pas susceptible de guérison, pour engager à l'étude d'une pratique convenable, il faut observer que quand les maladies sont traitées convenablement, et vaincues comme elles peuvent l'être, par le genre de cure qu'elles réclament, on tarit la principale, sinon la seule source des aflections locales. Au reste ces affections ne se présentent pas aussi fréquemment que les praticiens le croient d'ordinaire. Le motif principal de leur fausse opinion vient précisement de la fréquente inutilité des moyens qu'ils mettent

---

maladies générales, ne change non plus en aucune manière. Que le poumon soit affecté tant qu'on voudra dans la péripneumonie et l'asthme, le cerveau dans l'apoplexie et le phrénitis, etc., la diathèse respective une fois établie, ainsi que la forme à laquelle chaque maladie appartient, nous ne devons nous occuper qu'à introduire la diathèse opposée par les moyens convenables, employés avec un degré d'efficacité qui réponde à la grandeur du péril; ce qui nous sera suggéré par l'exacte formation d'un bon pronostic. (*Le Trad. ital.*)

en usage dans ces sortes de cas. Si d'après tout ce que j'ai dit, nous prenons garde que la pathologie, la thérapeutique, les théories et les méthodes curatives de notre art, furent toujours telles que tout ce que les médecins appelèrent causes éloignées n'est autre chose que les remèdes qu'il convient d'employer, et que tous les moyens qu'ils employaient comme remèdes, furent réellement forces nuisibles dans la plus grande partie des maladies, c'est-à-dire, en raison de 97 sur 100, on sera forcé de convenir que la source fatale du défaut de succès de leur commune pratique, soit dans les maladies universelles, soit en voulant prévenir les locales, ne dépend absolument d'une erreur fondamentale dans la science (1). Cette assertion paraîtra plei-

---

(1) L'erreur fondamentale dans laquelle ont donné toutes les sectes de médecins, qui depuis tant de siècles, s'occupent à chercher des remèdes contre le genre humain, consiste précisément en ce qu'ils se sont mépris aux premières et aux plus simples notions de leur objet. puisqu'ils ignoraient ce que c'est que la vie, et parconséquent ce qui constitue la santé et la maladie. Ils ont faussement considéré ces deux états de systèmes vivans comme produits par des puissances diverses, opposées et destruc-

nement confirmée si l'on réfléchit sur l'efficacité de la nouvelle méthode dont on a fait, à l'heure qu'il est, une heureuse expérience dans un si grand nombre de ma-

---

tives l'une de l'autre ; tandis que les forces mêmes qui produisent la vie et la santé, c'est-à-dire toutes les puissances excitantes, sont celles qui produisent aussi la maladie : toute la différence qu'on aperçoit entre ces états ne consiste absolument que dans le degré, c'est-à-dire dans l'opération des puissances excitantes, ou convenable, ou excessive, ou défectueuse ; mais dès qu'une fois on a quitté le sentier de la vérité, et qu'on est imbu des principes faux, il est presqu'impossible de rentrer dans la bonne voie : de là sont venus, pour la plupart, les erreurs où l'on est tombé dans la cure du plus grand nombre des maladies, comme l'a fait voir notre auteur. Enfin le nombre des maladies sthéniques, dont la cause est l'excès de stimulus, est bien moindre que celui qui comprend les asthéniques produites par l'une ou par l'autre espèce de faiblesse : pour en être convaincu, il ne faut que jeter un coup-d'œil sur les nomenclatures. Si l'on en tire le petit nombre des maladies sthéniques accompagnées de quelque affection partielle, comme la péripneumonie, le phrénitis, etc. et pareillement la synoque, la petite-vérole, le rhumatisme, et quelques autres : toutes, hors celles-ci, dépendent de l'une des deux faiblesses. La fausse

ladies, et spécialement dans presque toutes celles des enfans, où la pratique ordinaire était tout-à-fait en défaut. Le succès heureux de cette méthode a souvent démenti un pronostic fâcheux qu'on avait formé, d'après la règle et les idées reçues communément des médecins; circonstance qui n'aura rien de surprenant pour quiconque fera attention que la prédiction de la mort pouvait bien être juste et conséquente, selon les principes adoptés par ces docteurs, mais non d'après les idées saines que la nouvelle doctrine nous donne sur les maladies; laquelle a démenti par sa méthode

---

idée de l'introduction dans le système de quelque force étrangère à la vie et qui occasionne les maladies, a toujours imposé la pratique d'évacuer: et comme la méthode des évacuans débilite, elle ne convient que dans les affections sthéniques. Or les maladies sthéniques sont si peu nombreuses relativement aux asthéniques, que sur cent maladies, pour me servir des propres expressions de l'auteur, quatre-vingt-dix-sept n'ont pas été traitées par des remèdes convenables, mais malheureusement par des puissances nuisibles, plutôt propres à produire les maladies qu'à les guérir. (*Le Trad. ital.*)

curative les pronostics fâcheux des autres médecins (1).

MÉTHODE DE CURE UNIVERSELLE.

LXXXIV. L'indication de cure dans les maladies sthéniques est de diminuer l'excitement dans les asthéniques, de l'accroître, et de procéder ainsi jusqu'à ce qu'on l'ait réduit à ce degré qui est le point du milieu entre les deux extrêmes, et qui constitue la santé. Les maladies universelles n'admettent aucune autre sorte d'indication curative.

LXXXV. Comme ces deux diathèses dépendent de l'opération des mêmes forces nuisibles excitantes, qui varient seulement

---

(1) Nous devons peut-être à ces idées qui circulent sourdement depuis quelqes années, divers excellens traités sur les maladies des enfans qui ont été mis au jour dans ces derniers temps. maladies si peu connues et si négligées, faut-il-dire, jusqu'à nos jours; leur source est ordinairement de cette espèce de faiblesse, que l'auteur appelle directe, c'est-à-dire qui dépend d'un défaut de stimulus, qui n'invite pas assez l'excitabilité à agir. Cette idée juste et précise n'a point guidé, avant ces derniers temps, la reflexion des médecins pour chercher la méthode convenable de guérison. (*Le Trad. ital.*)

dans le degré, de même l'action des remèdes qui prévient et guérit l'une et l'autre, est la même dans les deux cas, mais avec un degré d'énergie opposé à celui qui produit la maladie; la cause et le plan de cure sont également confirmés par des preuves d'induction qu'on peut tirer de chaque fait, sans qu'il puisse y avoir une seule exception (X). Les mêmes forces débilitantes qui guérissent une maladie sthénique, en guériront toute autre de la même nature; et les mêmes forces stimulantes capables d'éloigner une maladie asthénique, auront la même influence sur toute autre maladie de la même classe. La paralysie, en tant qu'elle est curable, l'hydropisie, lorsqu'elle est véritablement une maladie universelle (LXXII). La goutte et les fièvres ne se guérissent-elles pas, ou ne se mitigent-elles pas du moins par les mêmes remèdes? La péripneumonie, la rougeole, la petite-vérole, le rhumatisme, le catharre ne se guérissent-ils pas par des remèdes opposés aux premiers? et ces remèdes eux-mêmes ne sont-ils pas tels qu'ils accroissent les forces de la vie dans la diathèse sthénique, et qu'ils les diminuent dans la diathèse asthénique? Leur opéra-

tion dans les deux cas est donc commune, et toute la différence qui existe entr'elles consiste dans les paroles et non dans la nature de la chose.

LXXXVI. Les remèdes de la diathèse sthénique sont des puissances ou forces qui excitent avec un stimulus plus faible que celui qui convient à l'état de santé, et que dans la cure, pour abréger l'expression, je distingue par le nom de forces ou puissances débilitantes; les remèdes de la diathèse asthénique sont des puissances qui excitent avec plus de véhémence que l'éclat de santé ne le réclame. Je les appelle dans la pratique, forces ou puissances stimulantes, pour les distinguer plus aisément des premières.

LXXXVII. Ces puissances peuvent être employées avec plus ou moins de liberté, en proportion de la violence de la diathèse et de l'affection locale qui l'accompagne. On ne doit pas confier à l'action bienfesante d'un seul remède la cure d'une maladie quelconque, grave ou légère; et ce remède ne doit jamais être dirigé sur un lieu particulier, de préférence à tout le reste du système, dans la vaine attente de retirer quelqu'utilité de cette direction,

comme si ce lieu était le siége de la maladie (XXXVII). L'usage de plusieurs remèdes est préférable à celui d'un seul, parceque de cette manière leur énergie est appliquée directement sur une plus grande étendue du système, et que l'on opère à-la-fois plus complètement et plus également contre la diathèse prédominante (1). Celui qui limite à une seule partie l'application de ses remèdes, agit sans conséquence, et peut être comparé à un homme qui se proposant de déraciner un arbre, se bornerait à en couper une branche (2). Je parlerai plus bas de la dis-

---

(1) Si ces vérités avaient été plutôt connues et établies dans la Médecine, on n'aurait pas fait un si grand abus des idées sur les remèdes spécifiques, soit par imposture ou par ignorance empyrique. Il faut convenir cependant que dans ces derniers temps il a été fait une grande réforme en matière de spécifiques, et qu'il n'y a presque plus de maladies qu'on veuille guérir par le moyen d'un seul remède, ni de remède qui ne serve à la cure de plusieurs maladies. La pratique moderne nous en offre plusieurs exemples. (*Le Trad. ital.*)

(2) Cette maxime devrait être imprimée dans l'ame des médecins symptômatiques qui varient leurs indications selon les symptômes qui se manifestent: pratique trop commune dans notre art,

tinction des remèdes universels d'avec les remèdes locaux.

LXXXVII. Puisque chaque maladie et chaque prédisposition dépendent de l'accroissement ou de la diminution de l'excitement, et que l'une et l'autre sont éloignées par la réduction de l'excitement au juste point de milieu (X). Nous devons donc, soit pour prévenir ou pour guérir les maladies, mettre toujours en usage l'indication proposée (LXXXIV); c'est-à-dire qu'il faut toujours stimuler ou affaiblir (LXXXVI). (1) Mais il ne faut jamais

---

puisque la connaissance des maladies a été principalement basée sur les symptômes, et qu'on a toujours négligé la connaissance des vraies forces nuisibles que produisent les maladies. On n'a fait pareillement aucune attention à l'état de prédisposition occasionné par ces mêmes causes, et qui ne diffère de la maladie que par le degré d'intensité. Il n'est donc pas étonnant que les médecins aient été si long-temps dans l'erreur. (*Le Trad. ital.*)

(1) A proprement parler, stimuler et affaiblir ne sont pas deux choses contraires, l'auteur ne veut pas détruire ici ce qu'il a établi ailleurs, que tout ce qui opère plus ou moins sur les systèmes vivans, est toujours un stimulus plus ou moins énergique, selon le degré de son action. Ce n'est

se désister d'agir, ni confier la maladi aux seules forces de la nature qui sans le concours des puissances externes, est null (1).

LXXXIX. La seule attention qu'on doive apporter dans la cure, à la matière morbifique, c'est à lui donner le temps de se porter hors du système (2) ; mais

---

donc que par un langage de convention qu'il oppose affaiblir à stimuler : et il ne veut dire autre chose sinon qu'il faut employer dans une série de maladies et de prédispositions, des stimulus actifs et énergiques ; et dans la série opposée, des stimulus doux et légers, soit pour la quantité, soit pour la qualité.

(1) Dans la première édition des Elémens de Médecine il ya une réfutation complète du stalianisme, c'est-à-dire de cette doctrine médicale qui attribuait la cure des maladies aux seules forces de la nature : j'en fais un article à part dans cet ouvrage, et il en occupera la dernière partie (*Elém. de Méd.* XCV).

(2) Ceux qui liront cet ouvrage avec l'attention qu'il mérite, ne feront pas un reproche à l'auteur d'avoir nommé la matière morbifique : ils verront bien qu'il n'entend pas une matière quelconque, productive de la maladie dans le sens qui lui est donné communément ; il n'entend pas cette matière qui reste dans le système dès que l'état de prédisposition commençant à diminuer comme il l'a observé précédemment, la quantité de transpira-

soit qu'elle agisse comme les autres forces excitantes, tantôt en stimulant, tantôt en débilitant ; soit qu'elle donne sa forme particulière à la maladie respective, en joignant, pour cet effet, une maladie locale à une maladie universelle ; dans aucun de ces deux cas, il n'y a point de

---

ration diminue aussi à mesure que l'individu entre dans l'état de maladie. Cette matière est si loin de pouvoir être la cause de l'affection, qu'elle n'en est qu'un des premiers effets : elle n'a lieu que lorsque la diathèse sthénique, prédominante dans l'état de prédisposition par l'accroissement de l'excitement, a déjà interverti l'ordre et déconcerté les fonctions naturelles de sorte que la peau du grand organe, sécrétoire de la transpiration, n'est plus apte à en fournir une quantité convenable. La méthode respective de cure ne change point ; mais il faut prendre garde que le froid ne vienne point tout-à-coup arrêter cette sécrétion lorsqu'elle recommence à s'établir et que la matière qui était retenue est peu à peu expulsée. Si dans un pareil cas on se permettait l'application du froid (soit en exposant le malade à un air froid, ou de toute autre) le système ne manquerait pas de se ressentir de l'application subite d'un tel débilitant sur la superficie du corps ; soit encore par l'action débilitante ou stimulante que la matière retenue pourrait exercer, ou enfin par l'action combinée de ces deux causes. (*Le Trad. ital*).

nouvelle indication ; car si la maladie est traitée comme elle doit l'être ; considérée comme universelle, toute éruption avec ses phénomènes consécutifs, toute espèce d'inflammation, toute exulcération, et enfin toute la série des autres symptômes doivent céder à l'action victorieuse de la méthode de cure universelle appropriée ; et si en conséquence d'une mauvaise méthode curative, il arrive le contraire, alors les symptômes locaux sont aggravés, ainsi que l'affection générale. C'est ce que l'on a vu depuis long-temps dans la petite-vérole, et dernièrement dans la rougeole (1). Combien de fois ne l'a-t-on pas éprouvé dans la peste, dans l'inflammation de la gorge, gangréneuse ou maligne, et dans d'autres cas de typhus accompagné de semblables affections locales. Dans les deux derniers cas le péril est toujours proportionné au degré de la maladie universelle, sans lequel l'affection locale n'a en elle-

(1) Que le catharre et tous les autres symptômes de cette nature dans la rougeole soient sthéniques ou dépendans d'un excitement excessif : cela a été une de mes dernières découvertes (*Elém. de Méd.*) v. CCCLXXVIII ; CCCLXXXII ; CCCCVII, jusqu'à CCCCXII.)

même rien de formidable. La même observation est également vraie à l'égard des premiers cas, puisqu'encore que la matière contagieuse ait été appliquée au système, la maladie universelle ne se manifeste que lorsque les puissances nuisibles qui opèrent sur toute la machine, sont préalablement devancées, puisque le péril s'accroît en raison de la violence avec laquelle ces forces ont opéré, et puisqu'enfin la cure dépend en entier des remèdes qui agissent universellement. C'est une preuve claire, qu'aucune matière contagieuse, ou quelle autre que ce soit, ne forme pas proprement et à elle seule, la cause de la maladie qu'elle accompagne ou qu'elle caractérise : ou bien, comme cela est plus probable, que si elle y contribue pour sa part, elle n'agit pas différemment que les autres forces nuisibles. Mais si en conséquence d'une mauvaise méthode curative, l'opposé a lieu, les symptômes locaux sont aggravés ainsi que la maladie universelle.

XC. Comme dans le cas d'excès ou de diminution d'excitement, la quantité de la transpiration propre à l'état de santé diminue, et qu'elle se supprime lorsque l'état

de maladie remplace celui de prédisposition (ainsi que je l'ai dit (LI.) et que je l'expliquerai plus amplement dans la suite) nous devons, afin de procurer une issue plus sûre à toute la matière morbifique, avoir le plus grand soin de provoquer et de maintenir la transpiration. Mais ce moyen ne porte pas avec lui une autre indication curative ; puisque les moyens propres à en obtenir ce résultat, sont ceux précisément qui ont le pouvoir d'éloigner ces deux diathèses en proportion du degré de force avec lequel chacun d'eux est employé. Ainsi nous ne pouvons pas dire que ces moyens soient utiles par leur action locale, mais par leur opération sur tout le système.

XCI. Si une personne, après avoir joui dans les premiers temps de sa vie des délices d'une table somptueuse, se trouvait dans un âge avancé, soit par choix ou par nécessité, restreinte à un genre de vie sobre ; si, dis-je, une telle personne paraît être dans un excès de sang et de vigueur, nous ne dirons pas, selon l'opinion vulgaire, qu'elle est pléthonique (1). Nous

(1) Excès de sang supposé par les médecins être la cause de beaucoup de maladies ; à chacune

avancerons au contraire (à moins qu'il n'y ait une cause évidente de pléthore récente , (ce qui n'est pas impossible); qu'elle est affectée de débilité indirecte. Cette conséquence sera d'autant plus juste, que nous remarquerons, qu'à ces forces qui furent d'abord nuisibles, en mettant le système dans un état d'excès de vigueur, il en a succédé d'autres d'une nature directement débilitante (1). Dans cette circonstance il ne faudra pas entreprendre un plan de cure débilitante, ce qui accroîtrait la faiblesse directe, ni un autre trop stimulant (LXXXVI), ce qui augmenterait la maladie qui est l'objet principal de la cure , c'est-à-dire, la faiblesse indirecte ; mais il faudra prendre un juste milieu entre les deux extrêmes, et s'en

---

desquelles nous observons toutefois précisement le contraire, c'est-à-dire rareté ou défaut de ce fluide : et quoiqu'il y ait des maladies où l'excès de sang existe réellement, dans aucune d'elles néanmoins cet excês du sang n'a pu être supposé la cause de l'état morbifique.

(1) C'est-à-dire d'un stimulus très-peu actif; car il ne faut pas perdre de vue que ceci est un langage relatif, comme on le voit à la note 1re sur le § (LXXXVIII.) page 90 du 3e cahier.

tenir

tenir à une méthode curative moyenne, c'est-à-dire simplement corroborante, comme on l'entend communément.

XCII. Mais comme la mesure de la valeur et de la quantité des remèdes qu'on doit employer dans la cure, doit être proportionnée au degré de la maladie, avec laquelle, pour ne point me répéter, je mets ensemble la prédisposition, il est naturel de prendre en considération pour l'indication curative, l'âge, le sexe, l'habitude, la constitution, le climat, le lieu que le malade habite, et enfin l'opération de toutes les forces proprement dites excitantes, de toutes celles que j'ai appelées nuisibles, de tous les remèdes qui ont été d'abord mis en usage, soit convenablement ou non. J'ai montré dans mes Élémens les principaux cas de faiblesse directe et de faiblesse indirecte.

XCIII. Pour en venir plus précisément à la cure de la faiblesse indirecte (1), à

(1) Cette espèce de maladies forme une partie de celles que M. Tissot a décrites dans son Essai sur les maladies des personnes qui s'adonnent aux plaisirs et qui vivent avec luxe. Telles sont, par exemple la goutte, l'asthme et autres affections des poumons, les fréquens dérangemens d'estomac

quelque degré qu'elle soit parvenue, et quel que soit le stimulus qui lui a donné naissance. La quantité des excitans qu'on doit mettre en usage ne doit pas être beaucoup moindre que celle qui a causé la maladie (1) ; et nous devons ensuite le

---

et des intestins, etc. auxquels Brown ajoute l'apoplexie, qni a été considérée mal-à-propos jusqu'à ce jour comme une maladie dépendante de pléthore ou d'excès de vigueur, ainsi qu'on le verra par la suite. (*Le Trad. ital.*)

(1) La plus rebelle de toutes les maladies de cette espèce, la podagre, sera vaincue par une méthode curative dirigée d'après ce principe. On voit par-là combien doit être dangereuse la soustraction soudaine des stimulus habituels, c'est-à-dire la diète débilitante, par le moyen de laquelle on tâche le plus souvent de guérir cette maladie. M. Tissot guidé par une pratique judicieuse, a senti en partie cette vérité, lorsque conseillant la diète lactée, sinon pour guérir la podagre, du moins pour la calmer, il ajoute qu'aux personnes âgées surtout, il ne prescrirait point l'abstinence du vin. Mais on demandera peut-être comment la diète lactée qui ne peut être appelée stimulante, a cependant produit de si bons effets : je répondrai d'abord, que ce n'est point la véritable méthode curative de la podagre : ceux qui la conseillent le savent bien, et l'expérience nous le confirme tous les jours. Mais que la diète lactée doive être considérée comme stimu-

diminuer peu à peu jusqu'à ce qu'il soit tel qu'il est nécessaire à l'état de santé : de cette manière la maladie diminuera par degrés, et sera enfin totalement surmontée.

---

lante, et même dans un degré qui n'est pas le plus bas, c'est ce que comprendra aisément quiconque sait que l'action des substances alimentaires se réduit toujours à exciter, et que l'usage du lait dans tant d'autres maladies de langueur a produit de bons effets par sa qualité nutritive. Or si l'on convient, comme personne ne s'y refusera sans doute, que le lait est un excellent nutritif, il faudra qu'on avoue pareillement qu'il stimule, puisque le stimulus est toujours la dernière et même la seule action des alimens et de tout ce qui opère sur les systèmes vivans. Si par nutrition on ne veut entendre qu'une augmentation de poids et de volume dans le corps nourri, ce qui arrive particulièrement dans le premier période de la vie, ou une simple compensation de ce qui se perd insensiblement, comme cela arrive lorsque l'accroissement de la machine est terminé. Je répondrai que ce n'est point en cela précisément que consiste la nutrition ou le maintien de la vie elle-même. Une telle augmentation est un effet secondaire dont la première cause est due au maintien de l'excitement dans un équilibre convenable sur tout le système, et aux substances alimentaires, ou, pour m'expliquer plus en géné-

R 2

XCIV. Nous devons tenter de détruire l'effet nuisible d'un stimulus quelconque, d'abord par l'usage du même stimulus, mais employé dans un degré un peu inférieur .On passera ensuite à un autre qui ait de l'analogie avecle premier, delà à un troisième analogue au second, et d'une manière graduelle on fera passser insensiblement des stimulus violens et diffusibles, qui ne sont pas propres à la nature de l'état de santé, à ceux qui sont plus modérés plus durables, et qui pour cette raison conviennent mieux précisément à ce même état, que dès-lors les stimulus ordinaires maintiendront et conserveront.

XCV. Telle est donc la nature de l'excitabilité épuisée par les stimulus, que la mort s'ensuivrait bientôt, si l'on ne fesait agir soudain un degré de stimulus suffisamment énergique, quoiqu'un peu moins excitant que celui qui la consumait, jus-

---

ral, à tous les stimulus qui agissent sur l'éeonomie animale. Les limites d'une note ne me permettent point d'étendre ces idées ; si ce ne sont pas celles qu'on a généralement sur la nutrition, ce sont du moins des conséquences incontestables des principes établis jusqu'ici. (*Le Trad. ital.*)

qu'à ce qu'on puisse conserver la vie en s'arrêtant aux stimulus modérés, conformes à la nature, où même un peu plus forts. De là vient la grande difficulté de guérir les grands buveurs et les crapuleux, leurs maladies étant la conséquence de leur intempérance passée. Nous dirons la même chose de tout autre stimulus dont on aura fait un usage excessif. Tout ce que nous venons de dire regarde la cure qu'on doit suivre dans le cas de faiblesse indirecte.

XCVI. Qu'on ne s'imagine pas que dans cette espèce de débilité il soit utile d'employer la méthode curative de l'asthénie directe, pour rappeler la vigueur de l'excitabilité languissante et épuisée, car aucune des deux espèces de faiblesses n'est curable par l'autre, ni aucun degré de l'une, en introduisant quelque degré de l'autre. Seulement dans le progrès, vers la faiblesse indirecte, les puissances débilitantes employées judicieusement, soutiennent et raffermissent cette vigueur, qui était comme sur le point d'être consumée (1) ; alors nous préviendrons l'évé-

(1) Lorsque l'action des stimulus commence lentement et par degrés à devenir excessive, le sys-

nement, en ordonnant les bains froids, en diminuant la quantité ordinaire des alimens et des boissons, et par d'autres soustractions semblables faites dans la série des stimulus qui opèrent habituellement sur le système.

XCVII. Il faut commencer le traitement de la faiblesse directe par un léger degré de stimulus, et l'augmenter insensiblement (1), jusqu'à ce que l'excès morbi-

---

tème s'achemine et fait des progrès vers la faiblesse indirecte, si par l'action imprévue des forces excitantes nuisibles et par un état de prédisposition il n'arrive une maladie sthénique. Dans un tel état, une soustraction de stimulus amenée insensiblement, rend (si je puis m'exprimer de la sorte) l'excitement rétrograde, et le réduit à cette latitude qui constitue l'état de santé. Au reste, quand l'une ou l'autre de ces faiblesses existe positivement dans le système, la directe, c'est-à-dire celle qui vient d'un défaut de stimulus, ne guérira jamais l'indirecte, c'est-à-dire par excès de stimulus, et *vice versâ*, quoiqu'au premier coup-d'œil cela paraisse naturel. Cela ne souffrira pas de difficulté aux yeux de ceux qui auront bien saisi les lois de l'excitabilité et des stimulus que l'auteur a établies.

(1) C'est-à-dire la langueur, en lui substituant à l'état contraire, la vigueur.

fique disparaisse, et que l'état primitif de santé reparaisse de nouveau.

XCVIII. L'attention principale qu'il faut avoir dans la cure de cette espèce d'asthénie, c'est de ne pas accroître la faiblesse directe déjà existante, et de ne point introduire l'opposée : nous venons d'en dire les raisons, comme aussi parceque la cure stimulante portée à l'excès, convertit la diathèse asthénique en sthénique ; celle-ci en faiblesse indirecte, et qu'enfin la faiblesse indirecte mène à la mort. Il faut être très-réservé dans l'administration des excitans : mais si d'un côté l'on doit éviter les puissances directement débilitantes, dont nous avons fait l'énumération (XCVI), il ne faut pas oublier que la mesure et l'énergie des moyens curatifs doivent être proportionnés à la nature et au degré de l'état morbifique. La raison en est évidente ; car comme la vie dépend du stimulus (IX, X), et que son excès ou son défaut produit des maladies qui sont toujours en rapport avec le degré de l'un ou de l'autre ; il est de même nécessaire que les remèdes qui doivent ramener à un juste point ces deux déviations, soient adoptés au degré respectif

de chacune. Pour exposer plus clairement cet objet que nous devons sans cesse avoir en vue, en voulant fixer une méthode de cure convenable, je me servirai d'un exemple. J'observerai donc que la soif, lorsqu'elle vient de faiblesse, devient d'autant plus ardente qu'on tente davantage de l'étancher, par le moyen de l'eau froide, et qu'elle dégénère même par-là en nausées et en vomissement ; tandis qu'une boisson spiritueuse, telle que le vin pur, suffit pour l'arrêter et prévenir ainsi les fâcheux symptômes qui se seraient manifestés. Au contraire la soif, quand elle vient d'une cause sthénique, augmente par l'usage des boissons fortes, et celles-ci produisent à-peu-près la même série de symptômes que nous avons dit être l'effet de l'eau dans le premier cas. Dans celui-ci, l'eau froide étanche la soif et prévient tout ce qui pourrait arriver de fâcheux. Dans la première partie des Élémens de Médecine, j'ai insisté sur cet important sujet, et j'y établis le principe duquel il dépend.

XCIX. Dans l'endroit que je viens de citer, j'observe que cette excitabilité abondante tend à la mort avec précipitation,

que les seuls moyens de la réveiller et de s'opposer à la faiblesse, sont d'employer d'abord une très-petite quantité de stimulus, de sorte qu'il excède à peine ce degré léger qui produit la maladie. Mais après avoir épuisé une partie de cette excitabilité excessive (1), il convient d'être moins parcimoneur dans leur usage et d'augmenter insensiblement les excitans à mesure que l'excitabilité se consume davantage; (2) enfin on accroît leur force jusqu'à ce qu'on soit parvenu à consumer les degrés superflus de l'excitabilité, et qu'on ait obtenu un juste milieu (3) (XIII). Cet état est directement opposé à celui de la faiblesse produite par la perte excessive de l'excitabilité (XL) et au danger de mort qui en résulte. C'est pour cela qu'il ne

---

(1) Ou bien après qu'on a conduit à l'état de vigueur une partie de cette excessive excitabilité.

(2) A mesure qu'on détruit la langueur de l'excitabilité.

(3) C'est-à-dire à son vrai point de vigueur.

(4) C'est-à-dire qui constitue l'état de langueur

faut pas, dans l'idée de restaurer une personne affamée, lui faire prendre beaucoup d'alimens succulens ; ni des boissons copieuses à celui qui est très-altéré. La première de ces deux personnes doit être alimentée à petites doses chaque fois, et la seconde doit commencer par gorgées, après quoi on augmentera graduellement les alimens à l'une, et les boissons à l'autre. Un homme engourdi par le froid, doit recevoir graduellement l'action de la chaleur, et à celui qui est plongé dans la douleur ; on ne doit annoncer une nouvelle consolante qu'avec beaucoup de précaution et d'une manière insensible. Le bonheur du jeune Romain qui survécut à la fatale défaite de Cannes, devait être rapporté à sa mère avec la plus grande circonspection et en prenant la chose dans le plus grand éloignement. On devait d'abord lui annoncer cette nouvelle comme un rapport et augmenter ensuite peu à peu les degrés de probabilité, jusqu'à ce qu'enfin la nouvelle lui fût donnée avec tous les caractères de la certitude. C'est alors seulement qu'on devait présenter ce fils chéri à cette mère tendre et sensible;

même il eût été utile de la préparer par d'autres stimulus, tels que le vin ou toute autre liqueur (1) spiritueuse.

C. Lorsque la faiblesse directe est tellement excessive que l'excitabilité ne répond plus à l'action du même stimulus diffusible, quoique celui-ci soit un des plus violens, il ne faut pas oublier que d'autres excitans de la même nature peuvent être employés à la place de celui dont l'effet a manqué. Il y a des cas où après avoir inutilement administré l'opium, l'on obtient de l'usage du musc, ou de l'alkali volatil, ou du camphre, ou enfin de l'éther, l'effet de consumer l'accumulation morbifique de l'incitabilité, et la cure a été quelquefois complette, en continuant l'usage des stimulus que je viens de nommer, et en renouvelant celui de l'opium.

CI. Puisque ce sont les mêmes forces

M. Girtaner, dans le Mémoire que j'ai mentionné dans le discours préliminaire, cite ce même fait historique, et en tire, en d'autres termes, la même conséquence relativement à l'action imprévue d'un stimulus, lorsque le système est dans un état d'affaiblissement (*Le Trad. ital.*)

excitantes qui produisent la vie et tous les phenomènes, en opérant tantôt dans une juste mesure, eu raison du degré d'énergie avec lequel elles sont appliquées au système, et puisque la même chose arrive relativement à ces forces, lorsqu'elles sont employées comme remèdes dans la cure des maladies, il faut donc avoir toujours ces deux choses présentes à la mémoire, en premier lieu d'appliquer à la machine l'espèce de forces qui convient à l'état où elle se trouve, et secondement d'être attentif à ne pas outrepasser les limites de l'excitement qui constituent la santé, et de prendre garde qu'en changeant une diathèse en un autre, au lieu de faire une cure bien étendue de la première maladie, on ne lui en substitue un autre, et qu'on ne mette même la vie du malade en danger.

Fin de la première partie, et du Premier Volume.

ABRÉGÉ
DE
LA NOUVELLE DOCTRINE MÉDICALE
DE BROWN.

SECONDE PARTIE.

§ I. Dans la première Partie de cet Abrégé, j'ai tâché d'exposer avec précision et clarté les propositions nécessaires au développement du principe fondamental de la Nouvelle Doctrine, comme je l'ai déjà exposé dans mes Élémens de Médecine; j'ai ajouté partout des observations, et je me suis étudié à me rendre clair et intelligible, afin de donner une idée suffisante de mon sujet aux lecteurs philosophes et aux médecins qui n'ont pas de nombreuses et profondes connaissances dans leur art. Dans cette seconde Partie j'entreprends de présenter le tableau du reste et ce qui se trouve dans l'ouvrage latin que je viens de citer, et des diverses applications qui y sont faites des vérités qu'on y établit.

II. Dans le premier chapitre de la seconde Partie de mes Élémens, je mets sous les yeux les forces excitantes qui produisent les diathèses sthéniques ou asthéniques, selon que chacune de ces forces donne naissance à l'un ou à l'autre de ces deux états, en opérant avec plus ou moins de vigueur et de force sur le système. L'ordre dans lequel je les dispose, est précisément celui qu'on voit énoncé dans les §§ I, II de cet Abrégé, qui correspondent aux §§ XI, XII de mes Élémens. La cause de chaque diathèse ou l'état respectif d'excitement produit par l'opération des forces excitantes qui le constituent, est exposée succinctement dans les paragraphes XLVIII et CLXIX. Dans le troisième chapitre je fais une description concise de la diathèse sthénique, ou des principaux symptômes qui caractérisent cette disposition morbifique du système. Le cinquième contient l'histoire également serrée de la diathèse asthénique ou de ses symptômes les plus remarquables. Enfin le quatrième et le sixième chapitres donnent l'explication des symptômes principaux, l'un de la diathèse sthénique, et l'autre de celle qui est asthénique; ce que je ne fais point dan-

le dessein de suppléer à quelque défaut qui pourrait se trouver dans le principe fondamental, ou dans les différentes propositions sur lesquelles il repose, mais seulement pour le confirmer et l'éclaircir davantage. Cette partie de mon ouvrage est donc bien différente de toutes les autres symptomatologies qui ont paru jusqu'à ce jour, comme on peut s'en convaincre par l'inspection de tous les autres systèmes de Médecine; car les symptomatologies dans les écrits dont je parle, ne sont communément qu'autant de pièces de remplissage, autant de diverses inventions employées à suppléer au défaut d'un principe solide, lequel défaut partout où on le rencontre dégrade ces systèmes (1). Nous pouvons dire de tous, avec vérité, qu'ils ne sont autre chose que de petits systèmes compris dans un autre plus grand et plus uni-

(1) Le principe auquel l'auteur fait allusion est la connaissance de ce en quoi consiste la vie qui n'est produite que par l'action des stimulus, et dont l'excès et le défaut constituent toutes les affections morbifiques. Cette idée suffit pour détruire le magnifique appareil des classifications artificielles et des systèmes de maladies.

versel, qui eût dû être connu auparavant, pour être ensuite établi dans toute son extension. Au lieu d'éclaircissemens, ces systèmes ne nous présentent que contradictions ; au lieu d'explications, nous y trouvons des exceptions à leurs règles, et tout enfin se réduit à un jargon mystérieux, hypothétique et sans liaison. Lorsqu'on avait besoin, plus qu'en aucune autre circonstance, d'une démonstration solide, claire, conséquente et fondée sur un principe commun. Pour m'expliquer en peu de mots, on ne nous présente là que ténèbres au lieu de clarté, incohérence pour unité, énigmes et jeux de mots, pour explications naturelles, et comme la fin d'après laquelle tous ces systèmes tendent à se perfectionner, n'est autre chose qu'une déviation totale de la vérité et de la simplicité de la nature, nous pouvons, sans hésiter un seul instant, les qualifier tous d'effet du renversement de la raison humaine.

III. Les quatre derniers chapitres dont il est fait mention ci-dessus, comprennent depuis le premier § CLI jusqu'au CCXXXVII, ou depuis le troisième jusqu'au quatrième chapitre de la seconde

Partie. Dans toutes les parties de mon ouvrage, mais spécialement dans celle-ci, le principe fondamental de ma Doctrine, et l'examen particulier des divers phénomènes se confirment les uns les autres et s'éclaircissent réciproquement; mais l'ordre et la disposition de tous les symptômes dans cette partie de mon ouvrage, ne sont pas encore amenés à ce degré de perfection que je desire. Je mets en attendant, sous les yeux de mes lecteurs, l'exemple d'une distribution naturelle des principaux symptômes asthéniques avec cette proportion dans laquelle ils augmentent au point de produire l'état morbifique, en commençant à la plus légère perte d'appétit, et finissant aux convulsions les plus violentes, aux affections spasmodiques des organes du mouvement volontaire (1),

(1) Le mouvement volontaire est le mouvement du corps qui est produit par les muscles d'après le consentement de la volonté, comme il arrive en marchant, en étendant les membres, etc. Le mouvement involontaire est celui qui est formé sans la conscience ou l'intermède de la volonté, comme le mouvement du cœur, celui du ventricule et des intestins, par le moyen des fibres qui sont musculaires, mais qui ne sont point rangées par faisceaux, ainsi que celles des muscles le sont.

telles que le tetanos et l'épilepsie. Cette série de symptômes commence précisément par la perte de l'appétit, à laquelle succèdent le dégoût des alimens, la soif, les nausées, le vomissement, les douleurs de l'estomac et des intestins, les douleurs dans les autres parties externes du corps, qui sont dans les deux cas, tantôt spasmodiques et tantôt convulsives. Je les explique depuis le § CVC, jusqu'au (CCIII), et je démontre que toutes tirent leur origine d'une série d'agens débilitans (1), et qu'elles cèdent sans exception à l'usage des remèdes corroborans : fait prouvé jusqu'à l'évidence dans l'ouvrage latin que j'ai cité déjà si souvent, et qui est absolument neuf pour ceux qui ne sont pas instruits de la nouvelle doctrine pour donner une idée suffisante tant de cette explication que du point de vue important sous lequel, par son moyen, les symptômes sont classés dans le (CVC) de mes Élémens. Voici comme je m'exprime :

IV. Le cours naturel des symptômes dans la chaîne naturelle dont nous avons

(1) L'original dit forces débilitantes ; ce qui signifie absolument la même chose.

fait mention, commence au plus faible d'entr'eux, tel que la perte de l'appétit (qui vient du défaut ou de l'excès des stimulus, comme les alimens et les autres puissances excitantes), et finit aux symptòmes les plus violens, tels que les douleurs spasmodiques et convulsives. Par les raisons déjà exposées, d'abord l'appétit manque (1); si le régime débilitant d'où cette perte a tiré son origine est continué,

(1) L'excitabilité n'étant pas suffisamment mise par une certaine quantité de stimulus, s'accumule ou, en d'autres termes, devient inerte et languissante; car excitabilité accumulée, défaut de vigueur ou faiblesse du système, sont des expressions entièrement sinonymes. Dans cet état elle n'est point susceptible de réagir avec vigueur par la continuation de cette faible dose de stimulus qui l'a réduite et la réduira de plus en plus dans l'inaction. Voilà pourquoi le stimulus de la faim pour se faire sentir, ne doit pas trouver l'excitabilité dans un état de langueur ou d'accumulation excessive. C'est ainsi qu'une personne éprouve d'autant moins la sensibilité de la faim qu'elle est plus affaiblie par le jeûne, et cette sensation diminuera toujours et se convertira ensuite en une aversion pour les alimens à mesure que l'état de langueur du système augmentera, c'est-à-dire que l'excitabilité s'accumulera (*Le Traducteur.*)

on la verra s'augmenter, et si l'on ne fait usage d'une espèce d'alimens appropriée, comme seraient, par exemple, les soupes animales, peu-à-peu le dégoût des alimens s'ensuivra. Si l'on continue de bannir les stimulans, bientôt la soif succédera, et il s'élevera, pour la satisfaire, un desir ardent de tout ce qu'il y a de plus débilitant, comme l'eau froide. Cette boisson sera préférée à celles qui sont meilleures et plus fortifiantes, on l'avalera avec avidité. Les maux d'estomac viendront ensuite (1), et s'ils ne sont traités par l'usage des boissons spiritueuses répétées selon que l'urgence des circonstances, et la coutume du malade le réclament, ils se termineront par le vomissement. Si cette

---

(1) Les médecins qui se confient tant aux efforts salutaires de la nature, et qui croient que tous les changemens favorables qu'ils apperçoivent dans les maladies, sont l'ouvrage de cette force médicatrice, ainsi que tous ceux qui se manifestent de toute autre manière dans les différentes affections morbifiques du système, et qui, selon leur opinion, sont autant de moyens que la nature indique pour l'aider dans ses opérations. Comment ces médecins pourront-ils accorder une semblable hypothèse avec cette série de symptômes qui se suc-

affection augmente jusqu'à un degré considérable de violence, alors on éprouvera pendant le vomissement une douleur aiguë presqu'égale à celle que produirait une barre de fer qui traverserait et déchirerait le ventricule. Si le mal s'accroît encore davantage, le malade est tourmenté de toutes les manières; il se plaint de violens maux de tête, dont il se ressent comme d'autant de coups de marteau. Souvent le ventre est libre et affecté de douleurs, de coliques considérables; mais ordinairement il est dans un état de constipation, et le mouvement péristaltique des intestins venant ensuite à se renverser, il n'est pas surprenant que le vomissement et une légère diarrhée se succèdent tour-à-tour.

---

cèdent dans la diathèse asthénique, et selon lesquels il conviendrait de soustraire les stimulus au système, tandis que la seule cure stimulante bien conduite peut détruire la maladie? Si c'est la sage et prudente nature qui dirige par ses propres efforts la tendance à la santé, comment pourront-ils comprendre cet appétit ardent des boissons qui affaiblissent, telles que l'eau : et cette aversion pour les boissons spiritueuses corroborantes, si nécessaires pour arracher le système à cet état de débilité. (*Le Trad. ital.*)

Entre les affections douloureuses dont j'ai fait mention jusqu'ici, on doit encore comprendre la dispepsie ou indigestion, la goutte elle-même, la diarrhée, la dyssenterie, le cholera-morbus, la colique, la passion iliaque, la diarrhée verte des enfans, un certain amaigrissement qui leur est propre, et qu'on appelle *tabes* ou atrophie, et qui a rapport à cette espèce de consomption par laquelle on suppose qu'il existe dans les premières voies, et non dans les poumons, une affection locale, et ensuite toutes les maladies qui sont l'apanage de l'état tendre et débile de l'enfance.

V. A mesure que la cause augmente de violence, et que les forces débilitantes nuisibles agissent, les parties externes du corps et les organes du mouvement volontaire s'en ressentent gravement. C'est alors que les jambes, les bras, et d'autres parties du corps, sont diversement affectés de crampes. Cette même douleur se fait sentir en différens endroits de la circonférence de la poitrine, comme les épaules, les flancs, le dos et l'épine. Enfin il n'y a pas une seule partie du corps humain qui puisse en être exempte. Elle se manifeste

dans la région des poumons, du foie, du ventricule, et partout elle est l'effet de mouvemens spasmodiques et convulsifs, et non d'une inflammation interne, comme c'est l'opinion la plus accréditée parmi les médecins. La preuve que l'origine de ces douleurs est telle que je viens de l'avancer, c'est que l'usage des stimulus les fait disparaître comme par enchantement, et toujours dans un espace de temps très-court. Enfin l'état du malade s'améliore à mesure qu'on lui applique les stimulus dont le défaut était la cause de son affection morbifique. Une autre preuve de ce que je dis, c'est l'inefficacité de la méthode curative opposée, qui ne consiste qu'à tirer du sang, à provoquer d'autres évacuations, et à ordonner une diète rigoureuse. Enfin ce qui le prouve d'une manière irréfragable, c'est que l'abstinence toute seule étant suffisante pour produire tous ces symptômes, il n'est pas rare de les voir détruire par une nourriture abondante et par la bonne-chère.

VI. Ces douleurs sont tantôt accompagnées de ces mouvemens spasmodiques, irréguliers, convulsifs, dont je viens de parler; mais quelquefois elles se font sentir

sans qu'ils existent aucunement. Au reste, dans les deux cas il n'y a pas la moindre inflammation. Afin de les distinguer des autres douleurs qui peuvent naître de l'inflammation ou de quelqu'autre cause analogue, il est nécessaire d'avoir égard au concours des symptômes qui les accompagnent. La présence de la diathèse sthénique nous démontrera que les douleurs sont de la même nature, et pareillement la présence de la diathèse asthénique nous convaincra que les douleurs sont asthéniques. Cette observation appliquée aux affections qu'on rencontre journellement, renverse de fond en comble la méthode de cure qu'on suit ordinairement. La douleur de tête, affection si fréquente, réclame dix fois une méthode curative excitante, pour une que l'opposée lui pourra convenir justement, quoique cette dernière ait été la seule mise en pratique jusqu'à ce jour.

VII. Il y a une maladie assez fréquente où une douleur dans la poitrine et dans la région pulmonaire, est le symptôme le plus dangereux. Souvent des médecins ignorans l'ont prise pour une péripneumonie; et les plus habiles, pour qui la

véritable essence de cette maladie n'était pas moins obscure, l'ont prise pour un genre bâtard de cette affection ; mais ni les uns ni les autres n'en ont entrepris la guérison que par le moyen des saignées abondantes, des autres évacuans, de la diète rigoureuse, et en un mot, par la méthode antiphlogistique la plus exacte. Si donc on demandait maintenant d'où peut venir la grande fatalité de cette maladie, serait-il difficile d'en apporter une raison juste et précise ? Serait-il difficile de décider si elle est due à la nature perverse de la maladie, ou bien au funeste traitement qui a été suivi ? Non, ce n'est pas à la maladie elle-même que doit être imputé le péril de cette affection, comme le prouve une induction légitime des faits (1), et sa guérison prompte et facile,

---

(1) Un médecin assez versé dans les principes de la nouvelle doctrine, guérit promptement par le moyen d'une cure stimulante bien dirigée, la maladie dont nous nous entretenons. Il a traité fort heureusement quelques fièvres intermittentes qui régnaient dans les environs marécageux de Lincoln, et qui avaient résisté à la pratique ordinaire, c'est-à-dire la première, à la cure antiphlogistique ; la seconde, à l'usage de l'écorce du Pérou.

lorsqu'elle est traitée par les excitans et les corroborans convenables. Mais une raison plus décisive encore, que la faute doit être imputée en toute vérité, à la mauvaise méthode curative, c'est la conformité de la cure stimulante que l'on emploie dans ce cas, avec celle qui est toujours couronnée d'un heureux succès dans tous les cas analogues de faiblesse. J'entends au reste, que les jouissances excitantes soient prudemment mises en usage et en proportion du degré de force de la cause, c'est-à-dire de la diathèse, et cela pour toute la série des maladies asthéniques, qui sont, comme je l'ai déja dit, plus fréquentes que les sthéniques, dans la proportion de 97 à 3 sur 100. Or puisqu'il est vrai, quant à la cure de cette maladie, que le fait repose sur une induction de preuves justes et solides, on peut, en considérant d'autres faits d'un égal poids, faire pareillement servir ces preuves pour régler la méthode de cure qui convient à d'autres maladies analogues. Voilà pourquoi cette même méthode si utile dans cette affection douloureuse, l'est pareillement si la douleur se présente en quelqu'autre partie que ce soit, ou de

l'abdomen, ou de la superficie externe du corps. Cette même analogie s'étend bien plus loin encore, et comprend aussi les symptômes les plus marquans des affections morbifiques du canal alimentaire; comme ceux de l'hystéricisme, du cholera-morbus, de la colique, de la dispepsie, de la goutte, et d'autres symptômes semblables qui n'ont pas encore reçu de nom particulier. Outre les douleurs dont je viens de parler (III) il se manifeste quelquefois une certaine sensation d'ardeur, de tiraillement douloureux dans l'estomac et les intestins, qui sont insupportables au malade, et paraissent formidables aux assistans, et qui dans ce cas et les autres que j'ai cités plus haut, induisent faussement à croire que l'inflammation en est la vraie cause(1);

(1) Je sais par expérience que ce cas est plus difficile que tous les autres dont j'ai été le témoin; pour le traiter avec succès j'ai été obligé de mettre à contribution tout le domaine des stimulus diffusibles et de les administrer à une forte dose et avec tout l'art dont j'étais capable : mais la cure a été complète en dix jours, quoique pendant l'usage convenable des remèdes il y eût chaque jour quelque intermission. Dans les cas plus communs la guérison est bien plus prompte.

tandis qu'ils n'ont avec elle aucune analogie, et qu'ils dépendent au contraire d'un état tout-à-fait opposé, ainsi que le prouvent les cûres heureuses qui ont été si souvent opérées par le moyen du vin, de l'opium, du musc, de l'alkali volatil, de l'éther et des autres stimulus diffusibles, pendant et après l'administration desquels on emploie aussi les bouillons animaux, et la viande même. On ordonne les bouillons en même temps que les autres stimulus diffusibles, mais en général on ne doit conseiller les alimens solides, tels que la viande, les soupes animales, quelorsqueles principaux symptômes sont passés, et que le malade a la force de les digérer. On lui fait ensuite reprendre insensiblement son ancienne manière de vivre, et en lui recommandant de se tenir en garde contre les puissances débilitantes. Quelle qu'ait été l'opinion des médecins sur la cause de cet état, considérée ou comme une inflammation, ou pour parler leur langage, comme une cause inflammatoire, la méthode curative qu'ils ont tous ûniformément suivie, prouve qu'ils n'eurent jamais la moindre notion de sa vraie cause. Il paraît évidemment que

que celle-ci n'est point l'inflammation, ni aucun état du système analogue à celui-là: ce qui est également démontré par la preuve solide et étendue que j'en ai donnée, et par le raisonnement que j'ai exposé dans mon ouvrage latin, que l'inflammation sthénique universelle, ou toute autre chose qui en approche, n'est jamais exclusivement située dans une partie interne, même dans les maladies sthéniques.

VIII. Outre cela, ces graves symptômes cités plus haut, mais qui sont exposés d'une manière particulière au no (CXCIX), exercent leur violence sur le tronc au point de faire croire à une péripneumonie. Ils forment naturellement une affection générale. Ces symptômes sont tous les mêmes quant à l'espèce, ils diffèrent seulement par leur degré de violence, leur cause étant la diminution de l'excitement, c'est-à-dire la faiblesse. Ils se manifestent quelquefois à la tête, où ils produisent des douleurs violentes et un délire souvent si féroce que le malade en devient capable d'efforts qui sont au-dessus de sa force naturelle. Cela s'observe ordinairement vers la fin du tiphus lorsqu'il est très-violent, et les médecins en attribuent la cause à

l'inflammation. C'est pour cette raison qu'ils ont recours aux saignées faites très-souvent aux vaisseaux de la tête. Ils appliquent les vésicatoires qui sont l'extrême-onction de la Médecine; ils recommandent l'obscurité et le silence dans la chambre du malade, enfin les excitans même les plus légers sont prohibés. Dans ces cas malheureux, le ventricule étant pendant quelque temps sans recevoir les stimulus auxquels il était accoutumé, et les évacuations qui ont été provoquées sur tous les vaisseaux du système les ayant désemplis et débilités, il en résulte un état de langueur à peine compatible avec la vie pendant le plus court espace de temps. En conséquence du défaut des excitans en général, et de ceux en particulier, qui stimulent en remplissant l'estomac et les vaisseaux, les vertiges succèdent au délire, et le malade ainsi privé de ses forces, de ses sentimens et de ses facultés intellectuelles, rend enfin le dernier soupir. Voilà un autre exemple frappant qui prouve que cette affection est absolument sans inflammation sthénique, et que s'il y a quelqu'inflammation, elle est bien différente de celle qui survient par excès de vigueur et

de force, c'est-à-dire de l'inflammation sthénique universelle. Le succès incroyable qu'on obtient dans ces maladies, d'une méthode stimulante et qui va à remplir les vaisseaux, prouve avec la dernière évidence, qu'une inflammation vraie n'est pas la cause de cette maladie. L'inutilité de la méthode évacuante et débilitante confirme ce que j'avance. Enfin la promptitude et la facilité avec laquelle on rétablit la santé par le moyen des stimulus et des nourritures animales, démontre, sans ombre de doute, combien l'existence d'une telle inflammation était chimérique. La faiblesse et la confusion des facultés intellectuelles, même chez les sujets sains d'ailleurs, étant la conséquence de la débilité du système, laquelle peut venir d'une pénurie générale du sang et des autres fluides, ou de toute autre source débilitante, doit-on être surpris qu'une extrême rareté de ces fluides précieux, qui suffit à peine à conserver une ombre de vie, entraîne avec la diminution des autres, la faiblesse des fonctions intellectuelles et le délire? Ceci est un fait que l'observation démontre tous les jours. N'est-ce pas de cette manière que l'abstinence des alimens succulens, l'usage

des boissons aqueuses contre l'ordinaire après l'ivresse ou quelqu'autre désordre dans le boire et le manger, l'abattement de l'esprit, la tristesse profonde, la terreur et le désespoir non-seulement occasionnent un délire passager, mais encore leur effet se termine souvent à la folie. On observe pareillement qu'une perte de sang considérable produit le même phénomène. Combien de personnes ont perdu la raison pour avoir été assaillies par les voleurs? enfin, pour ne rien dire des contusions, des blessures et autres accidens semblables qui lèsent la texture du cerveau, et dont je fais mention en parlant des maladies locales, parcequ'elles sont de ce nombre, la mort produite par le froid excessif au milieu de la diminution des autres fonctions du système, n'est-elle pas précédée du délire? La conséquence qu'on peut tirer de ces faits évidens, nombreux, décisifs, et qui s'étendent à presque toutes les forces excitantes, c'est que les douleurs de tête et tel autre défaut quelconque des fonctions intellectuelles dans leur série possible, et jusqu'au degré extrême qui constitue le délire, ne dépendent point d'une inflammation sthénique universelle,

la seule qui soit connue jusqu'à ce jour ; ni de l'inflammation asthénique opposée, mais d'une grande diminution des forces excitantes, et de celles principalement qui sont dues à la plénitude convenable des vaisseaux. Que cette cause soit la plus fréquente des symptômes que je viens de citer, la preuve en est le rétablissement de la santé si sûrement obtenue en mettant en œuvre la nouvelle méthode curative (1).

IX. Quelqu'étendue que soit cette égalité dans la cause des divers symptômes asthéniques que j'ai exposés jusqu'ici, elle s'étend encore bien plus loin et en produit une autre série plus formidable, partie

---

(1) Ces considérations de notre auteur sur le trouble des fonctions intellectuelles par lesquelles celles-ci sont ramenées à une cause si simple en apparence, mais qui est réellement si puissante et si analogue à l'expérience journalière, méritent véritablement toute l'attention des médecins, pour leur donner dans la pratique toute l'extension dont je suis convaincu qu'elles sont susceptibles. Nous aurons alors un guide sûr, qui nous dirigera avantageusement dans la cure de la maladie la plus déplorable du genre humain, c'est-à-dire le renversement de la raison et du sentiment. (*Le Traducteur italien*).

fébriles, partie épileptiques et apoplectiques. Telles sont la stupidité et la disposition au sommeil dans les trois cas. Souvent dans les fièvres, cette fausse espèce de veille, connue sous le nom de tiphomanie : d'autres fois le coma, ou cette espèce de sommeil profond après lequel la machine se trouve très-peu soulagée, lorsque le malade reprend ses sens ; le soubresaut des tendons ; et dans d'autres maladies, les convulsions et la diminution des mouvemens volontaires. Tous ces symptômes sans distinctiou sont dus manifestement à la même cause dont les maladies asthéniques dépendent, c'est-à-dire la faiblesse ; quoique parmi ceux-ci plusieurs, comme la tiphomanie et les soubresauts des tendons aient été attribués à l'irritation, et quelques autres à la pléthore, ou par elle-même, ou accompagnée d'une certaine mobilité. Mais la même preuve de leur origine des forces débilitantes, sur laquelle j'ai si souvent insisté, ainsi que de la diminution de leur intensité et même de leur guérison par le moyen des remèdes stimulans, suffit pour démontrer que c'est dans la faiblesse que ces symptômes prennent leur source et qu'elle est commune à tous. Il est

donc bien absurde d'assigner la pléthore pour cause de l'apoplexie, comme si dans un période de la vie où le système est énervé, affaibli et presque privé de sang ; dans un période où les alimens ne sont ni desirés, ni pris dans la quantité accoutumée, ni digérés comme il est nécessaire, il pouvait se produire une plus grande quantité de sang que dans la fleur de l'âge, que dans le temps où le corps jouit de toute sa vigueur. Nous observons au contraire que lorsque l'apoplexie survient, les solides sont languissans, le sang et les autres fluides appauvris à raison de la faiblesse indirecte, effet naturel de l'âge avancé et de la somme totale de l'excitement qui a eu lieu pendant les premiers temps de la vie. La doctrine de la pléthore appliquée également à l'explication de l'épilepsie, dont la cause ainsi que dans l'apoplexie et les autres maladies asthéniques, est due à la faiblesse et à la rareté des fluides ; cette doctrine, dis-je, n'a pas plus de solidité. Les fièvres peuvent dépendre de la faiblesse indirecte, ce qui est hors de doute dans la petite-vérole confluente, et pareillement lorsque la puissance nuisible qui leur a donné naissance est l'ivrognerie.

Cependant elles sont produites dans le plus grand nombre des cas par la faiblesse directe.

X. Voilà une idée de la manière dont je procède à l'explication des symptômes, et sur laquelle je me suis plus étendu que je ne me l'étais proposé d'abord. Si l'on examine attentivement le reste du chapitre duquel je n'ai fait jusqu'ici qu'exposer le contenu, et si l'on combine tout cela avec ce qui a été établi précédemment, on aura lieu, je crois, d'être pleinement convaincu de la justesse et de la solidité du principe fondamental. C'est-à-dire, qu'on ne doutera point que nous n'e soyons à chaque instant dans une entière dépendance des forces excitantes, auxquelles tous les phénomènes de la vie sont dus dans toutes leurs différentes modifications; que d'elle seule ne dépende l'état de santé parfaite, ainsi que tout autre état du système vivant; et que de s'éloigner plus ou moins de l'équilibre de l'excitement, cela ne constitue toutes les maladies avec tous leurs degrés, que ces mêmes puissances stimulantes ne donnent la mort plus ou moins promptement, selon la force avec laquelle elles sont appliquées au système;

on verra que l'état de santé n'est point accompagné de ces désordres des fonctions auxquels on donne le nom de symptômes; que ceux-ci, durant la prédisposition, n'arrivent jamais au point d'être en évidence ; et que dans la maladie il n'y a pas la plus petite connexion entre leur apparence et leur vraie nature (XLI, XLII, XLIII); que leur juste valeur ne peut être estimée que par les forces qui ont pu les produire et les éteindre, en comparant leur degré respectif avec celui d'où résulte l'état de santé; que l'action excessive de ces forces, lorsqu'elles parviennent à une certaine violence, produit les maladies sthéniques, ainsi que le prouve le concours des symptômes expliqués (chap. V); que si elles outrepassent ce degré, ou n'opèrent que faiblement, il en résulte les maladies expliquées au chap. *6*, et dont on rapporte plusieurs exemples dans cet Essai. Le sommeil et la veille, ou salutaires ou morbifiques, sont le sujet du chap. VII (1).

---

(1) Quelqu'un a cru opposer une grande difficulté à la nouvelle doctrine, en demandant comment il serait possible d'expliquer, d'après ses prin-

XI. Dans celui-ci je considère le sommeil comme procédant de ces mêmes puissances qui produisent la mort avec cette

---

cipes, pourquoi certains médicamens produisent certains effets sur telle ou telle partie plutôt que sur une autre. Par exemple, comment les cantharides appliquées sur la périphérie externe du corps attaquent sensiblement les voies urinaires, jusqu'au point d'occasionner des urines sanguinoentes? Je pourrais exposer une à une toutes les p.opositions établies dans le cours de cet ouvrage et rappeler le principe fondamental qui leur sert de base pour demander contre quelle de ces propositions cette objection est dirigée. Quant à moi je ne saurais l'appercevoir, et je crois que ceux qui auront lu et entendu Brown comme il doit l'être, ne seront pas plus heureux que moi-même. Afin que ce fût une objection réelle, il faudrait que notre auteur eût prétendu établir, (ce dont on ne trouvera pas la moindre chose dans son ouvrage), il faudrait, dis-je, qu'il eût prétendu établir qu'une substance stimulante introduite d'une manière quelconque dans le système ne peut jamais avoir certains rapports ou se trouver dans certaines circonstances qui rendent plus sensible dans une partie que dans une autre l'effet de son action stimulante; la structure particulière d'un viscère peut être telle que la substance transportée avec le sang dans son intérieur par le moyen de la circulation, ait une plus grande liberté d'opérer sur

seule différence que dans le sommeil elles agissent pendant un espace de temps dé-

---

celui-là, soit par une plus grande affinité avec ce viscère ou même avec ses particelles, soit parceque celles-ci ont une grande analogie avec l'humeur qui s'y sépare, et qui imprègne abondamment le viscère au point que le solide de cette partie en est plus affecté que les autres ; soit par les lois de la sécrétion qui ne nous sont pas encore bien connues, ou enfin pour toute autre raison qu'il n'importe nullement pour notre but, de savoir et de développer. Mais en attendant de nouvelles lumières sur ce point, y a-t-il là le plus léger obstacle qui embarrasse la marche de la doctrine Brownienne. Démontrera-t-on avec de pareilles arguties que tout n'opère pas en stimulant, et que le dernier effet du stimulus, sauf le degré, ne soit pas le même dans tous les cas ? Il en serait de même de toutes les vérités que l'auteur établit dans son ouvrage. Cette sorte d'objections et mille autres du même genre qu'on pourrait forger, ne seraient point d'un grand secours pour découvrir les défauts de la nouvelle doctrine, s'il y en a, non plus qu'à en éclaircir les obscurités, ou en étendre les conséquences. Si elle est fausse, la meilleure manière de le prouver est de la frapper dans son principe fondamental, axiome unique et simple d'où dérivent, comme autant de corollaires que l'on ne peut nier, toutes les idées qui la composent. C'est la définition de la vie qu'il faut s'attacher à dé-

terminé (1). Le VIIIme. chap. présente la cure des deux diathèses sthénique et asthénique, dans le même ordre que nous avons exposé au commencement de l'ouvrage sur les forces excitantes énumérées (II, II.). Dans le n°. IX, je fais le parallèle des divers moyens qui doivent être combinés pour effectuer la cure de la diathèse sthénique, et dans le § X jusqu'au § CCCIV, celui qui est relatif aux diverses parties de la cure qui doit être entreprise dans la diathèse asthénique,

XII. Dans le § CCCIV, où l'on voit traiter de quelle manière les remèdes doivent être variés, je calcule la force comparative des remèdes, et de l'effet qu'on en obtient en dirigeant plusieurs remèdes vers différentes parties, dans le dessein

---

truire victorieusement, après quoi toutes les autres objections deviendront inutiles, parcequalors l'édifice, quelque bien construit qu'il soit, d'ailleurs, manquant de fondement s'écroulera de lui-même. (*Le Traducteur Italien*).

(1) Pour être instruit avec plus de détail de cette particularité, consultez les Elémens de Médecine, depuis le paragraphe CXXXXVII jusqu'au CCLI.

d'obtenir dans la totalité du système une égale diminution d'excitement dans les maladies sthéniques, et une égale augmentation dans les asthéniques, afin de procurer de cette manière le rétablissement le plus complet de la santé, et le plus parfaitement égal qu'il soit possible dans toute l'étendue du système. Le défaut de cette précaution nécessaire dans la cure du petit nombre de maladies sthéniques, de laquelle nous sommes redevables à Sydhenham, a fait que les médecins ont excessivement abusé de l'emploi d'un seul remède, tel que la saignée, et qu'ils ont eu à se plaindre en même temps, qu'après avoir tiré du sang avec tant de profusion qu'ils n'osaient plus employer ce remède, il manquait cependant quelque chose pour compléter la cure. Dans cette partie de mon ouvrage, je démontre la cause naturelle d'une semblable imperfection, en observant que jamais on ne peut confier la cure d'une maladie sthénique aux seules saignées, quoiqu'elles soient d'ailleurs les plus puissans débilitans que l'on connaisse ; parceque s'il est vrai que par leur moyen on diminue suffisamment et même trop l'excitement dans les vaisseaux san-

guins les plus considérables, il n'est pas moins vrai que soit dans leurs extrémités, soit dans les vaisseaux blancs ou dans tout le reste du système vasculaire, cet excitement n'est pas diminué autant qu'il serait nécessaire : il y a donc une disparité dans la totalité de la cure. De là vient que l'usage des purgatifs et des émétiques, quoiqu'on n'ait pas cru que ces derniers pussent être utiles dans les affections sthéniques, sont d'un usage très-salutaire, d'après ces principes; tandis qu'au contraire dans les maladies asthéniques leur action est très-pernicieuse : il en est de même de la sueur, lorsque la réduction facile et le caractère doux primitif de la diathèse permettent d'y avoir recours ; de l'abstinence, des alimens végétaux, du froid, des boissons aqueuses, selon l'exigence des cas : enfin il faut être en garde contre l'influence stimulante des passions, et la suspension de l'exercice des fonctions intellectuelles. Toutes ces choses, ou combinées ensemble, ou successivement employées, doivent être mises en action dans le temps convenable, et à un degré relatif à la maladie, afin de produire une diminution égale de la diathèse sthénique

dans tout le système, et obtenir une cure exacte et complète. Dans le paragraphe suivant, je m'attribue la découverte de la cure des affections sthéniques pour ces deux raisons: 1°. Pour avoir ramené la méthode curative sur le juste principe qui lui convient, principe qui est la base commune de tout le reste de ma doctrine. 2°. Pour l'avoir généralisé de telle sorte qu'il puisse convenir et être adapté à tous les cas possibles dans la pratique (1).

---

(1) Celui qui généralise, étend, et réduit sous son juste principe un corps d'idées isolées, suggérées par la simple observation de quelques faits, dont la plupart sont inexplicables, a plus de droit à la gloire et au mérite de la découverte que ceux qui n'ont fait qu'observer d'une manière imparfaite, et souvent erronée. Quiconque connait l'histoire des sciences, et l'examine avec un esprit philosophique, trouvera mille exemples à l'appui de cette vérité, et rira des clameurs qui s'élevèrent de tous les temps à la découverte de quelque vérité contre laquelle les hommes à petites ressources et remplis de préjugés, s'écriaient, *nil sub sole novum*. Pour faire confesser à cette sorte de génies, qu'on peut avoir été dans l'erreur pendant tant de siècles, et que l'esprit humain n'a pas perdu de notre temps la faculté d'inventer et de perfectionner, il faudrait, je crois, non seulement exposer

XIII. Depuis le § CCCVII jusqu'à la fin du chapitre, je continue de faire l'application de mes principes relativement à la saignée qui est le remède le plus áctif et le plus convenable dans les maladies sthéniques, et je dis que quelqu'utile qu'il

---

des idées tout-à-fait neuves et inconnues dans toute leur extension, n'ayant que peu ou point d'analogie avec celles qu'on auroit eues jusque-là; mais encore il serait nécessaire de forger des termes, et de fabriquer des façons de parler qui n'eussent jamais passé par la tête de personne depuis que le genre humatn a pensé pour la première fois; faute de quoi il n'y a plus rien de nouveau. Ceux-là trouveront pour le moins singulier et extravagant de la part de l'auteur, qu'il veuille s'arroger la découverte de la vraie méthode curative, même des maladies sthéniques. Je ne sais au reste si après cela ils n'auront point l'envie de démontrer qu'avant notre auteur on avait eu une juste idée des maladies sthéniques universelles, attribuées faussement dans la plupart des cas, à l'inflammation d'une partie, et qu'en conséquence on avait établi qu'on doit procurer une diminution de la diathèse sthénique dans toute l'étendue du système; que de fixer entièrement ou presqu'entièrement la cure aux saignées répétées, ce n'était autre chose qu'obtenir seulement une détente dans les grands vaisseaux du système sanguin, et peut-

qu'il

soit, on ne doit pas lui confier seul la cure de cette forme de maladie, comme aussi dans les maladies asthéniques il ne faut pas s'en tenir exclusivement aux

---

être l'affaiblir partiellement outre mesure; que tout ce qui évacue doit être mis en œuvre, marcher de pair, et agir sur diverses parties à-la-fois, afin d'obtenir dans toutes, autant qu'il est possible, une diminution égale de la diathèse dominante; et qu'enfin non-seulement les purgatifs, mais encore les émétiques conviennent comme évacuans dans la cure des maladies sthéniques. N'est-ce pas là une série d'idées claires, simples, justes et déduites avec toute la rigueur et l'évidence des principes fondamentaux solidement établis et confirmés dans tout le cours de cet ouvrage. Il s'en faut bien que l'usage des émétiques ait été généralement adopté dans ces sortes de maladies. Dans la péripneumonie tout au plus, Cullen propose l'émétique, mais seulement à petites doses; et cela non comme évacuant, mais comme pouvant produire les nausées, et provoquer une expectoration plus facile. Au reste, dit ce médecin, je pense que d'exciter des vomissemens abondans par le moyen de l'émétique, c'est une pratique dangéreuse. Peut-être calcule-t-il ce danger par l'inflammation des poumons et la rupture de quelques vaisseaux qui peuvent s'ensuivre des efforts du vomissement. Je ne décidera pas jusques à quel point la crainte d'un tel accident peut être fondée; mais je sais aussi que les émé-

stimulus diffusibles, qnoique ces sortes de remèdes soient sans contredit les plus puissans. Car, outre le ventricule sur lequel prédomine l'action qu'exercent les médicamens (1), il convient aussi de fortifier convenablement toutes les autres parties du système. On doit surtout avoir égard à la petite quantité des fluides contenus dans les vaisseaux; ce qui constitue l'état morbifique commun à toutes ces maladies. Pour y porter remède nous devons recommander l'usage des alimens les plus nourrissans, administrés de manière à pouvoir être digérés convenablement, en appliquant à la superficie externe du corps le stimulus de la chaleur. C'est

---

tiques ont été employés dans d'autres cas non moins sérieux que cette affection du poumon et dans lesquels à plus forte raison l'action secouante et rude qu'ils provoquent, pourrait être à craindre. Je citerai en exemple la cure de la phtisie pulmonaire par le moyen des émétiques répétés, proposée il n'y a pas long-temps, et pratiquée avec le plus heureux succès par un grand médecin anglais, même dans les périodes avancés de cette maladie. *Voyez* Reid. Essai sur la nature etc., de la Phtisie pulmonaire. (*Le Traducteur italien*).

(1) Cette vérité a été connue, et même proposée sous un point de vue général et confirmée par

ainsi que l'effet des remèdes se fera sentir à la superficie externe et interne, en même temps que le système vasculaire reprendra son énergie naturelle. Outre ces moyens, combinés avec les stimulus diffusibles, l'excitement que peuvent procurer le mouvement et l'exercice du corps ne doivent pas être négligés. Enfin pour terminer heureusement la cure, il faut aider l'action des excitans par l'exercice des facultés intellectuelles, en maintenant les passions dans un juste équilibre. Il conviendra de faire respirer un air plus pur que celui que peut respirer un malade confiné dans sa chambre. Enfin ce dernier période qui est précisément celui de la

---

plusieurs raisonnemens de Cullen dans sa Matière médicale. Pringle attribue aussi la même manière d'opérer au kina, ayant égard à la promptitude avec laquelle cette substance arrête le paroxisme des fièvres intermittentes. Nous savons que l'opium produit ces effets dans toutes les parties même les plus éloiguées du système, quoiqu'il soit entièrement et en substance dans l'estomac. Ce que nous disons de l'opium peut également s'étendre à tous les stimulus qui agissent fortement et avec promptitude sur toute la machine, et auxquels l'auteur donne le nom de stimulus diffusibles. (*Le Traducteur italien*).

convalescence, doit être conduit à l'instar (1) de la convalescence des maladies sthéniques. Je termine cette partie préliminaire et théorique de mes Elémens dans le § CCCXII, en ces termes.

XIV. Si l'on considère la méthode curative stimulante soit par rapport à la théorie et à la pratique, soit relativement à la cause, aux forces excitantes, et à l'indication de la cure, on sera forcé de convenir qu'elle est entièrement neuve dans toutes ses parties. Tout ce que nous avons exposé jusqu'ici de ce corps de doctrine ne nous prouve-t-il pas évidemment, que la Médecine qui fut regardée de tout temps comme un art conjectural (2), incohérent et contradictoire dans toutes ses parties, est aujourd'hui une science positive, fondée je ne dis pas sur des principes mathématiques, qui ne sont d'ailleurs qu'une des diverses manières dont on se sert pour prouver et démontrer mais sur des prin-

(1) C'est-à-dire graduellement.

(2) Celse dans sa préface, dit : *Ars nostra conjecturalis est*, et beaucoup de médecins ont été avec raison les échos de cet ancien docteur.

cipes physiques, sur le témoignage sûr et fidèle de nos sens, sur lequel sont fondés ces mêmes axiomes qui servent de base à tous les élémens des mathématiques, la seule branche du savoir humain qui soit démontrée et vraiment certaine.

XV. Après avoir prouvé dans le chap. XI, que les remèdes des maladies sont de la même nature que les autres puissances, vérité démontrée non-seulement par le raisonnement, mais encore par les faits nombreux cités dans le XIIe. et dernier chapitre de la première Partie de mon ouvrage, j'étends ma doctrine à tous les êtres vivans qui existent dans la nature. Je vais en présenter au lecteur une traduction littérale.

Toutes les forces capables de produire une espèce de vie quelconque, sont les mêmes.

OU

PRINCIPES GÉNÉRAUX RELATIFS A L'AGRICULTURE.

XVI. Les forces qui produisent et conservent la santé parfaite ne sont-elles pas

les mêmes que celles qui par un excès ou un défaut d'action produisent les maladies sthéniques et asthéniques, et la prédisposition respective à chacune d'elles ; et cela sans aucune différence intrinsèque, mais seulement par celle du degré de force avec lequel elles agissent ?

XVII. Bien plus, toute la doctrine jusqu'ici établie, nous enseigne que les forces nuisibles qui produisent les maladies sthéniques sont précisément les remèdes des asthéniques, et réciproquement, que les forces capables de produire ces dernières maladies sont les remèdes des premières. (1) LXXXIV, LXXXV, LXXXVI). Il

(1) Cela veut dire que les forces nuisibles capables de produire l'état morbifique, et les forces salutaires propres à ramener l'excitement du système à ce degré médiocre qui constitue la santé, sont toutes intrinsèquement les mêmes, et qu'elles ne diffèrent entr'elles que par le degré ; d'où il résulte, que si les unes ont été nuisibles pour avoir été, dans l'échelle graduée de l'excitement, dans un degré inférieur ou supérieur au point du milieu, les autres deviendront salutaires en stimulant d'une manière inverse, c'est-à-dire dans un degré plus ou moins considérable que celui des premiers. Si la simplicité est le principal caractère de la vé-

est facile de concevoir que les fonctions de l'autre espèce d'animaux, peuvent être analogues à celles de l'espèce humaine;

---

rité, je ne sais où l'on pourra trouver un principe plus simple et plus clair que celui-ci : ce qui produit la vie et la santé est absolument la même chose que ce qui produit la maladie et la guérison; c'est toujours le stimulus dont les effets étant toujours les mêmes et ne différant entr'eux que par le degré d'intensité, il faut parconséquent que sa manière d'agir sur les systèmes vivans de toute espèce soit aussi la même. Je ne rappelle ici ces premières notions que pour les faire sentir le mieux qu'il est possible et les rendre plus aisées à méditer, non avec un esprit critique, mais philosophique, à ceux qui croient faire contre la nouvelle doctrine, des objections insurmontables dont ils seraient surpris les premiers, s'ils l'entendaient bien et dans toute son étendue. Je me plais néanmoins à en rapporter quelqu'une et à l'examiner avec une certaine attention pour juger de leur poids.

On ne peut admettre la propriété excitante de l'opium et des narcotiques, la seule qu'ils aient réellement, et l'on ne peut comprendre qu'il n'existe pas positivement, et dans la rigueur du terme, une force sédative. L'opium, dit-on, et les autres narcotiques produisent le sommeil et diminuent ainsi, ou détruisent même certaines sensations douloureuses. Depuis que la Médecine a découvert cette

et en differer seulement par le degré, selon la diversité des solides simples primitifs qui les composent, relativement à leur

---

drogue bienfaisante, ainsi que les autres narcotiques, ils ont toujours été estimés et employés, sinon uniquement, du moins principalement, en vue de leur vertu sédative : seront-ils sédatifs dans tous les cas et indépendamment de la dose ? Tant d'autres substances qui, bien loin d'être regardées comme sédatives, sont réputées au contraire excitantes et corroborantes, ne les a-t-on jamais vu produire ces mêmes effets qui sont attribués exclusivement à l'opium et aux autres narcotiques. Les effets d'une ivresse excessive nous montrent jusqu'à quel point d'assoupissement la machine est conduite par l'usage immodéré du vin, qui peut être porté si loin que la mort s'ensuit dans un très-court espace de temps. Cependant le vin est un des meilleurs corroborans ; les alimens même, lorsqu'ils sont pris en grande quantité, nous rendent assoupis, languissans, et produisent presque les mêmes effets que l'ivresse : s'ils en opèrent de moindres, c'est seulement parceque leur faculté stimulante est inférieure à celle des liqueurs spiritueuses. Tous les amers qui sont aussi de la classe des corroborans, et le kina lui-même, l'ancre sacrée à laquelle on s'attache dans un si grand nombre de cas de faiblesse, pris à très-forte dose, opèrent comme les narcotiques. Assurément ces faits ne

figure, leur quantité, leur disposition, leur proportion et leur structure. De là vient que quoique certains animaux sur-

---

surprendront personne, ils sont connus du peuple aussi bien que des médecins. La seule chose étonnante, c'est qu'on ait pu raisonner à cet égard d'une manière aussi étrange, et qu'en dépit de la bonne logique, on ait admis dans ces substances une vertu sédative. Ne pouvant leur refuser une action excitante très-manifeste dans la majeure partie des cas, ils leur ont accordé en même temps une vertu stimulante et une sédative opposée: de sorte qu'un verre d'un excellent vin de Champagne opère par une faculté carroborante et excitante, et que quatre verres de cette même boisson opèrent par une faculté sédative. Voilà le langage anti-philosophique, le jargon mystérieux et incompréhensible par lequel les deffenseurs de la vertu sédative des narcotiques, se vantaient d'expliquer toute difficulté. J'en appelle aux medecins philosophe pour lesquels un langage impropre, erroné, et qui est en opposition avec les idées les plus justes, n'est pas devenu (comme il arrive chez quelques-uns) le seul moyen de penser et de raisonner. Que ceux-là jugent si par la doctrine Brownienne on débrouille ou non d'une manière simple et satisfaisante cet autre nœud gordien; et si les contradictions dont on a enveloppé ce phénomène depuis qu'on parle de narcotiques et de sédatifs ne s'évanouissent

passent l'espèce humaine par la perfection de leurs fonctions corporelles ; cependant la plupart sont inférieurs à l'homme sous

---

pas devant cette doctrine lumineuse. Les stimulus opèrent sur l'excitabilité, et en agissant sur elle ils l'épuisent. C'est dans ce jeu des uns sur l'autre que consiste la vie : si ceux-là opèrent avec excès, celle-ci déjà appauvrie, épuisée, ne répondra que faiblement à leur action ; alors l'excitement diminuera, et la vie sera languissante : de-là la faiblesse, le sommeil, et enfin la mort. Ainsi ce même stimulus qui accroît l'excitement et produit la vigueur lorsqu'il trouve un fonds proportionné d'excitabilité, ne pourra plus procurer ni vigueur, ni excitement convenable, lorsque son action aura détruit en tout ou en partie cette propriété (l'excitabilité), puisque cette même propriété sur laquelle agissent les stimulus venant à manquer, leur action devient nulle. Ce n'est donc point le stimulus par lui-même qui après avoir agi comme excitant agit ensuite comme sédatif ; c'est l'impossibilité d'agir où il se trouve ; c'est le défaut de réaction qui le rend inutile : alors l'excitement diminue ou cesse tout-à-fait, et fait passer le système de l'état de force et de vigueur à celui de faiblesse et de mort. Voilà le langage clair et exact de la nature et de la vérité ; voilà l'unité de tout ce qui opère sur les êtres vivans ; la voilà enfin terrassée cette chimère de la force sédative, qu'on associait d'une manière

ce rapport, et tous le sont necessairement dans l'énergie respective de leurs facultés intellectuelles en général, dans toute cette

---

si contradictoire à la force excitante, et dont l'une ou l'autre était mise sur la scène selon les explications qu'on voulait donner à leurs effets! vicissitudes communes à tous les êtres chimériques, enfantés par le cerveau des hommes dans toutes les sciences, soit à cause de l'obscurité des matières, soit pour s'être une fois écartés du vrai chemin tracé par la nature! Ces idoles fabriquées par l'ignorance deviennent des objets de culte pour l'ignorance elle-même qui fait tous ses efforts pour repousser la vérité qui la poursuit. Si la fin du dix-huitième siècle est célèbre pour avoir renversé l'idole de la Chimie, elle ne le sera pas moins pour en avoir renversé plus d'une en Médecine, parmi lesquels la vertu sédative mérite certainement une des premières places. Mais si tout ce qui opère sur nous ne se fait qu'en stimulant, que deviendra la vertu de tant de remèdes? La réponse ne sera pas difficile: il en sera de celle-ci comme il en fut des vertus ocultes des Péripathéticiens, lorsque la physique établie sur un petit nombre de principes, mais vrais et connus, cessa d'être un amas de conjectures et d'obscurités. Il faudra se borner à n'admettre de différence essentielle dans les remèdes, que celle qui viendra de la différente qualité des stimulus. Et pourquoi l'opium ne serait-il pas plus stimulant que le musc et le camphre, ceux-ci, plus

multitude d'animaux on découvre un échelle de vie qui va graduellement et uniformément d'un point qui est très-

---

que le vin, le vin plus que les alimens ordinaires, etc, si le rapport de leurs effets à leur quantité le démontre évidemment ? peut-être y a-t-il quelque différence indépendante du stimulus et de son opération immédiate, mais elle ne saurait être, comme telle, la dernière action d'une substance quelconque sur les systèmes vivans. Une substance peut être plus ou moins facilement digérée, elle peut prendre plus ou moins de part à ce qu'on appele nutrition ; peut-être même aura-t-elle quelqu'effet immédiat sur la chaleur animale : mais tant qu'elle se borne à cela on peut dire qu'elle n'a précisément aucune action sur la vie. Voilà les vrais objets dignes de l'attention et des recherches philosophiques des médecins et des physiologistes. Au reste, il importe infiniment de démontrer par des raisonnemens solides l'incohérence de la nouvelle doctrine, au lieu de tenter seulement de l'exclure, pour s'attacher à tant de beaux noms, à tant de vertus imaginaires et de divisions artificielles des médicamens. Lorsqu'il existe des acides dans les premières voies, a-t-on objecté, on administre la magnésie qui opère en neutralisant ces acides. Voilà donc un médicament dont l'action ne consiste pas dans le stimulus. Je pourrais faire des questions sur ces acides et demander des preuves de leur existence ;

proche de l'excellence de l'espèce humaine et se prolonge jusqu'à cette ombre douteuse de vie qui appartient aux végétaux;

---

mais je veux bien les supposer; et je demanderai seulement si les effets de la magnésie ne sont réellement autre chose que ceux de neutraliser l'acide des premieres voies? si on le veut ainsi, puisque ces acides morbifiques ne sauraient être que l'effet de l'état morbifique des solides dans les organes qui les séparent, la substance que l'on prétend simplement neutralisante n'a pas opéré en guérissant la maladie, puisqu'elle n'a agi que sur les acides qui sont l'effet et non la cause de l'état morbifique des solides. Il est si vrai que la cause réside dans les solides que les personnes affectées de la présence de ces prétendus acides dans les premières voies, sont ordinairement faibles, et que cette débilité se manifeste principalement dans les organes digestifs. Pourquoi la rhubarbe, ou quelqu'autre espèce de léger excitant, convient-elle dans ces cas, si ce n'est parcequ'ils rétablissent l'excitement des premières voies dans son état naturel de vigueur? ceux-ci opèrent-ils aussi en neutralisant? Si donc la magnésie n'opère que de la manière qu'on le suppose, elle n'agit pas comme médicament sur la machine vivante, puisqu'elle produit un effet qui n'a aucun rapport avec la cause ni avec l'essence d'une maladie. Le mercure, qui attaque les organes salivaires forme un autre article que l'on ne sait, ou que l'on ne veut point accorder avec la doctrine

cependant cette gradation ne se termine pas là ; et ce point n'est pas celui où la nature marque *zéro*. Depuis la plus grande

---

du stimulus. Je répéterais inutilement à ce sujet ce que j'ai déjà fait observer dans une note sur le § X, où je dis un mot de l'effet des cantharides sur les voies urinaires. Je dirai encore une fois seulement et ce sera pour toujours : qu'on veuille assigner le principe Brownien que ces objections attaquent, peut-être pourrai-je alors répondre plus convenablement et confesser la force et la solidité de tous ces argumens auxquels je n'entends rien aujourd'hui.

Que les substances appelées astringentes, et le cautère tant actuel que potentiel, opèrent également sur les solides pendant la vie et après la mort ; et qu'en conséquence on ne doive plus rapporter à l'action générale du stimulus, leur effet dans le premier cas, puisqu'ils la produisent également dans le second ; c'est une objection qui tombe d'elle-même, si l'on veut distinguer l'action simplement stimulante de celle que dans le vrai sens on nomme caustique, et si l'on met certaines limites à ce qu'on entend par solides en état de mort. Nous connaissons les efforts des stimulus sur les systèmes vivans ; c'est de produire les sensations et le mouvement en opérant sur l'excitabilité ; mais en agissant ainsi, ils ne portent ni décomposition ni destruction dans les solides : et au contraire l'effet du caustique surtout du feu est précisément

perfection de l'espèce de vie propre aux végétaux d'où la chaine se propage jusqu'au règne minéral où elle disparaît, pour se changer en un autre sorte de vie encore plus obscure que nous ne pouvons parvenir à comprendre, il y a une infinité de degrés de vitalité, quoiqu'elle soit intrinséquement la même dans toute son extension; et comme l'espace et la durée sont sans contredit infinis, ainsi peut être la vie elle-même est-elle infinie dans tout l'univers. Cette idée néanmoins, toujours ensevelie

---

d'opérer une décomposition et une dissolution chimiques dans ces mêmes solides : effet qui sera produit également sur les parties vivantes et mortes dans les animaux. Quelle merveille de dire que le feu attaque et brûle les parties vivantes comme les parties mortes, et qu'un instrument tranchant les coupe et les divise! Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que la première action des caustiques sur les solides vivans, avant que les parties ne soient altérées et décomposées, ne soit semblable en cet instant à celle d'un autre stimulant quelconque, c'est-à-dire, qu'elle ne produise toujours la sensation et le mouvement. Mais pour ce qui regarde l'effet des caustiques et d'autres pareils stimulus sur la fibre musculaire qu'on dit morte, il serait hors de propos de m'y arrêter davantage. Je renvoie mes lecteurs aux preuves établies dans cet

dans les ténèbres, n'est pas susceptible d'un développement ultérieur ; quant à moi j'en laisse la tâche à un autre. Qu'on se rappelle mes principes (V, VI, VII, XIX, XXI, XXII) où j'établis des limites que je ne me permettrai certainement pas de franchir. Je me contente de restreindre mon système de vie, la science des êtres vivans, dans les bornes de la vitalité animale et végétale, de la manière suivante.

XVIII. Il y a un grand nombre de preuves que dans des temps très-reculés notre

---

abrégé, desquelles il résulte que l'excitabilité est la seule propriété compétente aux systèmes vivans; que le stimulus est ce qui la démontre en la mettant en action, et qu'elle a son siége dans la fibre musculaire réunie à la fibre nerveuse, ensorte que ces deux fibres forment un seul système indivisible. Je les renvoie également à tous les raisonnemens adoptés déjà auparavant par les Anglais pour prouver que la force nerveuse qu'on prétendait distincte a également part aux expériences faites sur la fibre morte, desquelles il a été parlé plus haut. Je leur laisse à juger s'il est nécessaire pour cela d'établir l'existence d'une force quelconque différente de l'excitabilité, ou bien encore d'une manière d'opération différente du stimulus sur la fibre animale. (*Le Traducteur italien*).

globe

globe a subi de très grandes métamorphoses; que ce qui est aujourd'hui couvert par la mer, fut autrefois du domaine de la terre : et, *vice versâ*, que le sol où nous habitons était jadis sous les flots de l'océan; que les minéraux eux-mêmes n'ont pas plus conservé leurs formes respectives. Que ces derniers aient une sorte de vie, comme les animaux et les végétaux, que comme eux ils soient produits en état de vie, qu'il croissent graduellement, jusqu'au point de leur plus grande vigueur, pour tomber ensuite en décadence, mourir, et perdre par la mort leur forme vivante; c'est ce que d'un côté la longueur de leur existence, qui s'étend peut-être à des millions de siècles, et de l'autre la courte durée de notre vie en comparaison de celle-là nous empêchent de savoir, en nous ôtant les moyens de nous assurer d'un fait si considérable et si étendu.

XIX. Toutes les forces propres à maintenir un état quelconque de vie animale, sont identiques dans l'espèce et differens seulement dans le degré. Tout ce que j'ai dit à cet égard relativement aux animaux s'étend également à ce qu'on nomme le règne végétal : et comme les animaux

dans tout état de vie ont leurs forces excitantes (I, II, III, V); dans la prédisposition comme dans la maladie, les mêmes forces excitantes nuisibles (XLII, LVII); et dans la cure de ces deux états soit dans la forme sthénique, soit dans l'asthénique, leur indication respective et leurs remèdes respectifs, de même aussi toutes ces choses arrivent pareillement et à tous égards aux végétaux.

XX. Les forces excitantes des végétaux dans tous les états de leur vie, sont la chaleur, l'air, l'humidité, la lumière, quelques mouvemens de leurs sucs internes.

XXI. L'action de ces forces consiste pareillement dans les stimulus (VII, VIII, IX), qui produit tous les phénomènes particuliers à cette sorte de vie, comme quelque espèce de sensation, quelque mouvement et la couleur verte. La cause d'un tel état dépend de l'effet commun des puissances excitantes (V).

XXII. Lorsque ces puissances (XX.) opèrent sur les plantes dans une mesure égale et exacte, elles produisent la santé. Les maladies et les prédispositions sont la conséquence de l'action trop ou trop peu énergique de ces mêmes forces ou puissan-

ces sur les végétaux. Ainsi dans le premier cas elles produiront les maladies qui dépendent d'un stimulus excessif, et dans le second, celles qui viennent d'un défaut de ce même stimulus (X). De là vient que la trop grande ou trop petite quantité d'humidité, le chaud, ou le froid excessifs conduisent les végétaux à un état de maladie et de mort par le moyen d'une égale opération, c'est-à-dire qui est ou directement ou indirectement débilitante : et comme les rayons du soleil quand ils sont trop intenses, ou qu'ils exercent trop long-temps leur action, affaiblissent indirectement, et que les ténèbres, ou trop denses ou trop durables, agissent en produisant directement le même effet; la succession alternative de la nuit et du jour, de la lumière et des ténèbres est l'effet d'une sage prévoyance de la nature, qui veut empêcher par ce moyen, que la continuation ou l'excès de la lumière que le soleil répand, venant à stimuler avec trop de violence, ne donne lieu aux maladies asthéniques : c'est-à-dire, que l'excès de cette même action n'amène enfin l'état de la faiblesse indirecte; et pour éviter d'un autre côté, qu'une obscurité perpétuelle ou trop pro-

fonde, n'entraîne dans les maladies qui dépendent de la faiblesse directe.

XXIII. Lés plantes ont aussi leur excitabilité respective (I, V), et comme dans les animaux elle n'est pas différente dans les diverses parties de son siége, ni composée de différentes parties, mais qu'elle est au contraire une propriété unique, uniforme et indivisible, répandue dans tout le système (XXXI), il résulte conséquemment que quelle que soit la partie de la plante à laquelle une force excitante est appliquée, son opération ou excessive, ou convenable, ou défectueuse, s'étend immédiatement à toute l'excitabilité du système.

XXIV. Dans ce cas-ci, cet effet est pareillement accompagné de cette même inégalité que j'ai fait remarquer dans les animaux : c'est-à-dire que le stimulus agit plus fortement sur la partie qui reçoit immédiatement son action, que sur toute autre partie égale (XXXII), et comme dans les animaux, la cause de cet excès de stimulus sur la partie affectée dépend de ces deux circonstances, savoir : de l'impulsion directe de la force sur cette même partie (XXXII), et d'une plus grande

valeur de cette force, sur l'excitabilité de la partie, que sur celle de toute autre partie égale ; tout cela arrive de la même manière dans les plantes : et encore, de même que l'excitabilité du ceveau, du ventricule, des intestins (XXXI), a une plus grande affinité avec l'impulsion des stimulus (1), que celle de beaucoup d'autres parties, de même aussi la racine des plantes correspond en tout cela à ces parties du corps humain, et reste plus violemment affectée par les puissances excitantes. La racine des plantes absorbe plus d'humidité que les autres parties ; elle jouit de la température la plus parfaite ; elle n'éprouve pas de chaleur excessive, au point de produire une affection sthénique, ou excessive au dernier degré : c'est-à-dire jusqu'à la faiblesse indirecte, ou bien enfin une chaleur déficiente, appelée communément froid, au point de produire une faiblesse directe.

XXV. Le seul usage du terrein, pa

---

(1) C'est à-dire que par la quantité d'excitabilité que ces organes possèdent au-dessus de celle des autres, cette propriété est plus facilement mue par l'action du stimulus. (*Le Trud. ital.*)

rapport aux végétaux, est de servir de filtre aux substances qu'ils reçoivent de la terre, et qui en agissant mettent leur excitabilité en action. Pour cet effet, les pores du terrein ne doivent être ni trop ouverts, c'est-à-dire, de manière à donner accès à une trop grande quantité de stimulus, ce qui produirait dans la plante une diathèse sthénique, ou bien une vie surabondante; c'est-à-dire la faiblesse indirecte: ni trop serrés, au contraire, ce qui empêcherait l'introduction des stimulus en quantité suffisante, et jetterait la plante dans un état de langueur et de décadence, qui causerait la faiblesse directe. Au reste, la terre n'est pas absolument nécessaire à la vie des végétaux, comme nous le démontre évidemment la propriété qu'ils ont de vivre jusqu'à un certain point dans l'eau pure. Mais que la terre ne soit positivement autre chose qu'un filtre utile, c'est sur quoi il ne restera aucun doute, si l'on considère les bons effets qu'on obtient par les diverses opérations qu'on lui fait subir; en écrasant les mottes, en la remuant dans tous les sens avec la charrue; en la mêlant avec des terres calcaires et absorbantes, lors-

qu'elle est argileuse et forte, afin de diminuer sa ténacité et d'agrandir ses pores. Il faut en dire de même de l'utilité qu'on retire dans un terrein trop friable du fumier dont on le couvre convenablement ; ou dans celui qui est trop léger et trop poreux, des cailloux et des haillons, pour y retenir plus long temps l'humidité et la chaleur, ou de toute autre manière de resserrer les pores.

XXVI. Par-là on concevra aisément pourquoi une terre sablonneuse ou simplement argileuse, quand l'une n'est pas unie à l'autre, avec quelque sorte de ténacité, demeure stérile et sans aucune fécondité, et pourquoi aussi les climats très-chauds, et les ardentes journées d'été sont nuisibles aux terreins argileux, en obstruant leurs pores, et sont utiles au contraire, aux terres maigres et légères, en diminuant leur trop grande porosité : de là vient que les saisons sèches conviennent aux terreins fertiles et bas qui peuvent fournir aux racines une humidité suffisante, tandis que les saisons pluvieuses favorisent davantage les terres élevées, maigres et légères. Un sol incliné, situé vers le nord, qui est ordinairement de

cette dernière espèce, deviendra meilleur, si on le couvre de caillonx . et si on y plante des arbres çà et là. Ce moyen favorisera la végétation , en entretenant l'humidité et la chaleur. En enlevant ces cailloux par une industrie mal entendue, on a souvent amené des conséquences fâcheuses ; mais cette précaution n'est pas nécessaire dans le terrein exposé au midi, qui reçoit suffisamment l'influence bienfaisante du soleil. D'ailleurs cette sorte de terre n'est pas exposée au soufle glacé des vents qui viennent ordinairement de quelqu'un des points septentrionaux depuis le levant jusqu'au couchant , et elle est favorisée par sa situation , qui la met à même de recevoir les douces haleines des zéphirs du sud, qui sont chauds et rarement assez secs pour lui être nuisibles.

XXVII. Celse, dans le commencement de sa préface, parle d'une analogie qui existe entre la médecine et l'agriculture, et il s'appuie d'une raison qui, au premier abord ne paraît pas fort évidente. Les observations que j'ai faites jusqu'ici , démontrent la réalité de ce rapport, qui est même assez intrinsèque. Ces mêmes ob-

servations nous conduisent encore plus loin : car elles nous font découvrir un principe fondamental duquel dépend l'explication de tous les phénomènes de la vie végétale dans tous ses rapports. L'ignorance de ce principe a été universellement reconnue et déplorée : mais le dommage qu'elle a causé n'a pas été connu comme il importait qu'il le fût. Aussi a-t-elle été, dans l'agriculture comme dans la médecine, une source commune d'erreurs, relativement à la pratique. On s'est contenté de considérer les qualités du sol et du fumier, comme productrices de tous les bons ou mauvais effets qu'on observe dans la végétation des plantes. Le sel et l'huile du fumier et du terrein sont le langage ordinaire dans les livres d'agriculture ; comme si ces ingrédiens mêlés avec la terre ou avec la matière qui leur est jointe pour cette fin, pouvaient produire quelqu'effet, indépendamment de celui auquel donne lieu la porosité du terrein. Les seules forces capables de procurer et de maintenir la végétation, sont celles que nous avons exposées jusqu'ici ; il n'en existe pas d'autres. La terre quelleque soit la propriété qu'on prétend lui

attribuer, n'a d'autre usage que celui de servir de filtre ou de conducteur aux puissances excitantes externes; comme la seule vertu du fumier et des substances analogues consiste à corriger le défaut de la porosité du terrein, de la manière que nous l'avons expliqué plus haut. Toute l'agriculture pratique dirigée judicieusement et solidement établie, si on l'examine avec attention, nous prouvera d'une manière sensible, la vérité de cette proposition fondamentale.

XXVIII. De ces éclaircissemens, et de l'extension que nous avons donnée à notre sujet, revenant à la doctrine de la vie, on voit clairement, par tout ce que nous avons dit sur la nature et sur la culture des plantes, que leur manière de vivre est absolument semblable à celle des animaux; que tout être vivant est gouverné par l'excitement produit par les seules forces excitantes; que dans tout système vivant il n'y a pas d'autres propriété intrinsèque nécessaire au maintien de la vie animale ou végétale; que ces mêmes forces, que d'abord produit et ensuite entretient la vie dans ces êtres, tendent enfin à les conduire à la mort; que

l'état de la vie, son entretien, sa décadence, son extinction, sont des choses également naturelles ; que tout système vivant commence à vivre à l'époque de sa production, et que c'est de cette manière que se renouvellent les générations des animaux et des végétaux ; que la totalité de la masse, d'où ils tirent tous leur origine, est une quantité permanente, et permanente pour toujours : en un mot, que tous les êtres ont été construits avec un seul et unique instrument (1).

(1) Si la force et la clarté des preuves jusqu'ici alléguées, si la justesse des conséquences et la simplicité de la Nouvelle Doctrine laissent quelqu'ombre de doute, et s'il se trouvait quelqu'un qui n'y vît point les caractères de la plus grande évidence, on en trouve la confirmation la plus lumineuse dans l'extension juste et naturelle du principe fondamental et de ses applications à la vie et à l'économie végétale. Il y a déjà long-temps que les philosophes avaient présenté quelques traits d'analogie entre les deux règnes les plus nobles de la nature ; mais le vrai point de réunion était absolument pour eux un problême à résoudre.

La parfaite ressemblance de la vie, produite et maintenue également par les forces externes qui opèrent sur la même propriété dont les animaux et les végétaux sont doués, est ce qui constitue cet

XXIX. Les mouvemens des planètes qui par leur destination même doivent être permanens et durer sans cesse, dépendent tous de cet unique principe, c'est-à-dire,

---

anneau qui unit ces êtres l'un à l'autre, qui les égale et les confond dans leur caractère essentiel. C'est aidsi que les grandes vérités sont fécondes en conséquences utiles et étendues. Il ne sera plus nécessaire pour démontrer les rapports et l'analogie entre les animaux et les végétaux, de chercher si ces derniers ont une circulation proprement dite ainsi qu'elle existe chez les animaux, puisqu'elle ne constitue pas l'essence de la vie, comme le pensait déjà l'immortel auteur qui la découvrit. Le sang qui circule n'est autre chose qu'un stimulus produit par d'autres stimulus, lequel, se répandant promptement dans toutes les parties du système par le moyen des vaisseaux, est pour cette raison un des plus importans; mais en dernière analyse c'est toujours un stimulus qui opère comme tous les autres; et ce n'est pas en lui seul que consiste la vie. L'agriculture comme science, est aujourd'hui fondée sur ses vrais principes, et l'on pourra en déduire avec justesse la pratique la plus convenable. Les expériences qui tendent à démontrer que par le moyen de l'eau pure les plantes se développent et végètent jusqu'à un certain point, que les différentes terres ne sont autre chose qu'un filtre plus ou moins propre à fournir aux plantes une snffisante quantité d'humidité par le canal des

de ce qu'ils ont reçu l'impression d'une force projectice qui les obligerait comme tout autre corps mobile, dans des circonstances égales, à parcourir une ligne directe, si la force de gravité qui agit sur ces corps, ne les entraînait constamment vers le centre : ensorte qu'ils sont nécessairement toujours agités en mouvement circulaire. Quant aux corps vivans qui sont infiniment plus petits en comparaison, et qui couvrent la surface immense des planètes, ces corps vivans dis-je, qui sont les animaux et les plantes, sont tels

---

racines; et que les divers mélanges des terres et du fumier ne sont que des moyens de rendre le terrein végétable plus convenablement disposé à cet usage; ces expériences, dis-je, sont déjà connues depuis quelque temps. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir entr'autres les expériences de Tillet enregistrées dans les Actes de l'Academie des Sciences de Paris sur le froment qu'on fit végéter dans différentes terres et dans quelques autres matières diverses en apparence les moins propres à ce but par le seul moyen de l'eau ; mais la manière d'agir de l'eau et de toute autre chose qui opère sur les végétaux comme simple stimulus n'avait pas été jusqu'ici une conséquence tirée de l'examen de ces faits et des autres également connus. (*Le Trad. Ita.*)

que l'espèce entière subsiste seule, tandis que les individus périssent tous lesours, et la même cause d'où ils tirent leur origine et leur perfection dans l'état de vie, produit de la même manière leur altération leur affaiblissement et leur destruction. Il est donc faux qu'il existe des forces naturellement propres à produire la vie et la santé, différente de celles qui causent la maladie et la mort. Quoique toutes ces forces tendent réellement vers la vie, cette tendance, néanmoins, est forcée, tandis que celle vers la mort, est spontanée.

CONTINUATION

De ce qui est exposé dans les Élémens.

XXX Ces réflexions terminent le premier volume des Élémens de Médecine; le second contient la pratique de cette Doctrine, c'est-à-dire, l'application que j'en fais, comme art, à la cure des maladies. Je traite d'abord des maladies sthéniques, dont la description occupe depuis le § CCCXXVIII jusqu'au CCCCLIII; et leur cure, depuis ce dernier paragraphe jusqu'au DIII, ou bien la 4me. partie de l'ouvrage.

XXXI. Dans celle ci, je commence à

parler des maladies asthéniques, jusqu'au DCXC, qui est la 5me. et dernière partie de tout l'ouvrage. Dans la préface, j'avais déjà fait part des circonstances qui me conduisirent à cette grande découverte, en montrant que la cause, la vraie nature, et la cure de la goutte, maladie dont j'ai été atteint moi-même, fut la première partie de la découverte que je fis (1). Il importe cependant que je fasse observer à ce sujet, que le point de vue sous lequel je présente chacune des maladies asthéniques, est tout aussi neuf que celui sous lequel j'envisage la goutte, et que celle-ci, loin d'être une maladie *sui generis*, d'après la règle du langage pédantesque, et les idées antiphilosophiques des écrivains systématiques, n'est au contraire sous tous les rapports, qu'une

(1) Dans la note que j'ai faite à la première partie de cette traduction, où j'expose la méthode curative de la goutte, ainsi que l'auteur en a fait l'expérience sur lui-même, il s'est glissé une erreur qu'il me paraît à propos de corriger ici. Ce n'est pas le kina, comme je le dis dans cette note, mais l'opium que l'auteur a éprouvé être le plus puissant remède contre la goutte, à cause de sa grande vertu stimulante. (*Le Trad. ital.*)

maladie produite, comme les autres (1), par la débilité. Tout cela est clairement montré dans l'explication des symptômes dont j'ai donné un essai, même dans cet Abrégé, et pareillement dans l'histoire et la cure de la goutte, dont la description se trouve depuis le § DXCV jusqu'au DCIV, lorsque cette maladie est modérée, et du DCXIII au DCXVII, lorsqu'elle est parvenue à son plus haut degré de violence.

XXXII. Du paragraphe DCL jusqu'au DCXC, je démontre que toutes les fièvres intermittentes, ou les diverses formes de ces maladies, en dépit de la variété remarquable de leur type, toutes, dis-je, sont néanmoins les mêmes, et de la même nature que les fièvres continues, la dyssenterie, la petite-vérole confluente et le cholera-morbus; c'est pourquoi j'ai classé ensemble toutes ces maladies. Enfin la peste elle-même, et d'autres maladies du genre des asthéniques, quoique n'ayant jamais été réputées fébriles, sont absolument la même chose, ont la même origine, et sont guéries par les mêmes remèdes.

(1) Asthénique.

XXXIII.

XXXIII. Dans la 5me et dernière partie depuis le § DXC jusqu'à la fin, je fais l'exposition de ma Doctrine, relativement aux maladies locales.

DES MALADIES LOCALES.

XXXIV. Les maladies locales, non telles que l'art et l'arbitraire les ont classées, mais dans leur ordre naturel nous présentent cinq chefs de division. Le premier comprend les maladies organiques dans lesquelles il ne se manifeste d'autre affection dans la machine que celle de la partie premièrement lésée. Cette espèce d'affection n'a lieu dans ces parties qui d'après le langage reçu, ont peu de sensibilité, et que j'appelle douées de peu d'excitabilité.

XXXV. Le second chef regarde les parties dont la sensibilité est exquise, c'est-à-dire, qui sont douées d'une excitabilité extrême. En ce cas, l'effet de l'affection locale se propage dans tout le corps, par le moyen du système nerveux, ce qui donne lieu à des symptômes analogues à ceux des maladies uuiverselles. A la 3me. division appartiennent ces affections locales, où il paraît subitement un symptôme de maladies universelles, semblables à ceux qui dépendent de l'ex-

citement accru ou diminué, et qui croît ensuite au point de n'être plus susceptible de ressentir l'influence de l'excitement, et parconséquent d'être vaincu par les remèdes qui ont la vertu de corriger l'état morbifique de l'excitement lui-même. La 4me division embrasse les cas où une matière contagieuse vient à être appliquée à la superficie externe du corps, et qui de là se répand dans tout le système. Enfin les maladies qui appartiennent au 5me chef, sont produites par l'application des poisons et leur diffusion dans les vaisseaux ; ensorte toutefois qu'ils ne tendent pas à accroître ou à diminuer l'excitement : mais parvenant à léser diversement les parties selon les différens cas, et à en altérer la structure, ils produisent par leurs ravages, des symptômes de renversement et de désordre dans tout le reste du système (1).

---

(1) L'application de cette Doctrine aux maladies locales, et conséquemment à toutes celles qui sont du domaine de la chirurgie, mériterait d'être faite d'une manière plus étendue et plus précise qu'elle ne l'est dans notre auteur. Il n'a sans doute voulu qu'en donner une idée, et montrer la division naturelle à laquelle ces maladies peuvent

XXXVI. Je tâche, dans mes leçons, d'exprimer d'une manière simple et concise, tout le plan de ma Doctrine, en la démontrant par le moyen d'une échelle dans laquelle je conduis une ligne que je divise en quatre-vingts parties qui désignent autant de degrés d'excitabilité,

---

être ramenées. Dans les Elémens de Médecine il s'étend un peu plus que dans cet Abrégé. La Chirurgie nous présente un grand nombre de faits qui par l'explication exacte qu'ils reçoivent de la Théorie Brownienne, confirment et rendent plus sensible l'excellence de cette Doctrine. J'ai déjà fait mention de ces faits dans mon discours préliminaire : j'en ajouterai un seul ici qui est relatif au traitement de la gangrène par le moyen du kina et sur-tout de l'opium. C'est une méthode de cure qu'on aurait tenté vainement d'expliquer d'une manière satisfesante par les principes adoptés jusqu'ici. On n'a pas eu de peine à concevoir l'utilité du kina administré à l'intérieur et même sur le lieu affecté dans les gangrènes humides, puisqu'on regardait le défaut de vitalité comme cause immédiate de l'affection gangréneuse ; et que le kina était réputé un excellent remède corroborant et excitant. Mais le succès heureux qu'on obtient de l'usage intérieur de l'opium, découverte que le hasard fit faire à Pott dans le traitement de la gangrène sèche des doigts des pieds, est un phénomène qu'on n'a pu bien comprendre avant qu'on eût établi la vertu excitante de cette substance. En effet

possédés par tout le système, depuis le commencement de la vie jusqu'à son extinction. Tant que ces degrés restent intacts, le système n'est pas encore conduit à la vie ; et lorsque ces degrés sont entièrement épuisés, la vie est précisément arrivée à son terme. Le 80me degré de l'échelle représente la vie qui doit commencer ; elle n'est pas encore : le zéro de la même ligne indiquée que la vie est terminée. L'accroissement de la vie en proportion de la diminution de l'excitabilité, diminution qui s'effectue continuellement par l'action des stimulus jusqu'à un point donné, est indiqué dans la ligne de l'excitabilité, par les n° qui vont en décroissant depuis 80 jusqu'à 40. C'est dans ce cas que l'individu jouit de l'état de vie le plus parfait, et qu'il possède

si l'on attribue à l'opium une vertu sédative, comment concevoir qu'il puisse opérer avantageusement dans une circonstance où les parties les plus éloignées et les moins stimulées du corps, telles que les orteils, languissent et meurent entièrement par un défaut de vie ? comment enfin comprendre son utilité chez des sujets qui par l'effet des maladies ou de l'âge, présentent les caractères de la langueur et de la débilité de la machine. (*Le trad. ital.*)

toute sa force et toute sa vigueur (XIII). Au-delà de ce point, la vie commence à tomber en décadence à mesure que les forces stimulantes consument l'excitabilité; et cette décadence est représentée par la diminution de la valeur des nos., depuis 40 jusqu'à 0, autant pour l'excitabilité que pour l'excitement. On peut considérer ces deux lignes de comparaison, ou comme une échelle qui représente la vie humaine depuis son principe jusqu'à sa fin, ou bien comme une échelle qui met sous les yeux toutes les déviations du point de santé vers l'un ou l'autre des deux extrêmes, c'est-à-dire vers la prédisposition, ou vers l'état de maladie, jusqu'à ce que la vie est entièrement consumée, c'est-à-dire jusqu'à la mort (1).

(1) Afin que l'on puisse plus aisément comprendre l'échelle dont parle notre auteur, j'ai cru à propos d'indiquer par ces deux lignes les gradations de l'excitabilité et de l'excitement. Un coup-d'œil suffira pour comprendre l'objet principal autour duquel tourne toute la Doctrine, relativement à la santé et à la maladie.



XXXVII. Dans le § DCCI ; je fais l'application du principe fondamental aux maladies locales ainsi qu'aux univer-

---

La première ligne graduée depuis 80 jusqu'à 0, en faisant chaque intervalle d'un numéro à l'autre, de 20 degrés, exprime la quantité d'excitabilité que tout système vivant possède dès le premier instant de son existence. La deuxième qui commence par 0, croît dans la même proportion jusqu'à 40, et diminue ensuite dans cette même proportion jusqu'à 0. Celle-ci indique la quantité respective d'excitement produite par l'action du stimulus sur l'excitabilité à mesure qu'elle s'épuise par cette même action. L'état de force de 80 degrés, exprimé par la première ligne demeurant dans son entier, c'est signe que le stimulus n'a pas encore opéré : l'excitement est donc alors égal à zéro, et conséquemment la vie est donc nulle. A mesure que le stimulus opère, en mesurant de la manière ci-dessus indiquée quelques degrés dans l'échelle de l'excitabilité, l'excitement naît, et la vie commence, et les degrés de l'excitement étant, en raison de l'épuisement de l'excitabilité, opéré par le stimulus. Ce nombre de degrés augmentera autant que celui de l'excitabilité diminuera. En cette sorte, supposons que la diminution soit de 80 a 60 : la différence 20 est marquée dans l'excitement vis-à-vis 60 qui est dans l'échelle de l'excitabilité. Telle est la progression des forces excitantes, de l'épuisement de l'excitabilité, de la production de l'excitement ; en-

selles, en démontrant que les unes et les autres dépendent entièrement de l'excitement (XXVI), et que la nature n'a aucune force qui en soit indépendante. Ainsi la conséquence qui résulte de toutes les idées présentées dans cet ouvrage; c'est que l'excitement ou local ou univer-

---

sorte que les degrés de la première ligne étant consumés jusqu'à la moitié, ceux de la 2e se trouvent accrus jusqu'au nombre 40, différence de 80 à ce même nombre dans la première ligne, et c'est là le point qui constitue le plus grand excitement et la plus grande vigueur de la vie. C'est encore dans la même proportion que lorsque la quantité d'excitabilité est consumée à moitié, l'excitement va toujours en diminuant: lors même que l'action d e stimulus sera la plus régulière possible, le système doit toujours tendre nécessairement à son terme, c'est-à-dire à la mort, comme l'expriment les deux lignes précitées qui se terminent à 0, et qui représentent les deux forces combinées, au moyen desquelles l'excitement est produit et conservé. Si l'action des forces excitantes, selon l'accroissement et la diminution de l'échelle, est toujours régulière et convenablement grande, il n'y aura point d'affection morbifique et la mort aura lieu naturellement sans être précédée d'aucune maladie. C'est donc l'excès ou le défaut de cette action qui produisent toutes les maladies dont nous avons donné les notions les plus sûres et les plus claires dans le cours de cet ouvrage. (*Le Trad. Italien*).

sel, est dans toute la nature l'unique principe régulateur de la vie. Les mouvemens des planètes n'en auraient pas moins été constans et réguliers, quand même Newton ne les aurait pas découverts et soumis au calcul : mais pour ne rien dire des autres parties de ce vaste sujet, la santé des hommes dépend d'une mesure trop exacte des forces excitantes, pour ne pas réclamer la plus grande prudence et l'exécution la plus parfaite, afin de la régler et de la maintenir dans un juste équilibre.

RÉFUTATION DU SYSTEME DU SPASME.

XXXIX. Il n'y a point d'entreprise plus fâcheuse et plus rebutante, dans l'art deraisonner, que celle de renverser un système entièrement faux et absurde (1)

(1) Cette vérité qui au premier coup-d'œil a l'air d'un paradoxe, est confirmée par l'histoire de ce petit nombre d'opinions que les progrès des sciences ont heureusement détruites. Ils ne sont jamais venus à bout de cette entreprise que lorsqu'ils ont été à même d'opposer la vérité toute nue à l'erreur, et une démonstration rigoureuse aux hypothèses. Ce contraste fait seul triompher es amis de la vérité : c'est alors seulement que erreur s'enfuit et disparaît comme les ténèbres se dissipent à mesure que le soleil s'avance. Si

de même que dans les siences les plus démonstratives, il y a certaines propositions fondamentales dont la vérité ne peut jamais se faire connaître par la voie de la démonstration, et qui ne peuvent être prouvées que par le témoignage des sens : ainsi dans les faux raisonnemens d'un système, il y en a un grand nombre entre les propositions fondamentales et les accessoires, dont la fausseté échappe à toute la vigueur d'une démonstration, et qui n'est susceptible d'autres preuves que de

---

l'on n'avait point connu les lois de la gravitation universelle, on n'aurait jamais pu démontrer la fausseté des systèmes inventés pour expliquer le mouvement des planètes en les confrontant avec les systèmes de Copernic, si ce principe de la gravitation des corps, uni à la force de projection, n'eût éte appliqué à la Physique céleste. Le système hypothétique des tourbillons pourrait avoir encore un bon nombre de défenseurs. Si la composition et la décomposition de l'eau, la calcination des métaux, et d'autres expériences décisives de la Chimie moderne n'eussent fixé solidement quelques principes de cette science et démontré le jeu de tant de phénomènes, le phlogistique régnerait encore et il n'y aurait pas assez d'armes pour le renverser. On peut étendre ce que je viens de dire à tout ce qu'on a pu opposer jusqu'à nos jours aux vaines hypothèses et aux rai-

celles qui viennent des sens. A la première de ces deux classes appartiennent les axiômes, ou, si l'on veut, les vérités claires et évidentes par elles-mêmes : à la seconde, les hypothèses ou les faussetés qui se découvrent aussi d'elles-mêmes. Tous les systèmes de médecine et un grand nombre de ceux qui appartiennent aux autres branches de la philosophie, ont pour base cette manière erronée de raisonnemens captieux qui n'ont été rien moins que rares dans toutes les branches du savoir humain. Ce n'est pas qu'en fait d'expériences, d'observations erronées, de raisonnemens contradictoires ou mal déduits, on n'en puisse démontrer la fausseté par l'opposition d'une vérité connue; mais voulant réfuter un système travaillé avec art, qui semble embrasser le sujet dans tout son ensemble, et qui porte sur des principes dont l'obscurité échappe à notre pénétration, le premier pas qu'on doit faire pour les combattre, c'est de rentrer, s'il est possible, dans le sentier de la nature, et de déchirer le voile qui la couvre. En agissant d'une autre sorte, on oppose hypothèse à hypothèse, et on ne s'avance aucunement vers la vérité. Il en a été de même de tous les faux systèmes de Médecine, principalement des deux plus célèbres, savoir celui du spasme, et celui de la force médicatrice de la nature, qui peuvent être combattus d'une manière sûre et victorieuse, d'après les principes solides de la science, démontrés dans cet ouvrage.

sonner : en un mot, ce genre de logique caractérise presque tous les livres, sans en excepter même les histoires. C'est par là qu'on a avili la dignité de l'histoire, altéré la vérité, et sacrifié tant de fois cette candeur, qu'on appelle impartialité, à la superstition, à la politique, à la cupidité. Celui dont l'ame se révolte au récit de l'oppression, des rapines et de la cruauté exercées contre la faiblesse et l'innocence, s'indigne encore plus des couleurs mensongères dont on flatte ces narrations ingénieuses, que de l'exécution même de ces actions atroces : car par cet artifice les entreprises les plus viles et les plus condamnables sont mises sous l'égide de la vérité, et l'on détruit ainsi la candeur et toutes les autres vertus morales, dans ces mêmes écrits qui en devaient principalement consacrer le triomphe. En fait de science, le public a été abusé et trompé sans pudeur, et tout ce vaste et magnifique appareil de connaissances, réduit à sa juste valeur, ne s'est trouvé souvent que fausseté et imposture. Il serait temps enfin de démasquer les faux savans, et de faire connaître au monde les traits naturels et fidèles des acteurs de cette

comédie. Voilà ce que j'entreprends relativement à la Médecine, par les observations qui composent cet ouvrage. Il ne me suffit pas pour arriver à ce but, d'avoir présenté l'aperçu de la vérité ; la conduite et la coutume des praticiens, l'influence contagieuse de l'opinion, et l'impression qui en résulte sur l'esprit public, ne se détruisent pas en un moment, ni par la simple lecture d'un essai rapide : car malgré mon exposé, on pourrait bien prendre encore le noir pour le blanc. L'erreur, quoique terrassée, repullule facilement, et pour l'empêcher de se reproduire, il faut l'attaquer et la détruire dans ses plus profondes racines. Ce n'est pas assez de la faire servir à montrer la vérité, il est nécessaire encore de les confronter ensemble, afin de faire paraître la vérité dans tout son éclat, et lui faire remporter un triomphe complet sur sa rivale.

XL. Je vais commencer par examiner, de préférence à toute autre, cette Doctrine qui a été si fort en réputation de notre temps, et qui mérite bien, quoiqu'elle soit un peu moins en vogue à l'heure qu'il est quon prenne la peine de détruire les vestiges qu'elle a laissés. Le système

du spasme, qui a été enseigné pendant 20 ans dans les écoles d'Edimbourg, et que l'on peut voir exposé dans un livre intitulé *Premières lignes de Médecine*, sera donc le sujet que je discuterai d'abord.

XLI. Le spasme étant le grand mot sur lequel roule toute cette Doctrine, et qu'on doit supposer exprimer l'affection, pour ainsi dire, fondamentale d'où les maladies tirent généralement leur origine, il semble que, comme on avait lieu de s'y attendre, l'auteur qui voulait sans doute être compris, devait commencer par donner une définition claire et exacte de tout ce qu'il prétendait dire par ce mot (1); mais il est bien loin de remplir notre attente et de satisfaire à nos desirs.

XLII. Il n'en fait aucune mention dans sa Physiologie (2), à moins qu'on ne veuille prendre dans ce sens, une affection qui est comprise sous ce nom, et qui est aussi ancienne que le sont les premiers principes de notre art. Voici les propres termes de l'auteur : « Il y a

(1) Institutions of medic. by Willms Cullen MD. 3e. éd. 1785.

(2) Ibid. CX.

» un état de contraction des muscles, » qui n'est pas disposé spontanément à » permettre les mouvemens de relâche- » ment réciproques, et dans lequel les » fibres ne céderaient pas aisément a une » force extensive : un tel état de contrac- » tion se nomme *spasme* ». Cela n'est que la définition ordinaire d'une affection assez bien connue, qui n'a rien de commun avec le spasme, duquel nous voulons nous entretenir ici. Que si pour l'excuser de l'omission de cette définition, dans l'ouvrage cité plus haut, on disait que ne s'y agissant que de la physiologie qui n'est autre chose que l'explication des fonctions animales dans l'état de santé, ce n'était nullement le cas de faire attention aux fonctions dans l'état morbifique. Je pourrais répondre que dans ce petit ouvrage on n'a point suivi une semblable règle, comme le prouve l'exemple même que nous venons de citer ; et au contraire la pathologie et la physiologie s'y trouvent souvent réunies : car il y est dit que la pathologie des solides simples ne peut être séparée de leur physiologie, et que c'est précisément pour cette raison qu'on y parle d'affections diverses et nombreuses

qui appartiennent purement à l'état de maladie. Peu après, l'auteur ajoute : « Il » convient d'ajouter à la physiologie de » cette partie une petite digression, pour » donner une idée de ce qui a rapport à » la pathologie » ; bien plus à dire vrai, l'auteur n'a jamais donné au public d'autre texte de pathologie, hors ces notions qu'il a interposées à sa Physiologie, dans l'ouvrage déjà cité. Lorsqu'il donnait des leçons de pathologie à ses écoliers, il se servait ordinairement de celle de Gaubius, professeur de Leyde. Or comme on ne peut s'attendre qu'il y soit fait mention du spasme, affection que cet auteur et toute l'école de Boerrhaave, traitent d'imaginaire ; notre auteur en adoptant le texte, n'a jamais pu suppléer à ces défauts, dans ses commentaires sur cet ouvrage.

XLIII. C'est lorsqu'il entreprend le traitement des fièvres, qu'il cite le spasme pour la première fois, et au lieu d'une définition de ce mot, on n'y trouve qu'une description dépourvue de sens. Il entre en matière par ces paroles : « La cause » prochaine de la fièvre semble avoir » échappé jusqu'à présent a..

» des médecins ». Je ne prétends pas toutefois l'établir d'une manière qui puisse rendre raison de toute difficulté ; mais je ferai ensorte de m'approcher du but autant qu'il me sera possible pour en rendre la connaissance utile à la pratique.

XLIV. C'est vraiment une singulière introduction à un si grave sujet. Le titre de ce chapitre annonce la cause prochaine (1) de la fièvre, et le lecteur s'attend à voir développée une matière qu'on lui dit avoir échappé aux efforts des autres médecins. Mais il apprend au même instant qu'il ne trouvera autre chose *qu'un effort pour en approcher*. Cependant il est encouragé par l'espoir que l'auteur s'en approchera assez pour que la pratique en puisse retirer quelqu'avantage. Mais pour cela, devait-on se contenter de mettre tous les systèmes sens dessus

(1) Par cause prochaine d'une maladie quelconque, les médecins n'entendent que cet état de la machine d'où proviennent tous les symptômes. Selon leur manière de voir, elle est le produit d'une série de forces auxquelles ils donnent le nom de causes éloignées ; et celles-ci sont encore distinguées, comme nous l'avons dit aux § LXXV LXXVII.

dessous,

dessous, pour leur en substituer un autre, et ne devait-on présenter qu'une origine au lecteur, au lieu de vues justes et générales sur la nature des fièvres, et principalement sur cette partie du sujet où il était en droit de s'attendre à les trouver. L'auteur passe outre et observe que,

XLV. « Comme le période du chaud » est constamment précédé de celui du » froid, il présuppose que ce dernier » est la cause de l'autre, et que parcon- » séquent la cause du période du froid » l'est aussi de tous les symptômes qui » surviennent dans le cours du paroxis- » me ».

XLVI. L'auteur commence par avancer comme certain un fait dont il lui sera difficile de tirer une grande utilité : il va à dire que la chaleur fébrile est constamment précédée de l'accès du froid. Cette proposition n'est fondée que sur son assertion, et il veut la faire servir de base à une hypothèse, par le moyen de laquelle il voudrait réduire ensuite sous la même cause prochaine imaginaire, les fièvres les plus continues, de même que les intermittentes. Les fièvres intermittentes simples avec leur type soit de tierce, de

quarte ou de quotidiennes, se manifestent d'abord, il est vrai, par le froid auquel succède le période du chaud : mais cette succession est très-douteuse dans les rémittentes (1) qui, sous ce rapport et plusieurs autres, sont estimées si différentes des intermittentes pures, que jusqu'à présent on a cru qu'elle réclamait une autre méthode curative ; et il n'y a pas long-temps que les médecins sont d'accord sur l'usage du kina, dans ce même cas de fièvres. Dans les fièvres continues, la succession du période du chaud à celui du froid, ne s'observe pas, à proprement parler, et ce phénomène est encore moins sensible dans la plus parfaite espèce de ces fièvres, qu'on a désignée sous le nom de fièvres continentes. Ainsi l'accès ou le paroxisme d'une fièvre intermittente, comme il se manifeste au commencement, ne présente pas toujours, comme le prétend l'auteur, les circonstances essentiellement nécessaires qui constituent proprement la nature de la fièvre, selon le point de vue sous le-

(1) Selle dit que les exacerbations arrivent tantôt par le froid, tantôt par la seule augmentation de la chaleur. Méd. Clin., 1 vol., p. 20 (*Le Trad. fr*).

quel il la considère. Le chaud précédé du froid, ne se voit dans aucune autre espèce de fièvre que dans les intermittentes. On ne pourra donc point tirer de ce fait une conséquence générale qui soit applicable aux autres (1).

---

(1) M. Bosquillon, dans les notes qu'il a ajoutées à la traduction française des Elémens de Médecine-pratique de Cullen, observe que Cullen lui-même convient, dans sa Nosologie, qu'il existe réellement quelques pirexies non précédées de froid; mais ces cas, ajoute le traducteur, sont très-rares; et pour fixer tous les caractères d'une classe, il n'est pas nécessaire qu'on les puisse démontrer tous dans chacune des espèces, il suffit seulement qu'on en trouve le plus grand nombre. Je veux bien supposer que les cas de pirexies non précédées de froid, soient réellement très-rares. Je ne veux pas même m'arrêter à examiner si le période du froid que Cullen regarde comme la cause de celui de la chaleur et conséquemment de tout ce qui arrive dans le cours du paroxisme, correspond toujours en intensité et en durée à ses effets successifs supposés. Mais s'il arrive seulement une fois sur cent (et certainement le cas ne sera pas aussi rare), qu'il y ait comme on l'accorde pirexie sans froid, comment établir le froid comme cause universelle, quoique secondaire de l'état de pirexie. Les raisons du traducteur français pourront servir tout au plus à justifier s'il est

XLVII. Mais ce qui est plus encore, ce phénomène, en ce qui concerne même les fièvres intermittentes, si on le pèse attentivement, ne garantit en aucune manière la conclusion que l'auteur en tire en faveur de cette forme de fièvres. Le période du froid fébrile est toujours accompagné et jamais précédé de marques frappante d'une faiblesse générale de la machine, ainsi que l'indiquent le pouls petit et faible, la pâleur et le froid des extrémités des membres, le froncement de tout le corps,

---

possible, un système de nomenclature forcée, qui répugne aux vrais caractères d'analogie et de différence établis par la nature, mais ils n'auront aucune force pour démontrer comme cause générale d'un effet, une manière d'être qu'on avoue ne pas s'observer quelquefois en même temps qu'on y admet l'existence de ce même effet. Dans les systèmes naturels toutes ces incohérences s'évanouissent; la faiblesse est reconnue pour être la cause a tout état proprement fébrile: vérité qu'on doit avouer, que Cullen a connue en partie, mais que les idées qu'il avait du spasme l'ont peut-être empêché de généraliser convenablement. Toutes les maladies sthéniques sont considérées comme totalement différentes des fièvres: et en effet elles ne diffèrent par les moyens curatifs qu'on leur oppose comme par leur essence.

Dans une autre note que M. Bosquillon

la langueur, la faiblesse, l'inaction des mouvemens animaux, les sensations devenues obtuses et imparfaites, et le sentiment de froid, lors même qu'il y a un degré notable de chaleur. Il est également conforme à l'opinion de l'auteur, que non-seulement la majeure partie des causes éloignées de la fièvre sont sédatives

---

ajoute sur un autre endroit des Elém. de Méd. prat., tit. I, page 126, où il cite l'opinion de Brown, que les fièvres dépendent toutes de faiblesse, et réclament une cure stimulante., ce traducteur dit que les dangers d'une semblable méthode sont trop évidens pour qu'elle mérite une réfutation sérieuse. Je me crois fondé à conclure de cela seul que M. Bosquillon n'a jamais vu la doctrine de Brown, sans quoi il ne se serait pas effrayé facilement au seul nom de fièvre, car il y aurait vu que Brown exclut de cette catégorie les vraies maladies inflammatoires. Dans celles-ci rien n'est plus contr'indiqué, d'après les principes de sa doctrine, que la méthode curative stimulante. Alors il n'aurait pas trouvé les dangers des stimulans aussi évidens, ou il les aurait montrés par quelque objection digne de lui et de son adversaire; mais il est agréable et commode de juger sans livre. Ici je n'oserais ajouter sans entendre. (*Le Trad. ital.*)

c'est-à-dire débilitantes, car pour le moment nous ne voulons point disputer sur l'impropriété de cette expression, mais que toutes le sont sans exception. Il est pareillement démontré par le fait, que non-seulement tous ces symptômes peuvent être et sont ordinairement réduits par les puissances débilitantes, mais qu'ils sont toujours causés et renouvelés par l'application de ces puissances. Il n'est pas moins prouvé par le fait, que pendant la durée de la fièvre, les mouvemens animaux et toutes les fonctions sont dans un état de faiblesse, et que ceci est le résultat de l'opération des puissances débilitantes. Je lui accorderai encore, que toutes les fièvres soit lors de leur première apparition, soit pendant tout leur cours, nous fournissent des caractères indubitables de faiblesse (CXXXI, CXXXII) : outre que j'ai exposé au sujet les preuves les plus claires et les plus décisives dans la nouvelle doctrine; j'ai encore pour moi la confession même de l'auteur que je combats. D'où il résulte une conséquence également juste et simple : que la débilité est la cause ordinaire de toutes les fièvres ; mais après tout ce que nous venons de dire nous

sommes loin de pouvoir établir le spasme comme cause ordinaire.

XLVIII. C'est donc une vérité hors de doute, selon l'avis de l'auteur, que la cause du période du froid l'est aussi de tout ce qui lui succède, non-seulement pendant la durée du paroxisme, mais aussi pendant le cours entier de la maladie, dans tous les cas de fièvre ; et il voudrait ensuite en tirer la conséquence, que dans les fièvres il y a manifestement trois états, le premier de faiblesse, le second de froid, le troisième de chaud. Mais cette conséquence est évidemment en contradiction avec les les prémisses. Selon l'induction même de toutes ses preuves, le période du froid fébrile n'est pas secondaire à un autre état antécédent de faiblesse qui soit évident et distinct comme lui-même ; il est proprement ce même état de faiblesse. En effet, quand est-ce que le pouls se manifeste petit et faible ? Quand est-ce que les extrémités commencent à devenir pâles et froides ? Quand est-ce que l'insensibilité est telle qu'on pourrait quelquefois brûler les pieds au malade sans qu'il en eût le moindre sentiment ? Il est très-certain que ces symptômes n'arrivent qu'après le com-

mencement de la maladie, dans le période du froid fébrile. Ce sont des signes qui lui appartiennent et qui ne caractérisent jamais un état antérieur à la maladie. Il est vrai qu'un état de faiblesse précède toutes les maladies qui dépendent de la débilité; mais cet état n'est que le période de la prédisposition, pendant lequel aucun symptôme de maladie ne peut avoir lieu puisque la prédisposition, d'après l'exacte définition que nous en avons donnée, n'est qu'un état qui s'éloigne de la santé et se rapproche de la maladie; ensorte que le corps paraît toujours être dans la latitude de la première, sans qu'il y ait réellement entr'elles qu'une trompeuse ressemblance. Ainsi une faiblesse non accompagnée des symptômes dont nous avons fait plus haut l'énumération, précède le période du froid, mais une faiblesse marquée et caractérisée par la présence de ces mêmes symptômes, forme réellement le période du froid fébrile, et est ce période lui-même.

XLIX. Elle doit l'être d'autant plus que les périodes du froid, du chaud et de la sueur, sont les seuls qu'on ait jamais observés et qu'on puisse remarquer dans le cours d'une fièvre intermittente. Un pé-

riode antérieur à ceux-ci, un période de faiblesse séparé et distinct de celui du froid, est un fait supposé, et une imagination du docteur Cullen. Ces signes remarquables de faiblesse qu'il cite, ne précèdent point, mais accompagnent le froid dans ces maladies : et quoiqu'il y ait des indices de faiblesse générale qui précède l'état morbifique, tant dans les fièvres intermittentes, que dans les autres fièvres réellement telles, et encore dans toute autre forme de maladie dont la cause est la débilité, ces indices sont néanmoins si obscurs et si recouverts, pour ainsi dire, par les apparences de la santé avec laquelle ils n'ont qu'une insidieuse ressemblance, qu'ils ont échappé jusqu'à présent à l'observation des médecins, et très-certainement de même à celle de notre auteur.

L. Quoi qu'il en soit, il s'avance avec son hypothèse, et il poursuit en disant que « ces trois périodes se succèdent régulièrement et d'une manière constante dans l'ordre que nous avons indiqué. Il est à présumer qu'ils sont combinés respectivement entr'eux, comme causes et comme effets ». C'est en vérité une étrange espèce

de logique ! Il est donc vrai que tout le poids et toute la vigueur des preuves se réduisent à une présomption dans l'une des matières les plus intéressantes pour l'humanité, la recherche de la cause qui produit l'état fébrile ? Mais qu'est-ce qu'il présume ? que ces trois périodes sont respectivement combinés entr'eux, comme causes et comme effets. Maintenant que dans cette matière la vérité a commencé à se faire jour, et que plusieurs la connaissent réellement, si on compare notre auteur à ces derniers, on pourra l'assimiler à un aveugle qui tourne çà et là pour toucher une borne, au milieu d'une foule de spectateurs qui ont les yeux attachés sur lui. Ils le voient marcher un instant sur le vrai sentier qui conduit au but, le perdre un moment après, et enfin s'en tenir très-loin.

LI. La faiblesse est la cause des fièvres intermittentes, comme elle l'est aussi de toutes espèces de fièvres qui dépendent d'elle (CXXII). C'est elle qui forme la prédisposition, état que j'ai démontré être, au degré près, identique avec celui de la maladie. C'est elle qui constitue l'essence même de l'affection morbifique. Nous n'a

vons donc pas besoin d'autre chose, nous trouvons, dans la faiblesse, la cause suffisante, la seule cause réelle. Il ne faut donc pas inventer un autre état, une autre manière d'être, pour rendre raison des phénomènes qui en dépendent. Cependant on n'a fait aucune attention à cette cause palpable. On a négligé la faiblesse, et dans l'état de prédisposition, et dans tout le cours de la maladie. Son existence dans ces deux cas a été un profond secret; un secret caché et inaccessible à la pénétration de tous les médecins et de notre auteur en particulier. Il est vrai que ce dernier tend à la recherche de la faiblesse, mais ce n'est pas pour l'établir, ainsi qu'elle l'est réellement, comme la cause vraie et naturelle des fièvres; il se borne à s'en servir pour fabriquer son système du spasme, et démontrer, à sa manière, qu'il est la vraie cause de la fièvre. Mais encore où va-t-il la chercher pour cet effet? Ce n'est pas dans l'état de prédisposition dont la cause, quelle quelle soit, est nécessairement la même que celle de la maladie, puisque la prédisposition et la maladie sont de même nature*, et ne diffèrent que par le degré. Il la trouve encore moins

dans le cours de la maladie elle-même. Ce serait s'y prendre trop tard que de faire des recherches dans les periodes de la chaleur, dont la cause, quelle qu'elle soit, doit avoir déjà exercé son action. Enfin il ne la trouverait pas plus dans le période du froid, puisqu'il forme la maladie elle-même et non pas sa cause. Où suppose-t-il donc qu'elle soit ? Dans un état qui suit la prédisposition, et préexistant à la maladie. Un état semblable est aussi impossible qu'un point mathématique composé de parties. Il n'y a d'autres périodes dans les fièvres intermittentes que ceux du froid, du chaud et de la sueur. Le période de faiblesse préexistante est une pure imagination inventée par un esprit embarrassé dans le labyrinthe de ses fausses conceptions. Les marques frapppantes d'une faiblesse générale accompagnent le froid fébrile, et en sont les symptômes actuels.

LII. Tout cela, néanmoins, continue l'auteur, doit être regardé comme un fait, quoique nous ne puissions pas expliquer de quelle manière, ou par quel moyen mécanique ces trois périodes se produisent successivement l'un après l'autre. Après s'être vainement efforcé de prouver par

le raisonnement, que la faiblesse produit le spasme, et de faire servir celui-ci à l'usage que nous avons observé, ce grand appareil du système de notre auteur se termine-t-il là ? N'y a-t-il pas encore des raisons des preuves ultérieures ? ou bien pour suppléer à ce qui manque, le lecteur sera-t-il contraint d'imaginer le reste ? Il paraît bien en vérité qu'il en doit être de la sorte ; et pour donner une idée exacte de ce que je pense à ce sujet, je ne puis me dispenser de transporter ici un passage que j'avais inséré dans mes Élémens de Médecine. L'auteur a entrepris de défendre le spasme, mais il l'a fait d'une manière si faible, si insignifiante et si peu heureuse, qu'il semble avoir prévu, au moment même de son entreprise, que la peine qu'il allait prendre n'aboutirait à rien. Qui croirait qu'à la fin du XVIIIme siècle, je dis d'un siècle où l'on s'est universellement accordé à soumettre toutes les parties des sciences naturelles, et jusqu'à la morale même, au jugement irréfragable de l'expérience, et de l'exposer à la balance de la critique la plus sevère, dans un siècle où l'on montre un empressement unanime à re-

jeter les conséquences tirées de théories imaginaires, de bannir toute sorte de préjugés dans les recherches savantes, et où la censure n'épargne pas les opinions les plus répandues et les plus respectées; qui croirait, dis-je, que dans un tel siècle, une pure hypothèse qui n'est pas même soutenue d'une ombre de raison ni de vérité, et dont on peut démontrer la fausseté, par les mêmes raisons qui ont été estimées les plus propres à l'établir, après avoir été inutilement défendue par tous les sophismes de la plus mauvaise logique, dût être enfin présentée au monde comme un fait constant! Il en est toutefois ainsi, quoique cela surpasse toute croyance humaine (1).

---

(1) Comme la première Edit. des Elémens de Médecine d'où j'ai tiré ce paragraphe, ne se trouve plus, je rapporte ici, pour la commodité du lecteur, le passage latin (XXII): *Ut aliqua spasmi quali, exposita et diluta defensio frigidè, impotenter et quasi vanam fore provisc, tentata est; 18mi seculi fine, ubi omnia naturæ, omnia veri, ad experimentorum fidem jamdudûm revocantur, æquissimâ trutinâ perpenduntur, rationum inanium futilitas repellitur, animi prejudicia proculâablegantur. Nec aeri censuræ ipse numinis cultus eripitur, quis opi-*

LIII. C'est peut-être le seul écrivain qui ait prétendu raisonner en dépit de toute bonne règle ; les égards dûs à l'intelligence de ses écoliers ou de ses lecteurs n'ont jamais arrêté la passion qu'il avait de se laisser emporter au tourbillon de ses imaginations. Couséquences opposées aux prémisses, propositions en contradiction perpétuelle l'une avec l'autre, assertions fondées sur son seul témoignage, conjectures données pour des faits certains, simple présomption alléguée pour des preuves, inductions forcées au lieu de corollaires évidens, un langage emphatique au lieu d'un style robuste et vigoureux, termes mal assortis au lieu d'expressions qui lui fussent adaptées : tels sont les traits qui caractérisent son pitoyable système, et que le lecteur rencontrera à chaque pas en le parcourant. La clarté des pensées, et la justesse des expressions, y sont par-tout sacrifiées au dessein, je ne dis pas de combiner et de disposer, mais d'entasser les matériaux hété-

---

nionem meram, nullâ rationis, nullâ veri vel tenuissimâ umbrâ commendatam, solidissimis argumentis, tem, ipsi tueundi adhibitis compertam falsa, post vanam omni falsam logica genere defensionem pro verre certâ oblatum iri crederet ? Quod utique quantumvis fidem superans, factum.

rogènes qu'ils emploient. Pour en être persuadé il suffit de séparer la paille d'avec le grain, sans s'occuper d'écarter exactement tout ce qu'il y a de mauvais, ce qui serait une entreprise aussi difficile que d'enfiler un à un les grains d'un tas de sable. Ce que j'ai mis précédemment sous les yeux du lecteur, relativement au petit nombre de paragraphes que j'ai entrepris d'examiner, nous fournit une preuve palpable de la mauvaise logique de notre auteur. En effet, que les trois périodes de faiblesse, de froid et de chaud, soient entr'eux en relation de cause et d'effet, c'est une chose qui est loin assurément de demeurer prouvée, malgré tous les efforts qu'il fait pour approcher de la vérité, c'est ce qui ne pourra jamais être démontré, parceque :

LIV. Premièrement, le mode de prouver qu'il emploie ne peut opérer aucune sorte de persuasion : en second lieu, ses moyens ne sont pas proportionnés à sa fin. Se fonder en Médecine sur les symptômes comme sur les recherches des causes abstraites dans les autres parties de la philosophie, c'est ce que j'ai démontré être une manière de raisonner non seulement dan-

gereuse, mais encore fausse, et qui a été reconnue telle toutes les fois qu'on a tenté de la mettre en usage. Outre les exemples que j'ai cités plus haut, le cas actuel nous en fournit une preuve qui équivaut à la plus rigoureuse démonstration : c'est-à-dire que les symptômes considérés abstraitement comme une règle pour juger des maladies, ce qui est précisément notre cas, ne peuvent qu'induire en erreur, quelle que soit l'apparence des symptômes présens; si l'on ne porte ses regards plus avant, elle ne nous assure aucune conséquence qu'on en veuille tirer. Le pouls paraît souvent petit et faible lors même qu'il ne l'est pas réellement. Cest ce que savent très-bien les praticiens qui nous disent que le pouls s'elève souvent après les saignées. La pâleur et le froid d'une partie quelconque du corps, l'espèce de resserrement dont sa superficie paraît être affectée, se montrent non-seulement dans les fièvres que nous savons appartenir aux maladies de faiblesse ou asthéniques, mais aussi dans les maladies qui proviennent d'excès de vigueur. Les médecins peuvent s'en convaincre par leur propre expérience, puis-

que lorsqu'une toux ou une angine inflammatoire, ou enfin toute autre maladie du nombre de celles que j'ai appelées sthéniques, s'annonce, ils observent qu'entre les autres symptômes il existe une sensation de froid assez forte et une grande envie de se chauffer, et que la pâleur et le resserrement de la peau qui la fait paraître rude au toucher, accompagnent encore cette classe de maladies, la langueur, l'inaction, la faiblesse apparente de ces mouvemens que l'auteur appelle animaux, c'est-à-dire un sentiment comme de fatigue, un dégoût, une incapacité d'exécuter un mouvement volontaire quelconque (1) caractérisent également l'approche des maladies sthéniques et celle des asthéniques, c'est-à-dire, qui dépendent de l'excitement accru ou diminué. La péripneumonie elle même (2)

---

(1) Elém. de Méd. (CXLVIII), où l'on observe que l'augmentation de l'excitement diminue la vigueur de quelques fonctions; mais cela n'arrive jamais par le moyen d'une opération débilitante, tant que cette augmentation subsiste.

(2) Quand j'exposai ma Doctrine pour la première fois, les étudians et les prosélytes de l'ancien système crurent me faire une objection insur-

est souvent accompagnée d'inhabileté à mouvoir tantôt un bras, tantôt une jambe, ainsi qu'il arriverait précisément dans une vraie paralysie. Nous l'observons encore dans le rhumatisme ; nous ne pouvons par-

---

montable en m'opposant l'incapacité de mouvoir les membres, que l'on observe dans la péripneumonie et dans le rhumatisme, ainsi que dans les paralysies et autres maladies de faiblesse. Mais leur erreur, fruit de la fausse logique dont leurs maîtres les avaient imbus, se dissipa à proportion qu'ils firent des progrès dans les connaissances de la science, et lorsque je leur eus fait simplement observer que les forces excessivement stimulantes produisent ce symptôme et tous ceux qui accompagnent la péripneumonie et le rhumatisme, et qu'on les détruit par les remèdes évacuans et débilitans ; qu'au contraire dans les maladies de faiblesse, qui ne sont produites que par les agens débilitans, le cas est entièrement opposé et demande qu'on emploie des stimulans. Ilspouvaient donner à ces deux séries de symptômes le nom qu'ils jugeraient à propos. Mais s'ils avaient voulu emporter les symptômes de vraie faiblesse par la saignée, les autres évacuations et la diète, en quoi consiste la pratique qu'ils défendent, et *vice versâ* ; si dans la cure des symptômes où la faiblesse n'est qu'apparente, ils eussent administré le vin, l'opium et les autres stimulans, ils méritaient tout autre nom que celui de médecins.

venir à établir la moindre chose sur l'action du cœur, sinon en fesant attention à l'état du pouls où j'ai déjà fait voir combien peu l'on doit compter sur ce moyen. D'après ces faits indubitables, toutes les raisons qu'on voudrait déduire de l'examen des symptômes pour prouver que la faiblesse est la cause du spasme, ne sont d'aucun poids et tombent d'elles-mêmes.

LV. Celle qui est tirée des causes éloignées ne vaut pas mieux. Que celles-ci soient la cause productrice de la faiblesse dans les fièvres intermittentes, ainsi que dans les continues et dans toutes les maladies qui méritent le nom de fébriles (1), c'est ce que j'accorde volontiers, et je ferai même voir que l'établissement de ce fait appartient essentiellement au principe fondamental de la nouvelle doctrine;

---

(1) *Elém. de Méd.* CCCXLVI. Les maladies énumérées dans le § CCCXVII sont comprises sous le nom de pirexies, pour les distinguer, en tant qu'elles sont produites par un excès de vigueur de ces fièvres qui dépendent de faiblesse. Cette distinction ayant été omise par les médecins, ç'a a été la principale cause de la dépravation de la Pratique Médicale calquée sur l'ancienne Doctrine.

mais je nierai avec autant d'assurance qu'il y ait un état de faiblesse provenant d'une telle origine, et véritablement distinct de l'état morbifique qui constitue le période du froid dans les fièvres intermittentes, ou tout autre période dans le cours de la même maladie; car les preuves alléguées plus haut nous démontrent, qu'on ne peut en aucune façon inférer des symptômes un état préexistant.

LVI. Je crois avoir montré la fausseté de l'assertion hardie de l'auteur, qui veut que cet état de faiblesse soit préexistant à la première apparition de l'état morbifique qui s'annonce par le période du froid dans les fièvres intermittentes, et qu'il soit la cause du premier accès et de tous les périodes qui viennent consécutivement, ainsi que de tous les phénomènes qui l'accompagnent pendant toute la durée de l'accès fébrile. J'ai déjà prouvé que l'induction tirée des symptômes n'est de nulle valeur, parceque ceux-ci conviennent également aux pirexies sthéniques, c'est-à-dire, qui dépendent d'excès de vigueur, lesquelles au détriment de la pratique, et sans aucune raison légitime, ont été appelées fébriles. J'ai fait voir

que l'assertion de l'auteur n'était pas mieux fondée à l'égard des causes éloignées, puisque j'ai déduit de celles-ci que la faiblesse constitue directement toute la cause qu'on cherche, et qu'elle n'est pas, comme on voudrait le persuader, une cause indirecte tendante seulement à produire la prétendue vraie cause, c'est-à-dire le spasme.

LVII. Après ces deux preuves dont on sent faiblement le peu de solidité, et sur lesquelles il fonde tout son raisonnement pour en tirer la conclusion qu'il lui semble bon, et d'une manière si générale et si étendue qu'elle doit comprendre toute la théorie des fièvres, il présente cette même conclusion avec toute la confiance possible, et comme une chose de fait. Mais chacun s'appercevra aisément que les prémisses étant fausses, la conséquence n'est rien moins qu'une chose de fait. Il nous reste à voir sur quels autres fondemens, s'il y en a, l'auteur pourrait prétendre à faire accueillir sa proposition comme un fait reconnu.

LVIII. Avant tout, notre auteur fait son apologie, parcequ'il sent très-bien le danger où il est de ne pouvoir expliquer

sa conséquence ; c'est-à-dire la manière, dont ces trois états se produisent successivement l'un et l'autre. A chaque pas que nous fesons dans l'examen de cet ouvrage, nous ne pouvons qu'ajouter à notre étonnement. Il n'y a que trois seules manières, trois seules faces sous lesquelles l'auteur puisse nous présenter son assertion comme une chose de fait, ou comme un axiome qui est une vérité évidente par elle-même, ou comme une chose démontrée par de bonnes preuves, ou bien enfin comme simplement établie sur son crédit et sur son autorité.

LIX. Je me flatte que mes lecteurs seront d'accord avec moi que nous ne sommes pas obligés de l'admettre comme un axiome, c'est-à-dire comme une vérité évidente par elle-même ; dans une proposition où il est dit « que les trois périodes de faiblesse, de froid et de chaud, se succèdent constamment et avec le même ordre dans les fièvres intermittentes, d'où l'on infère ensuite que ces trois états sont entr'eux dans une égale relation de cause et d'effet ; dans une proposition où l'on présente la chose même comme un fait, quoiqu'on ne puisse pas rendre raison de

la manière ou des moyens mécaniques par lesquels ces trois périodes se succèdent l'un à l'autre ; dans une telle proposition, dis-je, personne assurément ne saurait reconnaître la plus petite ressemblance avec un axiome, par laquelle nous soyons forcés de la souscrire vraie. Ni les livres d'alchimie, ni les réponses de la Pythonisse, ni les prédictions de Thomas Leirmont, ni toute la métaphysique subtile de Scot, ni même les théories de médecine, excepté celles qui se rencontrent dans cet ouvrage et dans quelques autres sortis de la même plume, ne présentent rien de si impénétrable à l'intelligence humaine, rien d'aussi obscur, d'aussi mystérieux, d'aussi absurde que l'assertion de notre auteur. Si donc je confesse ne pouvoir démontrer par le raisonnement qu'elle est diamétralement opposée à la vérité, je ne m'en crois pas moins fondé à assurer que cette opposition existe réellement. Je ne doute pas que mes lecteurs ne soient de mon avis, par la même raison qui les persuade que deux et trois font cinq et non pas six, quoique personne ne puisse démontrer ni la vérité de l'un ni la fausseté de l'autre.

Voilà donc ce que l'auteur appelle et veut faire croire être une chose de fait, et voilà l'aspect sous lequel nous devons l'envisager.

LX. Il résulte de là que cette proposition ne pourra pas mieux passer pour un fait démontré par le raisonnement. L'auteur s'efforce bien de le faire regarder comme tel auprès de ceux qui se contentent de preuves gratuites et sans consistance, qu'il a présentées dans les trois paragraphes précédens, avec toute l'énergie de l'argumentation. Mais comme la cause naturelle de la fièvre est absolument différente de celle qu'il s'efforce avec tant de chaleur de démontrer, il ne parviendra jamais à établir comme un fait ce qu'il a entrepris de démontrer.

LXI. Puisque cette prétendue chose de fait (CVII) ne peut se prendre, ni comme un axiomé (CLVIII), ni comme démontrée par le raisonnement ; qu'elle n'est pas susceptible de démonstration, et qu'elle est formellement l'opposé d'une vérité évidente par elle-même ; il est donc clair que telle qu'on la voit, elle n'a été présentée au public sur aucun autre fondement que celui de l'autorité seule de son défenseur.

LXII. Qu'il me soit permis d'insérer ici à ce propos, un fragment de la première édition de mes Élémens de Médecine, si souvent cités, fragment qui est lié à celui que j'ai rapporté ci-devant (1). Le spasme que nous avons déjà démontré être quelque chose d'étranger à la nature de la fièvre, et un état qui n'existe absolument pas dans l'économie animale, ce qui résulte des preuves tout-à-la-fois nombreuses et solides rapportées dans l'original; ce spasme, dis-je, est aujourd'hui présenté au public comme une vérité hors de doute. Or comment ose-t-on appeler vérité de fait ce qui répugne à la clarté du raisonnement, et qui n'est appuyé d'aucune preuve? Sydenham (2) et Newton lui-même, cet ornement de l'esprit humain, parvin-

---

(1) *Voyez* la note sur le paragraphe CLII.

(2) il faut ajouter que la pratique de Sydenham n'était bonne que contre le petit nombre de maladies stheniques auxquelles l'homme est sujet, et que les alexi-pharmaques, ses contemporains, traitaient fort mal. Pour toutes les autres, sa pratique était mauvaise, comme la pratique des Alexipharmaques était pernicieuse dans la classe de celles qu'il traitaient bien: et c'est à quoi se borne tout son mérite.

rent-ils à cette célébrité attachée à leurs noms, et cherchèrent-ils à décider la croyance par des assertions gratuites: et ne méritèrent-ils pas au contraire l'un et l'autre, en établissant solidement leur doctrine ? Celui-là ne fit-il pas voir par les faits la justesse de sa méthode curative ? celui-ci ne nous laissa-t-il pas les plus claires et les plus exactes démonstrations de sa théorie ? L'*argumentum crucis* de toute la grande question de notre auteur doit-il être réduit à l'*ipse dixit*, ainsi qu'on le fit dans les siècles grossiers et barbares à l'égard du plus grand homme que la philosophie morale ait jamais eu ? Notre auteur s'arrogera-t-il donc un privilége auquel Aristote lui-même n'a pu prétendre? Sur quel titre appuie-t-il ses prétentions à une telle déférence. Les autres médecins ont commis l'erreur de mettre à la place des choses de fait celles qui n'étaient que la conséquence des théories, ainsi qu'en ont usé les défenseurs de la pléthore, ceux de la force médicatrice de la nature, et une infinité d'autres.

Mais toutes ces théories étaient du moins reçues du consentement unanime de tous les médecins, et non sur l'avis ou l'autorité

d'un seul. C'étaient, à la vérité, des erreurs et des erreurs très-grandes, comme je le ferai voir ensuite; mais elles étaient accréditées par l'influence et l'autorité des noms les plus célèbres dans notre profession, qui avaient été en vogue dans tous les temps et dans tous les pays d'où nous vinrent les premiers monumens de la médecine grecque, et sans qu'elles fussent presque jamais révoquées en doute. Ces erreurs étaient de l'antiquité la plus reculée, puisqu'elles parurent avec les écrits d'Hyppocrate. Mais depuis Socrate jusqu'à notre auteur, qui a joui, ainsi que cet illustre philosophe, de la croyance tacite de la plus grande partie de ses disciples, personne n'a cherché à faire prendre pour une chose de fait une conjecture tirée d'une théorie, et de quelle théorie!

LXIII. Mais à mesure que nous avançons dans l'examen de ce système, nous remarquons de plus en plus la confusion et les ténèbres dans lesquelles s'enfonce notre auteur, précisément lorsqu'il lui était plus indispensable que jamais d'être clair, et qu'il lui était nécessaire de déployer toute la force de sa raison, et toutes les ressources de son talent. Il semble

ignorer profondément ce qui est requis pour constituer un fait fondamental. Il ne consiste pas dans une explication, lui-même doit être la preuve ; car outre que des explications comme celles de notre auteur, loin de prouver un fait, pourraient être employées pour le contraire, il ne faut jamais oublier qu'en général les explications, de quelle espèce qu'elles soient, doivent être éloignées d'un fait quelconque dont on veut faire la base fondamentale d'un corps de doctrine. La gravité qui agit perpétuellement sur les corps mis en mouvement, suffit par elle seule et sans aucune explication, à établir la doctrine du mouvement par lequel les planètes tournent sans cesse autour du soleil. L'excitabilité mise en exercice par les stimulus, suffit elle seule sans qu'il soit besoin d'explication pour nous rendre raison de toutes les fonctions de la vie dans tout être végétal ou animal qui existe sur le globe ; et comme la première doctrine peut être étendue à toute l'immensité des systèmes solaires qui occupent la grandeur infinie de l'espace, ainsi la seconde paraît s'étendre non moins universellement à toute espèce de vie à la-

quelle on en voudra faire l'application. Si Newton revenait au monde, il serait bien fâché d'avoir donné occasion, quoique sans le vouloir, à tant d'explications absurdes qu'on a mises en avant sur l'essence de la gravité, et qui après sa mort ont altéré et défiguré sa doctrine, la plus vaste et la plus solidement prouvée qu'ait enfanté l'esprit humain. Si les conseils et les exemples suffisaient pour mettre un frein à l'ambition de l'esprit, et l'empêcher de donner dans les mêmes abus à l'égard de la nouvelle doctrine, je serais plein d'espoir sur le succès, car je n'ai épargné ni les uns ni les autres envers mes disciples, à qui j'ai toujours tâché d'inspirer, autant qu'il m'a été possible, les précautions et la prudence nécessaires en pareille matière. Ainsi en traitant d'un fait qui devait servir de proposition fondamentale pour l'explication de la cause des fièvres, l'auteur aurait dû se borner à prouver qu'il était vrai et applicable à son objet avec cette extension qu'il réclame : et arrivé à ce point, il fallait s'abstenir de toute explication, parcequ'elle ne pouvait produire que les mauvais effets dont j'ai parlé. C'est une chose vraiment dé-

plorable que la passion des hommes à forger des systèmes. Ils s'en laissent dominer si aveuglément qu'elle ne leur donne pas le moindre loisir d'examiner ni leurs forces, ni l'étendue du sujet qu'ils veulent expliquer, ni le choix des moyens propres à les faire parvenir à leur but. Nous en avons sous les yeux un exemple frappant dans les efforts que fait notre auteur pour établir la cause prochaine de la fièvre, ou pour s'en approcher du moins autant qu'il est possible, et nous voyons qu'il est dans une ignorance absolue de la nature de la cause fondamentale, et qu'il se montre absolument dépourvu des notions nécessaires pour établir en quoi elle consiste.

LXIV. Ainsi ayant perdu toute trace du vrai sentier de la nature, et n'ayant plus d'autre guide que les travers de son imagination, il ne trouve aucune limite à ses erreurs, et il finit par avoir recours à un autre système non moins erroné, celui de la force médicatrice de la nature. Voici comment il s'explique lui-même : « Nous » ne saurions donner une explication pré- » cise de la manière dont l'état de fai- » blesse produit quelqu'un des symptômes

» qui accompagnent le période du froid ;
» et nous ne pouvons que recourir à une
» loi générale de l'économie animale, en
» vertu de laquelle ces agens tendent à
» léser et à détruire le système, et exci-
» tent souvent des mouvemens capables de
» s'opposer aux effets nuisibles de ces
» mêmes agens. Cette loi est cette *force*
» si fameuse dans les écoles de Médecine,
» qu'on désigne ordinairement par le nom
» de *vis medicatrix naturæ*. C'est elle
» probablement qui produit la majeure
» partie de ces mouvemens qui son ex-
« cités dans la fièvre ». Ainsi s'explique
Cullen, dans l'ouvrage cité. Jetons un
coup-d'œil sur cet autre système.

VIS MEDICATRIX NATURÆ.

LXV. Parmi les êtres chimériques imaginés par les médecins, il n'y en a aucun dont ils aient fait si souvent usage que de la *force médicatrice de la nature*. Elle fut mise en vogue dès les premiers temps de notre art. Souvent Hyppocrate, après avoir employé inutilement toutes les ressources de son génie et de son savoir, et ne sachant à quel moyen recourir, abandonna l'ouvrage de la guérison à la force

médicatrice

médicatrice de la nature. C'est de cet *ens*, de ce génie tout-puissant, de quel genre qu'on veuille le supposer, ou quel que soit le nom qu'on veuille lui donner, que les Sthaaliens (1) principalement firent le pivot de leur doctrine. C'est aussi à cette force que se confient les médecins corpusculaires, toutes les fois que les remèdes suggérés par l'indication curative inhérente à leurs principes, manquaient leur effet, ce que nous pouvons croire sans témérité être souvent arrivé. Elle a pareillement régné dans la doctrine de la lenteur ; c'est-à-dire de l'épaississement du sang, considéré comme source de maladie. On peut raisonnablement supposer que les médecins chimiques qui attribuaient toutes les maladies à un excès d'acide ou d'alkali dans nos fluides, se seront servis plus d'une fois de ce système commode et pliant, ou de ce principe, ou

---

(1) Secte de médecins qui soutient qu'il faut confier le principal ouvrage de la cure des maladies aux sages efforts de la nature, ou de la constitution particulière du sujet. Cette secte a pris son nom de celui du célèbre Sthaal qui en fut le chef : il était professeur de Chimie et de Médecine à Berlin, vers le commencement de ce siècle.

de ce génie, comme on voudra l'appeler, car je ne saurais le désigner sous son nom. Enfin cette force médicatrice de la nature, on la vit figurer avec non moins d'importance dans la doctrine du spasme, qui est supposé lui-même être la cause des fièvres. Elle a encore été considérée comme cause des pyrexies sthéniques, maladies qu'on a faussement appelées fébriles, puisqu'elles sont produites par une cause qui est précisément l'opposée de celles qui donnent lieu à la fièvre.

LXVI. Notre auteur voulant expliquer particulièrement de quelle manière l'état de faiblesse produit quelqu'un des symptômes qu'on observe dans le période du froid fébrile, ne sait comment s'y prendre, et se trouve dès l'abord dans le plus grand embarras. Nous lui pardonnerions de bon gré toute la peine qu'il prend pour trouver cette explication ou générale, ou particulière, s'il nous avait prouvé auparavant d'une manière incontestable que sa proposition est un fait hors de question. Mais comme j'ai fait toucher au doigt qu'elle est un pur songe, nous ne nous étonnerons point qu'il sue inutilement pour trouver son explication. Car s'il n'est quelque-

fois ni prudent, ni facile d'entreprendre l'explication de fait établi sur des preuves irréfragables, ne sera-ce pas une folie de vouloir expliquer la manière d'opérer d'une chose qui n'existe pas ? Jamais on ne pourra combiner les phénomènes de la nature, ensorte qu'ils produisent la preuve d'un fait supposé, d'une pure chimère. Si la vérité se trouve dans la proposition fondamentale de la nouvelle doctrine, où j'établis qu'à chaque instant de notre vie nous n'existons qu'en conséquence de l'impulsion des agens externes qui nous affectent ; que de nous-mêmes et par notre nature nous tendons à la mort, c'est-à-dire à la destruction de ce système, qui est maintenu en état de vie par l'action des forces externes sur l'excitabilité. Si nous devenons faibles et malades, en raison de la soustraction qui nous en est faite, ou de leur application au système en trop grande quantité, et si nous sommes sains et robustes selon que leur application se fait dans certaines limites : si les opinions de tous les médecins ensemble ne méritent aucune foi, attendu qu'ils innoraient profondément la nature de l'économie animale, et de tout autre système vivant, et

que leur mauvaise méthode curative ne pouvait que leur donner de fausses idées : si l'explication du système vivant, selon les principes de notre nouvelle doctrine, et l'efficacité surprenante des remèdes qu'elle suggère, prouvent sans le moindre doute, que l'état morbifique dépend toujours directement ou indirectement, ou de l'action débilitante des forces que nous avons citées, ou de cette action même excessivement stimulante, et que les effets nuisibles de l'une des deux séries de ces forces est éloignée par l'opposition de son antagoniste, si pour m'expliquer clairement, l'état de santé du système n'a lieu que lorsque les agens externes lui sont appliqués convenablement en espèce et en proportion, tandis que les déviations précitées donnent lieu à la maladie, tout cela sans l'intervention d'aucune force dans la constitution, qui tende à en altérer les effets : si enfin on n'a jamais songé à faire agir cette force médicatrice imaginaire, ni dans l'état de santé, ni dans celui de prédisposition à la maladie, ni dans le plus grand nombre de maladies (car c'est dans les fièvres qu'on a fait jouer principalement et presqu'uniquement cette machine) : si

jamais on n'a rien allégué ni cité qui en démontre l'existence, que dirons-nous en voyant que lorsqu'il s'agit d'éclaircir et de fixer une question aussi importante que celle de la cause de la fièvre, question qui a rendu inutiles les efforts de tous les autres médecins, au lieu des raisonnemens et des raisonnemens solides que nous étions en droit d'attendre, tout se termine par mettre en avant une force qui est un être purement imaginaire.

LXVII. Cette force médicatrice supposée inhérente à la constitution, capable d'en corriger la tendance à l'état morbifique, et toujours dirigée de manière à produire la santé, a été entrelacée sous diverses dénominations dans presque tous les systèmes de médecine. L'enthousiaste Vanhelmont la confina, comme dans son propre siége, dans *l'orifice supérieur du ventricule, d'où elle règle la machine*, et donne des lois à tout le système. Le même *ens*, dans le langage de Sthaal fut désigné sousle nom de *savoir de l'ame*, nom aussi ridiculeque celui d'*archée*. Ce savoir de l'ame, selon Sthaal, s'occupe à distinguer les mouvemens dont la tendance est salutaire, d'avec ceux dont la tendance est

nuisible : et elle dirige ces mouvemens selon que l'exigent le bien et la sûreté de l'économie animale. Dans des temps postérieurs la force médicatrice a été encore considérée de différentes manières, et sous des aspects différens. Elle a été alternativement adaptée, rejetée, remise en vogue, et combattue de nouveau. Mais comme toutes les critiques et toutes les réfutations qu'on en a faites avaient leurs sources dans les prinoipes des autres doctrines et des autres systèmes, qui étaient également fallacieux et éloignés de la vérité. On n'a jamais pu la combattre victorieusement. J'espère que mes lecteurs liront avec plus d'intérêt et de fruit celle que je fais dans de justes principes. Cette Réfutation parut déjà dans la première édition de mes Élémens de Médecine, où je démontrai clairement et sans réplique, que le sthaalianisme est une doctrine entièrement erronée.

RÉFUTATION DU STHAALIANISME.

LXVIII. Il y a dans l'homme ainsi que dans tous les animaux certaines inclinations ou appétits, et certaines anthipathies d'où prennent ensuite origine beaucoup

de desirs et d'aversions. Le repos est un objet de desir pour celui qui est fatigué, et *vice versâ*, l'exercice pour celui qui languit dans le repos et l'inaction. Ainsi la privation des alimens nous les fait desirer, et de même leur usage copieux nous en inspire le dégoût. De la soif naît un desir ardent de boire : une fois désaltérés, nous dédaignons la boisson. Le froid nous fait rechercher le chaud, et le chaud nous fait soupirer après le froid. Si notre esprit est las de méditer et de réfléchir sur un sujet profond, nous nous sentons portés à chercher la distraction et l'amusement, et pareillement lorsque nous nous sommes rassasiés de divertissemens, nous revenons avec plaisir à une occupation sérieuse. La colère, la haine, l'amour, nous poussent, la première à la vengeance, la deuxième à mal vouloir, la troisième aux desirs ardens de la volupté. Ces passions étant satisfaites, l'ennui, l'engourdissement, le mal-aise sont des conséquences naturelles de cette sorte de rassasiement. Tous ces changemens ont lieu sans qu'aucun acte de raison ou de prudence y concoure, et même sans le consentement de la personne chez laquelle ils arrivent, ou sans qu'elle

ait prévu aucune fin bonne ou mauvaise de ces divers sentimens. Enfin ils ont lieu en dépit et contre la volonté de celui qui les éprouve. Ces changemens naissent d'un certain sentiment plus ou moins distinct ou confus de l'état présent du corps, selon que cet état se trouve être plus ou moins agréable ou désagréable. Ils ne sont point une conséquence de l'inspection ou de la prévoyance d'une faculté pensante. La cause naturelle et unique est une certaine conformation de la machine animale, susceptible de ces divers changemens selon les différentes circonstances. Nous ne devons pas notre appétit ou le desir que nous éprouvons des alimens à la volonté d'en être nourris afin de conserver le bien-être et la santé du corps. Cette intention au lieu d'être cause, n'est qu'un simple effet que nous ne connaissons que par l'éducation et l'expérience. L'objet immédiat de notre appétit est d'éloigner de nous une sensation désagréable, et à nous en procurer une qui nous flatte. La raison ni le jugement n'ont donc aucune part à cette opération : tout est gouverné par un aveugle instinct, onséquence d'une loi de nécessité inhérente à l'état de l'économie

animale. Cependant l'action de cet instinct n'est pas juste et égale en toute circonstance et dans toutes les parties. S'il était tel, nous n'éprouverions jamais dans tout le cours de notre vie ni maladie, ni prédisposition morbifique ; si l'instinct opérait toujours dans de justes limites, l'appétit des stimulus et leur application seraient entr'elles dans une si exacte proportion, qu'elles préviendraient toujours les erreurs qui entraînent vers l'un ou l'autre des deux extrêmes (1). Les stimulus ne seraient jamais appliqués par excès, et nous ne serions jamais prédisposés aux maladies sthéniques que produit une telle action ; jamais ils n'agiraient trop

---

(1) Cette induction me paraît souffrir exception : car quand même il serait vrai que notre instinct nous guiderait toujours bien, nous n'en serions pas moins exposés aux maladies qui sont occasionnées par les qualités inconnues de l'air, et par certains stimulus auxquels nous sommes soumis. L'application de la chaleur à notre corps, par exemple, ne peut pas se faire toujours d'une manière convenable. En été nous sommes comme plongés dans une asthénie très-chaude, et il est impossible, à mon avis, de se soustraire à cet excitant continuel, qui amène souvent la faiblesse indirecte.

faiblement, et ne produiraient par conséquent ni maladie, ni prédisposition de la catégorie opposée. Ainsi les puissances excitantes opérant d'une manière convenable à la sûreté de l'économie animale, l'épuisement de l'excitabilité se ferait par degrés uniformes et presqu'insensibles ; alors la vie durerait long-temps, et nous terminerions enfin notre existence, sans effort, sans agitation, sans angoisses, tranquillement et même sans nous en appercevoir ; bien différemment de ce qui arrive dans l'état actuel des choses. On aura de la peine à trouver un cas sur mille, où la vie soit conduite jusqu'à sa fin, de la manière que nous venons de dire, tandis que ce qui a lieu pour tout le reste du genre humain nous fournit la preuve la plus frappante de l'erreur d'une doctrine où l'on voudrait nous persuader qu'il y a en nous une force intelligente qui régit et tempère sagement les mouvemens de toute la machine.

LXIX. Cet instinct aveugle et ces appétits vagues ne sont donc point soumis à une mesure donnée et invariable. L'appétit des stimulus et l'usage que nous en fesons sont tantôt en excès et tantôt en dé-

faut. La luxure, qu'est-elle autre chose sinon un desir immodéré des alimens, des boissons etde toute autre chose agréable au palais de la bouche, des plaisirs de Vénus et de toute autre jouissance voluptueuse? La paresse et l'indolence, que sont-elles, si ce n'est l'aversion de choses qui font les délices de tant d'autres, comme sont le mouvement et la fatigue, aversion qui est d'autant plus forte que l'inaction est plus habituelle, et qu'on mène depuis plus long-temps une vie sédentaire. Quel est celui qui sait tempérer comme il faut toutes ces inclinations diverses? Combien de fois le froid et le chaud n'exercent-ils pas sur nous une action nuisible, que nous n'avons garde d'approuver? Combien peu de personnes, même parmi celles qui sont instruites à l'école de l'expérience, qui puissent régler convenablement l'exercice très-utile des fonctions intellectuelles, ensorte que jamais il ne nuise ni par excès ni par défaut: cependant toutes ces choses sont constamment les sources de la maladie et de la prédisposition morbifique.

LXX. Il est donc clair que dans tous ces cas la prétendue sagesse de la nature, ou quel que soit ce principe recteur, ne se

prête point à prévenir les effets nuisibles qu'ils peuvent produire. Eh ! pourquoi attendrait-elle pour agir que l'état de santé soit détruit, et que la vie soit en péril, au lieu d'agir en premier lieu et dès que l'occasion se présente? Pourquoi cette force, quelle qu'on la suppose, voudra-t-elle seulement empêcher le danger que court la machine en dernier résultat, et ne s'opposera-t-elle pas aussi à la tendance première? Tous les jours l'abus excessif des alimens, ainsi que l'action de toutes les autres forces nuisibles, nous préparent aux maladies sthéniques, ou même les produisent effectivement. Par opposition, l'abstinence nous dispose aux maladies asthéniques, et partout à cette prédisposition qui leur est relative. Or, puisque cette sage nature ne prévient point les maladies, et qu'elle en promet au contraire la naissance, l'accroissement et la consommation, en leur laissant parcourir tous les degrés intermédiaires, depuis leur plus imperceptible origine jusqu'au dernier terme de leurs progrès, ferons-nous mal de les prévenir nous-mêmes, en augmentant ou en diminuant la quantité des alimens, ou bien en variant leur choix selon que les circons-

tances l'exigeront ? La médecine et la morale ne nous prescrivent-elles pas également de résister aux attraits de la volupté et de la paresse, qui, soit en augmentant ou en diminuant l'excitement par la faiblesse directe ou indirecte, produisent le plus grand nombre de maladies chez ceux qui vivent dans l'aisance ? Le froid, la fatigue, la privation des alimens nécessaires, qui dans tous les temps et dans tous les pays ont produit, et doivent nécessairement produire chez le même peuple les maladies par faiblesse (XV, XVI, XVII) directe, produiront-ils donc si nécessairement leur effet, que nous ne puissions en aucune manière mettre obstacle ou porter remède à la ruine qu'ils entraînent? Pouvons-nous douter qu'une nourriture copieuse et convenable ne prévienne les maux qu'entraîne le genre de vie opposé ? Il faut donc accorder que nous pouvons par nos soins prévenir les maladies; Eh ! quel besoin avons-nous parconséquent du jugement et de l'inspection de ce principe intelligent dont il s'agit pour opérer par exemple une perte utile de sang par le moyen des hémorroïdes.

LXXI. De plus, si les mêmes forces ex-

citantes qui produisent les deux diathèses morbifiques, produisent aussi les deux prédispositions respectives à ces deux diathèses, et si chacune des deux prédispositions n'est que sa diathèse respective, mais dans un degré moins intense, quelle raison ou quelle pratique appuyée de succès assurés pourra-t-on alléguer pour me détourner de chercher à vaincre chacune des deux prédispositions par la même méthode que j'emploie contre chacune des deux diathèses identiques. Si l'on souhaite avec ardeur des alimens, ce qui arrive assez fréquemment dans les maladies sthéniques, faudra-t-il donc seconder les vœux du malade ? et pourrions-nous supposer ensuite que ce qui serait avantageux dans l'état de prédisposition deviendrait nuisible dans celui de maladie, qu'il n'y serait pas plutôt absolument nécessaire ? Il est hors de doute que nous devons entreprendre la cure d'une péripneumonie par les saignées répétées et copieuses selon le besoin ; et de ce qu'on peut guérir quelquefois les plus légères affections de cette espèce sans ce remède, il ne faudra pas en conclure qu'une personne attaquée d'un rhume, ou d'une inflammation de la

gorge doive se permettre la promenade et un repas splendide, au lieu de se tenir tranquille, favoriser la transpiration, rester à la diète, prendre un purgatif, et faire usage enfin des autres remèdes convenables à son état. Au contraire, si une vie trop délicieuse, jointe à l'action des autres puissances nuisibles, produit les hémorroïdes, tandis qu'une vie sobre nous en rend exempts (1), devra-t-on négliger précisément ce

---

(1) Lorsque je fis la première Edition de mes Elémens de Médecine, je n'avais pas entièrement abandonné à cet égard une erreur dont je me suis délivré ensuite. J'étais, dis-je, alors dans l'opinion ancienne que le flux de sang devait à sa première apparition être rangé parmi les maladies sthéniques, quoique je me fusse bien apperçu que cette affection dégénérait bientôt en une maladie asthénique, c'est-à-dire aussitôt après la première évacuation du sang, soit qu'elle eût lieu par la saignée, soit qu'elle arrivât naturellement pendant le cours de la maladie. Mais depuis cette epoque j'ai corrigé parfaitement une théorie aussi erronée que dangereuse, et j'ai établi que soit dans l'état de prédisposition, soit dans tout le cours de la maladie, la cause est toujours une disette de sang, et conséquemment une faiblesse dépendante ou de cette source, ou de toutes autres de celles qui pro-

dernier moyen entre les autres, et se livrer à la bonn-echère et à l'usage copieux des alimens les plus succulens, pour donner ensuite au savoir et à la prévoyance de ce principe intelligent et conservateur, l'occasion de prévenir les maladies possibles, par le maintien et même l'accroissement d'un moyen aussi sale et aussi dégoûtant qu'est celui des hémorroïdes? Mais tout, jusqu'au sens commun, crie contre une absurdité si frappante. Voudrait-on confier pareillement à cette puissante et fidèle tutrice de la santé des hommes, la cure de la petite-vérole et de la rougeole, et n'en laisserait-on aucune partie au froid dans le premier cas, et au régime antiphlogistique dans le second (1)? Pour complaire à cette sage

---

duisent la débilité. J'acorde volontiers qu'un excès de sang comme toute autre force nuisible, peut produire le principe de la maladie; mais dès que la maladieiexiste. le corps tombe dans un état de faiblesse, comme je l'ai déjà dit, et la cure stimulante est la seule convenable.

(1) Que le froid uni à tout ce qui constitue le régime anti-phlogistique, soit le plan de cure auss convenable à la rougeole qu'à la petite-vérole, c'est une des dernières découvertes que j'ai faites depui la première élition de mes Elémens.

force

force médicatrice, il faudra peut-être donner un libre cours à la fureur d'un maniaque ou d'un hydrophobique ! et lorsque la manie est produite par des efforts d'esprit trop soutenus et trop constans, ou par l'ivresse suivie d'une sobriété extraordinaire, ou bien par la tristesse occasionnée par des espérances trompées, ou pour m'expliquer plus généralement, par l'action excessive ou défective de toute force excitante, n'en entreprendrons-nous pas la cure en employant précisément un traitement de nature contraire aux effets produits par les forces nuisibles

LXXII. Dans l'angine gangréneuse, le typhus, la peste elle-même, qui sont produites par les puissances débilitantes dont l'action les a précédées, et qui sont traitées par les stimulans, devra-t-on dispenser le malade de l'usage de ces remèdes, par la raison que cette force prévoyante qui veille sans cesse à la conservation du système, ne nous donne aucun indice pour suivre cette voie ? Et parceque le malade a de l'aversion pour la soupe faite avec de l'excellent bouillon de bœuf, ainsi que pour les boissons vineuses, faudra-t-il exclure ces moyens si utiles? Ne devra-t-on

pas penser plutôt à corroborer la machine contre la continuation de la maladie, et afin d'en prévenir l'accroissement et les conséquences, ne doit-on pas faire usage de ces moyens et de tous les autres de la même classe? Si une quantité considérable de stimulus de cette sorte est nécessaire à la conservation de la vie, dans un homme sain et robuste, comment peut-on penser qu'on doive refuser un moindre stimulus à celui qui par la nature de sa maladie, se trouve dans un état considérable de débilité, et qui n'en peut sortir que par l'opération du stimulus? Si la vie, dans toute sa durée, ne se maintient, comme on l'a vu, que par le stimulus, et dépend absolument de son action, et si le défaut de cette action est la source la plus commune des maladies (1), ne devrons-nous pas dans toutes ces dernières accroître le stimulus autant qu'il est convenable, et

(1) J'ai déjà observé ailleurs, que les maladies qui dépendent de ce défaut, comme aussi celles qui sont l'effet de l'autre extrême, c'est-à-dire de l'excès, quoiqu'inconnues des médecins, n'en sont pas moins, avec les autres qui affligent l'espèce humaine, dans la proportion de 97 à 100.

cette méthode n'est-elle pas également appuyée sur le témoignage des faits et sur le langage de la raison ? Si une vie molle et délicieuse, où les stimulus agissent excessivement depuis long-temps, quoique d'une manière douce et agréable, opère un épuisement d'excitabilité, jette la machine dans un état de faiblesse indirecte, et produit dans les personnes avancées en âge, la goutte, les vices dans les digestions, l'asthme, l'épilepsie, la paralysie, l'apoplexie, et enfin tous ces maux qui mettent tant de gens au tombeau, mais principalement les riches ; si la raison et l'expérience nous démontrent que les stimulus modérément employés et non directement débilitans, comme c'est l'usage, sont les remèdes convenables à ces sortes de maladies, devrons-nous en refuser l'usage modéré, par cette seule raison que ceux qui auparavant étaient habitués à en abuser, ne cessent d'en desirer la jouissance excessive quoique nuisible ? Enfin s'il y a des maladies de pertes sanguines dépendantes de faiblesse, qui tirent souvent leur origine d'une sthénie dégénérée en asthénie indirecte ; et il y en a aussi qui sont produites par la faiblesse directe ; si

le rhumatisme et les autres sthénies accompagnés de l'inflammation d'une partie se convertissent très-souvent en d'autres maladies d'une nature opposée, ainsi que cela s'observe ; et si des affections semblables naissent souvent d'une origine asthénique ; dans tous ces cas, dis-je, les saignées et en général la méthode antiphlogistique, étant convenables à la diathèse sthénique et contraire à l'asthénique, quoi que la pratique reçue en réclame, ne devrons-nous pas nous attacher jusqu'à un certain point à l'usage des remèdes stimulans, dont l'utilité est si bien prouvée par l'expérience, en ordonnant un régime corroborant et accompagné d'exercice. Enfin, pour ne rien omettre de *l'enme* dans toute la catégorie des maladies, si les forces nuisibles débilitantes sont la cause qui produit l'hydropisie, considérée comme affection universelle (1); si aucune espèce de remèdes, excepté les excitans,

(1) Il y a des amas d'eau qui dépendent uniquement de causes locales, et qui pour cette raison doivent être considérés comme des maladies purement locales qui diffèrent beaucoup des maladies universelles du système, comme je l'ai fait voir plus haut.

ne peut la prévenir, et si lorsque la maladie, quoique négligée, n'a pas fait de grands progrès, ces mêmes stimulans la guérissent, n'en entreprendrons-nous point la cure par le moyen de cette méthode, toutes les fois que ce sera en notre pouvoir ? ou bien resterons-nous spectateurs indolens de ses progrès, jusqu'à ce que la mort vienne y mettre un terme, ce qui arrivera inévitablement si la médecine ne vient au secours ? Et ce funeste résultat, l'imputerons-nous, s'il a lieu, non au défaut de prévoyance de la force de la nature, mais à ce que cette dernière a été accablée et vaincue. Si la santé parfaite est un bien dont les hommes jouissent rarement, si l'action stimulante de toutes les forces qui opèrent continuellement sur le système, lui est rarement appliquée dans un degré convenable, ensorte que l'excitement ne soit ni trop fort ni trop faible, et si toute déviation de la santé la plus parfaite vers l'un ou l'autre des deux extrêmes, est intrinséquement de la même espèce que la maladie respective, quelque violente qu'elle puisse être, toute personne qui aura un peu de jugement, m'accordera sans doute, qu'une force médicatrice quel-

conque, en supposant pour un moment qu'elle existe, devrait exercer son action au commencement comme à la fin de la maladie, et qu'elle devrait vaincre la tendance morbifique bien plus aisément que la maladie avancée, qu'il est très-difficile et quelquefois même impossible de détruire. En vérité, si l'on considère comment vont les choses sous la direction de cette force intelligente qui règle tous les mouvemens de notre machine, ne peut-on pas comparer son pouvoir et sa prudence à l'habileté d'un général, qui dans le moment où l'ennemi assiége et bat en brêche la forteresse, abandonnerait sa garnison pour ne revenir que lorsque réduite aux abois elle est sur le point de se rendre? Que répondraient à tous ces faits Sthaal et son disciple Junker (1)?

---

(1) Sthaal ne publia point ses ouvrages médicaux et chimiques. Ce fut Junker qui présenta les uns et les autres au public, après que Stahaal les eût certifiés conformes aux originaux. XCIV: « Est in animalibus aliis et homini impetus quidam, adpetitus et adversatio. Hinc multa cupiuntur, à multis animus abhorret. Fessus quietem, hâc languens laborem quærit. Jejunus cibum desiderat, satur fastidit. Sitiens potionem ardet, extinctâ

LXXIII. J'ose croire que cette réfutation du sthaalianisme est la plus complette qui ait paru. Toutes les autres qui

---

siti poculum rejicit, frigidus calorem, frigus calidus expetit. Cogitando lassus ad oblectationem ruit, cujus pertœsus illam rursùs repetit. Irâ, odio, amore flagrans, ad ultionem maleficium dulces amplexus concitatur, quibus expletis affectibus hebescit, quiescit. Hæc nullâ ratione, nedùm sapientiâ, ac nequidem mentis conscientiâ, aut ullo finis, boni, mali judicio, ullâ salutis curâ, quin et invito homine fluunt. Quodam corporis conditionis præsenti, jucundæ aut injucundæ sensu, clariore, obscuriore nascuntur. Non præsidè mente, tantùmque fiunt, quia fabrica animalis ità conformata est, ut eam conformationem, sub aliâ conditione aliter consequantur. Nemo suâ sponte cibum seu consilio desiderat, ut corpus alatur, ut valeat; qui effectus tantum disciplinâ aut experientiâ cognoscitur, sed ut injucundum sensum admoveat, jucundum assequatur. Ratio igitur et prudentia ab hoc opere abest. Totum regit cæcus impetus, è corporis statu, necessitatis lege, fluens.

XCV. Sed ne hic quidem, in ullâ operis sui parte rectùs prorsùs agit, aut si ageret, nullus morbus, nulla in hunc opportunitas per magnam vitæ partem, existeret. Ad amussim potestates incitantes adpeterentur, adpetitæ, admoverentur, ut in neutram partem incitatio inclinaret, non superaret, aut ad morbos stenicos vel eorum periculum vergeret, non desineret, et in alteram speciem sive

en ont été faites, ont pour base fallacieuse, des systèmes erronés qui ne découlèrent jamais de l'exacte connaissance

---

morborum, sive opportunitatum deflecteret, sola incitabilitas aptissima saluti potestatum incitantium opere, paulatim, æqualiter, leniter, et tacito quasi gradu, post longum tempus exhausta, absque nisu, absque luctâ placide et tranquillæ demùm seræ morte cederet. Sed longi aliter res se habet. Ne singuli è denis millenis sic agunt, sic exigunt vitam. Reliqui omnes doctrinæ, sapientem mentem corporis motus dirigere tradentis, erroris testimonium certum dicunt.

XCVI. Nullus cæci impetus, vagorum adpetituum modus servatur. Adpetuntur pariter et amoventur potestates, aut nimis, aut parùm incitantes. Quid est luxus nisi immodica cibi, potionis, secundæ mensæ, et aliorum voluntatum elegantium cupiditas? Quid est desidia, nisi à motu corporis, quo alii adeò delectantur, abhorrens per inertiam, magisque consuetudine quietis voluntas? Quis ut decet, animi adfectibus moderatur? Quoties frigus, quoties calor, non conscio qui adficitur, nocenter admovetur? Pauci vel experientiâ docti, auream mentis utendæ mediocritatem adeò callent, ut non, quandoque nimis, sæpiùs non satis, cogitando sibi noceant. Quæ tamen omnia perpetua et quotidiana morborum et opportunitatum origo sunt. Cur saluti labenti, et non quàm primùm illa sapientiæ occurrit? Cur extremo discrimini et non primo se opponit? Cibi quotidiè su-

des vraies forces de l'économie animale, et de son état, tant dans la santé que dans la maladie. Les autres réfutations ne sont

---

prà verum indulgentia, cum aliis noxis excitantibus, ad morbos sthenicos; abstinentia ad asthenicas viam, vel ipsos facit, factos auget. Cùm id sapiens animus non prohibeat, contraque omnes morbos à primo semine ad extremum fructum nasci, crescere, et maturescere sinat: quid ad iis occurrendum, alimentum, prout res postulet, imminuere vel augere nocebit? Annon luxuriæ, annon desidiæ, quæ aut nimis, aut parùm rectè eventu, incitando, maximam apud mortales in vitæ cultu ævum transigentes, morborum turbam concitant: quâ medicis, quâ veri præceptis obviàm eundum? Rursùs quæ omni tempore, in omnibus gentibus, pauperes rectæ debilitatis morbis implicuerunt et implicant, frigus, labor et victus tenuis, an impunè grassari sinenda? Prohibendos morbos dabitur, et si dabitur, mentis sapientis consilio; etiam in salutiferâ hemorrhoïde, rariùs aptus erit.

XXVII. Porro, si eadem, quæ opportunitates relatas (XXVI) actione minore morbos majore faciunt (XXIX, XXXII) quæ ratio bonas, quæ felix curatio, similiter, ad eos solvendos insistere vebat? Si citiùs ut sæpe in sthenicis morbis desiderabitur, an idèò dandus erit? Et quæ cura in morbi periculo profuit, ea, hoc jam facto nocitura, et non etiam nunc demùm necessaria futura credenda? An sanguis in peripneumoniâ non mittendus fundendus? Et quià ejus missioni in levio-

autre chose que le parallèle d'une fausse doctrine avec une autre qui ne l'est pas moins.

---

ribus ejusdem notæ morbis sæpè supersederi potest, an cum consule et prætoribus Londinensibus festo tempore illi epulandum, qui catharro, qui cynanche tonsillari laboret, et non domi jejuno manendum, sudandum, alvi purgationem subeundum et convenientia alia facienda? Quin et si ipsum hemorrhoïda cum aliis noxis excitantibus, victus lautior, conjuncto opere faciat tenuis futuræ occurrat? An hic inter alia auxilia ideò omittendus, illi indulgendum, ut mentis si displiceat sapientiæ, hunc morbum augendo, servando, alios prohibendi, occasio detur? Sensus communis, dî meliora velint precaretur! Pari modo in variolâ an rubeolâ, præsidis huic salutis nutui relinquenda, nihilque in illâ frigori, in hâc curationi antisthenicæ tribuendum? An ipsius maniæ furori, ut sapienti rectrici mos geratur, habendæ laxæ permittendæ? Et, sive cogitandi intentio, sive ebrietas, sive post hanc insolita sobrietas, sive animi magni spe dejecti dolor, sive alia eam nimis aut pellum incitando fuerint: illis contrariâ administratione nihil attentandum?

XXVIII. Item in cynache gangrenosâ, in typho, in ipsâ peste, quas febris formas debilitantia antendentia faciunt, debilitatis causa continet, stimulantia juvant: an hic ægrotanti quià signum non dat illa saluti invigilans imperatrix, interdicen-

Celle que je viens d'exposer est la confrontation de l'erreur avec la vérité. Cette comparaison avait été faite dans les pre-

---

dum, et vel jusculo bovino vinove, queis, in morbi debilitantis longitudinem, naturà vires muniantur, crescenti malo occurratur, et in futurum prospiciatur, quia non desiderantur, abstinendum. Si robusti, sani vitæ magnus hujusmodi stimulus necessarius est, an minor, summoperè debilibus, eoque magis illo egentibus, negandus? Si omnis vita in stimulo posita est (VI) isque deficiens numerosa morborum origo: an in his morbis, quantùm stimuli adjici potest non adjiciendum, eòque magis quod, præter rationem, talem usum certa res firmavit? Si luxus et desidia, diù nimis, sed jucundè, stimulando, dein post longum ferè tempus, exhaustâ incitabilitate, in noxam, eventu debilitantem (XX) transeundo podagram, dispepsiam sepilem, item asthenia, epilepsiam, paralysin, et apoplexiam facere, eâque viâ plerosque divites, et alios ad tumulum deducere, demonstrari possunt; et non recta debilitantia, sed parciùs stimulantia, auxilio esse ratio et experientia confirmavit: an his quoque quia per consuetudinem nimis et nocenter stimulantia appetere non desinunt obsistendum? Deniquè si sanguinis profluvia sunt in debilitate posita, sœpè à sthenicis in contraria per indirectam debilitatem (XX) mutatis, aliquando à rectâ debilitantibus noxis (XXII) oriunda, si rheumatismus et alii cum inflammatione partis morbi sthenici

mières, avec une mesure également fausse : dans celle-ci l'exactitude de la mesure est démontrée. Bien plus, sous ce faux aspect

---

haud raro in contrariam naturam transeunt, usque similes adfectus, sine sthenicâ origine, aliundè sœpè nascuntur : ut sanguinis detractio et curatio antisthenica, quæ in illis responderunt, his non convenire, contrà vulgatum usum, facilè hic conceditur, ita stimulantibus, quæ experientiæ quoque probavit auxiliis quodamtenùs insistere, et stenicum victum cum exercitatione præcipere, etiam non opportebit ? Postremo, ut nihil, in morborum orbe, paulo memorabiliùs, prætereatur si omnes noxæ debilitantes hydropem, idiopathicum intelligere, faciunt, stimulantia prohibent, et nisi neglectus invaluerit solvunt. An huic quoque mederi quoties facultas erit non tentandum, potiùsque mors certa expectanda et in oppressam præsidis sapientiam culpa conferenda ? Si solida ab omni parte valetudo raro mortalibus contigit, raro rerum, corporum incumbentium stimulus etiam aptè accommodetur, aut, non nimis, aut non parùm incitet, eoque omnis à sanissimo statu in utramve partem, recessus idem genere status est ac gravissimus quivis ; morbus nonne omnem facultatem, sivè corporis, sivè animi sit primis principiis æquè, ac extremo fine, magis interesse, maloque tùm potiùs, cùm facile, quùm sero demùm, cùm difficile superatu, aut omnino insuperabile est, mederi et justo occurrere morbo, debere concedes ? Nonne regentis corpus mentis sapientia ejus præfecti similis

même, tous les raisonnemens qu'on fit contre la force médicatrice furent nécessairement parties et limités. On ne pouvait accorder l'abandon du sthaalianisme avec aucune secte de médecins, parceque dans les cas les plus urgens, tous étaient contraints de se réfugier dans cet asyle, lorsqu'ils ne voyaient plus comment diriger la cure. Nous savons qu'Hyppocrate fut le premier qui professa cette doctrine. Les efforts infructueux de son successeur immédiat Hérophile, pour accroître le nombre de moyens curatifs, et ceux que fit Galien avec aussi peu de succès vers ce même but, ne purent pas certainement rendre inutile le recours à la force médicatrice de la nature. La Médecine ne pouvait rien attendre de meilleur de la pratique mal fondée et déraisonnable de Serapion et des Empiriques ses sectateurs; ensorte que l'art ne pouvait se dispenser de l'appeler à son secours. Quoique Asclépiade eût basé sa doctrine sur la cause prochaine èt sur l'indication de cure cohérente, d'après une

---

est, qui, circumtonantibus hostium armis, arctâ obsidione clausum præsidium deserit, inexpugnato demùm, et mediâ deditione proditurus? Si sit quod ad hæc respondeas responde Sthaali, aut nbe Junkerum.

philosophie qui niait l'action d'un principe intelligent dans le gouvernement de l'univers, il semble qu'escorté d'une telle doctrine, on ne dut jamais admettre un principe semblable dans l'économie animale; mais avec la modification erronée qu'apportait une théorie médicale pareille, il ne pouvait répandre assez de lumière sur les choses pour déterminer ses sectateurs à abandonner totalement la force médicatrice de la nature. Quelle que fût leur manière de raisonner, les fausses apparences en ayant entraîné tant d'autres dans l'erreur, devaient les y faire tomber à leur tour, et les faire croire d'une manière ou d'une autre, à cet être purement imaginaire. Après la découverte de la circulation du sang, les explications mécaniques des fonctions de l'économie animale devinrent à la mode, toujours dans le sens des principes qu'elle fit établir : mais les diverses méthodes curatives qui en devaient être le fruit, étaient souvent si fautives, qu'elles ne pouvaient que contribuer à faire admettre la réalité d'un principe régulateur, c'est-à-dire d'une force médicatrice opérant la cure des maladies. Pré-

tendre, comme c'était la commune opinion de la secte mécanique, que le sang se détermine à se mouvoir en différentes directions, selon les lois du mécanisme, et produit ainsi les maladies, ou bien par des directions opposées amène leur guérison ; qu'est-ce autre chose, sinon recevoir le fait en niant sa cause, c'est-à-dire la prévoyance de la force médicatrice ? C'est comme si l'on disait (or mieux vaudrait ne rien dire) que le système animal est fabriqué de telle sorte que le mécanisme de son économie possède en lui même une force indépendante de celles que nous avons démontré être la cause de ses opérations ordinaires ; une force capable de produire tantôt la santé, et tantôt la maladie ; car d'après le langage barbare de quelques-uns d'entr'eux, il y avait également une force destructrice ou morbifique, et une force médicatrice. Je ne trouve aucune différence entre ce raisonnement et celui des Sthaaliens, puisqu'en dernier résultat tout aboutit à une force médicatrice de la nature : seulement, selon l'opinion de Sthaal, cette force réside dans un principe intelligent ; au lieu que dans celle-ci elle consiste dans le mécanisme. Quant à l'in-

dication de cure des médecins chimiques ; qui leur prescrivait de subjuguer l'acide morbifique par les alkalis, et *vice versâ*, les alkalis morbifiques par les acides, il est très-aisé de croire que leur indication ne leur a pas toujours inspiré une telle confiance qu'ils n'aient senti tôt ou tard la nécessité de recourir à la bienfesance de la force médicatrice. Les médecins corpusculaires devaient l'invoquer également. L'opinion de Boerrhaave touchant la lenteur, les acrimonies, la force projectile du sang, et tous les autres états morbifiques que cet homme célèbre tira de toutes les doctrines précédentes, pour en former un système ecclectique, ne pouvait produire une méthode curative d'où il sortît quelques traits de lumière, relativement au principe fondamental que j'ai démontré dans ma nouvelle Doctrine. Aussi dans le système de Boerrhaave n'a-t-on pas seulement soupçonné que la santé et la maladie, et tout état qui se rapproche ou s'éloigne de l'un de ces deux, dans quel degré que ce puisse être, que la vie elle-même dépendît entièrement de la manière d'agir des forces excitantes sur l'excitabilité. Sydenham lui-même, quoiqu'il eût moins

moins besoin qu'un autre de recourir à cette hypothèse de la force médicatrice dans le traitement des maladies sthéniques, auxquelles sa méthode était adaptée quoiqu'imparfaitement, fut entraîné dans l'illusion universelle, par l'ignorance où il était, ainsi que tous les autres médecins relativement à la nature des maladies sthéniques : peut-être même n'y a-t-il pas d'ouvrages de médecine aussi remplis que les siens d'idées de force médicatrice. Pour m'expliquer briévement, je dis, que la seule connaissance de la véritable nature de la vie peut faire ouvrir les yeux aux médecins, et leur faire découvrir l'absurdité d'un système qui, sous l'apparence d'un fait incontestable, en a toujours imposé à leurs sens et a trompé leur jugement.

LXXIV. Nous avons vu l'accueil universel que la force médicatrice a reçu des différentes sectes de médecine depuis l'origine de notre art jusqu'à nous. Nous avons examiné les diverses faces sous lesquelles elle a été contemplée selon les circonstances. Nous connaissons pareillement les différens usages auxquels elle a été appliquée dans la pratique, et les

théories qui ont été bâties sur ce fondement. Après cette longue digression, qui sera, j'espère, d'une grande utilité. Reprenons l'examen de notre sujet principal.

CONTINUATION
de la Réfutation du Système du Spasme.

LXXV. L'application de la force médiatrice de la nature, faite au système du spasme, n'est donc qu'un des usages divers auxquels elle a été primitivement destinée par les différentes Écoles de Médecine. Selon l'opinion la plus commune, elle était l'effort de quelque puissance, ou intellectuelle, ou mécanique, destinée à délivrer la machine d'un état d'oppression, et à éloigner la tendance à la mort, qui sont les effets de la maladie. Mais selon l'opinion de notre auteur la force médicinale est précisément la cause du spasme qui est à son tour la cause immédiate de la maladie. Tous les autres médecins ont supposé que l'action de la nature médicatrice n'avait lieu que lorsque la maladie avait déjà fait de grands progrès, et même à ce point que la vie fût dans un danger imminent : notre auteur veut au contraire que cette action

se manifeste, avant le principe même de la maladie, c'est-à-dire avant que le période de froid ait lieu, période qu'il regarde comme le principe de cette affection. Cette clause est réellement nécessaire, car il ne voudra pas admettre sans doute que la maladie ait commencé avant que le spasme soit formé, ce serait dire que l'effet peut précéder la cause. Sur quoi je rappellerai à mes lecteurs, relativement à l'état de faiblesse supposé préexistant, que comme cette faiblesse produit le spasme, mais le produit par les moyens de la force médicatrice et qu'ensuite le spasme est générateur de la maladie, il en résulte comme conséquence nécessaire, que la faiblesse n'a aucune existence pour constituer en tout ou en partie l'affection morbifique. Elle est seulement à son avis une circonstance, ou bien une partie de la cause qui concourt avec une autre circonstance, ou avec une autre partie de la même cause, telle que la force médicatrice, pour constituer la cause entière : tant que cette cause n'aura pas lieu pleinement et entièrement, il est clair qu'aucune partie de son effet ne pourra exister, et conséquemment, que l'état de faiblesse supposé être une des parties de

la cause, selon les raisonnemens de l'auteur, ne peut être considérée comme partie de la maladie.

LXXVI. Il observe en outre, « que c'est une loi générale de l'économie animale, que ces forces qui tendent à offenser et détruire le système, excitent souvent certains mouvemens capables d'obvier aux effets des forces nuisibles ». En réfutant l'hypothèse de la force médicatrice de la nature selon les différens aspects sous lesquels elle a été considérée, principalement dans le sthaalianisme, j'ai assez parlé sur cette doctrine erronée. Mais pour en démontrer la fausseté avec une évidence qui nous permette de n'y plus revenir, je demande quelles sont ces forces qui tendent à léser et à détruire le système, et qui excitent en même temps certains mouvemens capables d'obvier aux effets des forces nuisibles ? Toutes les forces qui dans tous les cas opèrent sur nous sont exposées et énumérées (II. III.) et la question se réduirait à savoir quelles sont ces forces entre celles qu'il appèle nuisibles qui sont telles réellement. Je demanderai qu'on me cite un seul exemple d'une de ces forces quelconque qui opère nuisiblement sur le système, et qui en conti-

nuant d'agir, de nuisible devienne salutaire.

LXXVII. Les excellens alimens et les boissons généreuses prises dans la dose convenable sont corroborans : si on en fait un usage excessif ou trop peu considérable, la faiblesse sera le résultat de ces deux extrêmes opposés. Mais dès que cette débilité a été produite et que le système est positivement dans cet état, qui pourra même après avoir parcouru toutes les annales de l'observation humaine, et la somme des expériences journalières, citer un seul exemple où il se soit manifesté une addition de vigueur en même temps que les forces débilitantes continuent d'agir ? Si un homme accoutumé à se bien nourrir, vient à diminuer ensuite la quantité des corroborans dont il usait, et s'affaiblit insensiblement par cette abstinence inaccoutumée, reprendra-t-il, tant qu'il agira de même, son premier état de santé et de vigueur ? Quelle était la manière de vivre des étudians en médecine, lorsqu'ils se permettaient de courir dans les rues d'Edimbourg et d'insulter les passans ? Cette fougue et cette licence étaient peut-être l'effet des nourritures végétales et

et des boissons aqueuses dont ils fesaient usage ; et si une autre classe d'étudians n'agissait pas de la même manière, le frein qui les retenait, était-ce la sublimité des préceptes que leurs études inculquaient dans leurs ames, ou bien le défaut des moyens qui rendent la machine robuste et gaillarde, et donnent lieu à des mouvemens désordonnés ? Si ceux qui mènent une vie effrénée n'étaient nourris que de pain et d'eau, seulement pendant dix ou douze jours, leur belle humeur et leur insolence ne tiendraient guère à ce régime. Or l'action que nous supposons dans ce cas est évidemment débilitante, et c'est pour cela précisément qu'elle devrait réveiller l'opération salutaire et énergique de la force médicatrice, cette force que notre auteur croit être la cause productrice du spasme. Mais quelles sont les preuves qui nous démontrent que dans les cas de faiblesse produite par l'usage excessif des alimens, cette force médicatrice ait opéré avec énergie, ait accru le mouvement ou la vigueur, comme on voudra l'appeler. Chacun voit qu'il n'y en a pas une seule. Au contraire, d'après la proposition fondamentale établie dans la nouvelle doc-

trine. La faiblesse de toutes les fonctions augmente à mesure que le degré d'opération débilitante est plus considérable. On ne peut pas plus citer ces preuves dans l'autre cas, puisque ce qui a été regardé comme une action ou bien un mouvement accru, ou même, pour parler le langage étrange de l'auteur, une réaction, n'est effectivement, comme je l'ai démontré, qu'une diminution de vigueur, ce qui ne peut être différemment, si toutes les causes éloignées sont débilitantes, et si les remèdes convenables sont stimulans. Ainsi tous les caractères tirés de cette sorte de règle par le moyen de laquelle on a prétendu communément juger des maladies sont évidemment faux. Quelque raisonnement que l'on fasse sur l'action des forces débilitantes que nous avons examinées jusqu'ici, on trouvera toujours que la faiblesse, qui n'a certainement aucune tendance à produire la force dans tout le cours de la maladie, n'est pas plus productrice de cette même vigueur dans la formation de la cause qui engendre la maladie.

LXXVIII. Etendons à présent le même examen à la nature de l'état morbifique

qui doit être produit par l'action du froid. Les qualités que l'auteur attribue au froid sont on ne peut plus variées. Tantôt il le suppose stimulant, tantôt il le met parmi les toniques : ailleurs il lui donne une vertu astringente : mais il est de fait que loin de posséder aucune de ces vertus, il a toujours au contraire une action directement débilitante. Si après en avoir fait l'application au système vivant, il se manifeste un état de vigueur, cet état n'est jamais, ni ne peut être l'effet du froid, mais de l'application des forces stimulantes qui préviennent son effet débilitant : ou bien son action sera de tempérer précisément par sa faculté affaiblissante le stimulus excessif produit par la chaleur et par tout autre excitant. Mais l'opinion de l'auteur relativement au froid, est bien différente de la nôtre. Voici comment il en parle : « L'opération du froid sur un corps vivant » varie tellement selon les diverses cir- » constances, qu'il est difficile d'en donner » l'explication : c'est pourquoi je ne l'en- » treprendrai qu'avec quelque défiance ». Nous ne serons pas surpris de cette défiance en considérant ce qu'il ajoute : « Le froid » dans certains cas, a une force manifes-

» tement sédative (1), il peut éteindre ou
» entièrement ou en partie le principe
» vital : en fesant attention combien le
» principe vital dans les animaux dépend
» de la chaleur, on ne peut qu'être con-
» vaincu que le froid possède une vertu
» plus ou moins sédative ». Voilà donc une des vertus qu'il attribue au froid : et selon sa manière accoutumée il présente toujours ses assertions sans rien prouver ni par le fait, ni par le raisonnement. Mais, poursuit-il, il est pareillement manifeste que dans certaine circonstance le froid exerce une action stimulante sur le corps vivant, et particulièrement sur le système sanguin. Après cela, non content d'attribuer à la même cause deux effets diamétralement opposés, il s'avance toujours avec la même facilité, et lui en prodigue d'autres encore. Voici ses propres paroles :
« Outre que le froid est donné de la faculté
» sédative et stimulante, il est encore
» évidemment astringent. C'est ainsi qu'en
» opérant une contraction sur les vaisseaux

(1) Voyez Elémens de Médecine, depuis le paragraphe CXVII jusqu'au CXXIV, où les effets sédatifs du froid sont réfutés.

» de la superficie du corps, il produit la
» pâleur et arrête la transpiration. De plus,
» il est également probable qu'une sem-
» blable constriction se communique à
» tout le corps, et que le froid exerce alors
» une action tonique universelle ».

LXXIX. Le morceau que je viens de rapporter est un exemple intéressant de la manière de raisonner que notre auteur adopte le plus souvent. Le froid est toujours la même force déterminée, il doit donc être capable de la même action déterminée sur le système vivant. Mais au lieu d'une faculté unique et constante, on lui en attribue quatre, dont il y en a d'une nature opposée entr'elles. J'ai déjà observé plus haut que le froid n'a en lui-même, et ne présente en toute occasion qu'une action débilitante, et jamais une force sédative, quoi qu'on dise de l'existence de cette force dans la manière d'opérer de certaines substances, comme seraient les matières contagieuses et les poisons, puisque nous n'avons jusqu'ici aucune connaissance de cette force, ni de sa manière d'agir. L'effet de la température sur la matière morte, ainsi que sur le système vivant, est toujours dans une proportion exacte avec le

degré où elle se trouve. Toutefois les systèmes vivans, et conséquemment l'espèce humaine, ont indispensablement besoin pour être en santé, du stimulus de ce degré de température que nous appelons chaleur modérée. Un degré qui surpasse de beaucoup ce terme moyen, amène les maladies par excès de vigueur ou *sthéniques* ; si ce degré excessif est encore surpassé par un autre plus excessif encore, il s'ensuivra la faiblesse que j'appelle indirecte. De là les maladies *asthéniques* d'une nature opposée à celles des dernières que je viens de nommer. C'est ce qui arrive dans la zone torride et les autres climats brûlans. Mais si au contraire le degré de chaleur est de beaucoup au-dessous de celui qui est nécessaire à la santé, et qui est appelé froid à cause de la sensation qu'il produit sur les systèmes vivans, il amènera les maladies par faiblesse directe, qui seront en proportion avec la température. Mais quoi qu'il en soit du plus ou du moins, l'action de ce qu'on appelle froid en ce cas, sera toujours stimulante, quoiqu'elle le soit trop peu pour maintenir la santé, et pour produire cette sensation agréable que nous fait éprouver

une chaleur modérée, entre le 62me et le 64me degré du thermomètre de Farenheit. Plus nous descendrons sur cette échelle, moins l'effet stimulant de la chaleur sera considérable, jusqu'à ce qu'enfin la diminution étant extrême, amène la mort de l'individu. Mais lors même que le degré de température est trop faible pour soutenir la vie de l'homme, cet agent que nous appelons froid, ne sera jamais sédatif, mais toujours stimulant, comme le prouve la vie des animaux à sang froid, à qui cette même température suffit. Non-seulement ils y peuvent vivre, mais encore ils y jouissent de toute la santé dont leur constitution est susceptible. Or comment cette température peut-elle produire un tel effet, si ce n'est en stimulant comme chaleur, quoique dans un degré faible par rapport à nous. Si donc les faits parlent de la sorte, et sont si fort en opposition avec les vues de notre auteur, il en résulte contre ce qu'il enseigne, une vérité qui est hors de doute, savoir, que la chaleur, dans quel degré que ce soit, n'augmentera jamais l'effet qu'elle produit sur le système, à mesure qu'elle diminuera en quantité, depuis le degré de température qui con-

vient à la santé, et qui fait une si douce impressoin, jusqu'à ce point de froid auquel la vie succombe par la diminution excessive du stimulus, et non par l'action d'une vertu sédative par elle-même. Si l'on objectait la rougeur de la face chez ceux qui s'agitent dans l'eau froide, la constriction du scrotum dans le bain froid, l'utilité qu'on retire du froid dans la zone torride, pour le traitement des fièvres, et dans beaucoup d'autres circonstances semblables, pour prouver la faculté stimulante du froid, je répondrais que dans le premier cas, la rougeur de la face n'est que l'effet d'une impulsion majeure communiquée à tous les vaisseaux sanguins, par le moyen de l'exercice que le corps fait alors, exercice auquel les hommes se sentent naturellement portés pour se délivrer de la sensation désagréable du froid. Sans l'exercice ou tout autre stimulus, le froid seul et continué, loin de fortifier le système, le détruirait enfin par son action débilitante. Lorsqu'il est appliqué sur tout le corps ou seulement sur une partie, dans le cas d'une chaleur excessive, il ne fait que corriger cet excès, en réduisant à un degré convenable cette température excessive qu

produit la faiblesse indirecte. Si par exemple la constitution atmosphérique croissait de dix degrés au-dessus du terme modéré, et qu'on appliquât au corps une dose de froid du même nombre de degrés au-dessous de la température moyenne, le résultat de cette opération ne pourrait être que la soustraction des dix degrés de chaleur en excès, et jamais une augmentation de dix : voilà le vrai langage des faits. L'erreur où l'on a été généralement à cet égard, a produit les plus funestes effets dans la pratique. Dans la zone torride, on ne peut obtenir réellement l'accès de froid ; tout ce qu'on peut faire de mieux pour le traitement des fièvres de ces contrées brûlantes, c'est de diminuer autant qu'on le peut la surabondance de la chaleur. L'explication contraire qui a été donnée sur l'action du froid, a fait une infinité de victimes. Toutes les fois donc que la température de l'atmosphère qui nous environne, est au-dessous du terme moyen entre les deux extrêmes du froid et du chaud, elle opère comme froid, c'est-à-dire qu'au lieu de fortifier elle affaiblit toujours en proportion de l'intensité, c'est-à-dire de la diminution du

stimulus de la chaleur. Il s'ensuit de là que l'opération du froid dans les maladies de faiblesse, telle que la petite-vérole confluente, la goutte par débilité, le rhumatisme chronique et les fièvres, sera aussi nuisible qu'elle sera utile dans les maladies par excès de force, comme la petite-vérole discrète, le rhumatisme aigu, les pyrexies inflammatoires, le rhume commun. Mais si après tout ce que j'ai exposé jusqu'ici, il se trouvait encore quelqu'un qui doutât de la vérité de l'action que j'attribue au froid, il pourra s'en convaincre, en fesant sur lui-même une très-courte et très-simple expérience. Qu'il s'expose dans le fort de l'hiver, à l'air extérieur, ou qu'il aille au milieu des frimats, et que là, tranquille et nu, il se couche par terre en attendant que la nature excite en lui et fomente la chaleur. Mais il est de la dernière évidence que l'action du froid ne peut être qu'affaiblissante, qu'elle ne produit pas le moindre effet stimulant, et que les effets du froid évalués comme ils doivent l'être, c'est-à-dire comme venant d'une force nuisible aux systèmes vivans n'amènent aucune induction qui soit favorable à la doctrine

de la force médicatrice. Ainsi nous dirons, quant à la faculté tonique qu'on veut attribuer au froid, ce que nous avons dit de sa faculté stimulante. Ce n'est pas le froid qui produit dans le système cette espèce d'état, ce sentiment de vigueur auquel on donne le nom de ton : cet effet est dû à l'action du stimulus de la chaleur qui succède au froid, ou qui, agissant alternativement avec lui, prévaut sur sa faculté débilitante. Quant à l'action du froid supposée astringente, elle n'est relative qu'à la matière morte qui se rapetisse et diminue de volume à mesure que le froid augmente dans le milieu où elle se trouve. Mais ce serait une erreur grossière de croire que le même effet a lieu sur le vivant. La pâleur et l'espèce de froncement de la superficie du corps sont les seuls indices qui puissent venir à l'appui de la vertu astringente du froid. Mais ces phénomènes s'expliquent parfaitement par son action débilitante, qui, privant l'extrémité des vaisseaux de l'activité nécessaire, y diminue la vigueur de la circulation. On n'a pas besoin de recourir à une opération que le froid exerce sur la matière morte, pour rendre raison de celle qu'il exerce sur

une

une autre sorte de matière entièrement soumise aux lois de l'excitement, bien différentes de celles-là (1).

---

(1) Je desirerais bien que cette dernière réflexion de l'auteur fût profondément gravée dans l'ame de ceux qui aiment à transporter à l'économie des systèmes vivans, certaines opérations exercées et certains effets produits sur la matière inanimée. Je sais que l'ignorance où nous avons été plongés jusqu'ici de la vraie essence de la vie, si je puis m'exprimer de la sorte, a favorisé, au grand préjudice de la médecine, la manière vicieuse de raisonner par analogie, en transportant à la matière vivante ce qu'on disait de la matière morte. Mais aujourd'hui ce serait une erreur impardonnable d'adopter cette manière de logique dans l'explication des phénomènes de l'économie animale, ayant un principe sûr pour nous diriger, un flambeau qui a fait disparaître les ténèbres dans lesquelles étaient enveloppées la nature et les lois des corps vivans. J'ai cependant vu imputer à Brown par des personnes qui disaient l'avoir lu, d'ignorer la véritable manière d'agir du froid sur les systèmes vivans, et je leur ai entendu soutenir, qu'il peut agir en corroborant. Voici le raisonnement qui a été fait sur ce point. Le froid, comme l'expérience nous l'apprend, accroît l'élasticité des corps, donc il augmentera aussi celle d'un corps vivant. En obtenant ce même degré d'élasticité par un autre moyen que par le froid, on peut calculer exactement les effets

LXXX. J'ai prouvé jusqu'ici d'une manière démonstrative, que parmi toutes les puissances nuisibles proposées jusqu'ici,

---

de cet agent sur le système ; car cette augmentation d'élasticité doit accroître le principe de vie, quel qu'il soit, et mettre ainsi la machine dans un état de plus grande vigueur positive. Le froid n'opère donc pas sur nous comme une simple soustraction de chaleur, mais comme un agent positif et corroborant par le moyen de cet accroissement d'élasticité qu'il produit. Ce raisonnement paraîtra spécieux à ceux qui prennent une conjecture pour une preuve de fait, et une mauvaise analogie pour une conséquence incontestable. De ce que le froid augmentera l'élasticité de la matière morte, en résulte-t-il qu'elle l'augmente pareillement dans les systèmes vivans ? Un homme exposé au froid aura-t-il ni les muscles, ni les vaisseaux, ni les nerfs plus élastiques, parcequ'un morceau de métal exposé au même degré de froid, jouit de cette augmentation ? Qui me démontrera la justesse d'une telle induction ? Et si l'analogie n'est pas une preuve suffisante de cette assertion, quelles sont les bonnes expériences qu'on pourra citer pour prouver qu'un animal vivant exposé à une atmosphère d'un degré de chaleur défectif, c'est-à-dire à ce qu'on appelle froid, ait acquis dans ses parties une augmentation d'élasticité. Pour moi je n'en connais aucune. Si l'on devait argumenter de l'effet du froid sur les parties des animaux qui

il n'y en a pas une seule qui produise un effet stimulant sous une action débilitante. Nous dirons de même des autres puis-

---

ne sont plus en état de vie, on trouverait le contraire de ce qu'on prétend; car le froid diminue la cohérence et l'élasticité de ces parties: c'est ce que prouvent le ramollissement et la mortification des viandes qui ont subi son action. Mais, dira-t-on; le froid augmente l'élasticité des corps vivans; donc il faut de l'accroissement de l'élasticité conclure celui du principe de vie? Quand a-t-on démontré que c'était une loi de ce principe de la vie de croître en proportion de l'élasticité des parties? Mais pour éviter une dispute de mots qu'est-ce-que le principe de la vie? La nouvelle doctrine nous apprend que tout système vivant possède une certaine propriété inerte par elle-même, et incapable de donner aucun signe de son existeuce si le stimulus ne la consume. Or la chaleur est un stimulus, c'est sans doute ce qu'on ne saurait nier; donc le froid qui n'est que la négation de quelques degrés de chaleur, ce que personne ne peut nier, le froid, dis-je, soustrait du système cette quantité de stimulus correspondant à la diminution de la chaleur. Mais si, d'après la fausse hypothèse du raisonnement cité plus haut, on admettait que l'action du froid par le moyen de l'elasticité augmente le principe ou les forces de la vie; comme il est incontestable qu'il n'augmente point le stimulus, il s'ensuivrait qu'il augmenterait l'excitabilité. Main-

sances que je vais examiner. Parconséquent les pertes de sang et celles des autres fluides, le défaut d'exercice nécessaire au

---

tenant je demande si, tout cela même posé, les forces du système s'accroitront positivement et sans l'action du froid, en vertu de la prétendue augmentation d'élasticité? Quand même on accorderait tout et contre l'evidence des faits et contre la clarté du raisonnement, on n'aurait qu'une diminution de stimulus et une augmentation d'excitabilité. Or la diminution de l'un et l'augmentation de l'autre ne donnera jamais une augmentation, mais au contraire, une diminution d'excitement, qui est proprement et uniquement la force connue des systèmes vivans. Voilà une analyse de cette explication spécieuse des effets du froid dans les circonstances dont nous parlons. Je ne sais s'il y a une manière de raisonner plus étrange que celle que je viens de réfuter. Peut-on abandonner ainsi l'évidence, l'unité, la simplicité de choses, pour s'attacher à des théories qui n'étant appuyées que sur de ausses analogies et sur des hypothèses absurdes? fTous les effets du froid dérivent de son action débilitante. Ne voyons-nous pas tous les jours que l'opération seule du froid, c'est-à-dire non accompagnée de l'exercice du mouvement musculaire ou de tout autre stimulus, et supposé que l'action excessive de la chaleur ou de tout autre stimulus qui affaiblit le système indirectement n'ait pas précédé son application, agit toujours comme débilitant

corps et de l'esprit, le jeu défectif des passions, toutes choses qui produisent la faiblesse directe; comme aussi ces mêmes puissances agissent en excès: l'intempérance dans le boire et dans le manger, l'abus des plaisirs de Vénus, et autres excès qui conduisent à la faiblesse indirecte, qui produisent d'abord la prédisposition qui leur est propre, et ensuite l'état réel de maladie, ne manifesteront jamais dans tout le cours de leur action aucun effet stimulant. Parmi les fièvres de mauvais caractère, on compte celles causées par l'affliction, la crainte et la frayeur dont ces deux dernières surtout sont regardées par tous les bons praticiens, comme des symptômes de mauvais augure. Ceci est cependant en opposition formelle avec cette faculté qu'on attribue aux forces nuisibles, d'exciter des mouvemens capables

---

Qu'un homme sain passe d'un lieu où il jouit d'une température modérée à une autre qui soit réellement froide, qu'il reste immobile et sans faire usage d'aucune chose stimulante, et qu'il dise, après avoir resté un certain temps dans cet état, si l'action du froid seule et continuée excite, corrobore, réjouit, comme cela arrive par l'usage de ce qui stimule. *Le Trad. ital.*

d'obvier à leurs propres effets nuisibles. Il est donc certain que la force médicatrice de la nature, quelque fameuse qu'elle soit dans les écoles, selon l'expression de notre auteur, ne produit aucun des mouvemens excités dans la fièvre, et qu'aucun de ces mêmes mouvemens ne peut dans aucun cas être l'effet d'une telle force.

LXXXI. Après avoir montré jusqu'à l'évidence que ce qu'il a plu aux médecins d'appeler force médicatrice de la nature, mais qui est devenue destructive entre les mains de notre auteur, n'est absolument, et sous quelque rapport qu'on veuille la considérer, qu'une belle et célèbre chimère. Il semblerait qu'un tel sujet ne méritant point l'attention que nous lui avons accordée jusqu'ici, nous devrions le mettre de côté et n'y plus revenir. Je suis toutefois contraint de remettre encore sur la scène cet être de raison ; car la manière de raisonner de cet écrivain est si vague et si peu liée qu'on ne peut pas se flatter de la réfuter en détruisant seulement chacune de ses bases fondamentales ; il faut encore attaquer ses différentes propositions selon le mode de raisonnement qu'il emploie, ou, pour parler plus exactement, selon

les différentes assertions qu'il met en avant. Si j'en usais autrement, ma réputation risquerait d'être incomplète. Afin donc de poursuivre l'entreprise pénible dont je me suis chargé de réfuter une doctrine où les points sujets à la censure vont à l'infini, et qui ne laisse pas à celui qui l'examine attentivement le plaisir de l'approuver dans une seule de ses parties, je vais m'arrêter encore à cette force médicatrice que l'auteur veut faire passer pour une cause du période du froid; car en disant : « dans quelques parties », il entend parler en général, et les raisons dont il appuie cette assertion sont à son ordinaire de vrais chefs-d'œuvre.

LXXXII. La première est celle-ci : « que le période de froid paraît être en général un moyen de produire le période de la chaleur. » Mais ce raisonnement n'est, comme tous les autres déjà analysés, qu'une assretion hardie, destituée de fondement, dont il voudrait faire ensuite non une application, partielle, mais une application générale. Il est impossible d'en voir d'autre preuve que celle par lui seul avouée, savoir, que dans les fièvres intermittentes le periode du froid précède celui de la chaleur, et que

parconséquent le premier doit être la cause du second (XLV). Je répéterai encore ici contre l'assertion, que le froid précède toujours le chaud dans les fièvres, ce que j'ai déjà fait observer ailleurs, savoir que les fièvres intermittentes et rémittentes sont les seules où ces deux périodes se succèdent de la sorte. (XLVII) Ainsi toutes les conséquences qu'il prétendrait tirer de ce phénomène particulier aux fièvres intermittentes et rémittentes tombent de'lles-mêmes, et ne sont d'aucune valeur pour toutes les autres fièvres. Notre auteur ne pourra donc point donner une aussi grande extension qu'il le fait à la cause prochaine de la fièvre. Ce n'est donc pas dans les fièvres mêmes où le période du froid précède manifestement celui du chaud: non seulement le premier n'est pas la cause du second, mais encore il n'est qu'une partie déterminée d'un effet qui dépend d'une cause commune aux deux périodes du froid et du chaud et à tout autre période de la maladie. C'est ce que j'ai suffisamment prouvé au paragraphe (XLVII) où je fais voir que la cause de l'un de ces périodes, quelle qu'elle soit, doit produire aussi l'autre période. Pour parler briévement et ôter toute

occasion d'une vaine critique, je répéterai ce que j'ai déjà dit tant de fois, que la cause d'un période quelconque d'une fièvre est incontestablement la faiblesse, puisque tous les agens qui la produisent sont nécessairement débilitans, et que tous les remèdes propres à la guérir sont d'une nature stimulante et corroborante. Cela fixe irrévocablement la question ; étant de toute évidence que la nature des symptômes qui accompagnent les deux périodes de chaud et de froid, n'est différente qu'en apparence, et que les symptômes considérés chacun d'une manière abstraite, ne peuvent nous fournir de règle sûre pour juger solidement la maladie.

LXXXII. Mais avançons, et examinons la seconde raison alléguée pour prouver que quelque partie du froid fébrile peut être attribuée à ce même être bienfesant dont nous avons déjà parlé : « La seule force médicatrice de la nature », voici cette raison ; c'est parceque le froid appliqué extérieurement produit, comme on l'observe très-souvent, des effets exactement semblables Dans toute doctrine bienconçue, il y a une chaîne non interrompue de faits clairs et positifs qu'on ne peut nier, tous

dépendans d'un premier fait qui les comprend et les embrasse. Mais daus le raisonnement cité, on commence par établir pour base une hypothèse obscure et inintelligible, et dans la suite on ne présente qu'un amas confus de matériaux, qui n'ont plus de rapport entr'eux qu'avec une base générale et un centre commun. Celui qui raisonne solidement et avec justesse, est semblable à un bon compositeur de musique qui combine et adapte avec la plus grande exactitude les diverses parties qui entrent dans son sujet. Le fabricateur de systèmes, au contraire, ne met pas plus d'union ni d'harmonie dans son ouvrage, que n'en mettrait dans le sien celui qui n'aurait ni de l'oreille, ni aucune connaissance des règles de la composition, noterait un air au hasard, et le chanterait de même. L'un s'arrête fidèlement aux phénomènes de la nature dans le même ordre qui se présente à son observation scupuleuse; l'autre ramasse tout ce qu'il trouve, sans aucun choix ni discernement, il pui-e indifféremment dans toutes les sources, peu soucieux de la certitude du fait et de sa légitime application. Je laisse au lecteur l'application de cette digression

se'on que l'occasion s'en présentera, et que le lui dictera la justesse de son jugement. Quant à moi, je vais continuer de faire mes observations sur la doctrine du spasme, avec la meilleure méthode que la confusion du sujet et les détours de ce labyrinthe me le pourront permettre. Cette assertion, que le froid extérieurement appliqué produit la chaleur, n'est que la répétition de l'opération aussi absurde que généralement répandue de la force médicatrice pour empêcher la force sédative du froid. Il y a vingt-quatre ans que notre auteur, à l'exemple de plusieurs autres médecins, réfutait la doctrine des partielles frigorifiques de Muzembrock, et montra qu'il avait alors des idées plus justes qu'aujourd'hui sur ce qu'on appèle froid, c'est-à-dire que le froid n'était qu'une privation ou diminution de chaleur, une force, en un mot, non positive, mais négative. Mais ni lui, ni les autres observateurs judicieux n'apperçurent les vrais effets du froid : cependant après avoir reconnu la fausseté d'un système où l'on voulait établir l'action positive du froid sur le corps humain, il semblait tout naturel qu'ils ne pussent s'empêcher de voir que

l'idée des effets sédatifs du froid n'était au fond que la conséquence de l'erreur qu'ils avaient réfutée. C'est le dernier reste de la doctrine des médecins corpusculaires, dont nous conservions le souvenir ; et la nouvelle doctrine n'a pas la gloire d'avoir condamné la première cette secte médicale ; elle appartient aux bons chimistes et mécaniciens de notre siècle qui ont su observer la nature. Notre auteur aurait agi bien plus sagement s'il avait suivi leur exemple, en se bornant à réunir des faits utiles au petit amas qu'on en avait déjà formé, et contribuant ainsi à compléter une collection qui pût former un aspect général, et devenir la base d'un corps de science. Par-là il aurait épargné au bon sens et au discernement exquis de notre siècle, un système qui n'est que l'assemblage confus des songes, des erreurs, et des chimères des seizième et dix-septième siècles, et même de tous les siècles précédens. Alors, dis je, ses veilles et ses fatigues auraient été bien plus utiles à la société qu'elles ne le sont ; il aurait joui d'une réputation plus solide et mieux méritée, et il aurait été tout autrement satisfait de ses productions. Mais pour

revenir à la proposition précédente que « le froid produit très-souvent la chaleur » dans le progrès de son opération, j'observerai que quoique l'auteur ignorât la véritable manière d'agir du froid dans les systèmes vivans, et qu'il eût agréé aussi bien que ses devanciers, de lui attribuer des qualités imaginaires, ce fut une méprise bien marquante de sa part de ne pas se ressouvenir qu'il avait autrefois admis et établi que le froid n'est qu'une quantité négative, et qu'il ne saurait jamais devenir une force positive nuisible, ou bien un agent sédatif, qui tendrait à la destruction du système. Outre les preuves déjà exposées, que le froid, relativement aux êtres vivans, ne possède que la faculté débilitante; j'ajouterai ici que l'exemple de la propriété qu'a l'eau froide, de provoquer la sueur, lorsqu'on la boit dans le lit et bien couvert, loin de prouver la prétendue tonicité du froid, est lui-même une erreur. L'auteur, selon sa coutume, ne tient aucun compte de la force à laquelle est dû principalement l'effet dont il parle, et il l'attribue entièrement à ce qui ne saurait contribuer que peu ou point du tout à le produire. En effet il n'y a personne qui ose soutenir qu'en

buvant de l'eau froide lorsqu'on est dans un état de froid, on provoque la sueur: et s'il restait encore quelque doute à cet égard, qu'on éprouve l'expédient que j'ai proposé (1), on ne tardera pas à acquérir la conviction que l'action du froid ne produit ni ne peut produire la chaleur non plus que la sueur. D'ailleurs, quand même on admettrait que le corps humain pût être réchauffé par la seule opération progressive du froid, cela ne prouverait nullement que le période de chaleur fébrile consistât dans une action accrue dans le cours d'une opération précédente, sédative ou débilitante, comme on voudra, et produite par une force de la nature, différente et indépendante de celles qui donnent lieu aux autres mouvemens ordinaires du système. Nous avons des preuves positives du contraire de cette action réelle, ou de vigueur accrue, supposée dans le période dont il vient d'être fait mention. Si quelqu'un, pour défendre l'auteur disait qu'il ne pouvait prévoir des objections suggérées par une doctrine

(1) Page 171 du II. Volume de la Traduction italienne.

absolument inconnue à l'époque où il écrivait ; en lui accordant même cette mauvaise défense, il n'en resultera jamais qu'il ait dû compter sur le privilége exclusif d'établir pour base de ses raisonnemens des propositions dont il ne pouvait garantir la vérité. Il devait au contraire se donner toutes sortes de soins pour les appuyer sur des preuves irréfragables, afin d'être prémuni contre les attaques auxquelles il devait s'attendre d'un côté ou de l'autre. Mais, loin de prendre ces précautions indispensables pour la solidité et le succès de son travail, il ne s'est pas plus mis en peine de prouver ce qui sert de fondement à sa doctrine, que s'il s'était agi d'une chose absolument indifférente et qui n'aurait tenu à rien. L'écorce du Pérou, et avant la découverte de ce précieux médicament, le vin et les autres boissons généreuses, selon la pratique de Rivière et des autres médecins ses contemporains, enfin dans ces derniers temps, les stimulus les plus diffusibles ont été employés avec un succès constant contre les fièvres intermittentes, d'une manière entièrement conforme aux principes de la nouvelle doctrine, c'est-à-dire

indifféremment dans le froid ou le chaud, et même dans la sueur ; tandis que les saignées, les purgatifs, et tous les autres remèdes débilitans administrés si mal-à-propos dans ces sortes de maladies, n'ont jamais produit que de funestes effets, excepté seulement dans les fièvres vernales, que l'on supposait, d'après de fausses théories, participer de la nature phlogistique, et qu'on traitait au commencement par des saignées (1). Ce qui forme une double

(1) En parlant des mauvais effets de la saignée. des purgatifs, et généralement de la méthode anti-sthénique dans la cure des fièvres intermittentes, l'auteur excepte les vernales. Cependant si l'on y réfléchit bien, cette exception ne prouve pas que ces fièvres ne reconnaissent pour cause la faiblesse comme toutes les autres fiévres, et qu'elles ne doivent pas être traitées par une méthode stimulante convenable. Pour en donner une raison palpable et tirée des principes de la nouvelle doctrine, jobserverai que les fièvres vernales sont beaucoup plus bénignes, et plus faciles à guérir que les automnales, et qu'elles guérissent même sans le secours d'aucun remède, comme Sydenham l'a observé ; non que cela doive s'entendre d'une manière absolue, mais parceque la chaleur qui va en croissant à mesure que la saison du printemps avance, relève l'excitement, diminue et le ramèn

preuve

preuve que la nature de cette maladie est la même dans tous les périodes, et détruit de fond en comble l'hypothèse par laquelle

---

au point convenable à la santé. Cette gradation de stimulus convient aux asthénies occasionnées par la faiblesse directe, à cause qu'elle va par progrès peu considérables. C'est ce qui a lieu dans notre cas. Le système pendant tout l'hiver précédent, a été directement affaibli par le défaut de chaleur, et souvent encore chez le bas-peuple, par le défaut d'alimens nécessaires ou la mauvaise qualité de ceux dont il sse nourrissent, qui se font plus sentir dans cette saison que dans toute autre. Par là il est aisé de comprendre que d'attaquer d'abord les fièvres intermittentes vernales par de forts stimulus, comme on le ferait dans les automnales, c'est une pratique très-dangereuse, puisque la première règle à laquelle nous devons nous attacher inviolablement pour la cure de la faiblesse directe, c'est de commencer par une faible dose de stimulus, pour l'augmenter ensuite par gradation autant que le cas l'exige. D'un autre côté il n'est pas surprenant qu'une petite évacuation opérée au commencement des fièvres ne soit pas sensiblement nuisible, mais elle le deviendra si elle est continuée. On concevra de même que l'usage soudain de fortes doses de kina ou de tout autre stimulant, produit des effets que n'aurait jamais attendu celui qui considère le kina comme un fébrifuge, et qui ne connaît point la diversité de cure que réclament les deux espèces de faiblesse. *Le Trad. italien.*

l'auteur veut que les périodes du froid et du chaud tiennent à un état d'une nature diamétralement opposée ; car l'identité de l'effet sera toujours un sûr indice de l'identité de la cause, quoique souvent celle-ci ne puisse être connue. Si le période de chaleur fébrile était véritablement une augmentation d'action et de force, les remèdes stimulans dont je viens de célébrer les effets salutaires, seraient aussi nuisibles dans ce période de la fièvre, qu'ils le sont dans les autres maladies où cette augmentation de vigueur se trouve réellement. Telles sont par exemple toutes les espèces de phlegmasis (1), la synoque proprement dite (2), et le rhume. Le fait qui résulte de l'action de ces remèdes établit le contraire de ce qui devrait arriver selon les principes de notre auteur, et renverse donc de fond en comble la

---

(1) Maladies dont la cause est l'augmentation excessive de la vigueur, c'est-à-dire de l'excitement, accompagnée de l'inflammation de quelque partie du corps.

(2) Cette maladie ne diffère de celles dont nous venons de parler (des phlegmasis) qu'en ce qu'elle n'est accompagnée de l'inflammation d'aucune partie du corps.

supposition que le période de chaud fébrile soit un accroissement de vigueur produit par le période de froid qui l'a précédée, ou par l'opération de la prétendue force médicatrice de la nature, ou enfin par tout autre moyen imaginaire qu'on voudra.

LXXXIV. Enfin il fait un dernier raisonnement par lequel il cherche à prouver que le période du froid fébrile doit être attribué au moins en partie à la force médicatrice, ou bien à cette singulière loi générale de l'économie vivante, en conséquence de laquelle les forces qui tendent à blesser ou à détruire le système, excitent souvent des mouvemens capables d'obvier aux mauvais effets de ces mêmes forces nuisibles. Il dit « que le degré de tremblement qui accompagne le période du froid paraît être en proportion avec le plus ou le moins de temps que dure la chaleur dans un paroxisme, avec la délivrance plus ou moins complète et une intermission plus ou moins longue. La principale difficulté que je rencontre dans la réfutation que j'ai entreprise, vient de ce que je cherche toujours envain les preuves des assertions hardies de notre auteur. Ici je

ne suis pas plus heureux. Je vois seulement que la proposition qu'il voudrait faire recevoir comme chose de fait, c'est que la terminaison du paroxisme, la délivrance plus ou moins complète et la longueur de l'intermission entre l'un et l'autre paroxismes sont en proportion du degré de tremblement qui accompagne le période du froid. Tout cela peut avoir lieu, et je suis même d'accord avec l'auteur que la chose arrive quelquefois. Mais que fait tout cela à la question présente? pourrait-il jamais prouver par-là l'existence d'une force qu'on a démontré n'être qu'une pure imagination? ou bien en résulterait-il quelque chose en faveur de la fameuse force médicatrice, ensorte qu'il décide à laquelle de ces deux choses elle doit sa vogue, ou à la nature, ou à la seule imagination d'Hyppocrate; car nous savons que la force médicatrice s'est conservée telle que ce père de la médecine nous l'a transmise, quoiqu'elle ait pris diverses dénominations. Il l'appelle du nom de *aeloxpatéia*; et son école de celui de *vis médicatrix*. D'autres ne changent que les paroles, tantôt par le nom de réaction, tantôt sous l'idée d'une propriété de la constitution qui

s'oppose à ce qui l'opprime. Vanhelmont lui donna le nom étrange d'archée, et enfin Sthaal l'a décorée de la dénomination de savoir de l'ame : être de raison, qui a cependant exercé un empire despotique dont on n'a pu montrer une seule fois les bons effets, et dont les funestes conséquences ne sont que trop connues par la mauvaise pratique qu'elle a fait adopter depuis le premier âge de la médecine.

LXXXV. La succession des accès dans les fièvres intermittentes n'est pas marquée au coin de cette régularité que l'auteur voudrait nous persuader, par le seul motif d'en faire une dernière base de la théorie. Quoiqu'il y ait trois principales formes de ces fièvres, distinctes entr'elles, et connues sous le nom de tierce, quarte, quotidienne ; néanmoins entre les plus pures intermittentes, et dont les périodes sont les plus réguliers, et cet état fébrile dans lequel toute tendance à l'intermission ou même à la rémission est perdue, il existe une variété infinie d'autres types de fièvres intermittentes, que les auteurs ont vainement tenté de classer. Les distinctions que nous en avons outre les trois grandes déjà citées, telles que les quintaines, les

hebdomadaires, la migraine d'un côté, et de l'autre les demie, doubles, doublées, triples tierces, quartes, quotidiennes, en y ajoutant toutes les variétés qui se rencontrent soit dans le degré de l'intermission, soit dans celui de rémission, ne sont que des dénominations vides de sens, et ne peuvent servir à rien dans la pratique. S'il est démontré que la connaissance des symptômes considérés en eux-mêmes, séparée de celle de leurs causes, ou de ce qui peut les éloigner, ne pourront jamais être la base d'un jugement solide et exact sur leur véritable nature; quelle croyance mérite un auteur qui, privé de cette connaissance, donne pour preuve de sa proposition fondamentale, une pure conjecture tirée de phénomènes si trompeurs? Je ne saurais, à la vérité, décider pour quelle raison, dans les fièvres intermittentes, le période de froid est marqué par une série de symptômes différens de ceux qui accompagnent les fièvres continues (car en dépit des raisonnemens forcés de l'auteur, cette différence est constante), ni pourquoi ils diffèrent pareillement de ceux qui accompagnent la goutte, l'épilepsie, l'apoplexie et le commencement

de la paralysie; car chacune de ces maladies a une série propre de symptômes, qui n'est pas commune aux autres; je ne saurais, dis-je, rien prononcer sur tout cela, et j'avoue franchement mon ignorance. Mais ce que je sais bien, c'est que tous ces symptômes sont causés par certaines forces qui sont les mêmes dans tous les cas par rapport à l'espèce, et ne varient que dans le degré d'action, qui d'ailleurs est quelquefois le même. Je sais aussi que les autres forces opposées qui produisent un effet opposé, sans cesser d'être les mêmes quant à l'espèce, détruisent les symptômes de la maladie, lorsqu'elles sont proportionnées au degré de l'état morbifique. C'est tout ce que je sais, et je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Voilà une connaissance qui, dans toute son étendue, est solidement établie dans la théorie, et infiniment utile dans la pratique. Quant au symptôme du tremblement par lequel on distingue les paroxismes des fièvres intermittentes d'avec celui des autres fièvres, la seule conséquence qu'on en puisse tirer, c'est que si nous observons que ce symptôme est plus fort lorsque la maladie est plus légère, et qu'il est plus faible lorsque

celle-ci est plus grave, nous en conclurons que la cause de la maladie est moins violente dans le premier cas, et qu'elle l'est plus dans le second. Parconséquent le mal pourra être emporté par des moyens curatifs proportionnément moins actifs dans un cas que dans l'autre; mais tout cela n'induit aucunement à dire que la faiblesse devienne sa propre antagoniste, qu'elle se résiste à elle-même, en produisant dans le corps un état diamétralement opposé à celui en quoi elle consiste. Ces deux idées s'excluent l'une l'autre et c'est un langage absurde. Mais quelque mauvaise que soit une semblable conséquence, qui ne peut l'être davantage, elle ne doit pas nous surprendre de la part de notre auteur : et vû la connaissance qu'il montre avoir de la vérité, elle est comparable à celle que pourrait prendre des objets un homme qui ne pourrait que les entrevoir étant plongé dans un brouillard épais, ou n'étant éclairé que d'une faible lumière. C'est dans cette position que l'auteur peut, en contemplant les objets, appercevoir quelque chose de semblable à ce que Hoffmann appelle atonie, et que lui a imaginé de nommer faiblesse, et

comme Hoffmann disait presque proverbialement, que l'atonie produit le spasme, notre auteur cherchant sans doute dans sa tête comment il pourrait s'approprier ce phénomène, imagina d'en tirer un système, c'est-à-dire d'établir formellement le spasme d'Hoffmann, en lui donnant précisément pour base cette atonie, ou cette faiblesse comme il aime mieux l'appeler.

LXXXVI. Maintenant si quelqu'un s'étonnait que dans la recherche de la vérité notre auteur ait fait comme la balle qui à peine lancée contre un mur revient comme un éclair vers le point d'où elle est partie; qu'il se soit tant approché de la vérite, qu'il l'ait même touchée et qu'il l'ait quittée si promptement pour la perdre entièrement de vue; je répondrai que tout motif d'étonnement cessera si l'on veut bien faire attention que dans aucun endroit de ses ouvrages on ne trouve pas le moindre indice qu'il ait eu la véritable notion de la faiblesse. Sa méthode évacuante me fournit la preuve de ce que j'avance. J'ai fait voir que c'est la même qui a été pratiquée selon tous les systèmes de médecine qui ont précédé le sien. Or dans les temps antérieurs à celui de l'au-

teur, on a également ignoré la nature de la faiblesse, et dans quelle proportion agissent les forces nuisibles qui produisent les maladies de faiblesse, par rapport à celles qui produisent les maladies par excès de vigueur.

LXXXVII. Jusqu'ici je n'ai fait que démontrer la fausseté manifeste des divers raisonnemens sur lesquels l'auteur a fondé la cause prochaine de la fièvre. J'ai fait voir que tout ce qu'il avance sur sa seule autorité, quoique sous une enveloppe spécieuse, n'a pu être dicté que par une imagination dérangée, et ne tient point à la vérité et à la nature des faits : et qu'enfin son ouvrage manque de cette liaison et de ce rapport que doivent avoir entre elles les parties qui composent un tout. Me voici enfin, à proprement parler, aux prises avec la doctrine du spasme, que l'auteur met sur la scène pour la première fois dans le paragraphe qui suit celui que nous avons examiné. Tel serait un enfant adultère qui eût été jusques-là éloigné des regards du public, et qu'on voudrait enfin reconnaître comme légitime pour le faire recevoir dans la société.

LXXXVIII. Pour atteindre ce but il

continue ainsi : « Il faut particulièrement observer que dans le période du froid fébrile, il paraît qu'un spasme général affecte partout l'extrémité des artères et spécialement celle de la surface du corps ». On voit que l'auteur a soin de couvrir son style du voile de la modestie, quoique d'une manière affectée. Il dit ici : « qu'il semble y avoir un spasme » ; et dans le paragraphe suivant il s'exprime ainsi : « On ne peut guères douter qu'un spasme n'ait lieu ». Plus loin il dit : » Nous sommes fondés à croire qu'avec le spasme il y a aussi atonie ; etc. » Dans le § XLIII il dit : « qu'il se flatte que quelques éclaircissemens et quelques preuves auront persuadé, etc. dans le § XLIV, « qu'il paraît difficile d'expliquer comment le spasme et l'atonie peuvent se trouver ensemble dans les mêmes vaisseaux. Mais, ajoute-t-il, quelque grande que soit la difficulté de rendre raison de ce phénomène, nous le considérerons comme une chose de fait, etc. Dans le § qui vient immédiatement après, il suppose « que cette atonie dépend de la diminution de l'énergie du cerveau, etc. Dans le § XLVI, plein de confiance dans le succès de ses raisonnemens précédens,

il conclut ainsi relativement à la doctrine des fièvres, comme il l'appelle » ; enfin la doctrine des fièvres est expressément celle-ci, etc. Il avait eu la précaution de parler assez modestement de certaines parties de son travail, mais à la fin il se complaît tellement dans l'entier résultat de sa doctrine, qu'il déclare expressément son sentiment à cet égard.

LXXXIX. Les sciences comme les arts doivent être jugées par leurs effets. Ceux que produisent sur notre ame ou une mauvaise musique, ou la lecture d'un méchant poëte, ne nous porteraient pas à y recourir pour nous délasser dans nos momens de loisir. C'est ainsi qu'il faut juger des ouvrages scientifiques. La médecine, cette branche si étendue des connaissances humaines, dont tout le but est la doctrine complète de la vie, est sans contredit la plus importante de toutes les sciences soit par son objet, ou par ses avantages. Mais comme le mérite de chacun de ceux qui la cultivent est en proportion du nombre et de la valeur des faits qu'il recueille, et que ce n'est que par-là qu'il contribue à sa perfection, ainsi celui qui présente les fruits de son imagination, au lieu de faire

voir la marche de la nature, fournit par les méthodes pernicieuses qu'il propose, la preuve manifeste qu'il n'a point le vrai mérite de la science. Si les êtres animés forment la plus belle portion des systèmes vivans, et si l'homme, du moins à son avis, est le plus excellent entre les animaux, cette science qui a pour objet la conservation de son individu lui doit donc paraître bien précieuse : comme aussi la faible prétention de savoir qui, manquant de la vraie connaissance de la vie, ne peut que hâter la ruine du corps humain par les moyens mêmes qu'elle emploie pour s'y opposer, n'est pas moins méprisable que funeste. Voilà pourquoi si l'on compare la médecine considérée dans son usage et dans son application comme *art*, avec les arts agréables, on verra que le défaut respectif d'habileté chez ceux qui les cultivent ne saurait être mis à l'égal. Un mauvais ou un poëte mauvais peintre ne sera jamais que ridicule; mais un mauvais médecin est quelque chose de détestable. Les premiers par l'ignorance de leur part, ne peuvent nous faire d'autre mal que de nous déplaire; celle du médecin attaque la plus solide base de notre bonheur. Dans les uns c'est petitesse

dans l'autre c'est crime. Nous rions des erreurs des uns, nous sommes victimes de celle de l'autre. La manière de penser des hommes étant si différente chez les différens individus, il est impossible qu'il n'y ait point des caractères ridicules, qui forment au reste l'ombre au tableau, l'embellissent et lui donnent du lustre. Un mauvais médecin n'est pas seulement un être inutile, c'est le fléau de la société. En effet cette affectation d'un savoir vaste et profond, qui dépeuple le monde (1) plus que

(1) Cette vérité m'a toujours singulièrement frappé lorsque j'ai lu soit le titre, soit la préface, ou bien l'introduction d'un ouvrage de médecine. Celui qui est sans expérience, prend le premier ouvrage touché pour un chef-d'œuvre. Chaque auteur blâme tous ceux qni ont écrit avant lui. En reconnaissant que l'observation et l'expérience peuvent seuls nous faire découvrir la vérité, il nous prévient que l'une et l'autre sont la base de son travail. Le lecteur avide dévore cet ouvrage intéressant : mais quel est son étonnement lorsqu'il ne trouve que ce qui a été mille fois répété longtemps avant l'auteur : ou bien que si sa théorie s'éloigne des idées reçues, la pratique n'en est pas moins toujours à peu de chose près la même qui est communément employée. Ayant entendu préconiser par des personnes distinguées en France,

toutes les pestes et toutes les calamités prises ensemble, ne peut être envisagé avec indifférence, et lorsquelle est démasquée elle fait naître dans le cœur de l'honnête homme le plus juste sentiment de mépris.

XC. Je n'entends faire aucune application personnelle de tout ce que j'ai dit jusqu'ici ; mais en revenant maintenant à l'objet particulier que je me suis proposé, je demanderai seulement à notre auteur si lorsqu'il a prodigué toutes ces expressions

---

un ouvrage de médecine qui est peut-être le meilleur qui ait paru depuis la révolution, je l'ai lu avec autant d'attention que d'avidité, dans l'idée que ce livre répondait à-la-fois à sa célébrité, à son titre et à son introduction. Mais quel fut mon étonnement de n'y trouver que des mots nouveaux, et une pratique à-peu-près la même qui règne depuis 70 ans, et qui a été mise en vogue par une secte célèbre qui n'eut pas elle-même la gloire de l'invention, puisque le père de la médecine en avait beaucoup parlé. C'est un reproche qu'on ne peut faire à Brown. Sa doctrine est vraiment nouvelle et tout-à-la-fois simple, claire, philosophique. Sa pratique, basée sur des faits constans, est la plus facile et la plus sensée qui ait été employée jusqu'à nous. C'est dans ses ouvrages seulement que la médecine a un fondement solide et des principes invariables.

de modestie et de défiance, qu'on rencontre presqu'à chacun de ses paragraphes, si c'était sérieusement ou seulement par manière de parler ? S'il a cru tout de bon que le fardeau dont il se chargeait était au-dessus de ses forces ? Mais si ses aveux sont dictés par la sincérité, pourquoi s'imposer une si pénible entreprise ? Il est sans doute croyable qu'il a pu reconnaître des erreurs dans les ouvrages de ses devanciers ; mais s'il ne se croyait pas capable de donner au public quelque chose de meilleur et de plus utile, pourquoi ne pas renoncer à ce projet, et ne pas laisser les choses telles qu'elles étaient auparavant ? Si tous les systèmes de médecine qui ont vu le jour, sont tous, comme on le reconnaît aujourd'hui, en opposition formelle avec le but auquel ils doivent tendre, c'est-à-dire la conservation de la vie et la santé, à quoi bon en ramasser çà et là, les plus mauvais matériaux pour en faire un édifice pire que le premier ? Quelle est donc cette modestie qui a pu compter que ce tas confus de vieilles choses disparates serait accueilli à la fin du XVIIIme siècle comme un système nouveau et parfaitement conçu ? Car enfin qu'y a-t-il dans

ce fatras

ce fatras qui appartienne proprement à l'auteur ? Si l'on restitue à Hoffmann tout ce qui regarde le spasme ; à Gaubius, tout ce qui est relatif à la pathologie; à Haller toute la partie physiologique et anatomique ; au docteur Black la meilleure partie de ce qui a rapport à la chimie ; et le reste aux chimistes antérieurs ; à divers écrivains des deux derniers siècles, dont parle Haller, les merveilleuses théories de la génération ; aux corrupteurs de la sublime doctrine de Newton, la chimère de l'éther ; à Sauvages et à ceux qui l'ont imité, l'idée et l'exécution du système nosologique ; à Linné, ce qui concerne la botanique : si l'auteur fesait, dis-je, ces restitutions, ses ouvrages pourraient se réduire à un volume très-commode ; ainsi ne se sentant pas capable de faire même un système mauvais, il a pris le parti de recoudre les uns aux autres ceux qui existaient déjà.

XCI. Voilà le jugement qu'on doit porter sur l'ouvrage que nous examinons ; jugement assez défendu par la réfutation irrécusable que nous avons faite jusqu'ici des principes fondamentaux qu'il veut établir. Au reste notre auteur, sans doute peu convaincu de la solidité des preuves

dont il a rempli les paragraphes examinés jusqu'ici, ne paraît pas en vouloir déduire la cause et l'origine de son spasme. Il semble au contraire s'attacher à les tirer d'ailleurs. Il s'exprime ainsi : « Ce spasme se manifeste par la suppression de toutes les excrétions et par le resserrement de toutes les parties externes du corps, et quoique des phénomènes semblables puissent être attribués en partie à l'action défectueuse du cœur, devenu trop faible pour chasser le sang jusqu'aux extrémités des petits vaisseaux, cependant, comme ils ont encore lieu après que l'action du cœur est rétablie dans son état naturel, on est fondé à les rapporter à une constriction spasmodique, qui ayant eu lieu précédemment, subsiste quelque temps et entretient elle-même le période du chaud ; car ce période touche à sa fin dès que la sueur se manifeste, et que les autres excrétions sont rétablies; ce qui annonce que le relâchement des vaisseaux succède à l'état de constriction où ils étaient auparavant.

XCII. Pour se faire une juste idée du spasme proposé en dernier lieu, outre que nous sommes instruits de son siége « aux extrémités artérielles, particulièrement à

celles qui sont répandues sur toute la superficie du corps, » il ne sera pas hors de propos de dénombrer les maladies qu'on attribue à cette cause. Ce sont les fièvres intermittentes, et rémittentes soit tierces, quartes, quotidiennes ou anomales, la synoque simple, la synoque putride, le typhus qui constituent les six premiers genres de la nosologie; les phlegmasies qui forment le deuxième ordre de la première classe. L'auteur attribue à la même cause tous les exanthèmes qui sont le troisième ordre de la même classe. Enfin les deux derniers ordres sont l'hémorragie et le flux. Toutes ces maladies, dont plusieurs sont d'une nature diamétralement opposée: si on les considère sous le vrai point de vue qu'il faut envisager pour distinguer entr'eux les divers états morbifiques, toutes ont été confondues par notre auteur dans la même classe et considérées sous le même aspect. On a supposé qu'il existait entr'elles une telle analogie, qu'elles pouvaient être toutes comprises sous un caractère général qui consiste en ce que « toutes ces maladies après avoir commencé par quelque sensation de froid, la chaleur vient ensuite et augmente insensiblement, le pouls s'ac-

croît, et les fonctions animales s'affaiblissent un peu ». En outre ces maladies sont séparées des autres et réunies ensemble dans une seule et même classe qui prend le nom de pyrexie, et qui est divisée en cinq ordres désignés par le nom de fièvres, inflammations, éruptions, hémorragies, et flux. Telle est la distribution des maladies que l'auteur présente avec autant de confiance que s'il était sûr qu'elle serait accueillie comme reposant sur un fondement solide et inébranlable. Par une théorie aussi étrange qu'absurde il rapporte tout à une seule cause, le spasme, qu'il voudrait faire passer comme une vérité de fait, tandis qu'elle n'a d'autre poids que celui d'une simple assertion.

XCIII. J'ai dévoilé la doctrine du spasme et je l'ai détruite dans ses fondemens. Mais son auteur veut l'établir sur une base différente, et apporter des preuves nouvelles que le spasme est la cause de la fièvre, il faut que j'aille à sa rencontre, et que je réfute encore cette autre défense du spasme. Mais avant que d'examiner ces preuves, il faut, pour lui laisser au moins quelques momens de jouissance, battre en brêche les fortifications extérieures, et emporter d'abord un poste avantageux d'où nous pourrons ensuite encore mieux l'attaquer dans sa

dernière retraite, et l'en chasser pour jamais. Je commencerai donc par observer que ces mêmes maladies qu'il range sous les mêmes drapeaux, comme il a été dit, doivent nécessairement être distinguées en deux séries, dont l'une est diamétralement opposée à l'autre, ce que rendent palpable les distinctions naturelles non moins qu'essentielles entre les états morbifiques; cela se connaît par la différence des forces tout-à-fait contraires d'où elles tirent leur origine, ou par les causes opposées qui les produisent, et l'opposition des moyens curatifs employés contre ces deux séries. J'ose me flatter que la conséquence que j'en déduis, sera avouée de mes lecteurs; savoir, que le spasme ne peut pas être à-la-fois la cause de deux états morbifiques d'une nature opposée; car selon les principes de la logique, des effets opposés ne sauraient venir de la même cause; et puisqu'il a trouvé de la connexion entre la faiblesse du corps et l'état spasmodique, je me tairai, pour cette raison, sur les maladies de faiblesse, et je me bornerai d'abord à examiner l'autre série de maladies opposées à celle-là, d'après quoi il sera bien impossible de les rapporter au spasme

C'est ce que j'appelle la série des maladies sthéniques, dénombrées dans la seconde partie de mes Élémens de Médecine, et citées même dans cet Abrégé. Il s'agit donc ici de la réfutation de la doctrine sur le spasme, comme cause des maladies sthéniques, selon les principes consacrés dans la première édition de mes Élémens, à laquelle j'ai eu souvent recours. J'ai déjà prévenu que cet ouvrage, le premier où j'exposai complètement ma Doctrine Médicale, ne se trouve plus en vente.

XCIV. Le spasme ne peut en aucune manière être la cause des maladies sthéniques, puisque ni les forces nuisibles qui peuvent produire ces maladies, ni les remèdes qui peuvent les vaincre, n'ont aucune tendance, les premières à faire naître le spasme, les secondes à le détruire. En effet, comment les stimulans, dont l'action va infailliblement à augmenter l'excitement, et avec celui-ci la vigueur de toutes les fonctions, à mettre ensuite le désordre dans quelques-unes, et à produire une diminution dans les autres ; comment, dis-je, les stimulans pourraient-ils en même temps accroître l'énergie des autres fonctions, et diminuer leurs propres effets dans

tout le reste du système, pour porter tout ce qu'ils ont d'énergie propre sur l'extrémité des vaisseaux de la superficie du corps, et donner lieu seulement à une affection symptomatique sur le reste du système? Les saignées et les autres sortes d'évacuations, ainsi que l'abstinence, qui sont des moyens puissans pour diminuer l'excitement dans l'universalité du système, en diminuant la distension des vaisseaux par la soustraction proportionnelle du stimulus appliqué à leurs parois; le défaut d'exercice, qui retarde la vélocité convenable du cours du sang; l'inaction trop constante des facultés de l'ame, et les passions assez peu vives pour laisser toujours l'homme dans une sérénité et dans un calme parfait, et empêcher l'action d'un stimulus énergique sur le cerveau; toutes ces choses qui sont directement débilitantes, comment se pourrait-il qu'elles ne produisissent pas l'effet qui leur est propre, c'est-à-dire d'agir sur toute l'étendue du système, et que leur action ne se fît sentir que sur l'extrémité des vaisseaux, comme si elles craignaient quelqu'accès de fureur dans le reste du corps? Qu'on me montre une seule force excitante qui soit capable

de produire le spasme, un seul remède qui puisse le détruire ; et je conviendrai volontiers que tous les autres remèdes opèrent également sur lui ; alors j'accorderai, sans aucune réplique, qu'on peut admettre le spasme comme cause de maladies sthéniques.

XCV. Mais qu'est donc devenue la prédisposition ? ne devons-nous en faire aucun cas ? et quelle explication pourra-t-on se flatter de donner d'un tel état, si l'on admet le spasme comme cause de maladie ? Par l'intempérance dans le boire et le manger, et par le défaut de l'exercice qui convient à la machine, l'homme qui a la meilleure santé possible, peut tomber dans la péripneumonie la plus violente, en passant toutefois par tous les degrés intermédiaires de la prédisposition. Maintenant supposons-le arrivé à ce haut degré où le véritable état de la maladie se manifeste sans équivoque ; quelle différence prétendra-t-on qui se trouve entre cet état du corps, qui aujourd'hui est entièrement en proie à la maladie, et celui du jour d'auparavant ? est-ce que les vaisseaux remplis au jour où la maladie est dans a pleine force, étaient vides le jour

précédent ? Le pouls qui, jusqu'à l'apparition de la maladie, aura été faible, petit et mou, deviendra donc subitement dur, grand et fort à cette époque ? Quoi ! avant que la maladie ne s'annonce, on n'observera point une plus grande vigueur de corps et d'esprit, ni plus d'énergie dans les passions, qu'on ne le verrait dans la prédisposition aux maladies de faiblesse, ou même que dans l'état de santé, sera-t-il donc possible qu'une personne prédisposée à l'hydropisie, ou déjà en proie à cette affection, tombe tout-à-coup dans une affection toute contraire ; par exemple dans la péripneumonie ? Les forces excitantes seraient-elles appliquées en vain au système dans l'état de prédisposition, et ne pourraient-elles produire leur effet que quand la maladie s'est déclarée ? Comment supposer qu'aucun stimulus excessif ne produira aucun effet dans le système ; ni la trop forte tension de l'esprit, ni cette passion fougueuse qui prédomine en nous, ni les excès de la table, soit dans le boire ou le manger, ni la surabondance du sang dans tous les vaisseaux, ou la trop grande rapidité par l'effet d'un exercice trop vif ; que toutes ces puissances, dis-je, appliquées

pendant un certain temps, n'agiront sur le sujet en aucune manière? Dira-t-on qu'elles produisent tout d'un coup leur effet en produisant la maladie; qu'elles ne le font qu'en produisant le spasme sur les extrémités des vaisseaux; et qu'alors même elles ne font pas sentir leur action dans tout le reste du corps? Niera-t-on que la maladie qu'ils produiront ne doive nécessairement être précédée de la prédisposition, cet état trop peu observé, mais enfin reconnu de nos jours. Ici donc, comme dans tous les autres cas de maladie sthénique, l'état morbifique est toujours précédé de la prédisposition. Or après avoir convenu de cela, ce qu'on ne peut s'empêcher de faire, on ne pourra pas plus nier que la prédisposition ne soit étroitement liée à la maladie, et qu'elle n'en diffère que par le degré d'intensité. Tous les symptômes qui indiquent le commencement de la maladie, si vous en exceptez un léger désordre dans les fonctions, qui du reste tient à la même cause, et qu'on détruit par les mêmes moyens, tous ces symptômes, dis-je, accompagnent également le dernier période de la prédisposition. Si l'on veut donc que le spasme

appartienne à la maladie, il doit appartenir de même à la prédisposition. Cependant le défenseur du spasme, loin d'insister sur sa présence dans la prédisposition, convient au contraire qu'il n'a pas lieu dans ce période ; mais s'il en est ainsi, il ne peut s'empêcher d'avouer qu'il n'existe pas davantage dans l'état morbifique. Or puisque les forces excitantes qui produisent la maladie, produisent aussi la prédisposition, et puisque j'ai prouvé qu'elles agissent également dans l'une et dans l'autre, la conséquence naturelle à déduire contre la fausse notion de la prédisposition et de la maladie, c'est que d'une même opération il ne peut résulter que les mêmes effets dans les deux états ; il est donc d'une évidence démonstrative, que le spasme qui ne produit ni n'accompagne la prédisposition, ne peut ni produire ni accompagner la maladie.

XCVI. D'ailleurs, comme on fait nécessairement dépendre le spasme de la faiblesse, il n'est pas possible de l'admettre dans les maladies de vigueur, par cette raison qui est une vérité de fait, que les stimulus excessifs produisent seuls les maladies par excès de force, et que les

stimulus défectifs ou débilitans sont les seuls remèdes qui puissent les vaincre avec efficacité ; et quoiqu'il y ait quelques symptômes, tels que les frissons et une certaine sensation de fatigue et de langueur, qui marquent un affaiblissement dans les fonctions, il ne faut pas en conclure qu'un état de faiblesse dans le système soit la cause productrice de ces symptômes. La preuve du contraire se prend de ce que les mêmes forces en excès produisent toute la série des symptômes sthéniques, et ceux dont nous venons de parler, et que ce sont les mêmes remèdes qui guérissent les uns et les autres. Si par exemple la saignée ralentit l'action excessive des vaisseaux, et éloigne les autres symptômes qui en résultent, n'est-il pas constant que les symptômes des frissons fébriles, de langueur, de lassitude, sont emportés avec les autres ? Mais si c'est une cause débilitante qui les détruit, quel homme raisonnable pourra supposer qu'une cause débilitante leur ait pareillement donné origine : comment avancer une absurdité si manifeste ?

XCVII. Il y a encore une autre raison qui prouve que le spasme n'a aucun rapport

avec la cause des maladies sthéniques: c'est que sans considérer que dans cette classe il n'y a aucune espèce de faiblesse, dans notre cas, cette sorte de distension de l'extrémité des vaisseaux, ou ce qui lui ressemble, quoi que ce puisse être, qui joint à la lassitude et à l'atonie des fibres, est absolument nécessaire à la formation du vrai spasme, comme je le ferai voir plus bas; dans notre cas, dis-je, cette distension n'existe en aucune manière. Ces conditions nécessaires au spasme se rencontrent dans les maladies de faiblesse où ce symptôme occupe souvent les fibres internes du système. Il est vrai que dans les maladies sthéniques le sang abonde et distend parconséquent les vaisseaux respectifs, mais ce n'est jamais au point de produire le spasme en une seule partie. Quelle différence entre cette distension légère et la distension prodigieuse qui produit le spasme du ventricule, des intestins, de la vessie urinaire, des uretères et des conduits de la bile? Mais lors même que ces petites distensions auraient lieu, si elles pouvaient produire le spasme, l'effet ne serait pas borné à l'extrémité des vaisseaux, il s'étendrait à tout le reste du système

vasculaire. Donc, de même que ce spasme de tout le système vasculaire est faux, celui de ses extrémités doit l'être par la même raison (1). Cette sorte d'état qui ressemble par ses effets à la distension dont nous parlons, et qui est tel qu'il produit le spasme tétanique, ne peut pas causer une semblable distension dans les vaisseaux, parceque ce spasme, quel qu'il soit, appartient aux muscles, et se trouve lié à l'effet produit sur eux par l'influence

---

(1) Tous les médecins ont donné dans l'erreur de ne pas considérer l'économie animale comme un tout qui dans son ensemble ressent l'action des diverses forces qui agissent sur une partie quelconque de ce même tout. Ils ont toujours eu la manie d'attribuer l'état morbifique à certaine affection de quelques parties déterminées. Mais elle ne domine nulle part comme dans la doctrine du spasme. En effet on n'y enseigne pas que les forces nuisibles agissent sur tout le système, mais seulement sur l'extrémité des vaisseaux de la superficie du corps : c'est pourquoi on ne veut pas que les remèdes opèrent en altérant l'état général de l'économie animale, mais seulement en détruisant le spasme de la partie affectée. La réfutation de cette erreur si répandue, se trouve dans la section où je traite de l'excitabilité. Voyez paragraphe XXXI de cet Abrégé.

de la volonté à laquelle les vaisseaux ne sont point sujets, puisqu'ils sont précisément les organes du mouvement involontaire.

XCVIII. Enfin le spasme ne pourra jamais être considéré comme cause de maladies sthéniques ; il n'a rien de commun avec elles, puisqu'il est le compagnon propre des maladies de faiblesse. Il n'y a pas de preuve plus sûre de la présence d'une maladie asthénique, et de l'absence des affections sthéniques, que la présence du spasme et des convulsions. Cette observation est de la plus grande importance, par l'application qu'on peut en faire dans la pratique, au diagnostique et au genre de traitement. On voit par là dans quelle erreur on est tombé en voulant non-seulement associer le spasme à la diathèse sthénique, mais encore l'établir comme cause productrice de cet état, en lui assignant un siége inoui et incompatible avec sa nature. Or il n'y a rien de plus régulier, de plus uniforme, de plus simple, de plus harmonieux dans toutes les manières d'être, que ne l'est constamment la nature (1).

---

(1) Voyez l'original latin de cette dernière seu-

XCIX. Il y a encore une autre raison : c'est que la diathèse sthénique suffisant pour amener les maladies sthéniques comme je l'ai fait voir, le spasme devient dès-lors inutile à notre but. Bien plus, ce qui dans cette classe de maladies a été par erreur réputé spasmodique, n'est absolument autre chose que la diathèse sthénique, qui est plus considérable à la superficie du corps que dans les parties internes. En voici une explication exacte et satisfesante. Cet état de la superficie du corps d'où l'existence imaginaire du spasme tire son origine, consiste unique-

---

tence avec ce qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe. « Nihil cibi constantiùs naturâ est, nihil ordinis, nihil formæ servantiùs, simpliciùs. Ubicumque aliquam sui partem ostendat, ei alias propiores, alias remotiores, alias continuas, alias extremas, perindè ac in hominis corpore membra, quæque loco disposita, procerto habeas et non quodlibet cuilibet artui temerè hætens credas. Spasmus omninò in morbis sthenicis, magisque extrema vascula occupans, idem ac alter pedum hominis fronte eminens est. Qui contra, interiorum cavarum aliquid, in morbis asthenicis, ac debilitatis ubique signis, et laborantis loci distentione constantibus, adfectans positum suo loco pedem, alteri respondentem, et notis artubus subjectum refert.

ment

ment dans l'augmentation de densité des fibres vasculaires, qui diminue le diamètre de tous les vaisseaux, et détruit celui de leurs dernières ramifications. Or cet état du système vasculaire, loin de tirer son origine d'aucune cause spasmodique, n'est que l'effet de ces mêmes forces stimulantes nuisibles qui produisent tous les autres symptômes ; et cet état n'est guéri que par les forces débilitantes qui rétablissent toutes les parties du système. C'est ce qui ne souffrira aucun doute, si l'on se rappelle que les forces excessivement stimulantes sont les seules qui produisent la prédisposition sthénique, et que les puissances débilitantes sont les seules qui détruisent la prédisposition et la maladie de ce genre. Peut-on attribuer une plus grande simplicité d'action à la nature, dont cette simplicité est le caractère, et que peut-on trouver qui y répugne davantage que l'opération du spasme ? C'est ainsi que je me suis expliqué dans la première édition de mes Élémens de Médecine.

C. J'ai démontré que l'existence du spasme dans les maladies sthéniques était purement chimérique, et que ces maladies

proviennent de l'action excessive sur le système des puissances ordinaires qui dans un juste degré maintiennent la vie et la santé. 1°. Ni les forces productrices de ces maladies, ni celles qui les peuvent guérir n'ont aucune tendance, les premières à produire le spasme, les autres à le détruire. 2°. Nous savons que le spasme ne donne aucunement lieu à la prédisposition, et j'ai fait voir que celle-ci est de la même nature que la maladie qui la suit, et que ces deux états ne diffèrent que par le degré de force et d'intensité; c'est-à-dire, que les puissances productrices de l'une et de l'autre agissent plus faiblement dans la première et plus énergiquement dans la seconde. 3°. On veut que la faiblesse préside à la formation du spasme : or la faiblesse est incompatible avec la nature des maladies sthéniques; 4°. parcequ'il manque une circonstance essentielle à la formation de tout véritable spasme, je veux dire la distension ou quelque chose d'analogue opérant sur les fibres, qui se trouvent dans un état de lassitude et d'atonie; 5°. parceque le spasme est particulier aux maladies de faiblesse et incompatible avec les maladies de vigueur. 6°. Enfin je l'ai démontré,

parceque le spasme est une cause superflue dans les maladies sthéniques, à la production desquelles j'ai prouvé que la diathèse sthénique suffit. Après avoir ainsi réfuté dans la première édition de mes Elémens la doctrine du spasme considéré sous le point de vue que je viens d'examiner, je le combats encore comme cause des fièvres, de la manière suivante.

CI. Le spasme n'influe pas plus sur l'extrémité des vaisseaux, dans les fièvres que dans la production des maladies sthéniques car j'entends toujours par fièvres de véritables maladies asthéniques. Mais quoique la faiblesse existe dans ces dernières maladies, et que ce soit la cause à laquelle on attribue l'origine du spasme, quoiqu'elle soit essentielle à la formation du spasme véritable qui attaque les parties internes, il y manque néanmoins une autre condition également nécessaire, c'est-à-dire la distension. Or si les vaisseaux pleins et distendus au degré naturel aux maladies sthéniques, n'acquièrent point ce degré de distension nécessaire à la formation du spasme (XCVI), on pourra encore moins supposer cet état lorsque la turgescence sera comme dans notre cas bien moins considérable. La dis-

tension est nécessaire à tout spasme, à l'exception d'un seul, et cette exception n'ôte rien à la force de mon raisonnement. De semblables distensions dans la dispepsie et dans la goutte, qui est une dispepsie particulière, sont produites ou par des matières impures, ou par l'air qui se développe, par l'air et les excrémens endurcis dans la colique, par les concrétions respectives dans le système urinaire et dans les conduits biliaires. Mais qu'y a-t-il de commun entre tout cela et ce qui se passe dans les extrémités vides des vaisseaux d'un fébricitant? Le spasme qui n'est pas excité par la distension est le spasme tétanique proprement dit. Eh bien! dans celui ci même il se passe quelque chose d'analogue à la distension, comme le prouve l'identité de l'effet. Mais cette sorte de spasme n'a aucun rapport avec le spasme de la circonférence, comme quelqu'un l'appelle. Le siége du spasme tétanique situé dans les muscles, et sa connexion avec la volonté, sont des circonstances qui empêchent de lui appliquer ce qu'on dit de l'autre.

CII. Voilà ce qui est de fait dans notre cas: Passons maintenant aux raisonnemens que fait notre auteur pour défendre son

spasme. Ils portent sur la pâleur, la diminution du volume du corps, celle des tumeurs qui s'y rencontrent, et enfin le desséchement des ulcères.

CIII. La pâleur, le froncement de la peau, et la suppression de la transpiration insensible, tiennent à une seule cause. Ce sont les effets naturels de la faiblesse du système, à laquelle le cœur lui-mêm epar-ticipe avec toutes les autres parties. C'est pourquoi il devient inhabile à pousser le sang jusqu'aux extrémités vasculaires les plus déliées du corps. La diminution observée des tumeurs, la dessiccation des ulcères, et la suppression de la transpiration dans les parties externes, ainsi que celle des autres évacuations, tirent leur origine de la même cause. Mais supposons pour un instant que le spasme soit la cause réelle et véritable de toutes ces affections, et admettons de même les conséquences qui en découlent; le sang ne laisserait pas de continuer son cours, quoiqu'avec lenteur, vers l'extrémité des vaisseaux ,et l'effet qui s'ensuivrait serait l'accumulation de ce fluide dans la partie obstruée: accumulé en conséquence dans les vaisseaux libres du resserrement spasmodique, il les dis-

tendrait nécessairement, et exciterait une compression sur les vaisseaux adjacens occupés par le spasme, en même temps qu'il produirait une réplétion excessive dans toutes les parties circonvoisines. Par cette action et par l'augmentation de la quantité du fluide, il ferait renaître l'état que le corps a perdu, il éloignerait la pâleur, distendrait les tumeurs; et si la matière des excrétions et des ulcères avait été d'abord arrêtée par l'effet du spasme qui l'empêchait de se dégorger librement, toute sa liberté primitive reparaîtrait bientôt pour lui procurer une issue facile. Enfin dans les ulcères, la destruction de quelques vaisseaux produite par l'acrimonie, augmenterait pareillement la quantité de matière qui en sort. Voilà comment nous parvenons à nous convaincre de la fausseté et de l'incohérence du système du spasme, et par où nous démontrerons toujours le vice des raisonnemens qu'on fera pour sa défense, en les tournant contre lui-même. C'est par-là aussi que je prouve que la faiblesse est la cause de cet état.

CIV. En outre, il convient encore d'observer que dans le cas présent qui

appartient aux maladies asthéniques, comme je l'ai démontré en parlant des maladies opposées, ni les forces qui produisent la maladie, ni celles qui la détruisent, n'ont aucune tendance, les unes à produire, les autres à détruire ce spasme que Vanhelmont, Hoffmann et Cullen ont prétendu avoir lieu dans les dernières extrémités du système artériel. Dans notre cas, toutes les forces qui opèrent nuisiblement sur les machines, produisent une faiblesse générale, et de plus dans le système vasculaire, cette espèce de faiblesse qui consiste dans le relâchement des fibres musculaires considérées comme simples, solides, et dans une atonie de ces mêmes fibres considérées comme douées de vie. C'est en raison de ces deux circonstances que les particelles qui constituent les fibres musculaires qui entourent les vaisseaux artériels, sont assez éloignées les unes des autres, et de là vient aussi que la dimension de leur cavité s'agrandit. Mais si, relativement à l'état de ces extrémités perspirables du système artériel, on veut s'arrêter à ce que le fait démontre, loin de reconnaître un état de spasme et de contraction, il y a au contraire une augmentation de diamètre

laquelle pendant même le période morbifique, permet la sortie des matières les plus crasses qui se rencontrent dans ces mêmes vaisseaux. Voici comme je raisonne à cet égard dans la première édition de mes Élémens de Médecine. J'accorde au défenseur du spasme, quel qu'il soit, l'existence réelle de cette affection, pourvu qu'il me promette de l'avoir toujours en sa puissance. Au commencement du typhus la peau est sèche ; mais lorsque la fin de la maladie approche, il coule de tous les pores une sueur visqueuse et épaisse, quelquefois même du sang dans toute l'intégrité de ses principes constitutifs. Qu'est devenu le spasme dans ce période morbifique ? En quel lieu a-t-il passé, ou comment s'est-il évanoui ? Une affection de l'extrémité des vaisseaux qui devrait empêcher même la sortie de la matière subtile et imperceptible de la transpiration, laissera donc passer librement le fluide le plus épais du système ? Quel sera ce genre de contraction des vaisseaux, qui produit une expansion de diamètre trois fois plus grande que l'étendue naturelle des vaisseaux qui ne sont point affectés de spasme ? Je pense que notre auteur spasmodique ne

dira point que dans ce cas le spasme s'est entièrement éloigné du système; car ce serait avancer que l'effet peut subsister lorsque la cause n'existe plus : ainsi, dans notre cas, la fièvre qui est l'effet, subsisterait toujours, et même s'accroîtrait dans le temps même que le spasme qui serait la cause, aurait disparu, au lieu d'être en rapport avec la présence du spasme et son accroissement (1). Le relâchement et l'atonie, non des seules extrémités des vaisseaux, mais de tout le système vasculaire, est ce en quoi consiste la faiblesse propre de ces parties : mais les forces nuisibles produisent le même effet dans tous les organes et dans toutes les fonctions du système : de là vient que ce n'est pas seulement dans les vaisseaux, organes du mouvement involontaire, que cette faiblesse se manifeste et prédomine ; elle s'étend encore aux muscles, organes destinés à

(1) Le passage latin qui correspond à la fin de ce paragraphe dans la première édition des Elémens, est ainsi conçu. « Verum dabitur tibi tuus hic spasmus, dummodo servaturum te illum, et spontè manibus effugere prohibiturum, promittas. Initio typhi cutis siccà est. Sub finem sudor spissus, et ubi,

exécuter les mouvemens qui dépendent de la volonté : elle ne se borne pas encore à ces deux espèces d'organes du mouvement ; elle a lieu pareillement dans ceux qui servent aux fonctions des sens, ainsi que dans le grand organe des fonctions intellectuelles et des passions, le cerveau. La faiblesse, c'est-à-dire la diminution de l'excitement n'est point une affection fixe et limitée à une partie du corps. C'est elle qui produit et comprend toute espèce de fièvres avec leurs phénomènes. Elle dépend de l'inaction de ces forces qui produisent et maintiennent l'excitement dans tout le système nerveux ; cela est si clair et si incontestable, que je défie tous les partisans de ce système du spasme, de m'assigner une seule des forces productrices des fièvres qui opère sur le corps, en y produisant un spasme, sans avoir exercé auparavant son action généralement sur tout le système. Je les défie aussi de m'assigner un seul remède qui, avant d'agir sur tout le système, aille exercer exclusivement son action sur la superficie du corps, et qui puisse y détruire le spasme. L'état de la superficie du corps dans les fièvres est cet état d'atonie et de relâchement dont j'ai

parlé plus haut. Que si cette partie externe paraît au commencement pâle et sèche, ce phénomène n'est dû à autre chose qu'à la faiblesse du cœur et des artères : si pareillement dans la suite de la maladie, une sueur colliquative se déclare, et s'il passe même du sang à travers les pores, cela est l'effet de la faiblesse du système sanguin qui est encore plus grande : ensorte qu'opérant sans énergie sur le sang qu'il contient, il ne peut le répandre convenablement. De là vient la séparation de la partie séreuse la plus subtile, ou même de quelques globules rouges d'avec la masse commune la plus crasse et la plus visqueuse. Poussées par une légère force impulsive, *vis à vergo*, ces matières s'insinuent et s'échappent par toutes les ouvertures internes et externes destinées au passage de la matière transpirable.

CV. D'ailleurs, comme le spasme n'a aucune part à la production de la prédisposition respective, il ne peut en avoir aucune à la production de l'état morbifique, parceque le même état du système constitue et la prédisposition et la maladie avec la seule différence du degré d'intensité respectif.

CVI. De plus, comme la faiblesse nécessaire à la formation du spasme, ainsi que je l'ai dit, a lieu indubitablement, et dans les fièvres, et dans toute autre maladie de forme asthénique, il manque toutefois dans le cas présent deux circonstances, dont l'une ou l'autre est nécessaire à la formation du spasme. Les vaisseaux ne sont les organes du mouvement volontaire, ni dans leurs extrémités, ni dans aucune partie de leur étendue, et à cause de cela n'ont aucune connexion avec la volonté, qui avec le concours de la faiblesse produit l'effet du spasme dans les fibres musculaires. Or les vaisseaux dans les maladies asthéniques dont je parle, sont si éloignés de cet état des fibres musculaires, indispensablement nécessaire pour la production de cette autre spasme, qu'ils ont au contraire une manière d'être tout opposée. Les extrémités transpirables des vaisseaux, ou sont entièrement vides, comme cela arrive effectivement au commencement des fièvres, lorsque la superficie du corps est aride et comme ridée, ou bien elles sont seulement remplies, et même imparfaitement, d'une humeur séreuse subtile, et des globules rouges qui

parcourent leurs cavités, mais sans aucune impétuosité capable de les distendre

CVII. Enfin, puisque j'ai démontré que le spasme est inutile dans la production des maladies sthéniques, nous étendrons aux fièvres ce que j'ai dit à cet égard. J'ai fait voir clairement que pour produire celles-là, c'est assez de la diathèse sthénique. Cette apparence que présente la superficie du corps, et qui en a imposé pour le spasme, n'est autre chose dans le cas présent, que la diathèse asthénique qui prévaut un peu plus sur la superficie que dans les parties internes du corps. En voici l'explication. Cet état, au lieu d'avoir pour origine une cause tendante à produire le spasme, ne dépend que des forces nuisibles débilitantes, qui produisent tout le reste des symptômes morbifiques, et on ne peut les détruire que par les remèdes stimulans, qui guérissent pareillement toute la maladie dans tout le système. Cela s'applique dans le même sens à l'état de prédisposition qui précède l'état fébrile, ainsi qu'à toutes les maladies, quoique non fébriles qui dépendent de la faiblesse, et à la prédisposition respective de chacune d'elles. Voilà donc la forme des maladies

asthéniques aussi simple que celle de leurs antagonistes. D'où l'on conclura que l'hypothèse qui fait dépendre les fièvres d'un spasme est également confuse, embarrassante et contraire à la vérité.

CVIII. Il est temps enfin que je termine cette réfutation. Je me flatte d'avoir, par des raisonnemens irréfragables, appuyés du témoignage des faits, détruit dans ses fondemens cette doctrine du spasme, la plus erronée et la moins solide que la médecine ait vu sortir de son sein. Elle a cependant, pour le malheur de l'humanité, fasciné les esprits comme par enchantement, et fait une légion de visionnaires qui se sont voués à sa défense. Mais comme c'est un amas hétérogène où l'on a entassé pêle-mêle de méchans matériaux, employés déjà autrefois à la fabrication d'autres systèmes, j'espère que mes lecteurs n'estimeront pas un temps perdu, celui qu'ils donneront à la lecture de cet Essai, où j'ai tâché de démontrer l'incohérence et la fausseté de ce système, en suivant pas à pas les détours du labyrinthe où l'auteur semble se cacher pour se dérober aux poursuites de la critique.

FIN.

TABLE.

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

